Handbuch

zur

Geschichte der Litteratur.

Von

Friedrich von Raumer.

Dritter Theil.

Leipzig:
F. A. Brockhaus.
1866.

Handbuch

zur

Geschichte der Litteratur.

Von

Friedrich von Raumer.

Dritter Theil.

Leipzig:
F. A. Brockhaus.

1866.

Vorwort.

Ueber alle Erwartung hinaus ist es mir möglich geworden, diese Fortsetzung meines Handbuchs der Litteraturgeschichte zu entwerfen. Veranlassung, Behandlungsart und Zweck stimmen so ganz mit den beiden ersten Theilen überein, daß es nicht nöthig erscheint sich darüber wiederholt zu äußern. Möge man es natürlich finden, wenn bei der Auswahl aus unzähligen Schriftstellern, Raum und Zeit, persönliche Vorliebe oder Abneigung, Büchervorrath und Zufall mitwirkten: — Vollständigkeit war in keiner Weise bezweckt.

Wichtiger als meine kurzen Urtheile, dienen zur Charakteristik der Werke, die sorgfältig ausgewählten und mitgetheilten Stellen: ex ungue leonem! Rathsam erschien es ferner die Ansichten verschiedener Autoren über dieselben merkwürdigen Personen (z. B. Homer, Dante, Shakspeare, Luther, Karl I., Strafford, Calderon, Voltaire u. A.) nebeneinander zu stellen.

Jede Anordnung und Reihefolge der Schriftsteller hat ihre Schwierigkeiten. Ich entschied mich, dieselben 1) nach Völkern aufzuführen; 2) mit den Dichtern zu beginnen und dann Philosophen, Redner und Geschichtschreiber folgen zu lassen;

3) Schriftsteller zweifelhaften Charakters an möglichst passender Stelle unterzubringen. — Das genaue Register weiset nicht bloß die Namen der Schriftsteller nach, sondern auch die wichtigen und anziehenden Gegenstände und Personen, von denen in den mitgetheilten Stellen die Rede ist.

Berlin, im Januar 1866.

v. Raumer.

Inhaltsübersicht des dritten Theils.

Erste Abtheilung.

Franzosen.

Die französische Litteratur ist so unerschöpflich reich, daß es unmöglich bleibt alle diejenigen Schriftsteller zu schildern, welche Auszeichnung und Beifall verdienten, oder doch fanden. Selbst minder verdienter Beifall ist indessen oft von Bedeutung, weil er nicht blos den Autor, sondern auch die Leser, ja die gesammte Zeit charakterisirt. Beginnen wir mit viel genannten, jetzt aber nur selten gelesenen Dichtern (und zwar mit denen, welche man im Allgemeinen wohl Lyriker nennen dürfte) so ist darunter keiner ersten Ranges. Wer an ihnen, sowie an den darauf folgenden Dramatikern, keinen Geschmack findet, möge meine kurzen Mittheilungen überspringen.

Mathurin Regnier. (1582—1613.)

Regnier's Lebenswandel hat wahrscheinlich seine Lebensdauer verkürzt. Auch sagt er in einer Grabschrift, die er auf sich selbst verfertigte:

J'ai vécu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loi naturelle
Et si m'étonne fort pourquoy
La mort osa penser à moy
Qui ne songeay jamais à elle. [1])

Regnier's dichterische Werke werden gewöhnlich eingetheilt in Satyren, Episteln, Elegien, Epigramme u. s. w. Die Satyren nehmen den größten Raum ein und haben den größeren Beifall gefunden. Man kann sie indessen nie den edelsten Dich=

1) Deutlicher klagt er sich an in den Stanzen, S. 388.

tungsarten beizählen; auch hat Regnier nicht wenig anderen Vorgängern abgeborgt. Doch geben wir ein Paar Stellen zur Probe:

1) Maints fascheux accidens surprennent la vieilesse:
Soit qu'avecq' du soucy gaingnant de la richesse,
Ils s'en deffend l'usage et craint de s'en servir,
Que tant plus il en a, moins s'en peut assouvir,
Ou soit qu'avecq' froideur il façe toute chose,
Imbecile, douteux, qui voudroit, et qui n'ose,
Delayant, qui toujours a l' oeil sur l'avenir,
De leger il n'espere, et croit au souvenir.
Il parle de son temps, difficile et severe,
Censurant la jeunesse use des droicts de pere,
Il corrige, il reprend, hargneux en ses façons,
Et veut que tous ses mots soient autant de leçons.
Voyla doncq', de par Dieu, comme tourne la vie,
Ainsi diversement aux humeurs asservie. (Sat. V, 67.)

2) — — — Qu'estrange on ne trouve
Si je hais plus l'honneur qu'un mouton une louve;
L'honneur, qui souz faux titre habite avecque nous.
Qui nous oste la vie, et les plaisirs plus doux.
Qui trahit nostre espoir, et fait que l'on se peine,
Apres l'esclat fardé d'une apparence vaine:
Qui sevre les desirs, et passe mechamment
La plume par le bec à nostre sentiment;
Qui nous veut faire entendre en ses vaines chimeres,
Que pour ce qu'il nous touche, il se perd, si nos meres,
Nos femmes, et nos soeurs, font leur maris jaloux:
Comme si leur desirs dépendissent de nous. (Sat. VI, 81.)

3) Pour moy, les Huguenots pourroient faire miracles,
Ressusciter les morts, rendre de vrais oracles,
Que je ne pourrois pas croire à leur verité.
En toute opinion je fuis la nouveauté.
Aussi doit on plustost imiter nos vieux peres,
Que suivre des nouveaux les nouvelles chimeres. (IX, 137.)

Antoinette du Ligier de la Garde, verehlichte Deshoulières. (1634—1694.)

Der Verfasser einer Lobschrift auf Frau Deshoulières, welche ihren Gedichten vorangestellt ist, führt aus dem Parnasse fran-

çais folgende Worte an: On y admire la beauté du sens, les graces de l'expression, l'harmonie et la disposition des rimes. Personne n'a mieux parlé de l'amour et de la noble galanterie; personne n'a mieux traité la morale, ni fait des réflexions plus justes sur l'esprit humain.

Es fällt auf, wenn der Verfasser an einer anderen Stelle sagt: Les poésies qui lui donnèrent alors le plus de réputation, furent le sonnet en bouts-rimés sur l'Or, et deux épîtres sous le nom de son chien, avec l'apothéose du même animal! Mit gleichem Lobe wird ein Gedicht der Deshoulières auf ihre Katze erwähnt; ja in der Sammlung finden sich 13 Gedichte auf Katzen, oder Briefwechsel zwischen Katzen, oder Briefwechsel zwischen Katzen und Hunden.

Lassen wir dies Alles zur Seite um uns höher zu erheben — oder herabzulassen. Den Blumen wird gesagt:

Vous ne ressentez pas la mortelle tristesse
Qui dévore les tendres coeurs
Lorsque, plein d'une ardeur extrême,
On voit l'ingrat object qu'on aime
Manquer d'empressement, ou s'engager ailleurs. (I, 44.)

Den Vögeln wird gesagt (I, 47):

Que votre sort est différent du notre,
Petits oiseaux qui me charmez!
Voulez-vous aimer? vous aimez. —
Un lieu vous déplaît-il? Vous passez dans un autre.
On ne connaît chez vous ni vertus, ni défauts.

Den Schafen wird gesagt (I, 24):

Hélas! petits moutons, que vous êtes heureux!
Vous paissez dans vcs champs, sans souçi, sans alarmes:
Aussitôt aimés, qu'amoureux,
On ne vous force point à répandre des larmes;
Vous ne formez jamais d'inutiles désirs.
Dans vos tranquilles coeurs, l'amour suit la nature:
Sans ressentir ses maux, vous avez ses plaisirs.

Sich selbst, oder Allen wird gesagt (I, 124):

Soyons toujours inexorable:
Un amant bien traité se rend insupportable;
Il néglige l'objet dont son coeur est charmé;
De tous les petits soins il devient incapable:
Un amant sur d'être aimé
Cesse toujours d'être aimable.

An Ludwig XIV.:

Oui depuis que tu cours de victoire en victoire,
Le Dieu qui des grands noms fait durer la mémoire
Se serait lui-même épuisé. (I, 175.) —
Quelle hydre (die Huguenotten) viens tu d'étouffer! (183.)
De quelques grands noms qu'on te nomme,
On t'abaisse: il n'est plus d'assez grands noms pour toi!

An Frau von Maintenon (I, 225):

Toi dont la piété, la vertu, la sagesse,
Sont les fruits d'un esprit et d'un coeur sans faiblesse,
Que sans étonnement on ne peut regarder. —
Quelle gloire pour toi, modeste Maintenon,
Dans un si beau dessein d'avoir servi de guide
A ce grand roi qui vient d'éterniser son nom
Par une piété solide!!

Guillaume Amfrye de Chaulieu. (1639—1720.)

Chaulieu's Gedichte beginnen sehr ernst mit drei Oden über den Tod, vom christlichen, deistischen und epikurischen Standpunkte. Bald aber findet der lebenslustige Mann den Uebergang zu heiteren, ja frivolen Gegenständen. Ich gebe Proben:

1) Heureux qui, méprisant l'opinion commune
Que notre vanité peut seule autoriser,
Croit, comme moi, que c'est avoir fait sa fortune,
Que d'avoir, comme moi, bien su la mépriser. (19.)

2) *Esprit*, tu séduis; on t'admire,
Mais rarement on t'aimera:
Ce qui sûrement touchera,
C'est ce que le coeur nous fait dire;

C'est ce langage de nos coeurs
Qui saisit l'ame et qui l'agite;
Et de faire couler nos pleurs
Tu n'auras jamais le mérite. (29.)

3) L'amour fut-il jamais fait pour être durable?
C'est le feu d'un éclair, un peu solide bien;
C'est un songe enchanteur, un fragile lien
Que ne forme et ne rompt rien qui soit raisonnable. (69.)

4) Si nature, mère sage,
De tous ces êtres divers
Dans ses goûts n'était volage,
Que deviendrait l'univers?
La plus tendre tourterelle
Change d'amour dans un an;
Et le coq le plus fidèle
De cent poules est l'amant.
Aimons donc, changeons sans cesse;
Chaque jour nouveaux désirs;
C'est assez que la tendresse
Dure autant que les plaisirs. (113.)

Als Chaulieu, hoch bejahrt sich noch (nach seiner Weise) in das berühmte Fräulein von Launay verliebte, schrieb diese: il me fît connaitre, qu'il n'y a de plus heureux que d'être aimé de quelqu'un qui ne compte plus sur soi, et ne prétend rien de vous. (X.)

Jean Baptiste Rousseau. (1669—1741.)

Rousseau schrieb Oden, Cantaten, Episteln, Allegorien, Epigramme u. s. w. Die Epigramme sind zum Theil unbedeutend, die Allegorien kalt, die Episteln halten (wie gewöhnlich) eine Art von Mittelweg zwischen Poesie und Prosa, und erscheinen (nachdem Manches ein früheres Interesse verloren hat) oft zu lang und breit. Doch theile ich eine Stelle aus der an Brumoy, den Uebersetzer der griechischen Tragödien, gerichteten Epistel mit, weil sie ein merkwürdiges Urtheil über die französische Dramatik enthält. (67.)

Nach Racine und Corneille folgen Dichter:

Qui ne prenant pour conseil et pour guide
Que les leçons de Tibulle et d'Ovide,
Et n'estimant dignes d'être applaudis
Que des héros par l'amour affadis. —
Mais j'aime encor mieux l'insipide langueur
Que l'emphatique et burlesque étalage
D'un faux sublime enté sur l'assemblage
De ces grands mots, clinquant de l'oraison,
Enflés de vent et vuides de raison. —
— Un fol essaim d'Euripides modernes
Creux au dedans, boursoufflés au dehors,
S'est mis en droit, prodiguant ses accords,
D'importuner de sa voix imbécille,
Et le théatre, et la cour, et la ville.

Weit den größten Ruhm hat Rousseau für seine Oden davon getragen. So rühmt unter Anderen Bernis:

Sa muse avec rapidité
S'élevant jusqu'au sublime
Vola vers l'immortalité.

Mit vollem Rechte sagt Rousseau, die Ode sei: le véritable champ du sublime et du pathétique, qui sont les deux grands ressorts de la poésie. Dies Ziel erreicht Rousseau höchstens in den Nachbildungen der Psalmen; einem Deutschen wird es aber schwer sich in den französischen Odenstyl hineinzudenken und hineinzufühlen, wie ich schon bei Voltaire bemerkt habe. Ich gebe einige kurze Stellen, ohne weitere Kritik.

1) An den Abt D. C.

Abbé chéri des neuf soeurs,
Qui dans ta philosophie
Sans faire entrer les douceurs
Du commerce de la vie,
Tandis qu'en nombres impairs
Je te trace ici des vers
Que m'a dicté mon caprice,
Que fais-tu dans ces déserts
Qu'enferme ton bénéfice? etc.

2) An den Prinzen Eugen von Savoyen.

Est-ce une illusion soudaine
Qui trompe mes regards surpris?
Est-ce un songe dont l'ombre vaine
Trouble mes timides esprits?
Quelle est cette déesse énorme
Ou plutôt ce monstre difforme
Tout couvert d'oreilles et d'yeux,
Dont la voix ressemble au tonnerre
Et qui, des pieds touchant la terre,
Cache sa tête dans les cieux? —
C'est l'inconstante renommée.

3) An die Kaiserin Amalia.

Muse que des vrais Alcées
Soutenant l'activité
A leurs captives pensées
Fais trouver la liberté
Viens à ma timide verve
Que le froid repos énerve
Redonner un feu nouveau
Et délivre ma Minerve
Des prisons de mon cerveau!

4) In einer Cantate sagt Jupiter der Europa:

Quoi! victime d'un rang que le sort m'a donné
A vivre sans désirs je serais condamné?
J'ignorerais l'amour et ses vives tendresses?
Laissez aux Dieux au moins la sensibilité:
L'honneur d'être immortel serait trop acheté,
S'il nous défendait les faiblesses. —
Non, rien n'affaiblira l'ardeur dont je vous aime,
J'en jure par l'amour, j'en jure par vous-même.
Puisse expirer l'astre brillant du jour
Avant que ma tendresse expire!
Puisse-je voir la fin de mon empire
Avant la fin de mon amour!

Pierre Joseph Bernard. (1710—1775.)

Ein (trotz manchen Lobes) im Ganzen unbedeutender Dichter. Seine Kunst zu lieben, ist nur eine Variation des Ovid, wo die Sinnlichkeit allein vorherrscht. Daher sagt der Herausgeber mit Recht: Il a pris 'constamment la galanterie pour le sentiment, et les transports des sens, pour les impressions du coeur.

Die dramatischen Versuche haben keinen erheblichen Werth und aus den vermischten Gedichten mag eine Stelle genügen:

La raison nous plaît par système,
Et le plaisir entraîne avant qu'on l'ait prévu:
Il est comme les dieux, il fait tout par lui-même.
Examinez les sens dont le corps est pourvu;
Ce sont d'heureux canaux formés par la nature
Pour le cours éternel de la félicité.
Notre ame, dira-t-on, est une essence pure:
Elle est tout ce qu'on veut; mais la divinité
Si bien de sa prison composa la structure,
Qu'on y trouve, tout bien compté,
Cinq portes pour la volupté.
La raison prêche leur clôture. — Mais etc. (191.)

Ein Lebenswandel geführt nach dieser sinnlichen Weisheit, brachte dem Bernard viele Leiden und einen traurigen Tod.

Jean Baptiste Louis Gresset. (1709—1777.)

Wenn ein großer König (Friedrich II.) in einer Ode [1]) Gresset sehr rühmt, so wäre es wohl unpassend an dessen Gedichten pedantisch zu kritteln. Auch verdient Vert-Vert das so oft ausgesprochene Lob der größten Einfachheit und Anmuth. In einem Kloster zu Nevers wird ein Papagey, Vert-Vert genannt, von den Nonnen so geehrt, geliebt und wohlerzogen, daß er seinerseits sich nicht bloß anständig und liebenswürdig benimmt,

1) Oeuvres, X, 10.

sondern auch durch fromme Aeußerungen und kirchliche Sprüche, alle Hörer wahrhaft erbaut. Deshalb bitten die Nonnen eines Klosters in Nantes dringend ihnen den wundervollen Papagey, wenigstens auf eine kurze Zeit zu überlassen, damit er als Gast auch hier seine spruchreiche Frömmigkeit erweise. Man willigt, obwohl ungern endlich ein, und bringt ihn auf ein Schiff, wo er aber unter Bootsleute und Dragoner geräth, alle heiligen Worte vergißt, und sich dagegen gottlose Flüche und unanständige Redensarten angewöhnt. Die entsetzten Nonnen schicken den Sünder sogleich nach Nevers zurück, wo man ihn zwar nicht (wie einige strenger Gesinnte verlangten) zum Tode verurtheilte, wohl aber ihm sehr harte Bußen auflegte. Durch den erneuten frommen Umgang vergißt Vert-Vert alle Gottlosigkeiten, kehrt zur früheren, erbaulichen Sprechweise zurück, wird in alle Rechte hergestellt und von den liebevollen Nonnen so gepflegt und gefüttert, — daß er daran stirbt!

Einem anderen, vielgelobten Gedichte Gresset's, *la Chartreuse* ist folgende Stelle entnommen:

Heureux qui dans la paix secrète
D'une libre et sûre retraite
Vit ignoré, content de peu
Et qui ne se voit point sans cesse
Jouet de l'aveugle déesse
Ou dupe de l'aveugle dieu.
À la sombre misanthropie
Je ne dois point ces sentiments,
D'une fausse Philosophie
Je hais les vains raisonnements,
Et jamais la bigoterie
Ne décida mes jugements,
Une indifférence suprême
Voilà mon principe et ma loi;
Tout lieu, tout dessin, tout système
Par là devient égal pour moi;
Où je vois naître la journée
Là, content, j'en attends la fin,
Prêt à partir le lendemain
Si l'ordre de la destinée
Vient m'ouvrir un nouveau chemin.

In einem Gedichte, l'abbaye betitelt, sagt Gresset:

Pour l'honneur de l'humanité
Malgré cet empire durable
Des erreurs que l'antiquité
Marque de son sceau vénérable
J'ose croire qu'un temps viendra
Où tant de richesses oisives
Que le Monachisme enterra
Cesseront de rester captives
Et qu'on reverra de ces biens
Couler enfin les sources vives
Sur les utiles citoyens. — —
Puisse un jour la main triomphante
Et pacifique et bienfaisante
D'un Roi sensible et généreux
Consacrer son empire heureux
En réformant l'abus antique
Du brigandage monastique
Et tout ce peuple infructueux
A ses provinces onéreux.

Franz Joachim de Pierre de Bernis. (Kardinal, 1715—1794.)

Bernis sagt bescheiden von sich selbst in einer an Duclos gerichteten Epistel:

Fidèle ami, censeur utile,
N'examine dans mes écrits
Ni l'ordonnance ni le style;
Le Sentiment en fait le prix.
Ton esprit brillant et fertile
A le droit d'être difficile;
Mais c'est pour ton coeur que j'écris. (I, 67.)

Die Episteln eröffnen die Reihe der Gedichte Bernis. Sie sind im höheren Sinn kaum Gedichte zu nennen; aber doch nicht so wortreich und inhaltsarm wie viele andern. Ich gebe Proben:

1) In französischen Gedichten (I, 23):

On a fondu l'or du siècle passé
Pour y mêler un clinquant effacé.

Le naturel s'est usé sous la lime,
La symmétrie a banni le sublime;
Et la clarté, ce flambeau du discours,
Pâlit, s'éteint, et fait place aux faux jours. —
L'art trop heureux d'instruire et d'amuser
Est devenu l'art de subtiliser,
L'art de donner au gré de l'imposture,
Tout à l'esprit, et rien à la nature.
On ne vit plus, on sourit aujourd'hui,
Et nos plaisirs sont voisins de l'ennui.

2) Jetzt (I, 32):

La politesse est une écorce
Qui couvre un coeur fourbe ou léger;
Le ton du monde est une amorce
Qui nous en cache le danger;
Le savoir, un vain étalage
De mémoire et de vanité;
Notre raison un badinage
Où succombe la vérité. —
Français, connaissez votre image:
Des modes vous êtes l'ouvrage,
Leur souffle incertain vous conduit.
Vous séduisez, l'on rend hommage
A l'illusion qui vous suit:
Mais ce triomphe de passage,
Effet rapide de l'usage,
Par un autre usage est détruit. —
Lois, sagesse, pudeur, moeurs, principes, vertus,
A l'aspect du plaisir qu'êtes-vous devenus?
Le temps suit la jeunesse: il la presse, il l'arrête,
Et blanchit les trésors qui couronnaient sa tête.
Le plaisir est détruit, l'amour n'a plus de traits;
Mais l'habitude reste, au défaut des attraits:
Le mépris, le dégoût, remplissent sur ses traces
Le trône qu'occupaient les talens et les graces;
Et la mort tranche enfin des jours infortunés
Dans le sein des amours si longtemps profanés. (I, 37.) —
Ces fameux corrupteurs des mères et des filles,
Qui galants sans décence, amoureux sans désirs,
Ne cherchent que l'éclat dans le sein des plaisirs;
Qui, loin d'ensevelir la liste de leurs crimes,
Exposent au grand jour le nom de leurs victimes:

Ils ont dans cette école accoutumé leurs coeurs
A flatter la licence, à mépriser les moeurs,
A tolérer le vice, et non le ridicule,
A couronner l'excès, à siffler le scrupule,
A ne connaître enfin, esclaves factieux,
Que leurs penchants pour loi, et leurs plaisirs pour dieux. (I, 40.)

3) La cour offre à nos yeux de superbes esclaves,
Amoureux de leur chaîne, et fiers de leurs entraves;
Qui, toujours accablés sous des riens importants,
Perdent leurs plus beaux jours, pour saisir des instants.
Qu'il est doux de les voir, dévorés d'amertume
S'ennuyer par état, et ramper par coutume,
Tomber servilement aux pieds des favoris,
Du bien des malheureux mendier les débris,
Et du vil intérêt ministres et victimes,
Perdre dans les revers le fruit de tant de crimes. (I, 43.)

Leider finden diese, scharf gezeichneten und ausgesprochenen Rügen in anderen Quellen nur zu viele Bestätigung; bedauern aber muß man ebenmäßig daß Bernis, als er in die Nähe des Hofes kam, sich zu übertriebenen Schmeicheleien herabließ. So heißt es in einer Ode, die Könige (I, 93):

Voyez sur les bords de la Seine,
Ce prince, l'amour des Français;
La victoire qui le ramène
Annonce à grands cris nos succès:
Son peuple l'entoure et le presse;
Le zèle se change en ivresse;
On aime, on adore ses lois:
Excès d'une juste tendresse,
Qui fait le bonheur des grands rois. —
Il ne veut enchaîner la terre,
Que par le lien des bienfaits. —
Les ressorts de sa politique
Furent les lois de l'équité. —
Son nom béni d'âge en âge
Des siècles perce le chaos:
Qu'il soit le modèle du sage
Qu'il soit l'exemple des héros.

Mehrere Gedichte hat Bernis an seine Beschützerin, die Pompadour gerichtet. In einem sagt er:

Déjà les dieux nous offrent, dans ces bois,
Des plaisirs purs, et des jours sans nuage:
Tout va changer. Les crimes d'un volage
Ne seront plus érigés en exploits:
La *pudeur* seule obtiendra notre hommage;
L'amour constant rentrera dans ses droits.
L'exemple en est donné par le plus grand des rois,
Et par la beauté la plus sage!

So dichtete ein Kardinal der römischen Kirche in den Zeiten des parc aux cerfs!

Ein Gedicht, die vier Jahreszeiten, enthält einzelne hübsche Züge, steht aber den Thomson's ohne Zweifel weit nach. Ernstere Zwecke verfolgt ein Lehrgedicht in zehn Gesängen, la religion vengée. Allegorische Personen, Stolz, Wollust veranlassen und betreiben alles Böse. Der Kampf ist gerichtet wider Skeptiker, Ketzer, Deisten, Lukrez, Bayle, Spinoza, Luther, Calvin u. A. Sie werden, ohne Ausnahme hart behandelt und z. B. von den calvinistischen Lehrern gesagt:

— — Livrés à l'égoisme
Sociniens masqués, inclinent au déisme:
Chacun d'eux en secret interprète la loi;
Chacun est son pontife, et juge de sa foi,
De tout frein, de tout joug, la réforme affranchie
Erre sans gouvernail et vit dans l'anarchie. (II, 225.)

Ich gehe jetzt über zu den in meinem Handbuche nicht erwähnten Dramatikern.

Thomas Corneille. (1623—1709.)

Thomas Corneille bestrebte sich seinem Bruder möglichst nachzuahmen; doch sind die meisten seiner Trauerspiele in Vergessenheit gerathen, fast nur mit Ausnahme der Ariadne und des Grafen Essex, welche wir deshalb zunächst ins Auge fassen.

Ariadne und Theseus kommen nach Naxos. Oenarus der König dieser Insel verliebt sich in Ariadne, Theseus verliebt sich in Phädra, (Ariadne's Schwester) und wünscht daß Ariadne

auf eine Verbindung mit Oenarus eingehe. Phädra liebt den Theseus erinnert ihn aber an seine Pflichten gegen Ariadne, und will diese nicht verrathen. Doch geräth sie in Zweifel, als Theseus sie mit dem Gedanken bekannt macht, des Königs von Naxos Liebe zu Ariadne zu begünstigen. Sobald Ariadne von Theseus Untreue unterrichtet ist, vertraut sie ihren Plan sich an der neuen Geliebten zu rächen ihrer Schwester, nicht ahndend daß eben diese ihre, sie täuschende, Nebenbuhlerinn ist. Phädra und Theseus entfliehen, und Ariadne von Allen getäuscht und betrogen, tödtet sich selbst. — So viel sich auch gegen Einzelnes in diesem Trauerspiele erinnern läßt, erweckt es doch lebhafte Theilnahme und Rührung.

Die großen, von der Natur zum Herrschen befähigten Geister, sind nicht selten von Geschichtschreibern, und noch öfter von Dichtern mißverstanden, ja mißhandelt worden. Keinem ward aber so übel mitgespielt, als der Königin Elisabeth. Sie erscheint abwechselnd (oder auch gleichzeitig) als eine verliebte Närrin, und eine harte gemüthlose Tyrannin. Corneille hat zwar die (meines Erachtens unwahre) Erzählung von dem Ringe zur Seite gelassen, den Hergang aber doch in ähnlicher Weise durchgeführt und Anderes ganz willkürlich erfunden. Nicht allein die Königin ist über alle Maßen in Essex verliebt; sondern dieser nicht minder in eine Herzogin Irton, welche ihren Mann lediglich geheirathet hat, um ihren geliebten Essex gegen die Eifersucht der Königin zu retten. Hierüber verhandelt der Graf umständlich mit der verheiratheten Herzogin, und behauptet: sein Aufstand und das bewaffnete Andringen gegen das Schloß, habe nur zum Zweck gehabt jene Heirath zu hintertreiben? Gegen die ihr (nach französischen Theatergesetzen) zugewiesene Vertraute, die Tilney, lamentirt die 68jährige Königin über ihre unglückliche, unerwiederte Liebe zu Essex, wie ein schwächliches, junges, liebesieches Mädchen. Und wiederum sagt sie der Herzogin (von ihrer Liebschaft mit Essex nichts ahndend): s'il brave cet amour, il doit tout redouter. Dann dem Grafen selbst: Ton coeur dont je tenais la conquête si chère, Etoit l'unique bien

capable de me plaire! Nach vielen vergeblichen Versuchen Essex Stolz zu brechen, nach vielem Hinundherdenken, Fühlen, Reden, will die ganz schwache Königin und will nicht, und ohne Rücksicht auf die gesetzlich erkannte von ihr bestätigte Strafe des Grafen, nennt sie die Hinrichtung un supplice rigoureux et infâme!

Ich weiß nicht ob es anziehen würde, wenn ich über die zahlreichen Trauerspiele und Lustspiele des Thomas Corneille Bericht erstatten wollte. Da ich es mir bei seinem Bruder und bei Racine (schon des Raumes halber) versagen mußte in das Einzelne einzugehen, so ist ein gleiches Verfahren hier wo nicht gerechtfertigt, doch wohl entschuldigt.

Jean François Regnard. (1656—1710.)

Man hat sehr oft wiederholt: nächst Moliere sei Regnard der beste französische Lustspieldichter. Wenn dem so ist so bleibt dieser jedoch hinter jenem zunächst darin sehr zurück, daß ihm die heitere komische Kraft fehlt. Regnard bewegt sich schon auf der Bahn, die sich eine sittliche, verständige Belehrung als höchstes Ziel vorsteckt.

So werden in dem vielgerühmten „Spieler" (le joueur) alle traurigen Folgen dieser Leidenschaft vorübergeführt, und zuletzt darin strenge Gerechtigkeit geübt, daß er nicht durch einen Zufall siegreich oben auf bleibt; vielmehr hat er nicht bloß sein Geld verloren, sondern die von ihm mit schlechtem Leichtsinn behandelte Geliebte, giebt auch einem Würdigren ihre Hand. Von ächter Poesie ist dagegen kaum eine Spur zu entdecken.

„Der Zerstreute" (le distrait) bietet mehr heitere Mißverständnisse; sie sind sich aber zu ähnlich und zu sehr gehäuft, (ja fast unglaublich) wenn man dem Zerstreuten nicht allen gesunden Menschenverstand absprechen will.

In dem *retour imprévu* und den *folies amoureuses* werden zwei alte Männer so gefoppt und belogen, daß derlei Ueber-

treibungen, die bezweckte komische Wirkung eher stören als befördern.

In dem Universalerben (le Légataire universel) beruht die Intrige, in ganz ähnlicher Weise darauf, daß ein Greis gefoppt, ja, (noch unsittlicher) betrogen wird. Mit Recht hat schon A. W. Schlegel dieses Verfahren gerügt, was, wenigstens in der schönen Kunst, nicht zu dulden ist.

Alles zu Allem gerechnet, halte ich Destouches (mit seinen wohl gehaltenen und durchgeführten Charakterzeichnungen) für vorzüglicher, wie den ärmlichen Regnard. Erwähnung verdienen dagegen dessen Reisebeschreibungen, insbesondere nach Schweden, Lappland und Polen.

Jean Galbert de Campistron. (1656—1723.)

Campistron's, jetzt fast vergessene Trauerspiele, fanden einst (wenigstens zum Theil) bei seinen Zeitgenossen erheblichen Beifall. Seine Stoffe nimmt er, gleichwie die meisten französischen Dramatiker, aus fernen Zeiten und Ländern. Wir wollen hier nur, an einigen seiner Trauerspiele zeigen, welche Freiheiten er sich, mit den, oft in französische Denkweise übersetzten geschichtlichen Stoffen erlaubte.

1) Virginia.

Appius bietet der Virginia an, den wider sie erhobenen Prozeß zu beseitigen, wenn sie ihn heirathe. Natürlich widerspricht sie, ihre (in Abwesenheit des Vaters) mitwirkende Mutter und ihr Bräutigam Icilius. Dessen Versuch die Decemviren zu stürzen mißlingt, und Appius hofft itzt nochmals Virginias Hand dafür zu gewinnen daß er Icilius nicht zum Tode verurtheile. Dieser wird (wan weiß nicht recht wie) befreit, erzählt in der siebenten Scene des fünften Akts, daß er den Appius umgebracht habe, und in der achten, letzten Scene erzählt Camilla: der angekommene Vater wußte nicht recht, ob er Virginia tödten, oder am Leben lassen solle. Da macht sie der Sache ein Ende

und ersticht sich selbst. Viel reden mit im Stücke, zwei männliche und zwei weibliche Vertraute.

2) Alcibiades.

Wird am Hofe des Königs Artaxerxes sehr ehrenvoll aufgenommen und behandelt. Plötzlich begiebt er sich in eine schreckliche Wüste, (un désert affreux). Von Pharnabazus über die Ursach eines so unerwarteten Beschlusses befragt, giebt er zuvörderst an: j'y jouis d'un repos qu'aucun soin ne traverse. Näher vom Pharnabazus bedrängt, gesteht er seine Abneigung, den König in seinem Feldzuge gegen Griechenland zu begleiten, und daß dieser einen Argwohn gegen ihn fassen könnte. Dies war in der That bereits eingetreten, weshalb Artaxerxes, um Alcibiades ganz an sich zu fesseln, einer Prinzessin von Geblüt (Artemisia) vorschlägt ihn zu heirathen. Die Prinzessin, längst in Alcibiades verliebt, ist sehr erfreut über diesen Antrag, keineswegs aber Palmis, (die Tochter des Königs) welche ebenfalls in den Griechen verliebt ist, und insgeheim von ihm geliebt wird. Sobald sich Alcibiades weigert die Anführung des persischen Heeres zu übernehmen und Artemisia zu heirathen, geräth diese und noch mehr der König in Zorn und genehmigt die Forderung der griechischen Gesandten, Alcibiades zu tödten. Trotz der Bemühungen der Palmis und Artemisia ihn zu retten, wird er verwundet und stirbt in ihrer Gegenwart, von ihnen, und selbst vom Könige aufrichtig beklagt.

Le Grand. (1673—1728.)

Der Schauspieler le Grand ward in dem Jahre gebohren, in welchem Moliere starb, und verdient dessen besseren Nachfolgern beigezählt zu werden. Der, unter diesen überhand nehmenden Meinung: der eigentliche und höchste Zweck des Lustspiels sey zu belehren, trat le Grand keineswegs bei; sein Zweck war zu belustigen, zu ergötzen und die Leser und Hörer zum Lachen zu bewegen. Nirgends breite Redereien, überall rascher

Fortschritt, und keine Ehrfurcht vor den pedantischen Gesetzen der französischen Bühne. Am kühnsten sind diese übertreten in dem, schon von A. W. Schlegel gelobten Roi de Cocagne. Trotz dieser Richtung sinkt le Grand nicht hinab bis zu den Plattheiten und Unanständigkeiten mancher englischen Lustspieldichter. Man wird deshalb nachstehende, durch die Fabel der Stücke herbeigeführten Aeußerungen nicht zu streng beurtheilen.

Quand une femme est sage, elle fait enrager;
Jugez quand elle est folle! —
Sachez que j'aime mieux de ces femmes galantes,
Qui disent de bon mots, qui sont toujours riantes,
Qui, sans aucun scrupule, et sans s'effaroucher,
Écoutent l'équivoque, et loin de s'en fâcher,
Y répondent souvent, et même avec finesse,
Que celles qu'un seul mot, un regard, un rien blesse,
Qui d'un conte plaisant, faisant d'abord fracas,
Veulent prendre du mal, où l'on n'en pense pas. (I, 7, 212.)

Dem Texte der Lustspiele sind die Melodien mehrer abzusingenden Lieder beigedruckt. Wenn jetzt die musikalische Behandlung nur zu oft gesucht, überkünstlich, überladen ist, so erscheint die damalige leer und langweilig. Wenige Tonsetzer haben die richtige Mitte so glücklich gefunden wie Reichardt und Zelter.

Nivelle de la Chaussée. (1691—1754.)

Es giebt viele Lustspiele, welche diesen Namen nicht verdienen; wollen wir sie deshalb ganz verdammen? Verändern wir den deutschen Namen, so erscheint Manches wo nicht berechtigt, doch entschuldigt. Tadelt man z. B. das Spruchreiche an la Chaussée, so fragt sich doch zunächst, ob es wahr und gedankenreich sey. Ich gebe Proben aus le préjugé à la Mode und Mélanide:

Le devoir d'une épouse est de paraître heureuse. —
Elle ne savait pas, ni Vous non plus, Madame,
Que sans amour on peut très bien aimer sa femme. —

Un éclat indiscret ne fait qu'aliéner
Un cour que la douceur aurait pu ramener. —
On n'agit pas toujours aussi bien que l'on pense;
Un beau raisonnement ne détruit pas un fait. —
L'inconstance est souvent un des plus grands malheurs. —
On s'enrichit du bien qu'on fait à ce qu'on aime. —
Mais pour les malheureux la prévoyance est vaine. —
Faisons ce qu'on doit faire, et non pas ce qu'on fait. —
Ah, quel supplice entraîne après lui plus d'horreur,
Que de se voir forcé de haïr ce qu'on aime. —
La honte est dans l'offense, et non pas dans l'excuse. —
Mais la douceur attire, et retient sur ses traces,
L'amitié, la faveur, la fortune et les graces.
La hauteur n'a jamais produit que des malheurs. —
Le devoir n'est fait que pour nous rendre heureux. —

Philipp Néricault Destouches. (1680—1754.)

Destouches sah ein, daß er auf der von Moliere siegreich durchlaufenen Bahn, ihm nicht gleichkommen, und noch weniger ihn übertreffen könne. Es kam also darauf an eine, wenngleich weniger dichterische, doch eigenthümliche und ehrenwerthe Grundlage für seine Dramen aufzufinden. Den kühnen Scherz, den heiteren Uebermuth, das angeblich Unanständige bei Seite setzend, verwandelte Destouches das Lustspiel in ein Schauspiel, und legte den Hauptnachdruck auf das sittlich Belehrende. (II, 1, 284.) Dies zeigen schon die Titel mehrerer seiner Komödien; z. B. le curieux impertinent, l'ingrat, l'irrésolu, le médisant, le dissipateur, le glorieux, l'envieux, l'ambitieux u. s. w. Nur wenn man diesen Standpunkt einräumt, wird man sich mit Destouches verständigen, und neben dem Mangelhaften auch Löbliches anerkennen.

1) Das erste Stück **le curieux impertinent** beruht auf der bekannten Novelle des Cervantes im Don Quixote. Neben der Intrige der Herrschaften läuft hier eine zweite, zwischen dem Bedienten und Kammermädchen. Ueberhaupt spielen diese abwechselnd die Rolle der Vertrauten und der Mißhandelten. Daß

Alle unverheirathet sind, muß man billigen, und wenn die Schuld geringer ist, so erscheint die bestrafte Thorheit desto größer.

2) Damis, der Undankbare (l'ingrat) ist ein so erbärmlicher, unpoetischer Schuft, daß man ihn in einem ästhetischen Kunstwerke kaum dulden möchte. Wiederum interessiren seine vielen Kniffe und Schliche, und seine strenge Bestrafung beruhigt den ungeduldig gewordenen Leser.

3) l'irrésolu. Wenn man von vorn herein einräumt, und zugeben muß, daß es Männer giebt, die zugleich klug und willenlos sind, so hat Destouches den Charakter des Unentschlossenen vortrefflich durchgeführt; denn so thöricht auch jeder von den unzähligen Wechseln in Wahrheit seyn mag, weiß er doch für jeden mit großem Scharfsinn scheinbare Gründe aufzufinden. Daß sich das Hinundher hauptsächlich auf Heirathen und Nichtheirathen bezieht, ward nothwendig um dadurch die Charaktere der drei Weiber in ein ergötzliches Licht zu stellen.

4) Le Médisant. Verwickelt genug, aber zu viel Hinundherreden; auch ist ein Verläumder kein poetischer Charakter.

5) Wiederum (l'obstacle imprévu) viele Verwickelungen und viel Reden, aber ohne eigentliche Poesie.

6) Le dissipateur. Wenn Destouches, dem Geizigen gegenüber ein Schauspiel, der Verschwender schreiben wollte, so kann man nicht läugnen daß sich hierüber viel zur Belehrung und Besserung beibringen läßt. Destouches hatte aber nicht den Muth sich von der Thorheit der drei Einheiten loszumachen und klagt bitterlich (II, 1, 144) daß es fast unmöglich sey in 24 Stunden den ganzen Hergang und die Folgen der Verschwendung vorzuführen. Es blieb fast kein anderer Ausweg als das Stück da zu beginnen, wo der Bankerott schon nahe ist und der Abfall der falschen Freunde bevorsteht. Loben muß man daß einige der letzten ihrer verdienten Strafe auch nicht entgehen, und noch eigenthümlicher ist die Wendung, daß die Geliebte des Verschwenders selbst den Schein großen Eigennutzes nicht scheut, um sein Vermögen an sich, und ihn zur reuigen Besinnung zu bringen. Edelmüthig giebt sie ihm das, größtentheils gerettete, Vermögen zurück.

7) **le Glorieux.** Der Hochmüthige hat unter allen Stücken Destouches fast den größten Beifall gefunden; ich zweifele ob mit Recht. Denn er (die angebliche Hauptperson) ist weder komisch, noch würdig, noch interessant; und die zur Erhöhung der Theilnahme hinzuerfundenen Personen und Verhältnisse, erscheinen willkürlich, erkünstelt und trotz aller aufgetragenen Lebendigkeit, doch nicht wahrhaft lebendig und ergreifend.

8) **Les Philosophes amoureux.** Schon der Titel läßt den wesentlichen Inhalt errathen Um jedoch eine gewisse Mannigfaltigkeit in das Thema hineinzubringen, verliebt sich Damis, der strengste Philosoph am heftigsten, und heirathet dem gemäß; wogegen Leander, der Mildere, Vermögen und Quasigeliebte seinem weltlich gesinnten Bruder abtritt.

9) **La fausse Agnès.** Eine befehlende Mutter, ein gehorchender Vater, eine verschlagene Tochter. Diese stellt sich einem albernen, ihr zugedachten Bräutigam gegenüber, äußerst einfältig; dann andern Zeugen gegenüber, allzuweise. Sie erreicht den Zweck ihren Geliebten zum Mann zu bekommen. Zur Erhöhung der Mannigfaltigkeit allerhand andere Charaktere, Männer und Weiber, ergötzlich genug.

10) **Le tambour nocturne.** Französisch eingerichtet, nach Addison's Drummer.

11) **Le Philosophe marié, ou le mari honteux de l'être.** Arist, lange ein Gegner des Ehestandes, wagt nicht seine heimlich geschlossene Ehe bekannt zu machen; aus Furcht vor einem reichen Onkel und dem Spotte des Publikums. Durch diese Verheimlichung entstehen natürlich mancherlei Verwickelungen, und einige einwirkende Nebenpersonen erhöhen den Wechsel und die Verwirrung. Das Stück endigt zu allgemeiner Zufriedenheit mit Bekanntmachung der bereits früher geschlossenen Ehe und mit zwei erfreulichen Verlobungen.

12) **L'ambitieux et l'indiscrète.** Außer der höchsten Dichtkunst der schaffenden mit reicher Beobachtung und Erfahrung verbundenen Einbildungskraft, giebt es auch eine des Verstandes und der Sittlichkeit. Jene wird bisweilen von der Gefahr bedroht

in leere Willkür, ja in Unsinn zu verfallen; noch öfter sinkt diese hinab in langweilige Gemeinplätze, oder Trivialitäten. Mit Unrecht hat man die letzte deshalb oft ganz verdammt; denn obgleich sie keineswegs die erste Stelle einnimmt, verdanken wir ihr doch ehrenwerthe Werke zweiten Ranges. Hierher gehören, wie gesagt, mehrere Lustspiele von Destouches. Nicht die Fülle seiner dichterischen Begeisterung treibt ihn (wie Göthe verlangt) zu einem lebendig gegliederten Kunstwerke, an welches sich nachher auch allerhand allgemeine Betrachtungen anreihen lassen; sondern zu einer ihn erregenden sittlichen Aufgabe sucht und findet er (nicht ohne Geschicklichkeit) das erläuternde Beispiel. Auch weiß er mit der Lösung der Hauptaufgabe allerhand Nebenpersonen und Ereignisse zu verbinden, und dadurch bedrohliche Trockenheit zu vermeiden. Nur die Bedienten und Kammerjungfern sind (wie schon bei Calderon) im Ganzen nach demselben Leisten zugeschnitten. Die Charaktere der wichtigeren Personen werden dagegen meist gut gehalten und durchgeführt. Mithin ist kein Grund vorhanden dramatisch belehrende Werke dieser Art, den sogenannten Lehrgedichten nachzusetzen; ja jene sind nicht selten ansprechender und führen hinan bis zu einer fast tragischen Wirkung. Destouches durfte deshalb sagen: Admirateur zélé de Racine, je ne puis m'empêcher de lui reprocher cette monotonie de sentimens et de langage; goût qui a tellement prévalu dans la suite, qu'il a fait abandonner ou défigurer souvent aux auteurs les plus beaux sujets dramatiques — et ce goût a influé même sur la Comédie. (III, 311.)

Im Ehrgeizigen sind, unter Anderen, die Charaktere der beiden Brüder und der Frauen in wohlbegründeter Verschiedenheit einander gegenübergestellt.

Was Anstand und Schicklichkeit betrifft, so ist Destouches das gerade Gegentheil der, mit Recht deshalb getadelten Lustspieldichter; ja er ist in dieser Rücksicht selbst weit gemäßigter und ängstlicher als Moliere. — Diese, und unsere obige Bemerkung über Destouches sittliches Bestreben, bestätigt er selbst, sagend: J'ai toujours moins pensé en écrivant à m'acquérir

la réputation d'homme de lettres, qu'à m'assurer celle d'honnête homme et de bon citoyen. (III, 299.)

13) **L'amour usé.** Bei diesem Lustspiel hatte sich Destouches gar keinen lehrhaften Zweck vorgesteckt; er wollte vielmehr nach Art der heitersten molierischen Stücke, erheitern und zum Lachen bringen. Statt dessen ward es (ganz gegen seine Erwartung) schrecklich ausgepfiffen, worüber sich der Verfasser bitter beklagt und den Grund in einer boshaften Kabale sieht. — Wenn man jetzt (nach 100 Jahren) das Stück unparteiisch betrachtet, so darf man behaupten, es zeige keineswegs Moliere's heitere, komische Kraft; zur damaligen, (für Destouches ungewohnten) Strenge, mag aber allerdings neben künstlerischen Gründen, auch Parteileidenschaft mitgewirkt haben. — Ein alter Innggeselle und eine alte Jungfer, die sich in der Jugend geliebt, aber nicht geheirathet haben, möchten, alt geworden, sich gern mit jüngern Personen verehlichen. Erst als dies mißlingt, kehrt zwar die Jugendliebe nicht zurück, doch halten sie es jetzo für das Gerathenste sich zu heirathen.

Prosper Jolyot de Crebillon. (1674—1762.)

Crebillon (wohl zu unterscheiden von seinem Sohne, dem Verfasser zweideutiger Romane) hatte ohne Zweifel eine natürliche Anlage zum dramatischen Dichter. Im Ganzen beharrte er auf der Bahn Corneille's und Racines; doch konnte man ihm, im Vergleich mit der Weichheit des letzten, wohl den Beinamen des Schrecklichen geben. Auch darin blieb er dem Herkommen getreu, daß er seine Stoffe aus den fernsten Ländern und Zeiten hernahm.

Daß er in seinem ersten Trauerspiel, Idomeneo, dem fabelhaften Könige allerhand, also auch eine Liebschaft und einen Vertrauten andichtete, ist der damaligen Richtung ganz gemäß; künstlich zugespitzt aber dürfte es erscheinen, daß der alte Vater und der junge Sohn auf dieselbe Person verfallen, welche ihren

jüngern Liebhaber zugleich liebt und haßt, bis dieser sich tödtet um seinen Vater zu retten, und der Vater versichert, er werde ihm bald nachfolgen.

Crebillon rühmt sich in seinem Atreus und Thyestes die Gräuel möglichst gemildert zu haben. Deßungeachtet widerstrebt die Aufgabe so sehr aller Verklärung, widerspricht so der Schönheit, daß man die Hauptpersonen nicht handelnd sehen will. Schon in der Erzählung, im Epos, fordert man eine rasche, bald zu Milderem übergehende Behandlung.

Von seiner Elektra sagt Crebillon: je crois y avoir mieux réussi que Sophocle, Euripide, Eschyle, et tous ceux qui ont traité le même sujet. Allerdings ist die Elektra des Sofokles herbe (noch mehr als die eigenthümliche des Euripides); Behufs der Milderung erfand also Crebillon (nach französischer Mode) eine Liebschaft zwischen Itys, dem Sohne des Aegisth und Elektra, nur (um die Sache pikanter zu machen) mit dem Unterschiede, daß Itys liebt und gern heirathen will; Elektra zwar auch liebt, aber sich lieber rächen, als heirathen will. Die hinzukommende Klytemnestra, sagt (schon um die 24 Stunden nicht zu überschreiten):

Ce jour même à son sort Vous devez être unie;
Si Vous n'y souscrivez, c'est fait de votre vie.

In dieser Bedrängniß stellt sich zunächst Elektra, als werde sie wohl auf den Befehl ihrer Mutter eingehen. Aegisth, vertrauend, daß diese, die Heirath allein zu Stande bringen werde, sagt ihr:

Madame, je Vous laisse,
Et je vais travailler au repos de la Grèce!

Unterdessen ist aber eine zweite, noch weit eigenthümlichere Liebesgeschichte im Gange. Tydeus hat heldenmüthig für Aegisth gekämpft, und sich zugleich in dessen Tochter Iphianassa verliebt. Obgleich diese ihn ebenfalls liebt, sagt sie ihm:

Songez qu'on n'ose ici se déclarer pour moi,
Sans la tête d'Oreste, ou le titre de Roi;

Qu'un amant comme Vous, quelque feu que l'inspire,
Doit soupirer, du moins, sans oser me le dire.

In dem Augenblicke wo Tydeus eingeschüchtert davon gehen will, erscheint Aegisth und hält ihm eine Lobrede über seine großen Verdienste. Als aber Tydeus deßungeachtet zwischendurch sehr seufzt, sagt Aegisth:

Mais quoi! Vous soupirez, quelle douleur Vous presse?
Un déplaisir secret trouble Votre grand coeur;
Avez-Vous des secrets que je ne puisse apprendre?

Tydeus will nicht beichten, sondern sagt: je ne demande plus qu'une libre retraite. — Aegisth bietet ihm hierauf die Hand seiner Tochter und fügt hinzu:

Point d'hymen, quel qu'il soit, sans la tête d'Oreste,
Ma fille est à ce prix, et cet effort si grand,
Ce n'est que de Vous seul que ma haine l'attend.

Der überraschte Tydeus bekennt nunmehr seine Liebe zu Iphianassa, und erhebt Anfangs gegen die Tödtung, oder Besiegung allerhand Bedenken, erzählt aber zuletzt, Orestes sey im Meere ertrunken. Hierüber sehr erfreut bietet Aegisth dem Tydeus nochmals seine Tochter an, und fügt hinzu:

Si sur ce choix Votre ame est encore incertaine,
Je Vous laisse y penser et je cours à la Reine!

Worauf Tydeus zu sich selbst sagt:

Et moi, de toutes parts, de remords combattu,
Je vais sur mon amour consulter ma vertu.

Diese Liebesüberlegungen sind noch nicht zu Ende geführt, als ihn Elektra zu sich kommen läßt, und sich ergiebt Tydeus sei der Sohn des Palamedes. Zwischendurch Andeutungen aus denen hervorgeht, daß Tydeus treulos des Orestes Tod herbeigeführt habe. Als Iphianassa zu dem Gespräche des Tydeus mit Elektra zufällig hinzukömmt, wird sie erst eifersüchtig, und dann doppelt zornig, als jener sagt:

Votre rang, ma naissance, un barbare devoir
Tout défend à mon coeur un si charmant espoir.

In dem Augenblicke, wo nach dem drohenden Abgang der Iphianassa, Tydeus nicht aus, noch ein weiß, erscheint plötzlich sein Vater Palamedes, von dem er glaubte, dieser sey mit Orest umgekommen. Nach anfänglichen zärtlichen Reden zwischen Vater und Sohn, macht jener diesem die allerbittersten Vorwürfe, daß er Agamemnon nicht längst gerächt habe. Er sagt über Tydeus Verhältniß zu Iphianassa:

Tydée ose avouer l'amour qui le possède!
S'il Vous rend, malgré moi, criminel aujourd'hui,
Cette main Vous rendra vertueux malgré lui.
Fils ingrat, c'est du sang de votre indigne amante
Qu'à vos yeux trop charmés je veux l'offrir fumante.

Tydeus bietet zwar dem Vater sein Leben als Opfer dar, hat aber doch keine Lust seiner Neigung zu Iphianassa und der Aussicht auf einen Königsthron zu entsagen, sondern fügt hinzu:

Et que m'importe à moi le sang d'Agamemnon.
Quel intérêt si saint m'attache à ce grand nom,
Pour lui sacrifier les transports de mon ame. — —
Et quel est donc, Seigneur, cet Oreste?

Nunmehr, (um Tydeus und alle Zuhörer durch einen Knalleffekt zu überraschen) sagt Palamedes: du bist Orest! — Erstaunen, Erklärungen, Beschluß gegen Elektra aus der Entdeckung ein Geheimniß zu machen. Als diese dennoch dahinterkömmt, entstehen neue Schwierigkeiten, weil sie Itys nicht mitopfern will. So übernimmt Orest, mit seinen Genossen, die Tödtung des Aegisth, und entwaffnet den Itys. Wo ist aber Klytemnestra, fragt Orest? Dies erzählt ihm Palamedes, folgendergestalt:

Clytemnestra,
Remplissant ces lieux et de cris et de larmes,
S'est jetée à travers le péril, et les armes.
Au moment qu'à Vos pieds son parricide époux
Etait près d'éprouver un trop juste courroux,
Votre main redoutable allait trancher sa vie.
Dans ce fatal instant la reine l'a saisie.
Vous, sans considérer qui pouvait retenir
Une main que les dieux armaient pour la punir,

Vous avez d'un seul coup, qu'ils conduisaient peut être,
Fait couler tout le sang dont ils Vous firent naître.

Trotz dieser Erklärung flucht die sterbende Klytemnestra ihrem Sohne, er selbst klagt sich bitter an als ihren Mörder und verfällt am Schlusse des Trauerspiels in Wahnsinn, wo er zu sehen glaubt daß Aegisth ihm das blutige Haupt seiner Mutter vorhält.

Crebillon hat in seinem Catilina die geschichtlichen Quellen keineswegs ganz vernachlässigt, jedoch um Mannigfaltigkeit und pikantes Interesse zu steigern, erfunden, daß Catilina (weniger aus Neigung, als um politischer Zwecke willen) ein Verständniß mit Tullia, der Tochter des Cicero anknüpft. Anfangs liebt Tullia aufrichtig den Catilina; sobald sie aber von seinen abscheulichen Planen Nachricht erhält, sagt sie sich, unter den bittersten Vorwürfen, von ihm los. Gleich zornig tritt itzt die, eifersüchtig gewordene Vertraute Catilina's, Fulvia auf, und drohet dem mitverschworenen Oberpriester Probus, Alles zu verrathen. Zwischen ihr und dem hinzukommenden Catilina folgt nun ein Gespräch voll der härtesten Anklagen, worin sie ihm z. B. sagt:

Ce n'est pas d'aujourd'hui que tu sais allier
La vertu, les forfaits, l'amant, le meurtrier.

Fulvia wird fortgeschickt als Cicero erscheint und dem Catilina Namens des Senats den Oberbefehl in Asien anbietet. Catilina, überzeugt daß keine genügende Beweise gegen ihn vorliegen, und das etwanige Zeugniß der eifersüchtigen Fulvia kein Gewicht habe, lehnt jene, scheinbar ehrenvolle Verweisung nach Asien ab, und droht, er werde im Senate seine volle Unschuld erweisen. Bei dieser Gelegenheit sagt er:

Caton, citoyen furieux,
Répand seul contre moi ses bruits injurieux,
Que Vous autorisez avec trop d'impudence etc.
Je vous connais tous deux mieux que Vous ne pensez:
Timide, soupçonneux, et prodigue de plaintes
Cicéron lit toujours l'avenir dans ses craintes;

Et Caton d'un génie ardent, mais limité,
Ne connaît de vertu, que la férocité.
Prompt à se courroucer, enclin à contredire,
La haine est le seul Dieu qui le meut et l'inspire.

Im dritten Akt spricht der gallische Gesandte beredt über die elenden Verhältnisse Roms, und Tullia versucht von Neuem Catilina zu bekehren. Beides bringt die Sachen nicht vorwärts.

Nachdem im vierten Akt Cicero, Cato, Crassus aus verschiedenen Standpunkten ihrer Beredsamkeit freien Lauf gelassen, erscheint Catilina plötzlich, sagt allen Senatoren die größten Grobheiten und macht ihnen die ärgsten Vorwürfe; z. B.:

La justice, autrefois votre divinité,
Ne règne plus ici que pour l'impunité;
La décence, les lois, la liberté pnblique,
Tout est mort sous le joug d'un pouvoir tyrannique. —
Imprudents! savez-Vous si j'élevais la voix,
Que je Vous ferais tous égorger à la fois.

Hierauf folgen rhetorische Versicherungen seiner Unschuld und die Anklagen Anderer, so daß zuletzt der ganze Senat ihn gleichsam um Verzeihung bittet, und Cicero sagt:

Adieu, Catilina: j'attends de votre zèle
Tous les secours qu'on doit attendre d'un grand coeur.
Rome a besoin de vous et de votre valeur.

In einem gleich darauf folgenden Gespräch mit Cethegus, sagt dagegen Catilina:

Qu'il me serait doux,
De pouvoir d'un seul coup les sacrifier tous!

Laut des Monologs womit der fünfte Akt beginnt, ist Cicero bereits ganz enttäuscht, und spricht:

Plus sur son innocence il a cru m'abuser
Plus mon coeur défiant s'obstine à l'accuser.

Catilina wird besiegt und trifft verwundet mit Tullia zusammen. Es folgt ein langes Gespräch wo Vorwürfe und Zärtlichkeiten abwechseln. Sie sagt ihm:

Pour sauver votre honneur, n'employez d'autres armes,
Qu'un retour vertueux, vos remords, et mes larmes.

Diesen Ausgang hält Catilina seiner für unwürdig, er ersticht sich und reicht den Dolch der Tullia. Sie ruft: je me meurs! Es ist aber nicht deutlich, ob sie sich auch umbringt. Wahrscheinlich nicht. Wenigstens sagt der hinzutretende Cicero hierüber kein Wort, und in einem anderen Trauerspiel Crebillon's: das Triumvirat, entsteht ein breit entwickeltes Liebesverhältniß zwischen ihr und Oktavian. Es scheint aber nicht nothwendig dieses, und andere Trauerspiele Crebillon's zu zergliedern; das Mitgetheilte wird genügen sich über seine Verdienste und Mängel ein Urtheil zu bilden. Mit Recht sagt Friedrich II. (Oeuvres, XXII, 183): Cicéron, Caton, la république romaine et le fond de la pièce, tout est si fort changé et même avili, que l'on n'y reconnaît rien que les noms. Par cela même Crébillon a manqué d'intéresser ses auditeurs, etc.

Alexis Piron. (1689—1773.)

Durch kühnen Witz und mancherlei Spott, verletzte Piron viele der, zu seiner Zeit tonangebenden Männer. Dies führte natürlich zu einer ungewöhnlich strengen Beurtheilung seiner dichterischen Werke, so daß fast nur eins seiner Lustspiele, la Metromanie, als lobenswerth bezeichnet ward. Bouterwek, (der ihn nach seiner Weise billig behandelt) fügt jedoch hinzu: „er wollte, gegen den Willen der Natur, auch Trauerspieldichter seyn.“ (VI, 383.) — Zur Rechtfertigung seines Entschlusses auch Trauerspiele zu schreiben, sagt Piron selbst (I, 238): „Das Trauerspiel wird nicht bloß günstiger aufgenommen als das Lustspiel, sondern ist auch (meiner Meinung nach) die leichtere Aufgabe, und der Mittelmäßigkeit dramatischer Talente angemessener. Denn die offenbare Größe des Gegenstandes, ersetzt gewissermaßen die Kleinheit des Genies der Bearbeiter, und glänzende Erfindungen, verbunden mit einigen eitelen Aeußerlichkeiten, er-

scheinen den Augen der Menge stets vortheilhafter, als die einfache, ungeschminkte Wahrheit.“ — Piron sucht ferner zu erweisen, es sey unrathsam das Trauerspiel auf bereits verbrauchte Liebesgeschichten (244), oder widerwärtige Grausamkeiten zu gründen; wohl aber erscheine es schicklicher und würdiger den Ehrgeiz als Triebfeder und Zweck zu benutzen.

Dem gemäß ist Piron's erstes Trauerspiel, Callisthenes entworfen, und wenn gleich in demselben mehr gesprochen, als gehandelt wird, auch einige andere Fehler sich wohl nachweisen lassen; meine ich doch das Werk sey über Erwartung gelungen. Denn während so viele französische Tragiker antike Stoffe ganz umgestalten, mißhandeln, modernisiren, und durch hinzuerfundene, unnütze Liebesgeschichten abschwächen, hält Piron fest an der großartigen tragischen Geschichte, benutzt die ächten Quellen und bringt die, für das Drama nothwendigen Zusätze, in harmonische Verbindung mit der Hauptsache. Alexander hält es für sein Recht und seine Pflicht die Welt in einer, zeither ungekannten Weise zu beherrschen und zu bilden, Orakelsprüche für diesen Zweck zu benutzen und von asiatischen Sitten vortheilhaften Gebrauch zu machen. Callisthenes sieht, vom Standpunkt eines strengen Philosophen, hierin nur Thorheit und Uebermuth, und seine Schwester Leonide, ist weniger behufs einer (das Ganze jedoch förderndén) Liebesgeschichte eingeführt, als um eine dritte Art der Weltbetrachtung durch eine stolze Spartanerin geltend zu machen. — Indem diese großen, erhabenen Weltansichten, ohne gelungene Vermittelung und Versöhnung, bis zum Aeußersten gesteigert werden, ließ sich der tragische Ausgang nicht vermeiden, welcher (obwohl zu spät) die Leidenschaften reinigt. — Man darf, laut Piron's eigener Meinung, behaupten, daß der große Stoff, daß die bedeutenden Persönlichkeiten, den Dichter gestützt und getragen haben.

In der Vorrede zu einem zweiten Trauerspiele, Gustav Wasa, sagt Piron (26): „Die Geschichte ist meine einzige, gesetzliche, authentische Quelle. Je mehr ein Trauerspiel sich auf Geschichte gründet, desto besser ist es entworfen. Jede Abschweifung,

Episode, erfunden um mit der Hauptthatsache verbunden zu werden, ist niemals mehr als eine Hülfsmaschine, die man nur duldet um der Trockenheit der Grundlage, oder um des Geschmacks des Publikums willen." — Indem aber Piron die Erzählung des Abtes Vertot als genügende geschichtliche Quelle betrachtete, war er zur vollen geschichtlichen Wahrheit nicht vorgedrungen. Noch weiter entfernt er sich indessen davon, durch die unglaublichsten, unnützesten Erfindungen: z. B. eine schwedische Prinzessin, Adelaide, ist in König Christians Gewalt. Sie wird geliebt, erstens von Gustav Wasa, zweitens von einem dänischen Prinzen Friedrich, drittens von Könige selbst. Daraus viel Rederei, viel Verwirrung. Gustav begiebt sich verkleidet zu Christian, erzählt daß er Gustav umgebracht habe, wird entdeckt, ist gleichwie seine Mutter in Todesgefahr, wird durch einen Aufstand gerettet, der König entflieht. — Man muß das Stück aus vielen Gründen, als mißlungen bezeichnen.

In der Vorrede zu seinem Trauerspiel Cortes, klagt Piron über das Vorurtheil des Publikums für Liebesgeschichten. Diesem Vorurtheil hat er auch durchaus nachgegeben und das Geschichtliche bei Seite gestellt. Montezuma ist ganz christlich gesinnt und Freund des Cortes. Dafür soll er Elvira die Tochter Don Pedro's heirathen. Dieser, ein Feind des Cortes, und selbst Cortes stimmt bei. Dann aber entdeckt und entwickelt sich ein altes Liebesverhältniß zwischen ihm und Elvira; sie heirathen sich mit des beruhigten Vaters Zustimmung. Montezuma geht leer aus und stirbt an einer Wunde.

Ein Lustspiel Piron's: l'école des pères, hieß früher: les fils ingrats. Diese Titel zeigen schon, daß kein heiteres Lustspiel bezweckt ist, sondern ein unangenehmer Gegenstand dramatisirt wird.

La métromanie gilt, und wohl mit Recht, für Piron's bestes Lustspiel; wer aber erwartet durch Heiterkeit, Scherz und Witz ergriffen und fortgerissen zu werden, dürfte sich doch getäuscht finden.

Niemand wird hoffentlich verlangen, daß ich mich und Andere mit der Unzahl sehr langer und langweiliger Romane abquäle.

(Was auch le Sage aus dem Spanischen mag übernommen haben; sein Gilblas und der hinkende Teufel, sind wohl noch immer lesbarer und unterhaltender, wie viele andere.)

Ich erwähne deshalb nur wenige.

J. Pierre Claris de Florian. (1755—1794.)

Mag Florian auch nicht zu den Genien ersten Ranges gehören, bleibt er doch ein liebenswürdiger Schriftsteller, der schon seiner einfachen Natürlichkeit halber nicht so aus der Mode kommen wird, wie viele Andere, welche durch Künstelei und Schwulst höhere Stufen zu erreichen hofften. An der Spitze der Werke Florian's steht eine Bearbeitung der Galatea des Cervantes. Er hat sie mit Recht verkürzt; denn die zur Zeit des Letzten beliebte übergroße Breite idyllischer Romane, konnte keinen Beifall mehr gewinnen. Dasselbe bemerkt Florian hinsichtlich der frühern, endlosen französischen Ritterromane.

Fehler der so eben bezeichneten Art hat Florian in seinen Erzählungen, oder Novellen vermieden. Er verlegt den Schauplatz in verschiedene Länder (Nouvelle allemande, française, espagnole, grecque, portugaise, persane etc.) und bestrebt sich Inhalt und Darstellung denselben anzupassen. Kaum darf man tadeln, daß des Verfassers Vaterland und Lebenszeit doch nicht zu verkennen ist.

Mit wehmüthigster Theilnahme lieset man einige Zueignungen seiner Werke, z. B. wenn er aufrichtig der Königin Marie Antoinette schreibt bei Ueberreichung seines Lustspiels (1783): „le bon ménage appartient à votre Majesté, par la même raison qu'elle possède le coeur du Roi, et ceux de tous ses sujets. (III, 63.) — Aehnliche Gefühle erweckt eine gemüthliche Zueignung seiner Erzählung Bliomberis, an die entsetzlich hingemordete Prinzessin Lamballe. (I, 24.)

Die Aufgabe, den König Numa Pompilius als Helden eines in Prosa abgefaßten Heldengedichts, oder Heldenromans auf-

zustellen, konnte um so weniger ganz gelingen, da Krieg und Liebe darin eine bedeutende Rolle spielen.

Aus den eigenthümlichen Aeußerungen Florian's über das Drama, theile ich Folgendes mit. Er sagt: „Das Charakterlustspiel (comédie de caractère) ist ohne Zweifel das schönste, nützlichste und schwerste. Und jetzt schwieriger als jemals, denn nach den Meisterwerken Moliere's sind nur noch kleine, unbedeutende Charaktere zu behandeln übrig. Die Vorschrift: man soll seyn wie alle Uebrigen, ist die Grundlage unserer Erziehung und bewirkt eine große Uebereinstimmung und Einförmigkeit in Sitten, Handlungen, Sprache, Höflichkeitsbezeigungen u. s. w. wodurch die eigenthümliche Natur, die Abstufungen des Charakters verschwinden. Mithin bleibt zu behandeln nur übrig das Lustspiel des Gefühls und der Intrigue. Beides zu vereinigen hält schwer, und doch kann man zugleich lachen und weinen. Selten kommt man in die Lage große Opfer zu bringen seiner Pflicht, seinem Vaterlande, seiner Ruhe, seinem Glück. Wohl aber hat man tagtäglich Veranlassung zu sein, ein guter Vater, ein guter Sohn, ein guter Gatte u. s. w."

Nach diesen Ansichten und Grundsätzen schrieb Florian mehrere kleine Lustspiele: les deux Billets, bon ménage, bon père, la bonne mère und bon fils, welche ungeachtet ihrer großen Einfachheit sehr gemüthlich ansprechen und in denen der Charakter des Harlekin auf eine neue, eigenthümliche Weise aufgefaßt und behandelt ist.

Die Halbromane Florian's über die Mauren und über Gonsalvo von Cordova sind allerdings geschichtlich und dichterisch übertroffen worden; wogegen seine Fabeln noch immer eine lobende Erwähnung verdienen, und großen Beifall fanden.

Jean François Marmontel. (1723—1799.)

Marmontel's, von Anfang an nur mittelmäßige belletristische Werke, haben so sehr an Bedeutung verloren, daß es nicht

nöthig ist sich umständlicher mit ihnen zu beschäftigen. Hingegen behalten seine Denkwürdigkeiten einen dauernden Werth. Nicht bloß durch Berichte über Kriege und Staatsangelegenheiten, (wovon andere Quellen hinreichendere Auskunft geben) sondern durch anziehende Mittheilungen über unzählige andere, meist ganz vernachlässigte Gegenstände: z. B. Gelehrte und Künstler, ihre Lebensweise, Bestrebungen, Freuden und Leiden, Freundschaften, Zänkereien und Verläumdungen, Staatsmänner und Maitressen, Essen, Trinken, Spielen, tugendhafte und nichtsnutzige Weiber, (deren großer Einfluß überhaupt) Ueberschätzung des geselligen Lebens mit seiner Eleganz, Witz, Kleinlichkeiten, Zänkereien. Eine maßlose gegenseitige Verehrung, eine oberflächliche Zufriedenheit und Glückseligkeit, bis die Stürmung der Bastille, wie ein Blitz aus heiteren Höhen, die nichts Wissenden, nichts Ahndenden auseinandersprengte, ohne daß aus der ganzen, selbstgefälligen, vielgepriesenen, geistreichen Gesellschaft auch nur einer aufgestanden wäre, um als ein Retter siegreich einzuwirken, oder heldenmüthig den Sturz zu veredeln.

Jean le Rond d'Alembert. (1717—1789.)

Sollte es zum Wesen eines Philosophen gehören den Laien angeblich tiefsinnige, in Wahrheit unverständliche Sätze und Behauptungen vorzulegen, so hat d'Alembert keinen Anspruch auf jene Würde; soll aber der ächte Philosoph im Leben sich zeigen als rechtlich, einfach, genügsam, so ist er denselben beizuzählen. D'Alembert's, anerkannt verdienstliche, mathematische Werke zur Seite lassend, hebe ich aus anderen Schriften einige bezeichnende Stellen aus.

In einem Gespräche sagt die Philosophie zur Poesie: „Gebt mir wahrhaft dichterische Bilder (images), und ich werde sie mit Begeisterung bewundern. Aber verjährte Bilder, welche nur wiederholen was man hundertmal gehört hat, sind mir, (ich gestehe es) zum sterben langweilig. Muß man in Sylben-

maßen und Reimen sprechen um triviale und breitgetretene Dinge vorzubringen? Ich fürchte nicht, daß die kleine Zahl guter Dichter durch eine so gesetzliche Abneigung verletzt werde; wohl aber bin ich darauf gefaßt daß gegen mich aufstehen werden, der ganze niedere Parnaß, die Verfasser ausgepfiffener Stücke, die Reimer welche keinen Preis der französischen Akademie erhielten und in hundert Jahren nicht erhalten würden, obgleich die Richter nicht immer sehr schwierig sind. Mit allen diesen lasse ich mich in keinen Streit ein, mögen sie immerhin in ihren Versen den Reim mißbrauchen und in ihrer Prosa die Vernunft beleidigen. — Nichts ist zu bemerken, zu behalten; man findet nur verbrauchte Lumpen der Dichtkunst, Zephir und Flora, die Flügel des Amor, den Berg mit doppeltem Gipfel und die Hippokrene in welcher man alle schlechten Verse, ja vielleicht alle schlechten Dichter ersäufen sollte."

„Ich glaube, daß Corneille weniger rein, fehlerfrei und zierlich ist, als Racine; macht er aber seine Verse gut, so übertrifft ihn niemand. Ich glaube daß Moliere, abgesehen von seinen anderen unschätzbaren Eigenschaften, eine besitzt, welche man nicht genug hervorhebt, nämlich daß er das beste Französisch schreibt: — ich glaube, daß die Werke Boileau's das Gesetzbuch des guten Geschmacks sind; daß Lafontaine der Sprache eine naive und eigenthümliche Richtung gegeben hat; daß endlich Quinault (den Boileau sehr ungerecht behandelte) nicht bloß der natürlichste und zärtlichste unserer Dichter ist, sondern auch der reinste (le plus pur) und der fehlerfreiste (le plus correct), ein Verdienst welches man ihm nicht genug dankt und vielleicht nicht einmal genug bemerkt hat. — Der Reim ist unseren Versen (ungeachtet seiner Eintönigkeit) unentbehrlich: man würde sie sonst kaum von Prosa unterscheiden können. (Oeuvres posthumes, I, 42—52.)"

„Rousseau's Emil ist voll Blitze und voll Rauch, voll von Wärme und von kindischen Einzelnheiten, voll Licht und Widerspruch, Logik und Abschweifungen, an tausend Stellen das Werk eines Schriftstellers ersten Ranges, und an anderen eines

Kindes. Seine Philosophie ist mehr in der Seele als im Kopfe; wo er nur untersuchen (raisonner) will, wird er einige Male gemein, oft sophistisch, bisweilen dunkel: wo ihn aber der Gegenstand erwärmt, zeigt er sich klar, genau, anziehend und erhaben. (I, 127.)"

„Ziererei in Styl, Sprache und Unterhaltung ist ein gewöhnlicher Fehler der Leute, welche man Schönredner (beaux parleurs) nennt. Sie besteht in gesuchten, zuweilen lächerlichen Ausdrücken für gemeine, oder triviale Dinge. Deßhalb sind diese Schönredner unerträglich für Männer von Geist, welche sich mehr bemühen gut zu denken, als zu reden; oder vielmehr die da glauben es genüge gut zu denken, um auch gut zu schreiben, und ein neuer, starker, richtiger, einleuchtender Gedanke, bringe mit sich auch den angemessenen Ausdruck. — Die Amplifikationen (Erweiterungen, Umschreibungen), womit man sich in den Schulen nur zu viel beschäftigt, ersäufen in zwei Bogen Geschwätz, was man in zwei Zeilen sagen sollte. Die dort gelehrte Philosophie ist meist ein Inbegriff unzähliger ganz unnützer Fragen. Hinsichtlich der Religion, verfällt man auf zwei, gleich sehr zu fürchtende Abwege. Der erste und gewöhnlichste, bringt Alles zurück auf äußerliche, weit überschätzte Uebungen; der zweite stellt jedes wahrhaft nützliche Studium zurück um sich mit Katechismen und ähnlichen Dingen ausschließlich zu beschäftgen; als wäre Arbeit und treue Erfüllung seiner Pflichten, nicht das, Gott angenehmste Gebet. Diejenigen Schüler welche sich aus Neigung, Faulheit, oder Nachgiebigkeit, hierüber den Ideen ihrer Lehrer hingeben, verlassen das Gymnasium (collége) gewöhnlich mit einem höheren Grade von Blödsinn und Unwissenheit."

„In Sachen des Geschmacks entfernt uns eine halbe Philosophie von der Wahrheit; eine besser verstandene führt uns dahin zurück. Man thut deshalb den schönen Wissenschaften und der Philosophie doppelt Unrecht, wenn man glaubt daß sie sich gegenseitig schaden und ausschließen. Wie sollte auch der wahre philosophische Geist, dem guten Geschmacke zuwider seyn? Er

ist vielmehr dessen sicherste Stütze: denn überall geht er zurück auf die wahren Grundsätze, erkennt die eigenthümliche Natur jeder Kunst, den Charakter jeder Geistesstimmung, die Farbe jedes Gegenstandes. Mit einem Wort, er weiset die Gränzen nach für alle Dinge: ihn mißbrauchen, heißt ihn nicht besitzen. Diese Nichtbesitzenden sind seine lautesten Tadler. Ebenso wird die Dichtkunst von denen verschrien, welche dafür keine Anlage haben; so die höheren Wissenschaften von denen welche ihre ersten Grundsätze nicht kennen, und unser Jahrhundert, von den Schriftstellern welche ihm die wenigste Ehre bringen. (II, 150, 156, 159, 322, 327.)"

„Wenn ich das Reich der Litteratur aufmerksam betrachte, glaube ich einen öffentlichen Platz zu sehen, wo Empiriker, von Bänken herab, die Vorübergehenden herbeirufen, welche sie Anfangs zum lachen bringen, dann sie täuschen. Auf diese Weise erwerben sich viele Schriftsteller eine Art Ruhmes. Wollet ihr für einen geistreichen Menschen gelten? ruft dem Publikum zu, daß ihr es seyd. Anfangs wird euch die Mehrzahl auslachen; sobald sich aber einige Narren auf eure Seite stellen, folgen allmählig mehrere nach, und die welche zuerst nicht hinhörten, theilen nächstdem die Ansicht der größeren Zahl, oder sind gezwungen zu schweigen. (Mélanges, I, 350.)"

„Unter allen Geschichtsbüchern verdienen vielleicht Denkwürdigkeiten und Briefe von Privatpersonen das größte Zutrauen, wegen der Einfachheit, die sie beseelen muß. Nachlässigkeit des Styls, Unordnung, Längen, kleine Einzelnheiten, Alles wird verziehen, wenn sich nur die Wahrheit zu finden scheint, welche nicht fehlen kann sobald der Verfasser Mithandelnder, oder Augenzeuge war. (V, 489.)"

Unter unzähligen Schriftstellern jener Zeit steht durch seine Richtung und Beschäftigung fast ganz allein:

George Louis, le Clerc, Comte de Buffon. (1707—1788.)

Marmontel (Mém., II, 508), erzählt von Büffon: „Umgeben von gefälligen Leuten und Schmeichlern, war er an eine gehorsame Achtung seiner systematischen Ideen gewöhnt. Neben einem unbestreitbaren Verdienste, besaß er einen Stolz und eine Anmaßung, welche mindestens diesem Verdienste gleich kam. Einige warfen ihm sogar vor, er habe schwülstig (fastueusement) geschrieben in einer Gattung, die einen einfachen und natürlichen Styl verlange.“ — Hingegen sagt Gibbon (Miscell. works, I, 162): „Büffon vereinigt mit einem erhabenen Genius, die liebenswürdigste Einfachheit der Gesinnung und der Sitten.“

Wie dem auch sey, so lassen sich Büffon's sehr große Verdienste um die Naturwissenschaften gar nicht läugnen. Sein Hauptwerk übertraf, als es erschien, Alles was bis dahin geleistet war, und wenn später Unzähliges aufgefunden und berichtigt ward, so trifft dies Schicksal (man möchte sagen Gottlob) alle wissenschaftlichen Werke, welche von Erfahrungen und Beobachtungen ausgehen.[1]) Wenn er seiner Neigung folgend bisweilen zu prachtvoll schrieb, schon um die Langeweile zu vertreiben, so soll man ihn deshalb nicht härter beurtheilen, als viele Andere deren Darstellung an höchster Trockenheit leidet. Die meiste Veranlassung zu kühnem Erfinden und dichterischem Ausmahlen, bot die von ihm aufgestellte Theorie der Erde. Aber selbst in unseren Tagen, wo so viele Thatsachen neu beobachtet, so viele Hypothesen (z. B. über den entscheidenden Einfluß eines, oder mehrerer Kometen) berichtigt sind, stellt sich in geologischen Werken das noch Unerwiesene dar, als sei es unläugbare Wahrheit. Gleichwie Büffon's Kühnheiten werden auch neuere Ansichten, manche Berichtigung erleiden.

Von dauerndem Werth dürfte seyn, was Büffon in einer

---

1) Ein Urtheil Friedrichs II., XXVI, 506.

Abhandlung lehrt, über die Art Naturgeschichte zu studiren und zu behandeln. Ich gebe einige Auszüge. (I, 1—62.)

„Das Studium der Natur setzt zwei Eigenschaften des Geistes voraus, welche ganz entgegengesetzt zu sein scheinen; die großen Ansichten eines lebendigen Genius, welcher Alles mit einem Blicke überschaut, und die kleinen Aufmerksamkeiten eines mühsamen Arbeiters der einen Punkt im Auge behält. Die erste Schwierigkeit welche sich beim Studium der Naturgeschichte zeigt, ist die große Menge und Verschiedenheit der, schwer herbeizuschaffenden Gegenstände. Ohne Zweifel muß man damit beginnen Vieles oft zu sehen, ohne daraus übereilt allgemeine Schlüsse zu ziehen. Die Unkunde mancher Thatsachen, die geringe Zahl begründeter Gedanken, führt dahin den Geist durch falsche Verknüpfungen zu erschöpfen und das Gedächtniß mit unbestimmten Folgerungen und unwahren Ergebnissen zu überladen, die sich schwer wieder auslöschen lassen."

„Leicht kommt man, ohne genügende Prüfung zu einer Vorliebe für gewisse Schriftsteller, Methoden und Systeme. Oft will man alsdann die Gesetze der Natur andern willkührlichen Gesetzen unterwerfen, sie zerfällen wo sie untrennbar ist, und ihre Kräfte nach unserer schwachen Einbildung abmessen. Oder man geht ebenso irrig darauf aus, den unermeßlichen Reichthum der Natur mit so viel Einzelheiten und Namen zu überhäufen, daß die Sprache der Wissenschaft schwieriger wird, als die Natur selbst."

„Wir sollen in die Wirklichkeit der Werke des Schöpfers, nicht die Abstraktionen unseres beschränkten Geistes hineintragen, ihm gleichsam nicht mehr Ideen bewilligen, als wir selbst haben. Der mächtigste menschliche Geist wird niemals die allgemeinen Ursachen und Wirkungen aller Dinge erkennen; wir werden nur Einzelnes gewahr, verbinden und vergleichen dasselbe, und erkennen zuletzt weit mehr eine Ordnung die unserer Natur zusagt, als das Wesen der Dinge selbst. Es giebt eine ununterbrochene, fast unmerkliche Stufenfolge unter den Geschöpfen, von dem edelsten, bis zu dem einfachsten Steine. — Es giebt keine durch-

aus vollkommene Methode für die Forschung; dies darf jedoch keinen Vorwand hergeben für Unthätigkeit. — Beim Eintheilen der Naturkörper darf man nicht bloß einzelne Theile und Erscheinungen berücksichtigen, sondern Alles und Jedes nach den mannigfachsten Verhältnissen."

„Beim Studium der Naturgeschichte giebt es zwei gleich gefährliche Abwege und Irthümer: erstens, gar keine Methode zu haben; zweitens, Alles auf ein besonderes System beschränken zu wollen. Unter der großen Zahl von Menschen, welche sich jetzt mit dieser Wissenschaft beschäftigen, finden wir schlagende Beispiele dieses entgegengesetzten Verfahrens; und zwar beide gleich fehlerhaft. Die Meisten sind wohlhabende, unbeschäftigte Leute, die ohne Vorkenntnisse gern ein Naturalienkabinett haben möchten, um sich die Zeit zu vertreiben und den Wißbegierigen beigezählt zu werden. Sie kaufen ohne Auswahl was ihnen in die Augen fällt, und ihnen selten und außerordentlich vorkömmt. Sie halten Jegliches so hoch, als sie es bezahlt haben, ordnen mit Selbstgefälligkeit, häufen übereinander in Verwirrung und endigen mit Ueberdruß. Andere im Gegentheil (die Gelehrteren) füllen den Kopf mit Namen, Formeln, folgen bald dieser, bald jener Methode, lebenslang in falscher Richtung. Ihr Geist trocknet zusammen, sie sehen keinen Gegenstand mehr wie er ist; sie endigen damit daß sie die Wissenschaft in Verwirrung bringen, und mit der Last ihrer unreifen Ideen überladen."

„Es fördert die Wissenschaft, genau die Gegenstände beschreiben und ihre Geschichte darlegen. Der Styl sey einfach, klar und gemäßigt. Erhabenheiten, Zierathen, Abschweifungen, Scherze und Zweideutigkeiten gehören nicht hieher; wohl aber Adel des Ausdrucks, und angemessene Wahl der Worte. Aber nur zu selten findet man Genauigkeit in den Beschreibungen, Neuheit in den Thatsachen und Scharfsinn in den Bemerkungen. — Die Thiergeschichte des Aristoteles ist vielleicht noch jetzt das Beste was wir in dieser Art besitzen; wenige neuere Schriftsteller dürfte man über ihn und Plinius hinaufstellen."

Bei dem Ernst seiner Forschungen, dem Reichthum seiner

sehr eigenthümlichen Kenntnisse, kann man es begreiflich finden, daß Büffon nicht in den Chor neuentstehender Meinungen begeistert einstimmte, und sich den Encyclopädisten so wenig unterordnen wollte, als ihren Gegnern.

Unter den Parlamentsräthen, den hochgestellten Beamten, finden wir in Frankreich sehr ausgezeichnete auch litterarisch wichtige Männer. Statt Mehrerer will ich zwei vorüberführen, die wohl an der Spitze Aller stehen: d'Aguesseau und Turgot.

Henry François d'Aguesseau. (1668—1751.)

In der Prachtausgabe von 1759 füllen die Werke des Kanzlers d'Aguesseau, 13 Bände in Quart.

D'Aguesseau war gebohren zu Limoges am 27. November 1668. Große Anlagen und ein angestrengter Fleiß, erwarben ihm die mannigfachsten Kenntnisse in der alten und neuen Litteratur, der Jurisprudenz, und selbst der Mathematik. Der Werth von dem Allem ward erhöht durch Adel der Gesinnung und Kraft des Charakters. Verdienste so großer Art verschafften ihm Freunde und Bewunderer, allein nicht minder Feinde und Neider. So ward er im Jahre 1717 zum Kanzler ernannt, 1718 abgesetzt, 1720 wieder ernannt, 1722 wieder abgesetzt, 1727 zum Theil, 1737 ganz wieder hergestellt. Im 82. Lebensjahre entsagte er freiwillig der Würde eines Kanzlers und starb den 9. Februar 1751.

Seinen Werken ist eine lehrreiche Einleitung vorangestellt, der wir Folgendes entnehmen. D'Aguesseau's Anlagen und richtige Grundsätze bildeten ihn zu einem trefflichen Redner. „Die Beredsamkeit (sagte er z. B.) verweigert ihren Beistand denen, welche sie zu einer bloßen Wortübung hinabbringen, und die Würde des Redners, zu der eines Deklamators erniedrigen. —

---

1) Verdientes Lob d'Aguesseau's bei Lacretelle Histoire de France, I, 157 und 296.

Wer nur Worte sucht, wird sie nicht finden; sie bieten sich reichlich dem dar, welcher wesentlich Herr der Sachen ist. Ueberfluß der Gedanken erzeugt die rechten Worte, das Angenehme findet sich in dem Nützlichen, und die Waffen welche dem Soldaten nur zum Siege gegeben sind, werden sein schönster Schmuck. (XII, XIII.)"

„Der Schmuck (lehrte d'Aguesseau) sey dem Gegenstande angemessen, glänzend ohne Schminke, reich ohne Verschwendung, prächtig ohne Prahlerei. — Der wahre Geschmack fühlt wie durch Eingebung, was sich schickt und was sich nicht schickt. Er entfernt sich nie von der wahren, immerdar gültigen und wirksamen Natur. Selbst das Erhabene ist nur der einfache Ausdruck eines großen Gedankens. Will man Vollkommenheit erreichen, so muß man nur die reinsten und vollkommensten Muster erforschen."

Der eben erwähnten Einleitung folgen zunächst einige Reden, z. B. über die Unabhängigkeit des Advokatenstandes und die Kenntniß des Menschen. Der letzten (13) ist Nachstehendes entnommen. „Vergebens wird der Redner sich schmeicheln, er besitze die Gabe Menschen zu überzeugen, wenn er nicht gelernt hat sie zu kennen. Das Studium der Moral und der Beredsamkeit sind zu gleicher Zeit entstanden; ihr Verein ist so alt wie die Welt, es ist der Verein des Gedankens und des Worts. Der wahre Redner ist ein strenger Censor seines Volkes; er wird beliebter als dessen Schmeichler. Nicht in der Schule eines Deklamators, sondern an dem Busen der Weisheit muß man schöpfen eine kühne und großmüthige Politik, eine feste und sichere Freiheit, eine unüberwindliche Liebe des Vaterlandes. Wundern wir uns nicht über das Sinken der Beredsamkeit. Hingegeben von Jugend auf den Vorurtheilen der Erziehung und Gewohnheit, hindert uns das Streben nach einem falschen Ruhm, den wahren zu erreichen; wir huldigen einem Ehrgeiz, der uns stürzt bevor er uns erhebt; man will handeln ehe man weiß wie sich benehmen, ja (wir wagen es zu sagen) man redet ehe man gedacht hat. — Der ausgezeichnetste Geist muß gebildet werden, durch ausdauernde Arbeit und stete Uebung; denn große Talente

gehen leicht über in große Fehler, sobald sie ganz sich selbst überlassen sind. (36.) Wie Viele verlieren den Ruhm nach dem sie trachten, durch blinde Ungeduld und Uebereilung: Es fehlt ihnen Reife des Alters und der Kenntnisse, sie tischen auf unreife Früchte übelgeleiteter Bemühungen. Selbstvertrauen geht dem Verdienste voran, statt daß es folgen sollte. (37.) Sie werden nie groß, weil sie es zu früh sein wollten."

In den Mercurialen (Reden gehalten beim Anfange, oder Schluß der Parlamentssitzungen) finden sich vortreffliche Ansichten und Lehren. Wir theilen einige Bruchstücke mit: „Das kostbarste und seltenste aller Güter, ist die Liebe seines Berufs, seines Zustandes (état). Der Mensch ist fast immer gleich unglücklich durch das was er wünschte, und durch das was er besitzt."

„Also, ist der herrschende Charakter der Sitten unseres Jahrhunderts: eine allgemeine Unruhe verbreitet über alle Beschäftigungen, (professions), eine Beweglichkeit welche sich durch nichts befestigen läßt, Feindinn der Ruhe, unfähig zur Arbeit, überall gedrückt von der Last eines ehrgeizigen Müßigganges; ein allgemeiner Aufstand aller Menschen gegen ihre Lage (condition); eine Art von Verschwörung wodurch Alle scheinen übereingekommen zu seyn, aus ihrem Charakter herauszutreten, alle Berufsarten durcheinander geworfen, alle Würden herabgewürdigt, jede Schicklichkeit verletzt, die meisten Menschen außerhalb ihres Platzes, ihren Beruf verachtend indem sie ihn verächtlich machen. Stets sind sie beschäftigt mit dem was sie seyn möchten, nicht mit dem was sie sind, voll von ungeheuern Planen, während der einzige passende ihnen entschlüpft, nämlich in ihren Verhältnissen zufrieden zu leben." (So in der ersten Mercuriale vom Jahre 1698, S. 44.) —

„Bald verhindert Leichtsinn sich mit seinem Berufe zu befreunden, bald verleidet ihn Vergnügungssucht. Oft fürchtet man ihn aus Weichlichkeit, fast immer verachtet man ihn aus Ehrgeiz. Wenn Unbeständigkeit, Langeweile, Ueberdruß an Vergnügungen einen Beamten dahin bringen sich von seinem Berufe

zurückzuziehen, gewinnt er keinen Frieden, sondern eine langweilige Ruhe, eine weichliche und geschmacklose Stille. Gezwungen mit sich allein zu leben findet er eine schreckliche Leere, eine traurige Einsamkeit. Seinem Vaterlande unnütz, sich selbst unerträglich, altert er ohne Ehre, und kann die Länge seines Lebens nur nachweisen an der großen Zahl unfruchtbarer Jahre und eitel verlohrener Tage. (47.)"

„Der bescheidenen Scheu, welche ehemals die vorzüglichste Empfehlung eines entstehenden Verdienstes war, ist gefolgt eine verwegene Kühnheit, ein Stolz, eine Unerschrockenheit im Urtheilen, welche veranlassen daß die Parteien oft zittern, und die Gerechtigkeit seufzt. (57.) Das Vorrecht gut zu entscheiden, ist nicht mehr die Frucht langen Forschens, ernsten Nachdenkens, sondern die zufällige Frucht einer gefährlichen Lebhaftigkeit; es ist die Gabe derer, welche glauben dem Scharfsinn ihrer Einsicht zu nahe zu treten, wenn sie sich erlaubten auch nur einen Augenblick zu zweifeln."

„Zur wahren Seelengröße gehört, nichts über sich anzuerkennen als die Vernunft und das Gesetz, ein Muth der fest und unbewegt bleibt in der Mitte einer erschütterten Welt, der edle Stolz eines aufrichtig tugendhaften Herzens, das nach keinem anderen Lohn trachtet, als den der Tugend selbst. (62.) — Der glänzende Pomp welcher den Kriegsruhm umgiebt, blendet die Augen eines unwissenden Volkes. Es bewundert nur die bewaffnete, und furchtbare Tugend; es verachtet die ruhige und verkennt sie in ihrer Einfachheit. (64.) — Es ist selten Genien zu finden, die den Glanz ihrer Ueberlegenheit durch Bescheidenheit ermäßigen. Es ist schwer diese Mäßigung selbst im Guten beizubehalten, und das Ausschweifende geistiger Ueberlegenheit durch Weisheit zu regeln. (69.)" —

„Was nennt man in unserem Jahrhundert nur zu oft Geist? (esprit.) Wenig denken, von Allem reden, an nichts zweifeln, leichte Gesprächsweise, gefallen ohne Achtung zu erwerben, von einem Gegenstande zum andern fliegen, ohne irgend etwas zu ergründen, rasch alle Blumen pflücken, ohne den Früchten Zeit lassen zu reifen. (109.)"

„Wir wissen daß es eine Wissenschaft giebt, wenig würdig der Anstrengungen des menschlichen Geistes; oder vielmehr, es giebt achtungswerthe Gelehrte, deren gesunder Sinn unterdrückt zu seyn scheint durch die Last einer ermüdenden Gelehrsamkeit. Die Kunst, welche der Natur nur helfen sollte, erstickt dieselbe und macht sie ohnmächtig. Man möchte sagen, indem sie die Gedanken Anderer erlernen, haben sie sich verdammt selbst nicht mehr zu denken; die Wissenschaft läßt ihnen den Gebrauch der Vernunft verlieren. Beladen mit überflüssigen Reichthümern, fehlt ihnen oft das Nothwendige; sie wissen alles was sie nicht wissen sollten, und kennen das nicht, was sie wissen sollten. (109.) Umgekehrt giebt die wahre Wissenschaft uns, binnen kurzer Zeit, die Erfahrung von Jahrhunderteu. (113.) — Mancher Beamte, der da glaubt nur seiner Vernunft zu folgen, unterwirft sich (ohne daran zu denken) der Ungewißheit und den Grillen seines Temperaments. (115.)"

„Es gibt Täuschungen die Anfangs blenden, aber keine gelingt auf lange Zeit; und die Erfahrung aller Jahrhunderte belehrt uns daß um als ein rechtlicher Mann zu erscheinen, man es sein muß. (140.) Schon die Eitelkeit enthüllt unvermeidlich das Geheimniß falscher Tugend, — selbst in den schönsten Tagen der Heuchelei. (144.) Der glänzendste Pinsel kommt niemals der Kraft des Lichtes gleich, und die vollkommenste Ziererei wird niemals die leuchtende Einfachheit der Tugend ausdrücken."

So weit meine Auszüge aus den Mercurialen. Manche umständliche (meist juristische) Abhandlungen muß ich zur Seite lassen, um nicht zu weitläufig zu werden. Noch weniger kann ich eingehen auf die, mehrere Bände füllenden Gerichtsreden (plaidoyers) welche d'Aguesseau als Avocat général mit großer Kenntniß, Geschicklichkeit und Wahrheitsliebe gehalten hat. Einer größeren Abhandlung über das Staatsrecht (essai d'une institution au droit public, I, 442) ist Nachstehendes entnommen. „Diejenigen Regeln, (oder Gesetze), welche allen Menschen gemein sind, weil sie die Vollkommenheit und das Glück der Menschheit an sich bezwecken, nennt man Recht der Natur,

oder vielmehr der Vernunft; oder um noch bestimmter zu sprechen: was der Urheber der Natur und der Vernunft allen Menschen gleichmäßig vorschreibt. Das Staatsrecht hingegen hat zum unmittelbaren Zweck, die Vollkommenheit und das Glück der einzelnen menschlichen Genossenschaften, oder Staaten. Dies Recht bezieht sich entweder auf die gegenseitigen Verhältnisse der einzelnen Staaten, und wird dann Völkerrecht, oder es ist öffentliches Recht im Innern jedes einzelnen Staates. Endlich beschäftigt sich das Privatrecht mit den Verhältnissen der einzelnen Personen. Wer das natürliche und öffentliche Recht verletzt, sündigt noch mehr, als wer dem Privatrechte zu nahe tritt. (445.) Jedes Volk, wie jeder Einzelne hat eine Idee von dem was gerecht und ungerecht ist, und beurtheilt danach seine eigenen und fremde Handlungen. Das Glück des Menschen hängt ab von der Art wie er sich benimmt gegen Gott, seinen Nächsten und sich selbst. Es ist des Menschen erste Pflicht, Geist und Willen (die ihm Gott gegeben) aufs Vollkommenste auszubilden. Die natürliche und die übernatürliche Offenbarung bieten hiezu Mittel und Wege. Alle sich hieraus entwickelnden Pflichten, beziehen sich auf den Leib und auf die Seele. Sehr wichtig ist es hiebei, das Maas seiner eigenen Kräfte richtig kennen zu lernen (462), und nicht minder den Werth aller Thätigkeiten und aller Güter."

„Die Verschiedenheit der Menschen, hebt die wesentliche Einheit ihrer Natur nicht auf; sie sind Brüder einer Familie. Mit Verachtung muß man die Systeme der alten und neuen Philosophen behandeln, welche Unordnung und Wildheit der Leidenschaften, als den natürlichen Zustand der Menschen bezeichnen, und ein vernünftiges Wesen stets gegen Vernunft, Nutzen, Vollkommenheit und Glück seiner eigenen Person handeln lassen. —"

„Alle menschlichen Gesetze sind nur in so weit gerecht, als sie mit den Grundsätzen des natürlichen Rechts stimmen, welche Gott selbst gegeben hat. (518.) Die bürgerlichen positiven Gesetze müssen im Wesentlichen damit übereinstimmen und haben

verwandte Zwecke. — Das Gesammtwohl eines ganzen Volkes, schließt das der Einzelnen in sich. (525.) Jede Regierung soll sich bestreben das Glück ihrer Unterthanen zu gründen, und wiederum soll jeder Einzelne nach Kräften zum Wohle des Ganzen beitragen. Das Interesse eines Königs und seines Volkes ist in Wahrheit dasselbe. Jedes Volk bedarf eines Hauptes, einer Regierung. In der Vereinzelung kann der Mensch seine Bestimmung nicht erreichen. Da es unzählige Streitigkeiten darüber giebt, was vernünftig sey, so muß es im Staate eine Macht geben, welche darüber in letzter Stelle entscheidet. Jede Regierung ist besser als gar keine Regierung, als Anarchie, oder der Zustand einer angeblich vollständigen Unabhängigkeit. (532.) Nicht bloß durch willkürliche Verträge, sondern durch Anordnung und Vorsehung Gottes entstehen und erhalten sich die Staaten. Mit Unrecht behauptet Hobbes nebst seinen Anhängern: der erste Zustand der Menschen sey gewesen ein Krieg Aller gegen Alle. Die Gesundheit geht der Krankheit vorher; jene ist der natürliche Zustand, und das Gute früher in der Welt, als das Uebel. (548.)"

Eine große Zahl von Gerichts- und Prozeßschriften, von amtlichen Belehrungen, Verfügungen, Entscheidungen u. s. w. sind höchst lehrreich (insbesondere für Juristen) erlauben aber keine kurzen Auszüge. Nur folgende einzelne Aeußerungen des ausgezeichneten Mannes, mögen hier noch Platz finden. „Das vollkommene Bild eines großen Fürsten ist: regieren für Herrschaft der Gerechtigkeit, seine Begierden weniger ausdehnen als seine Macht, diese den Unterthanen nur zeigen durch Wohlthaten, mehr lieben den Namen eines Vaters des Vaterlandes als den eines Eroberers, weniger schätzen das Beifallsgeschrei für Triumphe, als die Segnungen des im Elende unterstützten Volkes. (VIII, VII.)"

„Wehe dem Beamten, der sich nicht entblödet seine Ansichten über die so vielen großen Männer hinaufzusetzen, der, ohne anderen Führer als die Kühnheit seines eigenen Genius, ver-

meint mit einmaligem Hinsehen und in einem Augenblick den ungeheuren Umfang des vorhandenen Rechts zu durchschauen."

„Wissenschaft giebt uns in kurzer Zeit die Erfahrung mehrer Jahrhunderte. Es ist dann nicht der Geist eines einzelnen immerdar beschränkten Menschen, es ist der Geist, die Vernunft aller Gesetzgeber, die sich hören läßt, und durch ihren Mund die Orakel der ewigen Wahrheit verkündet." —

„Wenn jeder Richter (um des sogenannten allgemeinen Geistes willen) sich über alle vorgeschriebenen Formen hinwegsetzen dürfte, würde, unter dem Namen von Freiheit, der bloßen Willkür, Thür und Thor geöffnet werden. (IX, V, VII, IX)." —

In sehr umständlichen Abhandlungen, über das Münzwesen, den Aktienhandel u. s. w. bekämpft d'Aguesseau gründlich und lehrreich alle die Irthümer, welche hauptsächlich durch Law, alle Köpfe geblendet und verwirrt hatten. D'Aguesseau erhielt in Ungnaden seinen Abschied, ward aber, als das sogenannte System nicht mehr zu halten war, gleichsam als Retter zurückgerufen. Sehr richtig hatte d'Aguesseau geweissagt, es würden aus der Zerrüttung, wenige Reiche, aber viele Arme übrig bleiben. (X, IX.) „Man soll (lehrte er) sich nicht übereilen, Schulden allmählig bezahlen, die Flotte herstellen, den Ackerbau begünstigen, Arbeit und Industrie ermuntern, die Künste beleben, den Handel beschützen. Dies ist der wahre Weg um zu einer dauernden Größe zu gelangen, ohne Neid zu erregen."

Daß d'Aguesseau als Geschäftsmann über die mannigfachsten Gegenstände belehrend schreibt und verfügt ist natürlich; sehr unerwartet dagegen, daß er über die abstraktesten metaphysischen Gegenstände die umständlichsten Untersuchungen anstellt z. B. über die Schöpfung, über Zeit und Raum, über den höchsten Grund aller Rechtsbegriffe, über angebohrne Ideen, über den Begriff der Substanz, die Bewegung der Weltkörper, Freiheit, Vorsehung und Allwissenheit, Jesus Christus und die Dreieinigkeit.

Seine Kenntniß der alten Schriftsteller geht unter Anderem hervor aus seinen Bemerkungen betreffend die Poetik des Aristoteles und die Lebensbeschreibungen des Plutarch.

Gern berichteten wir noch umständlicher über alle diese Schriften; wir müssen jedoch abbrechen, da wir diesem würdigen, aber zu wenig gekannten Manne, soviel Raum eingeräumt haben, als unsere Aufgabe irgend zuläßt.

Anne-Robert-Jacques Turgot. (1727—1781.)

Turgot's Vater hatte als prévôt des marchands sich große Verdienste um die Stadt Paris erworben. Er bestimmte seinen dritten, schon auf der Schule sich auszeichnenden Sohn, dem geistlichen Stande, wofür auch des jungen Turgot's Ernst und sittlicher Wandel zu sprechen schien. Als dieser jedoch wichtige Gegengründe angab und äußerte: „es sey ihm unmöglich das ganze Leben hindurch eine Maske zu tragen", billigte der Vater den Uebergang zum juristischen Studium. Weit mehr, und mit großem Erfolg, beschäftigte sich Turgot mit Staatswirtschaft und Staatswissenschaft, was ihn in Verbindung brachte mit Quesnay und Gournay, oder der damals sich entwickelnden Schule der Physiokraten. Seine eigene erfolgreiche Forschungen wurden hiedurch keineswegs gehemmt, und nie hat er ohne Rücksicht auf wirkliche Verhältnisse allgemeine Lehren übereilt geltend machen wollen. Vielmehr war sein dreifacher Wahlspruch: Ordnung, Freiheit, Fortschritt.

Ebensowenig ließ sich Turgot zu anderen damals gepriesenen Uebertreibungen z. B. hinsichtlich der Religion fortreißen; obgleich er sich laut für wahre Duldung und gegen alle religiösen Verfolgungen erklärte. Als er im Jahre 1761 Intendant der Landschaft Limoges wurde, erhielt er die mannigfachste Gelegenheit nach allen Seiten heilsam einzuwirken und Theorie und Praxis in Uebereinstimmung zu bringen. Auch gewann er bald die verdiente Liebe und Dankbarkeit aller Einwohner.

In Paris blieben Turgot und seine Verdienste meist unbekannt; doch empfahl ihn sein ehemaliger Mitschüler der Abt Very der sehr mächtigen Gemahlinn des Ministers Maurepas, dieser

dem neuen Könige Ludwig XVI. Und so ward Turgot erst Minister des Seewesens und am 24. August 1774 Finanzminister, oder contrôleur général, an die Stelle des leichtsinnigen und nichtsnutzigen Abtes Terray. Wenn Turgot erklärte: „kein Bankerott, keine neuen Steuern [1]), keine Anleihen", so gefiel dies Allen beim ersten Anhören; bald aber spürten die Argwöhnischen und Eigennützigen daß derlei Wunder nicht vollbracht werden könnten, ohne große, ihnen sehr unangenehme Veränderungen. Also bedeutende Ersparungen bei Hofe und in den höheren Kreisen, Beschränkung mancher Vorrechte, Abstellung unzähliger (fast unglaublicher) Mißbräuche, größere Freiheit des Handels und Verkehrs, Reinigung des monopolistischen Zunftwesens u. s. w. u. s. w.

Der Justizminister Miromenil sagte: die Vorrechte des Adels sind unantastbar; der Avocat-général Seguier behauptete: das Herbeiziehen des Adels zu den Wegebesserungen (corvées), richtet den Adel (diese feste Stütze des Thrones) zu Grunde, und nicht minder die Geistlichkeit. Man schlägt Euer Majestät vor die bisherigen Hindernisse, Beschränkungen, Verbote aufzuheben, um Handel und Verkehr zu mehren. Wir (das Parlament) wagen das gerade Gegentheil zu behaupten: jene Hindernisse, Beschränkungen, Verbote, begründen den Ruhm, die Sicherheit Frankreichs, und die Unermeßlichkeit seines Handels.

Als Boncerf ein verständiges und gemäßigtes Buch schrieb: sur les inconvénients des droits féodaux, befahl das Parlament es durch den Henker zu verbrennen.

Sechs Gesetze Turgot's, über Wegedienste, Getreidepolizei, Waarenprüfungen und arge Zunftmißbräuche wurden zwar vom Staatsrathe nicht aber vom Parlamente gebilligt. Dies, sonst doch unruhig und neuerungssüchtig genug, stellte die Unveränderlichkeit, als höchsten Grundsatz der Verwaltung auf. Weil die Mehrheit des Adels, der Geistlichkeit und der Hofleute stimmte dieser thörichten Ansicht bei, und eine öffentliche

---

1) II, 165.

Meinung stellte sich Turgot nicht zur Seite. Die langen Mißbräuche des Absolutismus hatten den irrigen Glauben erzeugt: nur durch Widerstand gegen die Regierung gründe und mehre sich die ächte Freiheit, und jeder tüchtige Mann müsse immer auf Seiten der Opposition stehen.

Bis zu welcher Höhe der Verläumdung und Gemeinheit sich die Anklagen gegen Turgot steigerten, zeigt folgende Stelle aus einer damals erschienenen Schrift. „Turgot ist ein linkischer, schwerfälliger, dicker Mensch mit mehr Roheit als Charakter, mehr Eigensinn als Festigkeit, mehr Ungestüm als Takt, ein Charlatan der Verwaltung und Tugend, gemacht um die eine in übeln Ruf zu bringen und sich die andere zu verekeln; wild aus Eigenliebe, furchtsam aus Stolz, fremd den Menschen die er nie kannte, sowie den öffentlichen Angelegenheiten von denen er nichts verstand, ein Halbdenker, allen Träumereien und ausschweifenden Plänen zugänglich. Man hielt ihn für tiefsinnig und er war nur hohl, er träumte Tag und Nacht von Philosophie, Freiheit, Gleichheit, reinem Ertrag. Das ist der Wahnsinn den er in die Mode brachte. Das ist das Einigungsgeschrei angeblicher Denker und der ganzen Sekte der Oeconomisten."

So von allen Seiten bestürmt entließ ihn Ludwig XVI. am 12. Mai 1776 mit schwerem Herzen und sagte: „Sie sind glücklicher als ich, Sie können abdanken!" — Turgot schrieb dem Könige: „ich wünsche nichts mehr, als daß Sie immer mögen glauben können, ich habe falsch gesehen, und ihnen nur erträumte (chimériques) Gefahren gezeigt. Ich wünsche daß die Zeit mich nicht rechtfertige und daß Ihre Regierung für Sie und Ihre Völker so ruhig und glücklich seyn möge, als diese es nach Ihren gerechten und wohlwollenden Grundsätzen erwarten." —

Die Zeit hat Turgot nur zu sehr gerechtfertigt! Damals triumphirten Adel, Geistlichkeit, Hofleute, Parlament über ihren Sieg, und wohl nur Wenige ahndeten, daß sie sich Alle durch kurzsichtige und eigennützige Verwerfung der gemäßigten Besserungsvorschläge Turgot's den entsetzlichsten Untergang bereiteten.

Die unparteiische Mitwelt und Nachwelt läßt mithin Turgot volle Gerechtigkeit wiederfahren. So schreibt d'Alembert an Friedrich II. (Oeuvr. 24, 632): „Turgot ist einer der aufgeklärtesten und tugendhaftesten Männer des Königreichs.“ Und noch umständlicheres, großes Lob findet sich an anderen Stellen. (XXV, 6, 14, 19, 42.) So sagt Herr Droz, einer der trefflichsten französischen Geschichtschreiber: „Die Entlassung Turgot's war für Frankreich eines der unglückseligsten Ereignisse. Dieser Minister (höher stehend als sein Jahrhundert) wollte ohne Gewaltsamkeit, durch die Macht eines Gesetze gebenden Königs, die Veränderungen herbeiführen, welche allein eine Bürgschaft gegen Revolutionen geben konnteu. Seine Zeitgenossen, oberflächlich und egoistisch, begriffen ihn nicht, und wir haben durch langes Unglück für die Geringschätzung gebüßt, welche sie für die Tugenden und die Einsichten dieses Staatsmannes an den Tag legten.“ — Auch Voltaire vertheidigte schon damals mit Muth und Verstand den entlassenen Minister. Turgot beschäftigte sich, in der ihm aufgezwungenen Muße erfolgreich mit den Wissenschaften, und starb am 20. März 1781.

Turgot's in zwei sehr starken Bänden herausgegebene Werke, enthalten zuvörderst eine Reihe von Abhandlungen und Aufsätzen über mannigfaltige Gegenstände: z. B. über Bildung und Vertheilung der Reichthümer, Münzwesen, Papiergeld, Anleihen, Getreidehandel, Märkte und Messen, direkte und indirekte Steuern, Beförderung des Ackerbaues, Straßenbau, Bettelei u. s. w. Nicht minder zahlreich sind die wichtigen Anordnungen und Verfügungen welche Turgot als Beamter und Minister erließ. Den Schluß machen Aufsätze über Sprache, Religion, Philosophie, Kunst und Wissenschaft u. s. w. — Schon aus dieser Aufzählung ergiebt sich, daß es sehr schwer, ja fast unmöglich ist aus diesem umfassenden Stoffe, einen kurzen Auszug zu entwerfen. Am wenigsten lassen sich hier die Grundsätze des Merkantilsystems und der Physiokraten entwickeln und Turgot's Verhältniß zu beiden genau nachweisen. Wenige Andeutungen müssen genügen.

So schreibt Turgot im Jahre 1770 aus Limoges dem Finanzminister (I, 159): „Ich halte jede Beschränkung der vollkommenen Freiheit des Getreidehandels, für das größte Hinderniß der Fortschritte des Ackerbaus, für einem Hauptgrund des, für Producenten und Consumenten gleich schädlichen Wechselns der Preise, und der daraus entstehenden Hungersnoth."

„Man kann keine Straße anlegen (I, 375), keinen Kanal graben, keinen Hafen gründen, überhaupt gar keine Verbesserung bezwecken und zu Stande bringen, ohne daß für irgend einen Einzelnen ein Nachtheil entstehe; aber das allgemeine Wohl muß überwiegen und es bleibt nur zu untersuchen und zu entscheiden, ob und inwiefern der Einzelne einen wohlbegründeten Anspruch auf Entschädigung hat."

„Fast alle Monopole und Privilegien bedrücken einstimmig die Landbauer. Weit entfernt jemand unterdrücken zu können, haben diese nicht einmal das Recht ihre Erzeugnisse im Inlande, oder Auslande frei zu verkaufen. (I, 382.) Nicht bloß einige, sondern alle Zweige des Handels müssen gleich frei, und ganz frei seyn, und das System, den Eingang fremder Waaren zu angeblicher Beförderung inländischer Gewerbe zu verbieten, beruht auf Täuschungen und führt zu Betrug, Haß und Krieg. Wer nur darauf ausgeht Anderen zu schaden, schadet sich selbst, ruft ähnliche verkehrte Maßregeln hervor, und vernichtet die unermeßlichen Vortheile welche ein freier Handel allen Theilen bringt."

Nachdem Turgot in schon erwähnter Weise (II, 167) in einem trefflichen, an den König gerichteten Briefe vom 24. August 1774, sich gegen Bankerott u. s. w. erklärt hatte, fährt er fort: „man darf hoffen das Volk wesentlich zu unterstützen durch Verbesserung des Landbaus, durch Abschaffung von Mißbräuchen bei der Steuererhebung, und durch eine billigere Vertheilung der Abgaben, und dies Alles ohne die öffentlichen Abgaben bedeutend zu vermindern." — —

„Sobald Euer Majestät sich von der Gerechtigkeit und Nothwendigkeit gewisser Maßregeln überzeugt haben, bitte ich dringend

die Ausführung mit Standhaftigkeit zu unterstützen, sich nicht einschüchtern zu lassen, durch das unvermeidliche Geschrei, das sich bei derlei Gegenständen erhebt, welches System man auch befolge welchen Weg man einschlage. — Ich habe vorausgesehn, ich werde allein zu kämpfen haben gegen Mißbräuche aller Art, gegen die Anstrengungen derer, die durch dieselben gewinnen, gegen die Menge der Vorurtheile welche sich jeder Reform widersetzen und ein mächtiges Mittel in den Händen derer sind, welche zu eigenem Vortheil die Unordnungen verewigen möchten. Ich werde selbst kämpfen müssen gegen die natürliche Güte und die Großmuth Euer Majestät und der von ihnen geliebten Personen. Ich werde gefürchtet, ja gehaßt werden von dem größten Theil des Hofes und von allen Begünstigung suchenden Personen. Man wird mir jede Zurückweisung aufbürden und mich wie einen harten Mann schildern, weil ich Euer Majestät bat, selbst diejenigen welche Sie lieben, nicht auf Kosten des gedrückten Volkes zu bereichern. — Ich bin bereit die mir ganz unerwartet übertragene Stelle niederzulegen, sobald ich nicht mehr nützlich seyn kann; doch vertraue ich Ihren Versprechungen, nicht sowohl des Königs, als des ehrlichen, gerechten, guten Mannes."

Einem anderen Schreiben an den König ist Nachstehendes entnommen: „Ich wiederhohle daß Euer Majestät als Christ und als rechtlicher Mann, jedem Ihrer Unterthanen Freiheit lassen müssen, diejenige Religion zu bekennen, welche er nach seinem Gewissen für wahr hält. Auch stimmen Ihre politischen Interessen ganz mit dem was Religion und Gerechtigkeit vorschreibt. — Betrachten Sie die Weltkarte, um zu sehen, wie wenige Länder katholische Herrscher haben. Woher nun ein allgemeines Recht religiöse Ueberzeugungen vorzuschreiben. — Der unduldsame Fanatismus hat denjenigen Fürsten Schlingen gelegt, die die Thorheit hatten ihn anzuhören. Indem man sie mit einer für ihre Größe unnützen Macht schmeichelt, will jener für seine Wuth nur ein blindes Werkzeug gewinnen und sich einen Titel erwerben das gerechte Ansehn der Herrscher zu stürzen, sobald sie nicht mehr Sklaven seyn wollen. Es ist derselbe Geist,

dieselbe Lehre, welche die höllische Bartholomäusnacht und die verdammliche Ligue erzeugte, und abwechselnd den Dolch in die Hände der Könige legte um die Völker, und in die Hand der Völker um die Könige zu ermorden. (II, 492)."

Zum Schlusse theile ich zwei litterarische Urtheile Turgot's mit (II, 795): „Helvetius setzt in seinem Buche de l'esprit alle Kunst der Gesetzgeber in Erweckung der Leidenschaften, und die Wollust als Preis der Tugend, der Talente und des Muthes. Einige Stellen zeigen eine Art von glänzend poetischer Beredsamkeit, meist aber schlecht herbeigeführt, und oft verderbt durch falschen Geschmack. Alle edeln Empfindungen, alle Tugenden überdeckt er mit Verachtung und Spott. Durch den plumpsten und abgeschmacktesten Irrthum (sowohl hinsichtlich der Moral, als der Politik) stellt er unwahre, erfundene Tugenden, über die ächten hinauf. Ueberall sucht er die Ideen der Gerechtigkeit und Sittlichkeit auszuschließen."

„Obgleich ich das Talent Raynals (in seiner Geschichte Indiens) bewundere, nehme ich doch Anstoß an dem Mangel des Zusammenhangs seiner Ideen und daß er die widersprechendsten Paradoxien aufstellt, und mit gleicher Wärme, Beredsamkeit und Fanatismus vertheidigt. Bald ist er Rigorist wie Richardson, bald unsittlich wie Helvetius, bald begeistert für milde und zarte Tugenden, dann für Liederlichkeit (débauche), dann für wilden Muth. Er nennt die Sklaverei abscheulich, und verlangt doch Sklaven; er deraisonnirt über Physik, Metaphysik und Politik. Es geht aus dem Buche nichts hervor als daß der Verfasser ein Mann ist voller Geist, und sehr unterrichtet; aber ihm fehlt jeder feste Gedanke, und er läßt sich vom Enthusiasmus fortreißen, wie ein junger Rhetor. Es scheint sein Zweck nacheinander alle die Paradoxien zu vertheidigen, welche ihm beim lesen, oder im Traume eingefallen sind. Er ist unterrichteter, empfindender und natürlicher beredt wie Helvetius; aber er ist ebenso unzusammenhängend in seinen Ideen, und ebenso fremd dem wahren System des Menschen. (II, 801.)"

Die Zahl der mich umringenden Schriftsteller wächst der-

gestalt daß es ganz unmöglich ist über alle Bericht zu erstatten, ja nicht einmal eine hinreichend begründete Auswahl zu treffen. Ich muß um die Erlaubniß bitten, Neigung — und Zufall vorwalten zu lassen. Der erste Geschichtschreiber, dessen ich erwähne, ist François Eudes de Mezeray.

François Eudes de Mezeray. (1610—1683.)

An geschichtlichen Denkwürdigkeiten ist kein Volk so reich wie das französische, wogegen sie angeblich kaum einen eigentlichen Geschichtschreiber ersten Ranges aufzuzeigen haben. Zu den geschätzteren des siebzehnten Jahrhunderts gehört Mezeray, von dem wir eine größere Geschichte Frankreichs, und einen noch mehr gebilligten Auszug derselben besitzen. Seine Forschungen sind nicht erschöpfend, und seine Darstellung ist zwar löblich und lesbar, jedoch nicht vollendet durch Tiefe der Gedanken und meisterhafte Sprache. Man rühmt seine Unparteilichkeit und Wahrheitsliebe; rührt aber die Zueignung seines Werks an Ludwig XIV. von ihm selbst her, so hat er einen starken Tribut der Schmeichelei abgetragen. Um ein allgemeines Urtheil fällen zu können, übersetze ich einige Stellen aus dem kleineren Werke.

„Franz I. bestieg den Thron (1515) in der Blüte seiner Jahre, mit dem Ausdruck und der Gestalt eines Helden, bewundernswerther Geschicklichkeit in allen ritterlichen Uebungen, tapfer, freigebig, gemüthlich, gut sprechend; er erwarb die Verehrung des Volks und die Liebe des Adels. Er wäre der größte König gewesen, hätte ihn nicht Selbstüberschätzung ergriffen, Damenreiz gefesselt, Schmeicheleien der Hofleute seinen Geist verdorben. (IV, 129.) Die Minister leiteten ihn über die Gesetze hinaus zu einer regellosen Alleinherrschaft; die von ihm geliebten Weiber waren eitel und verschwenderisch und vergeudeten das zu großen Unternehmungen bestimmte Geld auf unsinnige Weise. (310.)“

„Nach seiner Krönung in S. Denis hielt Heinrich III.

mit seiner Gemahlinn einen feierlichen Einzug in Paris. Hierauf folgten Ringelstechen, Turniere, Ballete, Feste, und all der eitele Zeitvertreib, welchen erfinderischer und reicher Müßiggang aussinnen kann. — Als der Hof dieser Spiele überdrüßig war, änderte sich die Scene und (angebliche) Frömmigkeit (piété) folgte der Galanterie. Man veranstaltete eine große Prozession in Notre-Dame, welcher der König beiwohnte. Dies geschah damit er durch eine öffentliche Handlung seinen Eifer erwiese, die Religion seiner Vorfahren aufrecht zu halten, und alle diejenigen zu strafen, welche sie stören möchten. Zur Bestätigung dessen wurden mehrere unglückliche Protestanten in schrecklicher Weise auf dem Grèveplatze verbrannt. Man zog sie an einer Kette, mit Hülfe einer Klobenrolle in die Höhe, und ließ sie dann in ein großes, oft erneuertes Feuer mehrere Male niederfallen. (337)."

„Fast alle Laster, welche große Staaten zu Grunde richten und den Zorn des Himmels herbeiziehen, herrschten an Heinrichs III. Hofe: Luxus, Unkeuschheit, Ausgelassenheit, Gotteslästerung, und die dumme und verdammliche Neugier die Zukunft durch magische Mittel zu erkunden. (409.)"

Nicht minder unparteiisch berichtet Mezeray über die Licht- und Schattenseiten Heinrichs IV.; so daß in dieser Beziehung den Geschichtschreiber kein Vorwurf trifft.

Charles Duclos. (1705—1772.)

Die Bekenntnisse des Grafen — von Duclos, beziehen sich meist auf anbrüchige, jetzt nicht mehr anziehende Verhältnisse; seine Reise nach Italien schildert die damaligen Zustände des Landes und der Menschen; die Denkwürdigkeiten der Regierung Ludwigs XIV. und XV. bleiben eine lehrreiche Quelle; und die Betrachtungen über die Sitten verdienen noch immer gelesen zu werden. Sie erinnern an Rochefoucault, und wenn dieser in seinen réflections schärfer und abgerundeter erscheint, so wird

Duclos von keinem so einseitigen Systeme beherrscht. Ich gebe einige Proben.

„Die Menschen sind fähig zum Guten und zum Bösen: sie können gebessert werden, sie können ausarten; wie könnte man sonst strafen, belohnen, unterrichten? — Unter den wildesten Völkern werden die mehresten Verbrechen begangen; eines Volkes Kindheit ist nicht die Zeit seiner Unschuld. Das Uebermaaß der Unordnung, führt zuerst auf den Gedanken der Gesetze: man verdankt sie dem Bedürfniß, oft dem Verbrechen, selten der Voraussicht. — Wo die Tugend sehr bemerkt wird, sind die Sitten schon verändert (altérées); wo sie lächerlich erscheint, ist der höchste Grad der Verderbniß. — Die Franzosen haben kaum ein reifes Alter, sie gehen von der Jugend über zur Hinfälligkeit (caducité). Sie vereinen heroische Tugenden, mit Vergnügen, Luxus und Weichlichkeit; ihre Tugenden haben wenig Festigkeit, (consistance), ihre Laster haben keine Wurzeln. — Man hat seit Kurzem viel deklamirt gegen die Vorurtheile, vielleicht hat man deren zu viele zerstört: sie sind das Gesetz für gewöhnliche Menschen. — Die böse Wirkung mancher Schriften macht schlechte Bürger, skandalöse Verbrecher, Unglückliche im vorgeschrittenen Alter. Denn Wenige besitzen alsdann den traurigen Vorzug so verderbt zu seyn, daß sie ruhig seyn können. — Die gewöhnliche Höflichkeit ist nur ein fades Geschwätz, mit übertriebenen Ausdrücken ohne Sinn und Gefühl. — Sie lehrt nur die Tugenden zur Seite zu lassen, welche sie nachahmt. Die Tugenden der Geselligkeit sind: Höflichkeit ohne Falschheit, Freimüthigkeit ohne Rauhheit, Zuvorkommenheit ohne Niedrigkeit, Gefälligkeit ohne Schmeichelei u. s. w. — Das Lächerliche ist geworden ein Gift für Tugenden und Talente, und nur bisweilen eine Züchtigung des Lasters. Man opfert sein Leben der Ehre, seine Ehre dem Glücke, und dieses einige Male der Furcht vor dem Lächerlichen. — Alle Affektation wird zuletzt offenbar, und dann sinkt man unter seinen wahren Werth. — Der schöne Geist ist jetzt etwas so Gewöhnliches, daß man darauf nicht eitel seyn sollte. Viele junge Leute glaubten ihrem Genie zu folgen, und

wenn der Erfolg ausblieb, waren sie unfähig geworden andere nützliche Bahnen mit Glück zu betreten. Der Staat verlohr gute Unterthanen, ohne daß die Wissenschaft etwas gewann. — Die Wuth der Parteien begnügt sich nicht mit wahren Vortheilen; Haß wider ihre Gegner erscheint ihnen als einzige Pflicht, welche sie oft in Hinsicht auf Fragen üben, die sie nicht verstehen, ja die nicht verdienen verstanden zu werden; aber gerade deshalb mit um so größerer Leidenschaftlichkeit angenommen und vertheidigt werden!"

Barthelemy. (1716—1795.)

Es ist eine übele Gewohnheit vieler Deutschen, die auf Gelehrsamkeit gar keinen Anspruch machen können, über die Litteratur anderer Völker wegwerfend zu urtheilen. Insbesondere reden sie von den Franzosen, als wenn ihnen alle gründliche Kenntnisse fehlten, während diese in Wahrheit eine ganze Reihe der allergründlichsten und scharfsinnigsten Gelehrten aufzählen können. Ohne z. B. die Väter des Oratoriums, oder die Mitglieder der Congregation des heiligen Maurus zu erwähnen, nenne ich nur einen, der zugleich durch die Form seiner Darstellung einen würdigen Platz in der Litteraturgeschichte einnimmt.

Barthelemy's Reise des jungen Anacharsis ward bei ihrem Erscheinen mit großem und verdienten Beifall begrüßt, ist aber in neuerer Zeit fast ganz vernachlässigt, oder doch vielfach getadelt worden. „Kein Scythe (sagt man) ist damals umhergereiset." — In der That kommt auf die Wahrheit dieser Hypothese gar nichts an; sie dient die sonst vielleicht trocken gelehrte Erzählung zu beleben, und eine Mannigfaltigkeit der Auffassung und Beurtheilung hineinzubringen. — „Anacharsis spricht aber gar nicht wie ein Scythe." — Wer weiß denn wie ein Scythe gesprochen hätte? — „Er spricht vielmehr wie ein Franzose." — Mit Recht, sowie bei einem deutschen Verfasser, der

deutsche Standpunkt hervorgetreten wäre. — „Barthelemy's Standpunkt ist überhaupt irrig und durch die neuere Kritik überwunden.“ — Diese stellt (meist ohne genügenden Beweis) bloß verneinende Ergebnisse auf, welche (wenn sie auch wahr wären) der griechischen Geschichte oft nur einen trocknen dürftigen Inhalt lassen würden. Neben diesem durch Kritik gefundenen Inhalt, müssen die Mythen, Sagen, Fabeln nach wie vor erzählt werden; denn die Griechen hielten sie für geschichtliche Wahrheit, den trojanischen Krieg für so gewiß wie den persischen, und Agamemnon und Odysseus für geschichtliche Personen. — So bleibt Barthelemy's Reise ein gelehrtes, wohlgeschriebenes und lesbares Werk; — unbeschadet anderer gelungener Bestrebungen.

Guillaume Thomas Raynal. (1711—1796.)

Raynal's Hauptwerk: Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes, füllte bei seinem Erscheinen (1771) eine große Lücke in der geschichtlichen Litteratur. Er hat zwar seine Quellen nicht genau angegeben, aber viele ganz unbekannte sorgfältig benutzt. Daß seitdem viel Neues aufgefunden und Anderes berichtigt ward, kann sein damaliges Verdienst nicht schmälern; wohl aber hat man ihm schon früher vorgeworfen: er habe sich unnütze Abschweifungen und Uebertreibungen, mitunter in allzu rhetorischem Style erlaubt. Dieser Vorwurf ist nicht ungegründet; es lag aber so nahe, jede Gelegenheit zu ergreifen, damals herrschenden Vorurtheilen und Uebelständen, aus Menschen- und Wahrheitsliebe nachdrücklich zu widersprechen. Da es unmöglich ist aus der eigentlichen Erzählung der indischen Angelegenheiten etwas Zusammenhangendes mitzutheilen, so mögen zur Probe einige der allgemeinen den Verfasser charakterisirenden Betrachtungen hier Platz finden.

„Um die Zeit, wo die Türken noch übermächtig und gefährlich waren, war England zerrissen im Kampfe für seine

Freiheit, Frankreich für seine Herrscher, Deutschland für die Religion, Italien für Tyrannen und Betrüger. Angefüllt mit Fanatikern und Soldaten, glich ganz Europa einem Kranken, der im Wahnsinn sich die Adern öffnet, und in seiner Wuth mit dem Blute seine Kräfte verliert. (I, 62.)"

„Wenn wir über die Zahl der Siege und die Schnelligkeit der Eroberungen Albuquerques erstaunen; wie großes Recht haben dann nicht auf unsere Bewunderung die kühnen Männer, welche er die Ehre hatte zu führen. Hatte man bis dahin jemals ein Volk gesehen, welches mit so geringer Macht, so große Thaten vollbrachte? Es waren nicht 40,000 Portugiesen unter den Waffen und sie machten erzittern das Kaiserthum Marocco, alle Barbaren Afrikas, die Mameluken, die Araber, das ganze Morgenland, von der Insel Ormuz bis nach China. Sie waren nicht einer gegen hundert, und doch griffen sie Heere an, die mit gleichen Waffen, für Leben und Güter bis zum Aeußersten kämpften. (I, 78.)" — „Nur in kleinen Staaten zeigt sich eine so gewaltige Begeisterung für das Vaterland; große Völker, die in Sicherheit leben, kennen dieselbe nicht. Bald aber fand sich eine andere Leidenschaft zu den edleren Triebfedern, — die Habgier! Man bezweckte zugleich dem Staate zu dienen, Bekehrungen zu machen und reich zu werden. Bis zum Tode Albuquerques schienen die Portugiesen mehr wie Menschen zu seyn; dann aber folgten Genußsucht, Luxus, die Kräfte des Leibes und die Tugenden der Seele schwanden dahin. (I, 80.)" — „Wiederum sah man in Portugal seitdem den größten Reichthum, neben der bittersten Armuth. Reich waren nur die, welche ein Amt in Indien bekleidet hatten, wogegen Landleute und Gewerbtreibende (zum Theil aus Mangel an Menschen und Arbeitern) in das größte Elend geriethen. (I, 120.)"

„Man muß die Revolutionen, welche aus Bürgerkriegen hervorgehen, nach ihren Ursachen beurtheilen. Wenn Haß gegen Tyrannei, und Liebe der Freiheit wahrhaft tapferen Männern die Waffen in die Hand geben; so ist die Ruhe, welche nach eingetretenem Siege auf das vorübergegangene Unglück folgt,

eine Zeit des größten Glückes. Alle Seelen haben Kraft gewonnen und dieselbe auf die Sitten übertragen. — Der gerechte Mann ist stärker geworden, und jeder findet sich erstaunt an dem Platze, welchen die Natur für ihn bestimmte. Haben aber Bürgerkriege eine unreine Quelle, schlagen sich Sklaven über die Wahl eines Tyrannen, Ehrgeizige um zu unterdrücken, Räuber um die Beute unter sich zu vertheilen; so ist der Friede, welcher diese Gräuel beendet, kaum dem Kriege vorzuziehen, der sie erzeugte. Verbrecher nehmen den Sitz ein, welchen frühere Richter schändeten, und werden Orakel für soeben von ihnen übertretene Gesetze. Menschen, durch Verschwendung und Liederlichkeit zu Grunde gerichtet, beschimpfen die tugendhaften Bürger, deren Vermögen sie wegnahmen. In diesem Chaos werden nur die Leidenschaften gehört. Habgier will sich bereichern ohne Arbeit, Rache geübt werden ohne Furcht, Uebermuth ausschweifen ohne Zügel, Unruhliebe Alles umstürzen. Von der Trunkenheit und dem Gemetzel wendet man sich zur Unzucht. — In wenigen Stunden gehen die Denkmale von Jahrhunderten zu Grunde. Wenn Ermüdung, gänzliche Erschöpfung, oder glückliche Zufälle, diese Leiden unterbrechen; so ist die, nach solchen Stürmen unausbleibliche Gewohnheit an Verbrechen, Mord und Verachtung der Gesetze, eine stete Quelle neuer Ausbrüche. Feldherrn ohne Heer, Soldaten entlassen ohne Bezahlung, das Volk begierig auf Neuerungen, in Hoffnung auf Verbesserung seines Schicksals: — diese Stoffe, diese Werkzeuge der Unruhen sind immer zur Hand für jeden Frevler der sie zu gebrauchen versteht. (III, 127.)"

„Im Mittelalter hatte Frankreich eine kriegerische Regierung, die sich kaum beschreiben läßt: sie schwankte zwischen Aristokratie und Monarchie, und zeigte die Mißbräuche beider Formen, ohne ihre Vortheile. Diese Art von Anarchie dauerte, fast ohne Unterbrechung bis zur Mitte des funfzehnten Jahrhunderts. Das Ansehn und die Macht mehrerer Tyrannen, kam (mit Ludwig XI.) in eine Hand. Das Volk ward dadurch nicht freier; aber im Innern ward die Sicherheit größer, und nach außen

die Kraft der Kriegführung. Auch die Bürgerkriege haben in Frankreich nur die Großen erniedrigt, ohne das Volk zu heben. Die Minister, stets von ihrem Herrn abhängig, thun Alles für diesen und verkaufen ihm ihre Mitbürger. So ward der König höchster Gesetzgeber, ohne seine Macht immerdar zu mißbrauchen; es gab keine Freiheit mehr, aber auch keinen eigentlichen Tyrannen. (VII, 374.)"

Die Lobreden und Ermahnungen an Friedrich II., sind zu lang um hier aufgenommen zu werden. (II, 185.)

Sebastien-Roch-Nicolas Chamfort. (1741—1794.)

Die Zeit Voltaire's, Rousseau's, Büffon's u. A. mußte auf einen Jüngling von Chamfort's Anlagen erheblichen Einfluß haben. Ohne dies in Licht und Schatten näher nachzuweisen, wenden wir uns sogleich zu Chamfort's litterarischen Arbeiten. Zwei Lobreden, auf Moliere und Lafontaine, welche von den Akademien in Paris und Marseille gekrönt wurden, eröffneten ihm eine ausgezeichnete Laufbahn. Er ward 1781 Mitglied der französischen Akademie und lobte dieselbe, gleich wie seinen Vorgänger Curne de St. Palaye in seiner Antrittsrede auf herkömmliche Weise. Allmählig änderten sich jedoch hierüber seine Ansichten, gleichwie die fast aller Umgebungen; und wenn man die Akademie früher zu hoch geschätzt hatte, ward sie jetzt aufs Schärfste angegriffen und getadelt.

Dies offenbart sich in einer Schrift über die Akademien, welche Chamfort für Mirabeau ausarbeitete, um davon in der Nationalversammlung Gebrauch zu machen. Chamfort rügt, in lebhafter Weise, die lächerliche, ja unwürdige Wahl ganz unbedeutender Personen, die Mangelhaftigkeit des von der Akademie herausgegebenen französischen Wörterbuchs, die Leere oder die Uebertreibungen unzähliger Lobreden, die unnützen Preisaufgaben, das Schmeicheln der Großen und Vornehmen, den kleinlichen pedantischen Inhalt ihrer Schriften u. s. w. Wir geben wenigstens

eine Stelle als Probe der Auffassung und Darstellung. (I, 229): Si l'on veut s'amuser, philosopher, s'affliger des ridicules attachés, non pas aux lettres (que nous respectons), mais aux corps littéraires (que nous ne révérons pas) il faut lire cette singulière collection, qui de l'éloge des membres fait naître la plus sanglante satire de cette compagnie. C'est là, c'est dans ce recueil qu'on peut en contempler, en déplorer les misères, et remarquer tous les effets vicieux d'une vicieuse institution; la lutte des petits intérêts, le combat des passions haineuses, le manège des rivalités disparates et désassorties entre lettrés, titrés, mitrés; enfin toutes les évolutions de ces amours propres hétérogènes, s'observant, se caressant, se heurtant tour-à-tour, mais constammeut réunis dans l'adoration d'un maître invisible et toujours présent.

Es versteht sich von selbst daß ein so revolutionair[1]) gesinnter Mann die Revolution freudig begrüßte, von ihr unzählig Gutes hoffte und ernste Theilnahme für Pflicht hielt. Aber er ward (gleichwie so viele) ihr höchst bedauernswürdiges Opfer.

Mit großem Nachdruck und edelem Zorne entwarf Chamfort einen Auszug und eine Beurtheilung von den Denkwürdigkeiten und dem Leben des Herzogs von Richelieu. Sie offenbaren einen furchtbaren, entsetzlichen Abgrund beispielloser Sittenlosigkeit der Männer, und (eben so arg, oder vielmehr noch ärger und verdammlicher) — der Frauen, ja eine gleiche Verderbniß fast aller übrigen Verhältnisse. So wird der Glaube aufgezwungen, die Revolution sey unvermeidlich gewesen. Am Schlusse seines Aufsatzes über Richelieu, sagt Chamfort (II, 202): Qu'il nous soit permis, en finissant, d'adresser à tout homme de bon sens et de bonne foi, une seule question. Combien de temps pouvait subsister, sur les mêmes bases, une grande société dont le gouvernement, l'état politique et moral présentaient partout et sous cent aspects différens le tableau de

---

1) Beweise in Marmontel's Memoiren, IV, 75.

vices, d' horreurs et de ridicules, qu'un petit nombre de pages vient de rassembler sous les yeux du lecteur, dans le cadre étroit de la vie privée d'un seul homme.

In einer Abhandlung über die Nachahmung der Natur, finden sich manche gute Bemerkungen; doch läßt sich sehr zweifeln ob Chamfort Recht hat, wenn er behauptet: les Modernes sont très supérieurs aux Anciens dans l'art de tracer les caractères. — Und: le secret de l'art à faire tomber l'odieux d'un crime sur un confident, est une des découvertes les plus utiles à la Tragédie. (I, 253, 255.)

Chamfort schrieb ein Trauerspiel. Roxolane, Sultan Solymans Gemahlin, wünscht ihrem Sohne Zeangir die Herrschaft zu erwerben und dessen älteren Stiefbruder Mustapha zu stürzen. Beide Brüder lieben sich aber aufs Innigste und dies Verhältniß wird selbst dadurch nicht gestört, daß beide die persische Prinzessin Altamire lieben. Trotz aller Ränke Roxolanens ist Solyman im Begriff seinen verläumdeten, erstgebohrnen Sohn frei zu sprechen, als er auf Roxolanens Anstiften dennoch umgebracht wird. Außer sich vor Schmerz tödtet sich Zeangir selbst, und Roxolane wird vom Sultan gebührend bestraft. Gegen die ganze Fabel, sowie gegen die Behandlung manches Einzelnen, läßt sich viel einwenden; doch thut es wohl daß ein Paar wahrhaft edle Charaktere bis zum Tode treu aneinander festhalten.

Es ist nicht nöthig von einigen kleinen Lustspielen, von Gedichten und Briefen, ja nicht einmal von witzigen kleinen Gesprächen umständlicher zu berichten; hingegen will ich aus dem vierten Bande (mannigfaltigen Inhalts) einiges Charakteristische ausheben. „Das Denken tröstet über Alles und heilt Alles. Hat es euch Uebeles angethan, so fragt nach dem Gegenmittel, und ihr werdet es erhalten. (20.) — In der Welt opfert man gewöhnlich die Achtung rechtlicher Leute, dem Ansehn (considération) und die Ruhe, der Berühmtheit. (21.) — Alle Leidenschaften übertreiben (exagèrent); sie sind nur Leidenschaften, weil sie dies thun. (37.) — Eigensinn gilt oft für Charakter, wie Temperament für Liebe. — Der Wechsel der Moden ist

eine Steuer, welche die Industrie des Armen, der Eitelkeit des Reichen auflegt. — Der reichste Mensch ist ein guter Haushalter, der ärmste Mensch ist ein Geiziger. (64—66.) — Sobald Weltleute in Haufen zusammenkommen, glauben sie in Gesellschaft (société) zu seyn. Gewöhnliche Gesellschaften bestehen aus zwei großen Klassen: diejenigen welche mehr Mittagsmahle als Appetit haben, und diejenigen welche mehr Appetit als Mittagsmahle haben. (78, 79.) — Man glaubt nicht wieviel Geist dazu gehört, um niemals lächerlich zu erscheinen. (85.) — Keine Tugend erhebt eine Frau über ihren Stand, (état); dies geschieht nur durch das Laster. (98). — Unentschlossenheit, Beängstigung, ist für den Geist, was Martern für den Leib. (138.) — Man sagt daß in der Politik, die Weisen keine Eroberung machen; dasselbe läßt sich auf die Galanterie anwenden. (147.) — Allmählig ist in der Galanterie, das Pikante des Skandals, dem des Geheimnisses gefolgt. (150.) — Hymen folgt der Liebe, wie Rauch der Flamme. (153.) — So schlecht ein Mann auch von den Frauen denken möge; so denken die Frauen von ihnen noch viel ärger. (159.) — Um ein großer Mann in der Wissenschaft zu werden, oder doch eine merkliche Revolution zu bewirken, muß (wie in der politischen Welt) Alles dazu vorbereitet seyn und man zur rechten Zeit gebohren werden. (167.) — Viele Werke haben dadurch einen großen Erfolg, daß sich zwischen der Mittelmäßigkeit des Schriftstellers und des Publikums eine Uebereinstimmung findet. (171.) — Es ist ein großes Unglück durch unseren Charakter die Rechte zu verlieren, welche uns unsere Talente in der Gesellschaft geben. (176.) — M. sagte: ich kenne Frauen aus allen Ländern. Die Italienerinn glaubt nur dann geliebt zu seyn wenn ihr Liebhaber bereit ist für sie ein Verbrechen zu begehen; die Engländerinn, wenn eine Thorheit (folie), die Französinn eine Dummheit (sottise). (216.) — Ein Herr ging, seit 30 Jahren, jeden Abend zu Frau von —. Als seine Frau starb, glaubte man, er würde jene heirathen und ermunterte ihn dazu. Er aber entgegnete: das geht nicht, wo soll ich alsdann meine Abende zubringen. (217.) —

Herr von Argenson sagte dem Liebhaber seiner Frau, Herrn von Seburg: zwei Stellen passen gleich gut für Sie, das Gouvernement der Bastille und das der Invaliden. Gebe ich Ihnen die Bastille, so sagt alle Welt daß ich Sie dahin geschickt habe; gebe ich Ihnen die Invaliden, glaubt man es komme von meiner Frau. (218.) — Ein Bischof von Brieux war in Verlegenheit wie er in einer Leichenrede auf die Kaiserinn Maria Theresia von der Theilung Polens reden sollte. Endlich sagte er: ich werde es machen wie Frankreich, und darüber schweigen. (225.) — Jemand machte der Schauspielerinn Denis ein Compliment über die Art, wie sie die Zaire dargestellt habe. Sie antwortete: dazu muß man jung und schön seyn. — Der Complimentenmacher fuhr fort: Sie beweisen das Gegentheil. (258.) — Der adelstrunkene Herr von Brissoi pflegte Gott zu bezeichnen, als den Edelmann dort oben. (299.) — Warum (fragte man N.) gehen Sie nicht mehr in Gesellschaft? — Antwort: weil ich die Weiber nicht mehr liebe, und die Männer kenne. (389.) — Man drang in einen Hagestolzen sich zu verheirathen. — Er antwortete: Gott möge mich so gut gegen die Weiber schützen, wie ich mich gegen die Heirath. (395.) — Man tadelte M. wegen seiner Neigung zur Einsamkeit. — Er erwiederte: ich liebe sie, weil ich mehr an meine Fehler gewöhnt bin, als an die anderer Leute. (434.) —"

Ich gebe nicht mehr Auszüge aus Chamfort's Anekdoten; keineswegs bloß weil es dazu an Raum fehlt, sondern weil die meisten höchst anstößig lauten. Auch darf man behaupten daß viele unwahr, oder doch ausgeschmückt und zugestutzt sind. Nach manchen Irthümern und Ausschweifungen der Jugend, hatte sich dem Chamfort eine ernstere Lebensansicht aufgedrungen; ringsum jedoch umgeben von Leichtsinn, Frivolität, Eigennutz, Unzucht u. s. w. kann man es begreiflich finden, daß er aus der sich darbietenden überreichen Aernte des Skandals, nicht Weniges in seine Scheunen sammelte. Das Dargebotene ist allerdings abschreckend für edele Gemüther; schwächeren Männern und Frauen dürften dagegen so viele lockende, gelungene Beispiele gefährlich

werden, und die Frage hervortreiben, ob nicht ein leichtsinniges liederliches Leben bequemer und genußreicher sey, als der langweilige Ernst eines tugendhaften Wandels? Gewiß hat keine gesetzliche Polygamie auf Erden so viel Skandal, so viel Verbrechen erzeugt, als diese Emancipation der Frauen von Anstand, Wahrheit, Zucht und Ehrbarkeit.

Anne Germaine Frau von Stael. (1768—1817.)

Ueber die Persönlichkeit der Frau von Stael finden sich, in Lob und Tadel, die mannigfachsten Urtheile, von Napoleon, Gibbon [1]), Göthe, Jacobi, Wieland, Schlegel u. A. Da sie bekannt sind und nicht weniger die Urtheilenden, als die beurtheilte Frau charakterisiren, so ist es unnöthig sie hier zu wiederhohlen. (Einiges der Art findet sich unter Wieland und Jacobi.)

Unter den Schriften der Frau haben (schon ihrer theilnehmenden Stellung halber) die Betrachtungen über die französische Revolution einen erheblichen Werth; doch läßt sich nicht läugnen daß sie aus Pietät für ihren Vater, die Wahrheit bisweilen verschweigt, ja entstellt.

Ihr Buch über Deutschland zeigt von theilnehmender Auffassung des, selbst ihr Fremdartigen, und hat das Verdienst, die Franzosen mit vielen ihnen ganz unbekannten Gegenständen, in dankenswerther Weise bekannt zu machen.

In der Corinna ist der Roman eigentlich nur Nebensache, und die Beschreibung Italiens, Hauptinhalt und Zweck. Mit Recht fand das Buch zur Zeit seines Erscheinens große Theilnahme, welche indeß nicht unnatürlich in unseren Tagen abgenommen hat. Wir wollen die Fabel des Romans hier nicht umständlich prüfen, sondern nur ein Curiosum berühren, das uns aufgefallen ist. Oswald der Held des Romans erzählt seiner geliebten Corinna sehr umständlich seine frühere Liebes-

1) Gibbon miscell. works, I, 262, 284, 296; II, 340.

geschichte mit einer vornehmen Gräfinn Arbigny. Als ihr Wunsch ihn zu heirathen Schwierigkeiten findet sagt sie ihm feierlich (II, 68): Avant de partir il faut que vous sachiez un secret que je rougissais de vous avouer. Si vous m'abandonnez ce ne sera pas moi seule que Vous ferez mourir, et le fruit de ma honte et de mon coupable amour périra dans mon sein avec moi. — Oswald, weit entfernt sich auf seine etwanige Unschuld zu berufen, erzählt weiter: rien ne peut exprimer l'émotion que j'éprouvai; ce devoir sacré, ce devoir nouveau s'empara de toute mon ame, et je fus soumis à Mde d'Arbigny comme l'esclave le plus dévoué. — Dennoch kam es zu keiner Heirath, und später erhielt Oswald volle Beweise sein Gewissen deshalb zu beruhigen. Er sagt: je restai convaincu que Mde d'Arbigny n'était point dans l'état qu'elle avait feint de m'avouer en rougissant pour me contraindre à l'épouser, et qu'elle m'avait à cet égard indignement trompé! (78.) — Fragen darf man allerdings ob Frau von Stael nicht besser gethan hätte, diese schlechte Geschichte wegzulassen, oder doch nicht so breit auszuspinnen? — Ueberhaupt nahm es Frau von Stael vielleicht nicht so genau mit derlei Ereignissen, wie strengere deutsche Frauen. Wenigstens erzählt Gibbon (Miscellaneous works, I, 262, 4. April 1792) von ihr: Madame de Stael is expected in a few weeks at Copet, where they receive her, and where "to dumb forgetfulness a prey", she will have leisure to regret "the pleasing anxious being", which she enjoied amidst the storms of Paris. But what can the poor creature do? Her husband is in Sweden, her lover (Narbonne) is no longer Secretary of war, and her father's house is the only place where she can reside with the least degree of prudence and decency. — Mde de Stael will probably *lie in* at Rolle. (254). — Mde de Stael has produced a second son. She is a pleasant little woman. (296). — Viel früher, 1784, schreibt Gibbon (II, 340): Mademoiselle Necker is now about eighteen, wild, vain, but good-

natured, and with a much larger provision of wit, than of beauty.

Gegen das Ende des Romans steigert sich die Theilnahme; soll man sagen bis zum Tragischen — oder bis zum entsetzlich Peinlichen. Will man auch, milde gesinnt wie Frau von Stael, Oswald weder lossprechen noch verdammen, so kann man sich doch bei ruhiger Ueberlegung nicht verhehlen, er gehöre zu den verhätschelten kränklichen Romanhelden, den, bei scheinbarer Gemüthlichkeit und wahrer Eitelkeit und Empfindelei charakterlos Dahinlebenden, welche erst andere angeblich geliebte Personen opfern, und dann selbst zu Grunde gehen, oder büßend zu Grunde gehen sollten.

Dem früheren Roman der Frau von Stael, Delphine, hatte man den Vorwurf gemacht, er sey unmoralisch. Zur Widerlegung hat die Verfasserin der zweiten Auflage, Betrachtungen vorausgesetzt, aus denen wir einiges Denkwürdige mittheilen.

Sie sagt (X): „niemals wollte ich Delphine als ein nachzuahmendes Muster hinstellen. Schon die Inschrift, das Motto meines Buches (un homme doit savoir braver l'opinion, une femme s'y soumettre) beweiset, daß ich Leonce und Delphine tadele, aber ich denke daß es nützlich und streng moralisch ist zu zeigen, wie der überlegene Geist mehr Fehler begehen kann, als der Mittelmäßige, wenn seine Vernunft nicht so mächtig wie sein Geist (esprit); und wie man mit einem großmüthigen und empfindenden Herzen, sich vielen Irthümern hingiebt, sobald man sich nicht der vollen Strenge der Moral unterwirft. In dem Maaße als mehr Wind die Segel schwellt, bedarf man eines stärkeren Steuerruders."

„Andererseits zeigt mein Buch in nützlicher Weise (XII) daß nach einer langen Revolution die Herzen oft sonderbarer Weise verhärtet sind; und dennoch ist nie mehr das Bedürfniß der Sympathie für den Schmerz vorhanden, welche das wahre Band ist um die Sterblichen zusammenzuhalten."

„Mein Roman sagt den Frauen: vertraut nicht euren

Eigenschaften, euren Reizen; wenn ihr das öffentliche Urtheil, die öffentliche Meinung nicht achtet, wird sie euch zermalmen. Er sagt der Gesellschaft (société): behandelt die Ueberlegenheit des Geistes und der Seele mit größerer Schonung; ihr wißt nicht welch Uebel ihr stiftet, welche Ungerechtigkeit ihr begeht, wenn ihr eurem Hasse gegen diese Ueberlegenheit freien Lauf laßt, weil sie sich nicht allen euren Gesetzen unterwirft. Eure Strafen stehen mit dem Fehler in keinem richtigen Verhältniß, ihr zerbrecht die Herzen, ihr stürzt Geschicke (destinées) welche den Schmuck der Welt gemacht hätten, ihr seyd tausend mal schuldiger, als die ihr verurtheilt. (XIV.)"

„Die Romane sollen nicht vollkommene Menschen darstellen, sondern Charaktere welche deutlich zeigen was in den Handlungen löblich und tadelnswerth ist, und welches die natürlichen Folgen dieser Handlungen sind. (XVII.)"

„So groß auch der Werth der Güte (bonté) ist, giebt es doch etwas Höheres: die Kraft, geleitet durch Tugend. Die Herrschaft über sein eigenes Herz ist heiliger, religiöser, als die liebenswürdigsten, natürlichen Eigenschaften. (XXV.)"

„Die Sittlichkeit eines Werkes der Einbildungskraft, besteht weit mehr in dem allgemeinen Eindruck den es macht, als in den Einzelnheiten welche man behält. (XXXVI.)"

Diese Ansichten und Grundsätze muß man billigen, es fragt sich indessen wie sie angewandt sind, und welchen Werth der Roman hat. Loben muß man Kraft und Gewandtheit der Erzählung und Darstellung, scharfe Zeichnung der Charaktere, und daß, wenn gleich einige Male wohl zu viel auf den Effekt hingearbeitet wird, die bezweckte Wirkung doch erreicht wird. Unmoralisch kann man das Werk nicht nennen, denn jeder Thorheit, jedem Unrecht folgt rasch die Nemesis — bis zum Tode!

Neben diesem verdienten Lobe lassen sich jedoch manche Bedenken nicht unterdrücken. Zuvörderst führt die Briefform (wie bei Richardson) fast unvermeidlich in eine übergroße Breite; ja dies Uebel wird dadurch erhöht und führt zu unzähligen Wiederhohlungen, daß die Hauptpersonen endlos über sich grübeln und

nach scheinbar gewonnener Selbsterkenntniß immer wieder dieselben Irrwege betreten. Leidenschaft gilt für höhere Begeisterung, und die ganze Welt mit ihren Gesetzen verschwindet, vor ihrer persönlichen Willkür. Diese scheinbar den geistigen Reichthum erhöhende Kühnheit, höhlt den Menschen in Wahrheit aus, und der übrig bleibenden Hülse, fehlt ächte Lebenskraft. Daher so viele Hätscheleien, Quängeleien, Quälereien, und wechselseitiges Zugrunderichten. Wahre Liebe soll die Kräfte des Menschen erhöhen, beleben, nach allen Seiten heilsam und beglückend einwirken; von dem Allem ist hier keine Spur. Der so viel gepriesene Leonce hat keinen Begriff von Recht und Pflicht, von männlicher Haltung und Thätigkeit, worohne auf die Dauer keine weibliche Gunst kann, oder soll erworben werden. Trotz alles darüber verbreiteten Glanzes sind die Hauptpersonen doch nur kränkliche Naturen, und wenn wir ihnen auch nicht unsere Theilnahme versagen, sie nicht verdammen wollen, so gerathen wir beim Lesen doch in eine unangenehme Stimmung und wir fühlen nicht die heitere, oder die tragische Harmonie welche ein vollkommenes Kunstwerk erzeugen soll.

Reybaud,

hat in seinem *Jérome Paturot* auf eine neue Weise das Muster eines Romans gegeben, der zugleich ganz erfunden und zugleich ganz geschichtlich, ja geschichtlicher ist, als viele einseitig und parteiisch aufgefaßte historische Werke. Wir wollen indeß hier zunächst nicht eine umständlichere Beurtheilung Paturot's versuchen, sondern zur Bestätigung unserer, bereits anderwärts ausgesprochenen Ansichten, wiederholt bemerken:

Es gab nach der Mitte des achtzehnten Jahrhunderts in Deutschland eine Reihe von nicht unbegabten jungen Männern, die sich Genies nannten, oder gern nennen hörten, und glaubten in der Welt eine so viel höhere Stelle einzunehmen,

daß sie die Gesetze des guten Geschmacks, ja der Sittlichkeit vernachlässigen und sich darüber hinwegsetzen dürften. Jacobi hat diesen schweren Irrthum in seinem Allwill siegreich bekämpft. Nach zeitweiliger Verpuppung hat im neunzehnten Jahrhundert, umhangen von einem angeblich philosophischen Mantel, ein ähnliches Geschlecht den Cultus des Genius proklamirt. Gern stimmten Wohlwollende der Verehrung bei, welche man den edelsten Männern, den großartigsten Erscheinungen in der Menschheit zu zollen schien; bald aber ergab sich daß eine Selbstvergötterung eintrat, welche ringsum Alles tadelte und verachtete, ohne selbst etwas dauernd Besseres hervorzubringen. Die Nemesis blieb jedoch nicht aus: nach kurzer, selbstgefälliger Freude, geriethen die Urheber der neuen Lehre selbst in einen sehr beklagenswerthen Zustand.

Für die Zeit vor der französischen Revolution kann Rousseau als Repräsentant ähnlicher Bestrebungen gelten; für die Zeit der Revolution legt Reybaud seinem Paturot, nachstehende, Theilnahme erweckende Worte in den Mund. (À la recherche de la meilleure des républiques, I, 8—11, 27.) „Die Gewalt der Dinge zog mich weiter; in der Bahn des Tadelns bleibt man nicht da stehen, wo man will. Ich suchte nur einen Schuldigen und fand deren zwei: Den Mängeln der Regierung, mußte man bald die der Gesellschaft (de la société) überhaupt hinzufügen. Ich fing an zu zweifeln, ob diese Welt (mit ihren Unvollkommenheiten und Widersprüchen) auf eine genügende Weise, den Zweck der Gottheit erfülle. Wenn man sie ohne Vorurtheil und mit einer völligen Freiheit des Geistes betrachtet, kann man in ihr nichts Anderes sehen, als einen ungestalten Entwurf (ébauche informe), kaum würdig der Kindheit der Kunst. Es schien mir als würde es mir, (selbst mit nur geringer Hülfe der Einbildungskraft) gelingen, etwas mehr Zusammenhangendes und Harmonisches zu Stande zu bringen. Dieser Gedanke begeisterte mich: ich begriff den Stolz des Prometheus und seinen Kampf gegen den Himmel. Welcher Ruhm, einen Strahl von oben zu rauben, und eine verfinsterte Bildung (civilisation) mit Licht

zu überschwemmen. Dieser Rolle gegenüber, erschien mir jeder Beruf kleinlich, jeder Ehrgeiz gering."

„Ich sah die Welt nur durch einen dunkeln Schleier; überall Trauer, Elend, Lüge und Verderbtheit. Welch Schauspiel für ein fühlendes Herz; ich sah nichts als einen groben Entwurf (canevas grossier) vom Schöpfer überlassen der Geduld und Einsicht des Menschen. — Ans Werk, sagte ich mir! Der Athem (souffle) Gottes ist da! Es handelt sich darum, den Erdball einem weisen Mechanismus zu unterwerfen, wo jedes Glied der menschlichen Familie sich erfreuen würde eines Wohlseyns ohne Wechsel und eines Glücks ohne Gränzen. Dem Scheine nach, ein verwickelter Plan, in Wahrheit höchst einfach."

— — „So hatte ich meinen Ausgangspunkt gefunden; er mußte mich ohne Zweifel hinführen, zu einem irdischen Paradiese nach meinem Geschmack und von meiner Erfindung. Wer hat nicht sein kleines Elysium ausgesonnen? Man müßte sehr vom Himmel verlassen seyn, wenn man nicht unter der Hand eine Welt besser zusammengesetzt hätte, als die ist in welcher wir die Schwachheit haben zu leben, eine reinere Geselligkeit und weniger unvollständige Menschen. So hatte ich mit geringer Mühe die Welt in einen Garten verwandelt, und jeden Sterblichen in einen den himmlischen Chören Entkommenen. Und doch war das Alles nur der erste Wurf (jet), fähig zu tausend Verbesserungen. Welche Sorgfalt verwandte ich darauf. Es war die Bemühung und der Traum meiner Muße, das Kind meiner Fantasie! Jeden Tag fügte ich Neues hinzu. Weit lieber klagte ich das Weltall an, denn mich selbst, und legte der menschlichen Gesellschaft alle erscheinenden Mängel zur Last."

Es mögen noch folgende lehrreiche Stellen aus Reybaud's Paturot hier Platz finden. Sie gründen sich auf seine eigenen, sehr ernsthaften Erfahrungen: „Nur in der Handlung (action) erkennt man in Frankreich die Macht (le pouvoir). (Répub., I, 123.) — Jeden Tag machen sich hundert Personen wichtig mit ihren Plänen für das allgemeine Beste, und erbieten sich das Glück der bürgerlichen Gesellschaft in Enterprise zu nehmen.

Sie haben zur Heilung aller Uebel und Leiden magische Worte, und einen sichern Balsam. Es ist ein neues Gewerbe, «Retter des Vaterlands» zu seyn. (I, 138.) — Das Gehirn Mancher ist im steten sieden; die Ideen bringen hervor wie Lava aus einem Krater. (I, 142.) — Was sie Organisation der Arbeit nennen, ist nichts als Organisation der Sorglosigkeit und Faulheit. (I, 186.) — Es ist sehr leicht in der Ungleichheit der menschlichen Verhältnisse Stoff zu finden für eifrige Deklamationen, und Elemente zu einem gewaltigen Aufstand wider die Vorrechte des Reichthums und der Größe. Das Alles ist leicht, besonders für kräftige und leidenschaftliche Federn; schwer aber ist es, die aufgeregten Fluthen zu beruhigen, die geschlagenen Wunden zu heilen, die Unglücklichen zu unterstützen. (II, 192.) — Alle Revolutionen gleichen sich in einer Beziehung, in dem steten Wechsel der öffentlichen Gunst. Zu keiner Zeit erhebt und stürzt man die Menschen schneller; eine Grille schafft, eine Grille zerstört den Götzen. Diesem Gesetze des Augenblicks widersteht keine Berühmtheit, keine Größe. Man urtheilt nicht, man verurtheilt ohne Instruktion und Prozeß. (II, 202.) — Nichts ersetzt den gesunden Menschenverstand; er ist viel seltener als man glaubt. — Vergleiche mit der Unordnung helfen nicht; sie schieben das Uebel nur weiter hinaus und erschweren es. (II, 203.) — Alle Revolutionen bedecken den Boden mit Trümmern. Zunächst treffen sie die Hochgestellten, dann kommen die Bescheidenern an die Reihe. In dieser allgemeinen Erschütterung giebt es keinen genügenden Schutz; man muß sich dem allgemeinen Schicksal unterwerfen. (III, 1.) — Jeder falsche Ruhm wird später abgebüßt, und von jeder Ueberraschung kommt man zurück. (III, 9.) — Von allen Seiten preiset man die Fantasie, und unter dem Deckmantel dieses Worts findet jede Uebertreibung, jeder Schmutz freien Lauf. Das Falsche, das Ungeheure wird in der Litteratur die umlaufende Münze. Aber allen Vergehen folgt die Strafe; die Schreiber gehn in dem Sturme zu Grunde den sie erregt haben, die Sittlichkeit rächt sich, sie gerathen in die beste aller Schulen, in die des Unglücks. (III, 11, 12.) —

Parteimänner haben nichts gemein, als die Neigung zu zerstören. Heute siegreich, zerfallen sie morgen, um sich zu bekämpfen. (III, 43.) — Für sentimentale Zwecke haben die Revolutionaire wenig Sinn und Geschmack. (77.) — Jede Beschäftigung, jeder Beruf liefert eine Anzahl von Verdrießlichkeiten und Beschwerden, die nur zu leicht ausarten zu einem Sinn, einer Neigung für Aufstände. Unzufriedenheit mit sich selbst, führt zu Unzufriedenheit mit Anderen, und es ist schwer eine Welt vollkommen finden, wo einem nichts gelingt. Daher Aufstände mit Glacéhandschuhen und Glanzstiefeln. Man sieht sie nicht im Feuer, aber sie bereiten den Kampf vor, sind mit Absichten zur Hand und stets bereit sich den ganzen Gewinn zuzueignen. (IV, 102.) —"

Damiron.

Sehr oft hört man die Klage, oder Anschuldigung: daß die Franzosen über die Litteratur anderer Völker (insbesondere der Deutschen) in Unwissenheit lebten. Ich halte diese Anschuldigung, sofern sie die Gegenwart und die philosophische Litteratur betrifft, für irrig: wenigstens finden sich an vielen Orten Beweise des Gegentheils, z. B. in den Séances des französischen Instituts; — ja es fragt sich, ob die Franzosen nicht Tennemann's und Ritter's Werke genauer kennen, als die Deutschen Damiron's Histoire de la Philosophie en France au dix-neuvième Siècle? Vielleicht entgegnet man: es lohnt nicht, hierauf Zeit und Mühe zu verwenden, da die Franzosen gar keine gründliche Philosophie besitzen. Ließe sich hiefür auch (was geläugnet wird) ein gründlicher Beweis führen; so bliebe immer mit Recht noch die wichtige Frage übrig: woher kommt es daß ein so geistreiches Volk keine tiefsinnige Philosophie aus sich heraus erzeugt? Jedes gebildete Volk hat seine eigene Philosophie wie seine eigene Sprache, und es ist eben so verkehrt die französische Philosophie

lediglich nach deutschem Maßstabe abzuschätzen, als zu verlangen, daß die Franzosen deutsch sprechen sollen.

Die Kenntniß der meisten Deutschen von der französischen Philosophie beginnt mit Descartes und schließt ab mit Helvetius und Holbach; als sey ein Bankerott für alle Zeiten gegeben, und seitdem nichts mehr für die Philosophie in Frankreich zu holen. Und doch bleibt jenen, in vieler Hinsicht mit Recht getadelten Schriftstellern, ein Vorzug den, leider, manche deutsche Philosophen nicht einmal sich vorstecken, vielweniger erreichen. Jene halten niemals Schwulst für Erhabenheit, Unverständlichkeit für Tiefsinn, Mißhandlung der Sprache für großartige Eigenthümlichkeit. Wenn der viel verspottete Duns Scotus sich recht eigentlich abmüht seine Gedanken sprachlich auszudrücken, so bezweckt er jedesmal eine schärfere Bestimmung, eine genauere Unterscheidung; niemals geht er darauf aus Unbestimmtes durch schwülstige Rederei noch mehr zu verhüllen, durch falschen Glanz zu blenden, oder aus anmaßlicher Willkür die Sprache zu mißhandeln.

Alle französischen Schriftsteller haben löbliche Achtung vor ihrer Sprache, sie schreiben (ich glaube ohne Ausnahme) lesbar und verständlich. — Also (ruft man mir entgegen) unwissenschaftlich und oberflächlich! — Ist ein Franzose nicht berechtigt, solch absprechendes Urtheil unwissenschaftlich und oberflächlich zu nennen?

Herr Damiron weiset nach, daß während des 19. Jahrhunderts eine dreifache Entwickelung der Philosophie in Frankreich statt fand: die sinnlich materielle, die theologisch-mystische, und die psychologisch-eklektische. Kaum möchte noch etwas Erhebliches außerhalb dieser Kreise liegen. Es kommt nur darauf an, daß sie sich untereinander verständigen, und ihre gegenseitige Berechtigung und Begränzung erweisen.

Ich versuche jetzt einiges Nähere aus Damiron's lehrreichem Werke mitzutheilen. Er sagt: „Es giebt keine wahre, große, mächtige, öffentliche Lehre, welche nicht analog gewesen wäre, dem herrschenden Glauben (croyances) des Landes und der Zeit.

Die Geschichte der Philosophie ist die, dieses Glaubens, dieser Ueberzeugungen. (I, 6—7.) Die allgemeine Geschichte findet ihr Füllstück und ihren Commentar in der chronologischen und prüfenden Entwickelung der Systeme der Philosophie. Durch diese lernt man die Ueberzeugungen (croyances) kennen, und durch die Ueberzeugungen wiederum die Triebfedern und Ursachen der Handlungen. Von diesem Gesichtspunkte aus betrachtet, ist die Geschichte der Philosophie nicht bloß eine sonderbare (curieuse) Uebersicht der Meinungen einiger Menschen, die nur für sich und gleichsam außerhalb der bürgerlichen Gesellschaft dachten; sie ist keine unpraktische Auseinandersetzung von einsamen, der Welt fremden Lehren; sie hat größeren Nutzen, sie sammelt und prüft die menschlichen und geselligen Meinungen, welche mächtig waren und die großen Bewegungen in der Geschichte hervorbrachten. Sie beschränkt sich nicht auf die Lehren eigentlicher Philosophen; sie umfaßt auch Glauben, Willen, Handlungen des Volkes; sie geht bis zur Geschäftsführung, (affaires) begreift, erklärt dieselbe, und verbindet sie mit ihren Grundsätzen. (10.)"

Seiner Darstellung der verschiedenen philosophischen Systeme fügt Herr Damiron oft umständliche Urtheile bei, welche dieselben (und ihn selbst) lehrreich charakterisiren. Es mögen deshalb einige Auszüge in bunter Folge hier Platz finden, und französische Ansichten erläutern.

„Die Schönheit beruht gewiß nicht allein im Geiste, aber noch weniger allein in dem äußerlich gegebenen, materiellen Stoffe. Der Künstler bedarf des inneren Sinnes und der äußerlichen Auffassung. — Die Dichtkunst steht in so nahem Verhältniß zur Religion, daß jedes System der Philosophie hierauf erheblichen und eigenthümlichen Einfluß hat. So giebt es philosophische Schulen, welchen die Gottheit nur ein Wesen ist mit physischen Eigenschaften, ohne Vorsehung, Güte und Zweck. Ihre Religion ist nur die Verehrung (culte) einer gedankenlosen Nothwendigkeit: keine Frömmigkeit und Anerkenntniß, keine heilige Ergebung, kein Gebet, kein Vertrauen auf eine künftige

Gerechtigkeit; — sondern Erregungen ohne Begeisterung, Liebe ohne Dankbarkeit, kalte Sympathie, unbestimmte Hoffnungen, eine Anbetung die auf der Erde bleibt, nichts Ideelles, Erhebendes. (I, 16.)"

„Der Ausgangspunkt des materialistischen Systems ist die Sinnlichkeit; aus ihr wird abgeleitet Metaphysik, Moral, Politik, Aesthetik, Religion. Das Prinzip des theologisch-katholischen Systems ist die Offenbarung: aus ihr entwickelt man Psychologie, Moral, Politik, Kunst und eine Religion gemischt mit Spiritualismus und Mysticismus. — Der Eklekticismus geht nicht aus von der Sinnlichkeit, oder Offenbarung, obgleich er beide anerkennt und nach ihrem Werthe abschätzt. Er geht aus von dem Bewußtseyn, von der Erkenntniß des Menschen, und ableitet davon (mit Hülfe der Vernunft) eine philosophische Theorie, welche zwischen jenen beiden Systemen vermittelt, sie vervollständigt und erläutert. Sie anerkennt die Wahrheit in der Natur und in den Zeugnissen, aber sie unterordnet diese äußerliche Wahrheit einer höheren innerlichen, nach welcher Alles zu beurtheilen ist. Zuerst also soll man sich selbst erkennen, dann die sinnlichen Gegenstände, endlich die alten Zeugnisse. Der Eklekticismus stößt die Sinnlichkeitslehre nicht zurück, er nimmt sie nicht unbedingt an, sondern er begränzt sie. Unter dieser Bedingung nimmt er gern Theil an den Forschungen über den Organismus, das Nützliche, die Industrie, die Formen, die Natur: — aber er glaubt nicht der Mensch sey nur Körper, der Nutzen umfasse alles Gute, die bloße Form alles Schöne, die Natur alles Göttliche. Dies sind nur einzelne Gesichtspunkte welche in einem allgemeineren Systeme ihre Stelle finden. — Der theologisirenden Schule gegenüber, ist der Eklekticismus weder gläubig noch ungläubig, sondern ein unparteiischer Kritiker. — Die Regierungen würde er mehr auffordern zur Erziehung, als zur Züchtigung und Bestrafung der Menschen. (25—27.)"

„In den letzten Jahren Ludwigs XV. genoß das Sinnlichkeitssystem einer allgemeinen, fast ungestörten Beliebtheit.

Es war ein neuer Glaube gepredigt von Philosophen, Geistlichen, Gelehrten; es ersetzte in allen, besonders den vornehmen Ständen (die Geistlichkeit eingeschlossen), die vergessenen, oder schlecht erklärten Lehren des Christenthums. Jenes System füllte alle Bücher, alle Unterhaltungen, es drang in die Schulen, und bezwang selbst die Philister (la routine). (36.)"

Herr Damiron erzählt wie einzelnen Versuchen jenes System Condillac's zu berichtigen, scharfe Angriffe (besonders Royer-Collards) folgten, das theologische System (von der Regierung unterstützt) sich allzukühn Bahn brach, durch Rückschlag aber dem psychologisch-eklektischen allmählig immer mehr Stimmen gewonnen wurden. Der Sensualismus fand jedoch noch immer lebhafte Vertheidiger z. B. Broussais und Volney. Herr Damiron zeigt daß die Ansichten des letzten über die Kunst gering und ungenügend, über die Religion, aber noch verkehrter sind. „Volney (sagt Herr Damiron) vernachlässigt nicht bloß das Religiöse, er stößt es zurück und verdammt es: er will weder Glauben, noch Hoffnung. Dies sind (sagt er) Tugenden der Dummköpfe, zum Vortheil der Schelme. — Sehr harte Worte, sehen wir ob sie gerecht sind. Wären zunächst Glaube und Hoffnung bloße Täuschungen, so müßte man sie doch wohl den Seelen lassen, welche dadurch gestützt werden; und zuletzt ist es doch, wahrlich, kein großes Unglück an Gott zu glauben und ihn anzubeten!! — Sind denn aber jene Gedanken in der That ohne Wirklichkeit? Wir glauben nicht, nnd auf unserer Seite steht die ganze Menschheit; sie ist stets und überall religiös. Und sie wird hiedurch nicht abgelenkt von den Tugenden dieser Welt, sie gewinnt vielmehr an Muth sie sämmtlich zu üben, sie wird tauglicher zur Uebernahme aller Anstrengungen, zur Erfüllung aller Pflichten, sie begreift besser Gründe, Zwecke und Folgen; — und dies ist das Wesentliche. (121—124.)"

„Volney's Moral ist nicht die wahre. Was kann man aber an ihre Stelle setzen? welchen anderen Katechismus annehmen? Muß man auf den kirchlichen zurückkommen? Wir glauben ja; wir glauben aber auch, daß, um ihn in unserer Zeit zu Ansehn

zu bringen, man ihn muß bis auf einen gewissen Grad umgestalten, und einen mehr philosophischen und gelehrten Charakter geben. Für Geister in welchen Forschen und Prüfen vorherrscht, soll er rationell seyn, wie er einst für einfache und naive Gemüther, ganz gläubig lautete. Er war überredend (persuasif), er soll jetzt überzeugend seyn (convaincant). Das Evangelium ist kein todter Buchstabe, der keine Aenderung und nähere Bestimmung leidet. Wäre dem so, so würde man es heute, oder morgen nicht mehr begreifen, aus Mangel an Aehnlichkeit, oder Analogie zu den durch Zeit und Begebenheiten herbeigeführten neuen Ideen. Es ist vielmehr ein lebendiger, thätiger Gedanke, wunderbar geeignet für Bewegung und Fortschritt; es ist das Buch aller Zeiten, weil es nicht für eine Zeit allein gesprochen hat. (137.)"

„Es giebt nur ein Ich (eine Seele) für alle geistigen Thätigkeiten, nicht mehrere (etwa für jeden Sinn). Es ist nicht thörichter zu sagen die Seele verdaut, als der Körper denkt. (174, 182.)"

„Es ist mit der Philosophie (dem Studium des menschlichen Geistes) wie mit allen Dingen, die man gut betreiben will; man muß es thun um ihrer selbst willen. Indem man sich ihr hingiebt, muß man jeden fremden Gegenstand vergessen, sich nichts vorsetzen, nichts wollen, an nichts Anderes denken, als alle die Wahrheiten, welche ihr zugehören unverfälscht zu sammeln. Nur auf diese Weise findet sich Reinheit der Empfindung und Freiheit der Beobachtung, ohne die es keine wahre Wissenschaft giebt. — Allerdings haben die philosophischen Theorien den innigsten Zusammenhang mit Moral, Politik und Religion; aber man soll jene nicht betreiben für gewisse moralische, politische und religiöse Ansichten, sie nicht diesen anpassen und ihnen unterordnen. (I, 258.)"

„Wir können bei den obwaltenden Verhältnissen nicht plötzlich von der Gleichgültigkeit zum Glauben übergehen, nicht der Religion nachlaufen, ohne durch die Wissenschaft hindurchzugehen. Dies wäre unser Ziel verfehlen, und auf dem Wege

sich verirren. Vielmehr sollen wir, so gut als irgend möglich, erforschen und erkennen unsere eigene Natur und die der äußeren Welt. — Wir müssen den Glauben wiederfinden durch die Philosophie, wir müssen wissenschaftlich werden, um wieder christlich zu werden, oder (wenn man will) durch Theorie dahin kommen, wohin unsere Väter durch Empfindung und Begeisterung gelangten. — Durch Unterricht in den physikalischen und moralischen Wissenschaften, durch ächte Aufklärung, werden auch die niederen Klassen religiös werden. Man denkt nicht mehr verschieden über Gott, sobald man seine Werke recht erkennt. (I, 274.)"

Ich füge diesen Auszügen nur eine Bemerkung hinzu. Mag unter den französischen Philosophen des neunzehnten Jahrhunderts sich auch kein schaffender Geist allerersten Ranges finden, so bleiben die drei großen, sich neben- und aufeinander entwickelnden Schulen doch von größter Wichtigkeit. Sie beschäftigten nicht bloß Männer der Wissenschaft, sondern wirkten auch mächtig ein auf Denken und Thun der Massen; sie spiegelten sich ab in den mannigfachsten Verhältnissen und Ereignissen. Es war natürlich daß sich der, fast alleinherrschenden Sinnlichkeitsphilosophie, eine theologisirende entgegenstellte. Und wiederum bedurfte diese einer Ermäßigung und Beschränkung, wie sie die eklektische, psychologisirende Schule forderte, und meist durchsetzte. Daß sich diese vorzugsweise den schottischen Philosophen anschloß, war eine fast unvermeidliche Folge mannigfaltiger Verhältnisse; erst später fand auch die deutsche Philosophie Berücksichtigung. Wenn sich diese zum Theil in formlose, sprachwidrige, unfruchtbare Grübeleien verlor; so gerieth jene französische in Gefahren, welche schon die Schotten nicht ganz vermieden. Nämlich, bei dem Mangel neuer, mannigfaltiger, anziehender Thatsachen, in ein weitläufiges psychologisches Hin- und Herreden zu gerathen, welches wenig fördert, und bisweilen trivial und langweilig erscheint.

Ich glaube gerechtfertigt zu seyn wenn ich von vielen Philosophen, welche Damiron beurtheilt, nur wenige namentlich vorüberführe, und sie selbst sprechen lasse.

Cabanis (1757—1808)

gehört zu den fähigsten Schülern Condillac's, und hat durch sein Hauptwerk: rapports du Physique et du Moral, 2 Vol., dessen System in mancher Beziehung erweitert und verbessert, ohne jedoch die Grundmängel austilgen zu können. Lassen wir ihn selbst sprechen.

„Seitdem man es für passend gefunden hat, die Forschungen über den physischen Menschen, von denen über den moralischen zu trennen, sind die letzteren durch metaphysische Hypothesen verdunkelt worden. Es blieb keine sichere Grundlage, kein fester Punkt woran man hätte die Ergebnisse der Beobachtung und Erfahrung anknüpfen können. Andererseits haben die physischen und Naturwissenschaften überall die raschesten Fortschritte gemacht und den Vorrang gewonnen, sie erregen die Erwartung, daß auch alle übrigen Wissenschaften sich ihnen anschließen und an dem neuen Lichte Theil nehmen werden. Vor Allem muß man die Vernunft aufklären und hiedurch der Sittlichkeit eine feste Grundlage verschaffen. — Indem man seine Neigungen mit denen seiner Nebenmenschen in Uebereinstimmung bringt, erweitert der Weise sein enges, vorübergehendes Daseyn, und erhebt sich über die Herschaft des bloßen Glücks. — Gewisse Gegenstände liegen hinaus über den Gesichtskreis und das Fassungsvermögen der Menschen; darum lassen wir die Metaphysik zur Seite, und beschäftigen uns bloß mit einfachen physiologischen Forschungen. (I, Vorrede, 13, 25, 32, 33, 37, 41.)"

„Gegen die Mitte des achtzehnten Jahrhunderts bildete sich in Frankreich eine Gesellschaft friedlicher Philosophen um (nach Bacon's Gedanken) eine allgemeine Encyclopädie aller Wissenschaften und Künste herauszugeben.[1]) Der Nutzen ihrer Bestrebungen übertraf alle Erwartung. Sie zerstreuten die Vorurtheile, welche die Quellen aller Tugenden verunreinigten, oder ihnen eine unsichere Grundlage gaben. Sie vorbereiteten die

1) Vergleiche das sehr abweichende Urtheil von Villemain.

Herrschaft der wahren Moral, in dem sie mit kühner Hand die Fesseln der Gedanken zerbrachen und auf die Befreiung des menschlichen Geschlechts hinwirkten. Die Nachwelt wird das Andenken an die Arbeiten dieser ehrenwerthen Männer erhalten, welche sich einigten um den Fanatismus zu bekämpfen, die Wirkung aller Tyranneien wenigstens zu vermindern, und herrschende Irrthümer auszurotten. (I, 3.)"

„Die Kenntniß der menschlichen Organisation und der Einwirkungen, welche Alter, Geschlecht, Krankheit u. dergl. auf das Physische ausüben, erhellt merkwürdigerweise die Bildung von Ideen, sowie die Entwickelung der Leidenschaften und des Willens: sie genügt eine Menge lächerlicher und gefährlicher Vorurtheile auszutreiben. (71.)"

„Wir haben nicht nöthig nochmals den Beweis zu führen, daß die physische Empfindung (sensibilité), die Quelle aller Gedanken und Gewohnheiten ist, welche das moralische Daseyn des Menschen begründen. Locke, Bonnet, Condillac, Helvetius haben hiefür so strenge Beweise gegeben, daß kein unterrichteter Mensch daran im Geringsten zweifeln kann. (85.) Neben den äußeren Eindrücken, welche wir durch die Sinne empfangen, giebt es auch innere (internes), auf welche mehrere Organe Einfluß haben, und von denen die Ideen und moralischen Bestimmungen abhängig sind. (113.)"

„Die Frauen ziehen Beschäftigungen vor, welche keine Muskelkraft, aber Gewandtheit erfordern; sie üben sich an kleinen Gegenständen, und ihr Geist erwirbt deshalb mehr Feinheit und Eindringlichkeit (pénétration), als Umfang und Tiefe. Sie führen (in Folge ihrer Beschäftigungen und ihrer Organisation) meist eine sitzende Lebensart, woran sich körperliche und sittliche Folgen anreihen. Sie fühlen ihre Schwäche, und daher das Bedürfniß zu gefallen; daher die stete Beobachtung dessen was um sie vorgeht, ihre Verstellung (dissimulation), ihre kleinen Künste, ihre Manieren, ihre Grazie: — mit einem Worte, ihre Koketterie, welche, bei den jetzigen geselligen Verhältnissen, zu betrachten ist als der Verein, oder das Ergebniß, ihrer guten

und bösen Eigenschaften. (329.) — Das stete Interesse, die Männer und ihre Nebenbuhlerinnen zu beobachten, giebt den Frauen mehr Scharfsinn, Schnelligkeit und Sicherheit des Urtheils, als der weiseste Philosoph erlangen kann. Und überdies verstehen sie diese ununterbrochene Beobachtung verschwinden zu lassen, hinter dem Scheine der Unbesonnenheit, oder einer ängstlichen Verlegenheit. (367.)"

„Der große Einfluß dessen was man moralisch nennt, auf das Physische, ist eine nicht zu bezweifelnde Thatsache. Unzählige Beispiele bestätigen es täglich, und jeder zum Beobachten Fähige, erlebt es an sich selbst. (II, 493.)"

Wir haben nicht bezweckt Cabanis System (welches an 1300 Seiten füllt) im Zusammenhange auf wenigen Blättern darzulegen, sondern bemerklich zu machen, wie (von seinem Standpunkt aus betrachtet) ihm manche einzelne, praktische Dinge erscheinen. Ob er sich in späteren Jahren mehr zum Spiritualismus hingewandt habe, können wir hier nicht untersuchen.

Volney. (1757—1820.)

Unter manchen Schriftstellern, welche das System der Sinnlichkeitsphilosophie vertheidigen und erläutern, verdient Volney eine ausgezeichnete Stelle. Nicht weil er die Grundmängel desselben verdeckte, oder ihnen abhülfe; sondern weil er scharfsinniger und weniger langweilig ist. Wenn man bedenkt, daß sein Katechismus des natürlichen Gesetzes im Jahre 1793 erschien, so kann man sich fast verwundern daß er nicht noch mehr Ausschweifendes und Uebertriebenes enthält. Gewiß bezweckte er, alle zeitherigen Katechismen abzuschaffen und durch den seinen, angeblich weit bessern, zu ersetzen, und Moral und Religion im Sinne jenes Systems neu zu begründen. Folgende Stellen werden zur näheren Charakteristik genügen.

„In allen bisherigen Schriften über die Moral, findet man

nur unzusammenhangende Grundsätze, unbegründete Vorschriften, Handlungen ohne Beweggründe. Pedanten haben das menschliche Geschlecht wie ein kleines Kind behandelt, und es durch Furcht vor Geistern und Gespenstern zur Weisheit bringen wollen. Jetzt, da das menschliche Geschlecht herangewachsen ist, muß man vernünftig zu ihm sprechen und ihm beweisen die Mittel zu seiner Vervollkommnung lägen in der Organisation, in dem Interesse der Leidenschaften, und allem dem was zu seinem Daseyn gehört. Es ist Zeit zu erweisen daß die Moral eine physische und geometrische Wissenschaft ist, unterworfen den Gesetzen und Berechnungen der anderen exakten Wissenschaften und gegründet auf die unwandelbare Natur der Dinge. In allen theologischen Systemen wird hingegen die Moral gegründet auf willkürliche, unbeweisbare und oft thörichte Meinungen. Sie wechselt mit ihnen, wird schwach, geht zu Grunde, und läßt die Menschen in einer völligen Verderbtheit. Wahr ist es daß unser System (weil es sich auf Thatsachen und nicht auf Träumereien gründet) mehr Schwierigkeit finden wird sich zu verbreiten und festzustellen; aber es wird durch diesen Kampf, Kraft gewinnen und über kurz oder lang wird die ewige Religion der Natur obsiegen über die vergänglichen Religionen des menschlichen Geistes. (344—346.) — Das natürliche Gesetz ist die regelmäßige und feste Ordnung der Thatsachen, durch welche Gott das Weltall regiert; eine Ordnung welche Gott den Sinnen und der Vernunft aller Menschen vorlegt, um ihren Handlungen als gleiche und allgemeine Regel zu dienen, um sie zu Vollkommenheit und Glück zu leiten, ohne Unterschied von Ländern und Sekten. (347.) — Man hat bisher die wahren Mittel des Glückes nicht gezeigt; Alles läuft hinaus auf gefährliche, oder lächerliche Uebungen. Nach so vielen Gesetzen und Religionen, Gesetzgebern und Propheten, sind die Menschen noch so unglücklich und unwissend, wie vor 5000 Jahren. (354.)"

„Die Anhänger des natürlichen Gesetzes sind keineswegs Gottesläugner, Atheisten. Sie haben vielmehr über die Gottheit stärkere und edlere Ideen als die meisten Menschen; denn

sie beschmutzen dieselben nicht durch eine Mischung mit allen menschlichen Schwächen und Leidenschaften. (356.)"

„Die Hauptvorschrift des Naturgesetzes ist die Selbsterhaltung. Sie führt nicht zu einem verdammlichen Egoismus; denn die rechte Selbstliebe ist die beste Stütze der Geselligkeit, weil sie die Nothwendigkeit mit sich führt Niemandem zu schaden, um nicht von Anderen beschädigt zu werden. (358, 364.) — Es giebt fünf Haupttugenden:

1) Die Wissenschaft (science), welche Klugheit und Weisheit in sich begreift.
2) Die Mäßigung (tempérance), welche Nüchternheit und Keuschheit umfaßt.
3) Der Muth, oder die Kraft des Körpers und der Seele.
4) Die Thätigkeit, das heißt Liebe zur Arbeit und zu rechtem Gebrauche der Zeit.
5) Die Reinlichkeit, am Leibe, sowie in Kleidungen und Wohnungen. Sie trägt wesentlich zur Selbsterhaltung bei. (369, 385)." —

„Wir tragen in uns den Keim aller Tugend, aller Vollkommenheit; es kommt nur darauf an, ihn zu entwickeln. Wir sind nur glücklich, in so weit wir befolgen, die von der Natur für unsere Erhaltung aufgestellten Gesetze. Alle Weisheit, Vollkommenheit und Gesetzlichkeit, alle Tugend und Philosophie besteht in der Anwendung von drei, in unserer Organisation begründeten Vorschriften: erhalte dich, bilde dich, mäßige dich. Lebe für deine Nebenmenschen, damit sie für dich leben. (408.)"

In einem zweiten, berühmt gewordenen Werke Volney's: „die Ruinen", sucht er, nach einer tragisch-rührenden Einleitung, über die Vergänglichkeit der Staaten, Völker, Künste u. s. w., die Gründe dieser Erscheinungen nachzuweisen. Den meisten Raum nimmt ein die Prüfung der verschiedenen Religionssysteme. Volney läßt die verschiedenen Bekenner derselben gegeneinander auftreten. Indem aber ihre Ansprüche ganz unbedingt, unbeschränkt lauten, heben sie sich gegenseitig auf und vernichten sich gleichsam. Wir können dies, nicht ohne Witz und

Scharfsinn durchgeführte Verfahren, keineswegs im Einzelnen mittheilen; doch mögen einige merkwürdige Aussprüche hier Platz finden.

„Wenn der Mensch die Natur der ihn umgebenden Wesen, sowie seine eigene Natur gehörig kennt, so wird er auch die Gründe der vorhandenen Uebel, und ihre Heilmittel erkennen. (39.) Aber eine bald ungeordnete, bald blinde Eigenliebe, wird die Quelle vieler Unfälle. (46.) Ja, Unwissenheit und Begier (cupidité) ist die Doppelquelle aller menschlichen Leiden. (48.) Einzelne, wie Regierungen, verfallen in diese Abwege. (55.)"

„Leider entstanden finstere und menschenfeindliche Systeme der Religion; welche die Götter (den Despoten gleich) als böse und neidisch darstellten. Um sie zu besänftigen boten die Menschen das Opfer aller Freuden, häuften Entsagungen, und stürzten die Gesetze der Natur. Vergnügungen hießen Verbrechen, Leiden galten für Büßungen, den Schmerz sollte man lieben, die Selbstliebe abschwören. Man verfolgte die Sinne, verabscheute das Leben, und stürzte durch eine verneinende, ungesellige Sittenlehre, die Völker in die Unthätigkeit des Todes. — Um einer eingebildeten Welt willen, verachtete der Mensch die Welt der Natur, um thörichter Hoffnungen willen, vernachlässigte er die Wirklichkeit. Sein Leben erschien ihm eine ermüdende Reise, ein ängstlicher Traum, sein Körper ein Gefängniß, die Erde ein Ort der Pilgerung und Verweisung, unwerth aller Thätigkeit. So siedelte sich geheiligter Müßiggang an in der politischen Welt, und Unwissenheit, Aberglaube und Fanatismus einigten sich um ringsum die Verwüstungen und Ruinen zu mehren. (75.) —"

Bonald.

Es ist nicht meine Absicht hier Alles zu wiederhohlen, was ich in meiner Schrift über Recht und Staat von den französischen theologisch-politischen Philosophen, von Bonald, le Maistre

und Lamennais [1]) gesagt habe. Sie waren ein nützliches Gegengewicht gegen die herrschende Sinnlichkeitsphilosophie, gingen aber nun ihrerseits bis zu einem Aeußersten, wohin man besonnenerweise nicht folgen konnte. Ich beginne mit Bonald und theile einige seiner, meist irrigen, Hauptlehren mit, ohne mich nochmals auf nähere Prüfung und Widerlegung einzulassen.

„Im Staate finden wir: König oder höchste Befehlshaber, Adel oder öffentliche Beamte, Vasallen oder Volk, alles analog der Trinitätslehre. — Der Unterthan beginnt jede Revolution, die Regierung endet sie. Der Wille der Regierung heißt Gesetz; ihr Handeln geht auf Richten und Kämpfen. Die Regierung kann nur das Gute wollen und thun; sobald das Gegentheil eintritt, nimmt sie eigentlich ein Ende. — Ich suche die beste Verfassung, ohne Rücksicht zu nehmen auf besondere Beschaffenheit der Menschheit, Regierungen, Beamten und Unterthanen. Außerhalb der religiösen und politischen Einheit giebt es keine Wahrheit für den Menschen, kein Heil für die Gesellschaft. Das Lutherthum ist ein Skandal, Heinrichs VIII. Tyrannei Folge desselben; die protestantischen Fürsten Deutschlands geben ein Beispiel der uneingeschränktesten, um nicht zu sagen übertriebensten Anwendung der höchsten Gewalt. Die neue Philosophie (eine Enkelin des Lutherthums) hat immer eine Vorliebe für die muhamedanische Sittenlehre gezeigt. Alles Licht im Physischen, wie im Moralischen kommt vom Mittag, und Europa ist in dicke Finsterniß gehüllt durch die nordischen Sophisten, Wiclef, Huß und Luther. Ueberall und immerdar ist die Regierung in den Händen eines Einzigen; sie ist in Staat und Kirche nothwendig monarchisch. — Der Grundsatz seinen Nebenmenschen nicht zu schaden, steht in stetem und förmlichen Widerspruche mit dem eigensten Wesen des Menschen, und er kann durch sich und seine Vernunft nicht entdecken, daß Raub und Mord verboten ist. — Die Unbeweglichkeit ist Beweis der Natürlichkeit der Verhältnisse, sie ist Kraft, Festigkeit, Dauer;

1) Ueber Lamennais, siehe Guizot's mémoires, III, 96.

die Veränderung ist Schwäche, Wandelbarkeit, Zerstörung. In einem gebildeten, eingerichteten Staate muß man nur erhalten; machen (faire) ist gleichbedeutend mit revolutioniren. Die vollkommene ägyptische Kasteneintheilung ist in allen christlichen Staaten unter dem Namen der Zünfte aufgenommen. — Frankreich hat nur drei Definitivfrieden geschlossen und zu schließen, für die Alpen, die Pyrenäen und den Rhein; der westphälische Friede gründete nur ein provisorisches System. — Die Preußen bilden mehr ein Lager, als eine bürgerliche Gesellschaft; ihnen mangelt öffentlicher Geist. Frankreich hat immer die natürlichste Verfassung gehabt, und die Religion am besten verstanden und am strengsten geübt; während man alle Protestanten und Republikaner schon in der Geburt dem Streite und Aufruhr hingegeben, in Haß und Krieg leben, und in Anarchie und Atheismus zu Grunde gehen sieht. Die Franzosen sind das aufgeklärteste Volk hinsichtlich ihrer Gedanken (pensées), das natürlichste in ihrer Sprache, das geordnetste durch kirchliche, politische und bürgerliche Gesetze; sie sind das Muster aller Völker, und der Grund- und Eckstein (pierre angulaire, wie Christus) aller bürgerlichen Gesellschaft." (Und neben diesen unwahren, übertriebenen Schmeicheleien selbstgefälliger Eitelkeit, wird der Verfasser nicht müde, von seinen Landsleuten das Dummste und Frevelhafteste zu erzählen). Gleich sonderbar sagt Bonald: „in allen physikalischen Systemen giebt es eigentlich weder Wahrheit, noch Irrthum: weil darin nicht von gut und schlecht die Rede ist." — (Als wenn die Wahrheit kein Gut, Irrthum kein Uebel wäre.)

Alles Vorstehende ist den größeren Werken Bonald's entnommen [1]); ich lasse jetzt allerhand eigenthümliche Ansichten und Aussprüche aus den Mélanges littéraires, politiques et philosophiques folgen. „Die Franzosen sind das einzige Volk, welches ein neues, wahrhaft nationales Theater besitzt, und für das Trauerspiel sogleich ein dreifaches in Corneille, Racine und Voltaire. (I, 78.) In neuerer Zeit hat uns Unwissenheit,

1) Die genauen Citate finden sich in meiner Schrift über Recht u. s. w.

oder die Revolution, dahin gebracht alle Grundsätze der Privatmoral und der öffentlichen Schicklichkeit bei Seite zu setzen, berühmte Curtisanen auf das Theater zu bringen, und dem versammelten Publikum nichtswürdige Personen als anziehend vorzuführen. Wie sich das Epos zum Trauerspiele verhält, so der Roman zum Lustspiele; alle stehen in genauem Verhältniß zu den Sitten. Die ältesten Romane enthielten ritterliche Abendtheuer, mit einem Uebermaß des Wunderbaren. Die stolzen Ritter haben immer das Schwert in der Hand, und die Scene ist stets der geschlossene Kampfplatz. Im zweiten Zeitalter sind die Romane angefüllt von Intrigen der Gesellschaft, die Helden befinden sich in den Salons. Im dritten Zeitalter der Romane spielt die Handlung in Boudoirs, oder Gräbern; die Freiheit sinkt hinab bis zum Schmutzigen, und das Pathetische bis zum Entsetzlichen. (93.) — Die Engländer haben durch Shakspeare noch kein nationales Schauspiel erhalten. Die unförmlichen Erzeugnisse dieses genialen Kindes, sind ein treues Abbild der damaligen Gesellschaft, der mangelhaften Bildung, der unvollkommenen Gesetzgebung, der wilden, blutigen Ereignisse. — Das deutsche Trauerspiel hat es nicht weiter gebracht als die deutsche Verfassung, und im Allgemeinen ist hier (wie überall) der litterarische Zustand, ein treuer Ausdruck des geselligen. Die Kraft zeigt sich bei den Deutschen mehr in einzelnen Theilen, als im Ganzen. Auch der Sprache fehlt es (neben einem Ueberfluß von Worten) doch an moralischen und harmonischen Ausdrücken. In der Litteratur zeigt sich Geist in kleinen Dingen, im Ausmalen, besonders naiver und häuslicher Einzelnheiten, wogegen er sich nur mit Mühe zu großen Auffassungen (conceptions) erhebt. Auch die Künste (z. B. die Malerei und Bildhauerei) sind minder glücklich im Erfinden, als geduldig im Vollenden und Ausschmücken. Dies kommt daher, weil das litterarische System in Deutschland nicht fester steht, als das politische, weil alle Meinungen gleichwie alle Talente daselbst Glück machen: das Land ist in allen Beziehungen, das Eigenthum der Abendtheurer (patrimoine des avanturiers). (95.)“

„Der Geschmack ist die Kenntniß, oder (wenn man will) das Gefühl litterarischer Schönheiten. In der dramatischen Dichtkunst, (welche moralische Wesen in Thätigkeit setzt) sind aber die litterarischen Schönheiten, moralische Schönheiten, und in dieser Beziehung hängt der Geschmack auch von den Sitten ab und empfindet ihren Einfluß. Wie viel moralische Schönheiten zeigt Athalie, dieses Meisterstück des französischen Geistes in seiner Vollendung, — und deshalb des menschlichen Geistes überhaupt. (101.)"

„Die heutige Philosophie ist nichts Anderes als die Kunst Alles zu erklären und anzuordnen, ohne Mitwirkung der Gottheit. (105.) Auch der Deismus führt zum Atheismus. (107.) Er will, zwischen zwei äußerste Meinungen hingestellt, ein unmögliches Mittleres festhalten. (120.)"

„Die dramatische Kunst soll keine entsetzlichen Gegenstände behandeln, denen Wahrheit, Würde und Größe fehlt, z. B. die Hinrichtung der Tempelherrn, die Bartholomäusnacht. (144.) Die Werke jener Kunst sind nur dann poetisch gut, wenn sie moralisch gut sind, und der Dichter darf die Wahrheit der Thatsachen nur ändern, um die Menschen zu bessern. (146.) Voltaire's Mahomet zeigt weder christliche, noch heidnische Sitten, noch die Sitten irgend eines Volkes. (147.) Der Dichter soll die Sitten seiner Zeit darstellen, oder vielmehr der von ihm behandelten Zeit. (157.)"

„Der Zweck der Moral ist die physische Erhaltung und sittliche Besserung des einzelnen Menschen; die Politik hat denselben Zweck für die bürgerliche Gesellschaft. (188.) In Zeiten der Revolutionen, wo alle Einzelne sich für Herrscher und Obrigkeiten halten, regiert die Politik allein, und die Moral gilt nichts. (194.) Hält man das Revolutioniren für eine Pflicht, so wird Leidenschaft und Gewalt zu einer Tugend (197), und Privatvorzüge sollen öffentliche Irrthümer entschuldigen. Die Marktschreierei des Raisonnirens und das Blendwerk der Beredsamkeit täuschen die Menge. (206.)"

„Jedes System ist eine Reise nach dem Lande der Wahrheit,

und die Wahrheit findet nur wer sie sucht. (213.) Wenn der Geist (l'esprit) Revolutionen beginnt, so setzt die Leidenschaft sie fort, und die Gewalt beendigt sie. (223.)"

„Jede unbedingte Duldung ist Gleichgültigkeit; eine unbedingte Gleichgültigkeit ist aber unmöglich. Die rechte Duldung besteht darin, den rechten Augenblick für den friedlichen Sieg der Wahrheit abzuwarten und den Irrthum zu ertragen, wenn man ihn nicht zerstören kann, ohne größere Uebel herbeizuführen. (257.) Die philosophische Duldung aller religiösen Ansichten, hat in Europa eine völlige Gleichgültigkeit gegen alle Religion herbeigeführt, ein Zustand der dem Atheismus ganz nahe liegt. (267). Die Philosophie des achtzehnten Jahrhunderts war in ihrem Anfange und Fortgange äußerst unduldsam. (278.) Alle Mittel der Ueberredung und der Strenge haben die verschiedenen Religionsparteien nicht zur Einigkeit geführt; und doch bleibt eine solche Einigung von der höchsten Wichtigkeit, und erscheint itzt leichter als in früheren Zeiten. (292—296.)"

„Im Anfange des vorigen Jahrhunderts gewann die litterarische und wissenschaftliche Seite des Unterrichts allmählig das Uebergewicht über die religiöse Seite; und begünstigt von den sich mehrenden Büchern ging der Unterricht allmählig über aus dem Weltlichen ins Ungezügelte, und von diesem ins Irreligiöse; er widersprach offenbar aller ächten Erziehung. (II, 318.)"

„Sey es Vorliebe für das Neue, oder übertriebene Nachsicht, oder Schwäche menschlichen Urtheils, genug die Zeitgenossen wurden geneigt mittelmäßige litterarische Erzeugnisse mit außerordentlicher, ja mit größerer Gunst aufzunehmen, als selbst Werke des Genies. Und wenn eine aufgeklärte Litteratur sie zur Betrachtung ächter Muster zurückrief, so hieß es man wolle das Talent ersticken, und nehme Teil an litterarischen Verschwörungen. Sie sahen nicht daß die einzige Verschwörung, welche die Mittelmäßigkeit zu fürchten hat, die der Zeit und Vernunft ist. (177.) — Die glänzendste und geordnetste Zeit der französischen Monarchie, war auch am fruchtbarsten in litterarischen Meisterwerken; und umgekehrt konnte die Zeit unserer entsetz-

lichen Unordnungen für die Litteratur nicht glücklich seyn. In der That ward die Litteratur des achtzehnten Jahrhunderts eine falsche; weil die bürgerliche Gesellschaft umgestürzt worden, nicht durch eine fremde Gewalt, sondern durch eine innere Gährung, erzeugt durch den Einfluß der Lehren und die Regellosigkeit der Geister. (186.)"

„Die Leidenschaften welche der Stolz eingesteht, darf man auf der tragischen Bühne darstellen (also Ehrgeiz, Empfindlichkeit, Zorn, Rachsucht); nicht aber Leidenschaften deren sich jeder schämt (Neid, Betrug.) (59.) Das Trauerspiel muß sich der geselligen Ordnung fügen, seine Sittlichkeit darf nicht der anerkannten Sittlichkeit widersprechen. Mit einem Wort: die öffentlichen Vergnügungen eines gebildeten Volkes, sollen ein überzeugendes Mittel seyn, die Menschen für die Tugend zu gewinnen und vom Laster abzuwenden. (78.) Die Schönheiten künstlerischer Werke angehören mehr der bürgerlichen Gesellschaft als man glaubt, und ihre Irrthümer fallen öfter dem Jahrhundert zur Last, als dem einzelnen Menschen. (II, 107.)"

„Das Schauspiel ist eine öffentliche Einrichtung (institution) geworden, ein Bedürfniß erster Nothwendigkeit, — wie das Brot! Es ist unter den Schutz der Obrigkeit gestellt. Seine höchste Leitung ist Männern anvertraut, welche durch Geburt und Amt, der Person des Herrschers nahe stehen, und die Vergnügungen werden von den Behörden mit so viel Ernst und Wichtigkeit behandelt, als wären es Pflichten. — Nichts nutzt sich auf dem Theater so schnell ab, als das Vergnügen der Augen. (339.) Unsere, von allen Klassen der Gesellschaft zahlreich besuchten Schauspiele, bedürfen einer täglichen, den Geschmack der Menge angepaßten Nahrung. Das Genie erschafft durch Begeisterung, die Mittelmäßigkeit arbeitet auf Bestellung, und die Schauspieler (Oberunternehmer der Vergnügungen des Publikums) sind die natürlichen Richter der Lieferanten geworden, und urtheilen in höchster Stelle was ihrem Interesse und dem herrschenden Geschmacke gemäß ist. — Daher die äußerste Begier nach Neuigkeiten, welche nicht erlaubt reife Früchte des

Talents zu erwarten, oder die Versuche der, sich herandrängenden Unerfahrnen zurückzuweisen. (II, 340.)"

„Das Schauspiel (wie es jetzt ist) bietet dem Volke falsche Gedanken, ungeregelte Empfindungen, tadelnswerthe Handlungen, Listen, Betrügereien, Intrigen, Leidenschaften, Verachtung gegen das Ansehn des Alters, und die Rechte des Vaters. Durch diesen anlockenden und eitelen Zeitvertreib, entsteht eine Abneigung gegen gründlichen Unterricht, gegen die Beschäftigungen und Pflichten des häuslichen Lebens; und man muß erstaunen, daß die aufgeklärte, reiche, wenig zahlreiche Klasse, ohne Besorgniß sieht wie die Volksmassen (stark durch Zahl, Unwissenheit, Leidenschaft, harte und grobe Gewohnheiten) durch derlei Lehren trunken werden, im Theater lernen die höheren Klassen und Stände verachten, und Geschmack finden an der gefährlichen und stets parteiischen Vergleichung des Lasters der Großen, mit der Tugend der Kleinen. (II, 450.)"

So zerstreut und abgerissen auch diese, den vermischen Schriften Bonald's entnommenen Bemerkungen sind, so wenig man den Inhalt ganz billigen, oder verwerfen kann, läßt sich der eigenthümliche Standpunkt und der Scharfsinn des Verfassers nicht verkennen, und die Aufmerksamkeit wird (ohne Langeweile) festgehalten, man mag beistimmen, oder widersprechen. — Daß aber seine politisch-religiösen Grundsätze zu arger Tyrannei führen, hat keinen Zweifel.

Dupuis.

Der theologisch-philosophischen Schule von le Maistre, Lamennais und Bonald, schließen sich einige theologisch-historische Schriftsteller an, oder stellen sich ihnen entgegen. Wir erwähnen zunächst **Dupuis**. Sein bändereiches Werk: Origine de tous les cultes, ou religion universelle zeigt große Belesenheit, aber in Zusammenstellung und Deutung der Thatsachen auch eine so außerordentliche Willkür, daß es unmöglich ist einen

kurzen, genügenden Auszug zu geben. Folgende seiner Aeußerungen bezeichnen indeß, im Allgemeinen, Richtung und Zweck des Werkes.

„Philosophie und Dogmatik lasse ich zur Seite und stelle das Geschichtliche überall in den Vordergrund. Ebenso spreche ich nicht von geoffenbarten Religionen, weil es deren keine giebt, und geben kann. Sie sind sämmtlich Töchter der Neugier, der Unwissenheit, des Eigennutzes, des Betrugs. Christen und Juden widersprechen mir nur, weil sie dem gesunden Menschenverstande und der Natur widersprechen. Wir müssen es wagen selbst zu denken, und wahre Kinder der Natur zu werden. Die Erziehung entwürdigt uns und giebt uns dem Betruge preis, wir müssen kühn lange Irrthümer abschwören. Die Geschichte der Götter ist die der Natur; die Begebenheiten (aventures) der Götter sind nur Erscheinungen (phénomènes) der Natur, in Allegorien umgewandelt. Ich widme mein Werk den Menschen aller Länder, aller Jahrhunderte. Ich habe den Anker der Wahrheit mitten in den Ocean aller Zeiten ausgeworfen: wenn ich für meine Mitmenschen nützlich lebte, habe ich meine Bestimmung erfüllt! (I, XII—XXXII.)"

Den größten Gegensatz zu Volney und Dupuis, bietet Chateaubriand's Génie du Christianisme; wir können indeß hier weder die Verdienste, noch die Einseitigkeiten und Unbilligkeiten des weitläufigen Werkes nachweisen.

Victor Cousin.

Unter allen französischen Philosophen ist Cousin wohl der kenntnißreichste, wie seine Vorlesungen über die Geschichte der Philosophie, sowie seine Ausgaben und Uebersetzungen von Platon, Proklus, Abälard und Descartes beweisen. Wenn ihm nicht jede grammatische Feinheit zur Hand war, so soll man darüber so wenig kritteln, als daß mancher scharfsinnige Philolog, sich nicht als Philosoph bewährte: Jedem das Seine.

Insbesondere sollten die Deutschen dankbar anerkennen, daß kein Franzose sich so ernst und angestrengt bemüht hat, nicht bloß die deutsche Philosophie, sondern die Natur und das Wesen Deutschlands und der Deutschen überhaupt kennen zu lernen und darüber richtige Einsicht zu verbreiten. Hiemit hängt das große Verdienst zusammen, welches sich Cousin durch mündlichen Unterricht erwarb; auch ist die Bemerkung wohl nicht unrichtig, daß die Franzosen auf mündlichen und schriftlichen Vortrag, auf die Form, mehr Werth legen als die Deutschen, und deshalb in dieser Richtung oft auch mehr erreichen. Cousin ist endlich der siegreiche Hauptkämpfer gegen die herrschenden, mangelhaften Einseitigkeiten der damaligen französischen Philosophie. Der Inhalt seiner vielen, dogmatisch historischen Schriften, läßt sich unmöglich in systematischem Zusammenhange auf wenigen Seiten darlegen; eine Blumenlese mehrerer eigenthümlicher Stellen, wird jedoch (für unsere Zwecke) den Mann hinreichend charakterisiren.

„Es giebt keine Wissenschaft des bloß Vergänglichen; ihr erster Charakter, ihr erstes Gesetz ist, bei ihren Forschungen keine Willkür zu dulden. — Das innigste Bedürfniß unserer Natur ist zu wissen. Was man die menschliche Wißbegier nennt, ist nichts als die nothwendige (gut, oder übel geleitete) Entwickelung unseres eigentlichen Wesens. Diese Wißbegier erstreckt sich auf das ganze Universum; ja drüber hinaus möchte man auch wissen woher es stammt und wohin es sich bewegt. — Das Mittel, das Instrument, um zu dieser Kenntniß zu gelangen, ist der Mensch selbst. Die Erforschung der menschlichen Natur, auf dem Wege der Beobachtung, ist das erste Geschäft der Philosophie. Hiebei wird der Mensch sein Ich als frei erkennen, und das Nichtich als unwandelbaren Gesetzen unterworfen. Das Naturrecht beruht auf der Freiheit des Menschen, und aus näheren Bestimmungen und Anwendungen desselben, entsteht das bürgerliche Recht. Der Mensch darf von seiner Freiheit so weit Gebrauch machen, als er die Freiheit eines Anderen nicht verletzt. Die wahren Freunde der Freiheit sind mithin Freunde der Gerechtigkeit, der Ordnung und des Friedens.

Der Mensch hat nicht bloß das Recht, sondern auch die Pflicht die ächte Freiheit zu vertheidigen, ihre Feinde zur Ordnung zurückzurufen und für ihre Uebertretungen zu bestrafen. Diese Gewalt zur Vertheidigung kann aber auch mißbraucht und schädlich werden. Die gesellige Kunst (l'art social) besteht darin, diese Gewalt so einzurichten, so zu organisiren, daß sie Freiheit und Ordnung wirksam beschütze, aber nicht im Stande sey sie zu untergraben. — Die Frage nach der besten Regierung läßt sich im Allgemeinen (a priori) nicht lösen; Grundsätze und äußere Verhältnisse wirken und entscheiden zu gleicher Zeit. (Cours d'Histoire de la Philosophie morale, introduction, p. 4—17.)"

„Ueber den eigentlichen Pflichten, zu deren Erfüllung man die Menschen zwingen kann und soll, liegt noch etwas Höheres, was sich nicht erzwingen läßt, die Selbstaufopferung (le dévouement). Kein menschliches Gesetz konnte Decius verpflichten sich selbst zu opfern, kein menschliches Gesetz verurtheilt zum Heroismus; aber das menschliche Geschlecht hat Kronen und Altäre für die Helden. (19.)"

„Jede Zeit hat Formen und Einrichtungen die ihr genügen; sie genügen aber nicht für alle Zeiten. So wurden die Einrichtungen u. s. w. des Mittelalters erst drückend seit zwei, drei Jahrhunderten. — So lange die Einrichtungen u. s. w. ausreichen, sind sie unerschütterlich; der Tollkühne welcher sie angreift, zerschellt an ihnen. Bleibt aber eine Gestaltung der Freiheit hinter der Idee zurück, welche das menschliche Geschlecht sich von der Freiheit macht, wenn man mehr Rechte begreift und fordert als man besitzt, wenn frühere Stützen allmählig eine Last und ein Hinderniß werden und, mit einem Wort, der Geist der Freiheit eine Form verlassen hat, so ist sie eitel, und der Erste welcher die Hand anlegt an das machtlose, von dem belebenden Geist verlassene Götzenbild, wirft es mit dem ersten Schlage zu Boden, und verwandelt es in Staub. (24.)"

„Bedenkt, ihr jungen Männer, daß patriotischer Geist ohne Wissenschaft eine zwar ehrenwerthe Bewegung ist, zugleich aber

unruhig und gefährlich, welche die Welt und die Einzelnen verwirrt. Erst die Wissenschaft giebt dem Patriotismus eine feste Grundlage, kräftigt ihn ohne Unruhe, macht ihn thätig ohne unnütze Bewegung. (27.)"

„Ueber dem Menschen und der Natur, steht Gott: Princip, Wesen und Zweck von beiden. — Ohne Gott bleibt der Mensch und die Natur ein Geheimniß; nur durch das Licht der höchsten Wahrheit erkennt der Mensch sich, und die Natur. Erst dann erscheint ihm beides in der ganzen Größe und Schönheit ihres Wesens, verklärt durch die Strahlen dieses göttlichen Lichtes. Mit einem Wort, den Menschen und die Natur nur in sich selbst sehen, macht sie nicht begreiflich; hiezu gehört daß man sie in Gott sehe. (31.)"

„Es ist ein Irrthum daß Kant die praktische Vernunft, von der reinen, oder spekulativen trennt; denn hiedurch wird die Wissenschaft nothwendig in den Skepticismus gestürzt. (79.)"

„Man muß Glück und höchstes Gut genau unterscheiden. Das höchste Gut besteht nicht in Glück (oder Glückseligkeit) wie Epikur behauptet, noch in der Tugend wie Zeno will; sondern, (wenn es möglich ist) in der vollkommenen Einigung beider. (83. Introduction.)"

„Locke, Reid, Kant und Fichte gehen (nur in verschiedenen Abstufungen) darauf aus, den Gedanken (das Denken) zu zerlegen, (zu analysiren). Fichte vergrub, erschöpfte in seinem Ich alles Daseyn, alle Wissenschaft. — Ich möchte nicht die Verschiedenheit der philosophischen Systeme (zur Verbitterung des Krieges) hervorheben, sondern (mit Bezug auf die Gleichartigkeit ihres methodischen Verfahrens) Worte des Friedens und der Verständigung an sie richten. — Ich empfehle den aufgeklärten Eklekticismus, welcher alle Lehren prüft, Wahres und Gemeinsames annimmt, Abweichendes und Falsches zurückstellt; den Eklekticismus, welcher ist der wahrhafte Geist aller Wissenschaft, welcher geschaffen und erweitert hat die physischen Erkenntnisse, und allein die moralischen Wissenschaften aus ihrer Unbeweglichkeit herausreißen kann. (Du vrai, du beau etc., 6, 9, 11.)"

„Jede Philosophie die vollständig seyn will, muß der Empfindung und der Vernunft, Rechnung tragen; doch ist es ein geringerer Fehler die Empfindung aufzunehmen in die Vernunft, als diese in Empfindung aufzulösen. Denn die Vernunft geht (zufolge der psychologischen Analyse) der Empfindung voraus, und nach Zerstörung jener kann man diese nicht aufbewahren, nicht die Wirkung anerkennen, und die Ursach läugnen. Zudem ist die Empfindung nur persönlich, (subjektiv), wandelbar, zufällig; die Vernunft dagegen ist objektiv, beständig, nothwendig und von allgemeinem Ansehn. (97).“

„Der Atheismus ist in der That unmöglich; denn den Glauben an Gott verwerfen, hieße zugleich alle Wahrheiten läugnen. Die Wissenschaften zerstören nicht die Religion, sondern sind Tempel zur Verehrung Gottes. (128.)“

„Die Empfindung des Schönen (erregt durch einen natürlichen, oder künstlerischen Gegenstand) ist rein und frei von jeder fremden Idee. Sie bezieht sich nicht auf das Angenehme, Pathetische, Nützliche, auf Nachahmung, Sittlichkeit, Religion. Die Kunst soll keinem anderen Zwecke dienen, als dem, die Empfindung des Schönen hervorzurufen; wohl aber nähert sie uns (gleichwie Moral und Religion) dem Unendlichen und offenbart eine seiner Gestalten. Gott ist die Quelle aller Wahrheit, Religion und Moral. Der höchste Zweck der Kunst ist also, in ihrer Weise, das Gefühl des Unendlichen zu wecken. (226 du vrai etc.)“

„Der Mensch, welcher durchaus rechtlich und patriotisch seyn will, bedarf mehr als der Beispiele, der Begeisterung und des guten Willens; sein Glaube muß auf einem wissenschaftlichen Grundsatze beruhen, dieser allein unerschütterlichen Leitung. Beispiele gehen vorüber, Begeisterung beruhigt sich, guter Wille schwindet; nur die Wissenschaft bleibt, und mit ihr männliche Tugend. (Cours de la Philosophie morale, I, 3.)“

„Die Freiheit ist nicht bloß ein Gegenstand des Glaubens, (croyance) wie Kant will; sondern eine Thatsache, an Gewißheit dem Allergewissesten gleich. Man kann sie läugnen in der

Theorie, aber in der Praxis muß man sie nothwendig anerkennen. Alle Empfindungen des Menschen setzen sie voraus, alle seine Handlungen legen sie dar. Er glaubt an die Freiheit wenn er billigt, tadelt, achtet, verachtet; bewundert, und nicht minder wenn er Rath giebt, auffordert, droht und leitet. (15.)"

„Mäßigung, Selbstbeherrschung, Kraft und Reinheit der Seele, bieten das Gesetz, welches die Vernunft uns auflegt für alle unsere Verhältnisse, es ist die Grundlage persönlicher Sittlichkeit. (20.) — Fichte sagt (weiter gehend als Kant): ich schaffe Zeit, Raum, das Unendliche, Gott; sucht nichts jenseit der That meines Willens. Mein Ich setzt die Natur und Gott; es ist das einzige und unbedingte Wesen, es ist Gott, es erfüllt die ganze, unendliche Welt. Um die Freiheit zu retten, läugnet Fichte die Welt und Gott (53), er macht die Wissenschaft unfruchtbar, indem er sie auf den engen Kreis des Ichs beschränkt. (54.) Die Vernunft führt die Metaphysik zurück zu Gott, die Sittenlehre führt sie zu Pflicht und Aufopferung, die Politik zur Freiheit und Geselligkeit. (56.) — Der Mensch ist ein freies und vernünftiges Wesen. Weil vernünftig, begreift er das Gute; weil frei vermag er es zu thun, und deshalb hat er Pflichten und Rechte, welche ihn auf die höchste Stufe seiner Würde erheben. (311.) — Das achtzehnte Jahrhundert hat mit vollen Händen ausgestreut Wahres und Falsches, Gutes und Böses, Verständiges und Paradoxes. Man soll es ganz kennen lernen, um durch seine Irrthümer, wie durch seine Wahrheiten belehrt zu werden. (56.)"

„Lange hat man nur die Herrschaft der Gewalt und des Wollens erkannt; constitutionelle Regierungen heiligen die Souverainität der Vernunft. (316.) — Die Unbeweglichkeit ist nicht Ordnung, und das Bewegen (l'agitation) ist nicht die Freiheit. (335.) In unserer Zeit bedürfen wir einer gemischten Regierung, welche vereint Regel und Bewegung, Ordnung und Freiheit. (336.) Um deswillen soll z. B. die Presse frei, zugleich aber durch die ewigen Gesetze der Gerechtigkeit beschränkt seyn. (347.)"

„Die Induktion, beruhend auf genauer Beobachtung der Erscheinungen, bietet die allein gesetzliche (legitime) Methode für die Philosophie, wie für die Physik. (Cours de la Philosophie morale, II, 11.)“

„Die schottische Schule der Philosophen hat eine Vorliebe für die Moral; Rechtlichkeit und Adel der Gesinnung findet sich in ihren Schriften ausgedrückt. (13.) Eben so zeigt sich in ihrer Politik ein Geist gemäßigter und weiser Freiheit. (15.) Sie ist nicht (wie so viele philosophische Schulen) nach dem Tode des ersten Stifters (Hutcheson) rasch abgeschwächt worden, sondern hat sich allmählig zu größerer Kraft und Glanz erhoben. (18.) Ihre Hauptthätigkeit (insbesondere Reid's) bezweckt die Widerlegung des Skepticismus von Berkeley und Hume, wogegen sie auf die Entwickelung der französischen Philosophie, fast keine Rücksicht nimmt. (192.) Als Anhänger der Methode Bacon's hat Reid, und seine Genossen, große Abneigung gegen die Metaphysik. (245.)“

„Nicht jeder Bürger ist zur Theilnahme an der Regierung berufen weil er ein Mensch ist. Ein Recht hiezu giebt nur seine politische Fähigkeit, welche nach Ort, Zeit und Umständen wechselt. Dasselbe gilt für ein ganzes Volk. (354.) Ferguson irrt, wenn er jedem Einzelnen ein Recht auf Theilnahme an der Herrschaft (pouvoir) zugesteht. Auch muß man das, hier zur Sprache kommende Recht des Aufstandes für den schmerzlichen und schrecklichen Augenblick aufsparen, wo wir uns ohne verbrecherische Feigheit, nicht dürfen die geheiligten Vorrechte entreißen lassen, welche Gott in unsere Seelen eingrub und es uns zur Pflicht machte sie um jeden Preis zu erhalten. (356.)“

„Die Aufgabe für die schottischen Philosophen war, die früheren Hypothesen zu bekämpfen, das Feld der Wissenschaft hiedurch zu reinigen und die Bahn zu eröffnen für eine Philosophie, noch stärker und systematischer als die ihrige. Dies haben die Schotten mit vollem Erfolge zu Stande gebracht, sowohl für Moral, als allgemeine Philosophie. Nach allen Richtungen befreiten sie die Wissenschaft von früheren, falschen Be-

strebungen, und brachten diese zurück zum gesunden Menschenverstande und zur Erfahrung. Allerdings kann gesunder Menschenverstand und Erfahrung die Wissenschaft nicht ersetzen; wenn aber auch die Schotten keine neue Wissenschaft aufstellten, so haben sie dieselbe doch möglich gemacht und die dazu erforderlichen Bedingungen nachgewiesen. Dies Ergebniß genügt um der schottischen Schule einen Platz in der Geschichte der Philosophie zu sichern. (Cours de Phil. morale, II, 357.)"

„Die Philosophie ist ein eigenthümliches, unzweifelhaftes, dauerndes, unzerstörbares Bedürfniß des menschlichen Geistes. (Introduction à l'histoire de la Philosophie, 27.) Sie hat ihre Geschichte, also ihre Entwickelung und ihren Fortschritt. (31.) Ein solcher und ein höchst bedeutender ist der Fortschritt von der morgenländischen Natursymbolik, zur menschlichen, anthropomorphistischen. (43.)"

„Es giebt mehr scholastische Sekten der Philosophie, als griechische, indische und chinesische, und sie enthalten viele Wahrheiten. Nachdem man das Mittelalter lange angeklagt, verläumdet, verachtet hat; beginnt man es mit Eifer, ja mit Leidenschaft zu durchforschen, und es wäre wohl möglich zum entgegengesetzten Aeußersten, einer übertriebenen Bewunderung, überzugehen. (51.)"

„Die versuchende, experimentale Methode, ausschließlich angewandt, verschafft nur die Kenntniß dessen was ist, oder war, giebt aber keine Aufklärung über das warum, wo, seit wenn u. s. w. Die bloß spekulative Methode könnte dagegen zu einem falschen Systeme, und zu einer irrigen Auffassung der Geschichte führen. Nur bei der Vereinigung beider Methoden, kann man das rechte Ziel erreichen. (105.)"

„Die Idee eines geschichtlichen Optimismus, eines allgemeinen Planes für die gesammte Geschichte ist der höchste Gedanke der Philosophie, zu dem sie sich erst in unseren Tagen erhoben hat. (228.)"

„Die Sittenlehre des Helvetius sagt: trachtet nach Empfindungen die euch Vergnügen machen. St. Lambert nennt Ver-

gnügen, Wollust und persönlichen Nutzen, die Hauptzwecke des menschlichen Lebens. Die Politik dieser Schule erklärt: der Einzelne kennt kein anderes Gesetz, als sein (wohl oder übel verstandenes) Interesse. Mehrere Einzelne, ganze Völker, haben keine andere Regel, als ihren Willen. (378.)"

„Seit 1815 hat sich die europäische Bildung (civilisation) allseitig vergrößert und entwickelt. Die französische Charte (welche aus den Ruinen von Waterlo hervorging) bedeckt jetzt den größten und besten Theil Europas, sie wird von dem Uebrigen erwartet und angerufen. Ihr gehört ohne Zweifel die Gegenwart und die Zukunft Frankreichs und Europas! (Hist. de la Philos., 429.)"

„Selbst das größte Genie ist schwach, wenn es die Gränzen des menschlichen Erkenntnißvermögens übersteigen will. Man stürzt sich auf diesem Wege nur in den Abgrund unnützer Streitigkeiten. Diejenigen welche vermieden an diesem Felsen zu scheitern, litten an einem anderen Schiffbruch, nämlich bei dem Aufsuchen eines einzigen, Alles beherrschenden Grundsatzes. Nur Stolz führt zu diesen thörichten, lächerlichen Bestrebungen. (Cours de Philos. moderne 181⁶/₇, 19.)"

„Die Herrschaft der Sinnlichkeitsphilosophie ist zu Ende. Man muß bedauern daß Condillac (ein so scharfsinniger Geist, welcher der Wissenschaft so große Dienste leisten konnte, und trotz der Schranken seines Systems geleistet hat) seine Kräfte erschöpfte für eine so unfruchtbare, geringhaltige Lehre, die bereits zu Grunde gerichtet war, ehe er unternahm sie zu vertheidigen. Nein, die Bildsäule der Freiheit kann nicht den Eigennutz (l'intérêt) zur Grundlage haben, und die Philosophie der Sinnlichkeit mit ihren kleinlichen Maximen, ist nicht geeignet große Völker zu bilden. (27, 29.)"

Vergleichen wir die älteren Vorträge, welche Herr Cousin vor den pariser Studenten hielt, mit den späteren, so zeigt sich ein Fortschritt seiner eigenen Entwickelung. Es ist nicht unseres Amtes, Bedenken und Zweifel auszusprechen, welche sich über Einzelnes, selbst in der neuern Darstellung wohl erheben ließen,

und ebenso wenig den Versuch zu machen, das System Cousin's in logischem Zusammenhange vorzulegen. Wir begnügen uns charakteristische, lehrreiche Stellen und Aussprüche vorzulegen, welche sich in dem Cours de l'Histoire de la Philosophie, Nouvelle édition 1841 finden.

„Alle Entwickelung der Philosophie beruht zuletzt auf vier Hauptsystemen: das des Sensualismus, welches nur glaubt an das Ansehn, die Autorität der Sinne und die Wirklichkeit der Materie; der Idealismus anerkennt nur die Autorität der Ideen und die Wirklichkeit der Geister; der Skepticismus, welcher die Berechtigung jener beiden Autoritäten und Welten in Zweifel zieht; der Mysticismus, welcher zu ursprünglichen und freiwilligen Anschauungen seine Zuflucht nimmt, und Wahrheit und Daseyn (ohne Zwischenglied) lediglich in Gott sucht und erkennt. Alle diese Systeme haben, einander gegenüber gestellt, ein gewisses Maaß der Berechtigung. Durch einen weisen Eklekticismus wird Wahres und Falsches in ihnen aufgefunden und voneinander geschieden, nimmt zugleich an sinnliche Gegenstände und Ideen, eine sichtbare und eine geistige Welt, wendet den Zweifel gegen Uebertreibungen des Dogmatismus, und reinigt die angeblich ursprünglichen, überfeinen Anschauungen, durch verständige Ueberlegung. (I, I, II.)"

„Ohne Zweifel enthalten die Systeme Platon's und Aristoteles' die unsterblichen Bestandtheile und Aufgaben aller Philosophie; doch blieb eine weitere, den Zeitverhältnissen angemessene Entwickelung unerläßlich. — So findet auch das achtzehnte Jahrhundert eifrige Ankläger und Bewunderer. Sehr übel aber wäre es, wenn in diesem Streite entgegengesetzter Leidenschaften, die unabhängige Philosophie nicht in sich Kraft und Belohnung fände."

„Das Mittelalter war einst natürlich, groß und nützlich, mußte aber der Entwickelung einer neuern Zeit weichen. Es war die Wiege des Christenthums, bot aber nicht die äußerste Gränze seines Fortschritts. (I, 2—6.)"

„In der Seele des wahren Philosophen verbinden sich

Philosophie und Religion aufs Innigste, ohne sich zu vermischen (confondre); sie sondern sich, ohne sich auszuschließen. (42.) Es war ein schweres und verwickeltes Geschäft, die Philosophie von der Herrschaft der Theologie zu befreien. Bei derlei Kämpfen pflegt sich neben der Tugend, auch etwas Willkür und Aufruhr einzufinden. Doch trägt die Philosophie des achtzehnten Jahrhunderts keineswegs ausschließlich diesen Charakter. Männer wie Holbach und la Mettrie haben einigen Lärm in geselligen Kreisen veranlaßt; für die Wissenschaft haben sie nichts geleistet, kaum nimmt die Geschichte der Philosophie von ihnen einige Kenntniß. Welch edle Charaktere sind dagegen Ferguson, Smith, Reid, Stewart, Kant. (63.)"

„Alle Methode bezieht sich auf Synthesis und Analysis, beide gehören zueinander. Getrennt, oder übertrieben führen sie in Irrthum; doch wird voreilige Synthesis und Hypothese leicht noch schädlicher als vereinzelte Analysis und Beobachtung. (81—83.) Jede Verachtung der Vorzeit und ihrer großen Männer (wie sie Bacon und Descartes aussprachen) ist ungerecht, folgewidrig und führt dereinst zu ähnlicher Herabsetzung der Verurtheilenden. (114.)"

„Das Sinnlichkeitssystem verwandelt den Menschen in ein bloß leidendes Wesen und führt zum Fatalismus; doch soll man nicht vergessen, daß es seit 3000 Jahren besteht und der Menschheit auch in vieler Beziehung treffliche Dienste leistete. (126—128.) — Es giebt einen wahren, und einen falschen Skepticismus: jener ist aufrichtig und ehrenwerth; dieser ist nur eine Finte, eine Spielerei, wider Vernunft und Philosophie gerichtet. Er übertreibt vorsätzlich alle Schwächen und Fehler, um die Menschen zu entmuthigen und unter das Joch der Autorität zurückzubringen. (141.) Auch der Mysticismus ist nichts Anderes, als ein Verzweifeln an der menschlichen Vernunft. (147.)"

„Plato und Aristoteles sind untereinander verschieden, aber nicht so sehr wie man vorgiebt. Diese außerordentlichen Genien (beide gleich weise und streng, obwohl nicht gleichen Charakters) haben die zwei Hauptsysteme dogmatischer Philosophie

zur größten Macht erhoben, und sie zugleich festgehalten in den Gränzen sokratischer Nüchternheit und Mäßigung. Weder Plato, noch Aristoteles sind verfallen in die Ungereimtheiten des Sensualismus und Idealismus; doch könnte dies denen wiederfahren, welche ihre Bahnen mit einem weniger richtigen und festen Sinn verfolgen. (236.) Es ist jedoch unwahr, daß Aristoteles alle menschliche Erkenntniß allein aus der Sinnlichkeit ableite. (245.)"

„Der Stoicismus verlangt die gänzliche Vernichtung aller Leidenschaften und vergißt, daß er hiemit auch die Triebfeder des Handelns und das Prinzip aller moralischen Kraft zerstört, welches allein den Menschen in Uebereinstimmung mit der Vernunft und in ein richtiges Verhältniß zur Gottheit bringt. Streng genommen ist die stoische Sittenlehre nur eine sklavische Moral; gut für Epiktet, unbrauchbar in der Welt Marc-Aurels. Der Stoicismus ist wesentlich einsam, vereinzelnd; jeder sorgt nur für sich, nicht für die Seelen Anderer; es ist ein Lehrgang zum Tode, nicht zum Leben. In Allem das Gegentheil hievon ist der Epikurismus, und beide mußten durch ihre Kämpfe und Uebertreibungen zum Skepticismus führen. (277.)"

„Der griechische Geist mußte, in Berührung mit dem Morgenlande eine mystische Farbe annehmen. Die Alexandriner wollten Alles vereinigen, alle Richtungen der griechischen Philosophie, Religion und Philosophie, Griechenland und Asien. (288.)" — „Es giebt kein System (welches es auch sey) das allein und ausschließlich die Bildung, die Civilisation beförderte. Möchten sie aus allen meinen Worten und Vorträgen entnehmen und sich aneignen die Geringschätzung und den Widerwillen gegen allen Fanatismus (seys in der Philosophie, oder anderswo) die Angewöhnung der Duldung und selbst der Hochachtung gegen alle Systeme: alle sind gesetzliche Kinder des menschlichen Geistes und der menschlichen Freiheit. (372.) Jedes Volk hat (wie die Geschichte der Philosophie zeigt) eine Neigung zu diesem, oder jenem Systeme: die Franzosen zum Skepticismus, die Italiener zur Dogmatik, die Deutschen zur Mystik. (394.) — Nie läßt sich eine Uebertreibung, durch eine zweite verbessern. Die größte

Kraft unserer Gegner entspringt aus unseren Fehlern, und alle Schulen richten sich durch übertriebene Ansprüche zu Grunde. (Cours de Philos. 2. édit. 1841, I, 439.)" „Jedes philosophische System bedarf eine Erläuterung und Rechtfertigung seines Daseyns, und zugleich eine Kritik seines Inhalts. (Cours, II, 25.)"

F. J. V. Broussais. (1772—1838.)

Die Alleinherrschaft der Sinnlichkeitsphilosophie Condillac's und seiner Anhänger, war (insbesondere durch die nähere Bekanntschaft mit schottischer und deutscher Philosophie, durch Royer Collard und Cousin) sehr erschüttert worden. Doch vertheidigten sich die Angegriffenen auf ihrem Rückzuge, ja Einzelne gingen zu muthigen Angriffen über, wozu die schwächern Seiten der neuen Lehren, Gelegenheit und Veranlassung boten. Als den wichtigsten, späteren Kämpfer für das System der Sinnlichkeit und Beobachtung, ist Broussais zu nennen. Von seinen Verdiensten, oder Nichtverdiensten um die Arzneikunde kann hier nicht die Rede seyn, sondern nur von seiner Stellung zur Philosophie. In seinem Hauptwerke: de l'irritation et de la folie (2. Ausgabe) spricht er sich darüber folgendergestalt aus: „Mein Hauptzweck ist die Zerstörung der Ontologie (der metaphysischen, spekulirenden Philosophie) welche schon so viel Schaden angerichtet hat. Aufregen ist nicht schließen (raisonner), fühlen ist nicht wissen, Leidenschaft ist nicht Wissenschaft. Unabhängig von sogenannten höchsten Grundsätzen kann sich die bürgerliche Gesellschaft durch Erfahrung vervollkommnen. Man kann sie gleichmäßig glücklich oder unglücklich machen im Namen Gottes, der Fürsten, der Gesetze. Erst die Erfahrung zeigt, welcher von diesen drei Bewegungsgründen, das dauerhafteste Gut, oder das am leichtesten zu beseitigende Uebel hervorbringt. Wenig kommt hier darauf an ob der Begriff des Gerechten und Ungerechten durch die Sinne, oder durch innere Offenbarung entsteht. Sehr bald wird die Erfahrung über die Vortheile und Nachtheile der

Gesetze enscheiden. Man hat das dunkele System Kant's entwickelt, um uns wieder zum Platonismus zurückzuführen, der bereits zwanzig Mal von den Schulen verworfen und von Frankreich mit Verachtung betrachtet ward. Man wünschte sich Glück dieses Joch abgeworfen zu haben, und es nur als einen Gegenstand litterarischer Neugier zu betrachten. Durch diese Lockspeise will man uns abwenden von der wahren Beobachtung und wieder hineinstürzen in die Täuschungen und Thorheiten der Ontologie. Die Physik, Chemie, Naturgeschichte, Mathematik, Geschichte sind eherne Mauern, welche der Kantoplatonismus nie wird umstürzen können. Die Kantoplatoniker tragen die größte Verachtung gegen die Materie zur Schau, blähen sich auf mit ihrer Lehre von den Kräften, und glauben sich dadurch weit zu erheben über die Beobachter der Thatsachen. (I, Vorrede 6, 9, 14, 65, 67, 69, 71, 75.)"

„Die Empfindbarkeit (sensibilité) ist Folge der Reizbarkeit, nicht umgekehrt. Oder (mit anderen Worten) man muß reizbar seyn, um empfinden zu können. Der Embryo empfindet noch nicht, er ist bloß reizbar; der vom Schlagfluß Getroffene empfindet nicht mehr, ist aber noch reizbar. (I, 4.)"

„Man soll nur schließen auf dem Grunde wohl festgestellter Thatsachen: aber seit dem Alterthume herrscht die Thorheit, Erscheinungen (fonctions) zu errathen, statt sie zu erforschen, und ohne Rücksicht auf die Organe, über dieselben eine unmaterielle Wesenheit (entité) schweben zu lassen, welche angeblich deren Bewegungen ordnet. (21.)"

„In der Regel sind die Widersprüche der Aeltern, gegen Heirathen ihrer Kinder, wohl begründet. Jene (durch Erfahrung unterrichtet) wissen, daß die Täuschungen, welche Unbequemlichkeiten und Nachtheile des einzugehenden Verhältnisses verdecken, nach kurzer Zeit schwinden, und daß Noth, gegenseitige Vorwürfe, Demüthigung oder Schmach sie erwarten. Aber es ist vergebens diese Zukunft den Verliebten, die von der Wuth zu heirathen ergriffen sind, deutlich vorzustellen. Sie begreifen nichts davon und glauben eine Ausnahme von der Regel

zu machen; sie gehen den gefährlichen Bund ein, ohne Rücksicht auf den verständigen, ja gesetzlichen Widerspruch der Aeltern. (440.)"

„Die Personifikation Gottes und der Seele, führt oft zu Unduldsamkeit und Haß gegen Andersdenkende. Man wendet hiegegen ein: das Christenthum, welches sich auf jene beiden Personifikationen gründe, habe die Sitten verbessert, Gerechtigkeit, Wohlwollen, ja alle Tugenden befördert. Die Geschichte erweiset aber augenscheinlich, daß das Christenthum (oder was man dafür ausgab) dies keineswegs immer bewirkt, sondern oft ganz entgegengesetzte Bahnen eingeschlagen hat."

„Die Frauen sind in der Regel frömmer als die Männer, und die unbeschäftigten mehr, als die beschäftigten. In späteren Jahren treten gesellige Vergnügen und Liebschaften in den Hintergrund; wogegen die Priester, Interessen des Stolzes, Eigennutzes und der Eitelkeit, mit ihrer Religion zu verständigen und auszusöhnen wissen. — Ueberhaupt werden die Frauen, das ganze Leben hindurch, durch die Priesterschaft in Athem erhalten. (596.)"

„Reiche und unterrichtete Männer sind nicht eifrig für den Gottesdienst, (culte). Sie fügen sich darin weil es Gebrauch ist, die Regierung ihnen Priester liefert, die Gebräuche beobachtet, und es jetzt zum guten Ton gehört. (595—608.)"

In dieser Richtung entwickelt Broussais seine, mit dem herrschenden Systeme meist im Widerspruch stehenden, religiösen Ansichten. Wir können sie hier nicht umständlich vorlegen und noch weniger sprechen von Broussais Verhältniß zur gallschen Schädellehre und seiner Behandlung des Wahnsinns. Das Mitgetheilte wird hinreichen, die Fortdauer des Kampfes zwischen den philosophischen Schulen in Frankreich nachzuweisen. Gewiß würde Broussais sich noch viel schärfer und lebhafter ausgesprochen haben, wenn er die deutsche (jetzt fast verschollene) Naturphilosophie, mit ihren Bewunderern und Gegnern gekannt hätte.

Guizot sagt von Broussais (Mémoires, IV, 253): er hat in

seinem wissenschaftlichen Leben, das Schicksal mehr als eines großen Politikers gehabt. Er machte und verlor große Eroberungen, sah seinen Ruf wachsen und sinken, genoß die Volksgunst und lernte die Bitterkeit der Vernachlässigung kennen.

In dem 68. Bande der séances de l'académie des sciences morales et politiques, findet sich S. 111 ein Mémoire sur les origines d'une Philosophie nouvelle opposée au Spiritualisme. Hier ist keineswegs (wie man vermuthen sollte) die Rede von einem neuen Werke, hervorwachsend aus der alten Schule Condillac's und seiner Freunde; vielmehr sucht der Verfasser, Herr Caro, mit Ernst und Scharfsinn nachzuweisen, das neue, antispiritualistische, und zuletzt gott — lose System, sey das Hegels. Es ist hier nicht der Ort die Beweise vorzulegen und zu prüfen.

Vauvenargues (1715–1747)

war in der Jugend Officier, in späteren Zeiten ein ungewöhnlich ernster Freund der Wissenschaften. In Frankreich wurden seine schriftstellerischen Versuche sehr gelobt, in Deutschland wohl nur wenig gelesen. Dem Umfange und dem Werthe nach, mag seine Indroduction à la connaissance de l'esprit humain obenan stehen, obgleich sie auf philosophische Tiefe und Abrundung kaum begründeten Anspruch machen kann. Ich theile zur Probe den Abschnitt von der Liebe mit. (I, 156.)

„In der Liebe findet sich gewöhnlich viel Sympathie; das heißt eine Hinneigung, wo die Sinne den Knoten schürzen, ohne jedoch immer das Hauptinteresse zu spielen. Ja es ist nicht unmöglich daß es eine Liebe gebe, frei von aller Plumpheit (grossièreté). Dieselben Leidenschaften sind in den Menschen sehr verschieden. Derselbe Gegenstand kann aus verschiedenen Gründen gefallen. Ich nehme an, daß mehrere Männer einer Frau

anhangen: der eine liebt ihren Geist, der andere ihre Tugend, der dritte ihre Fehler u. s. w., ja es ist möglich daß Alle sie wegen Eigenschaften verehren, die sie gar nicht besitzt. So z. B. wenn man eine leichtsinnige Frau für tugendhaft hält. Unwichtig! Man hält fest an der Idee, die man sich von ihr macht; man liebt nur diese Idee und nicht die leichtsinnige Frau. Also ist es nicht der Gegenstand der Leidenschaften welcher sie herabwürdigt, oder veredelt, sondern die Art und Weise wie man den Gegenstand betrachtet. — Ich sehe täglich Männer umringt von Frauen die sie nie sprachen (so in der Messe, den Predigten u. s. w.) sie entscheiden sich aber nicht immer für die schönste, oder die ihnen so erscheint. Aus welchem Grunde? Weil jede Schönheit einen besonderen Charakter ausdrückt, und wir den vorziehen, welcher am meisten mit dem unseren übereinstimmt. Also bestimmt uns der Charakter und wir suchen die Seele. Was in die Sinne fällt, gefällt uns also nur, als ein Bild des ihnen Verborgenen, und das Seelische berührt uns am meisten. Die Seele aber ist nicht den Sinnen, sondern dem Geiste angenehm."

Eine Reihe von Beurtheilungen berühmter Schriftsteller, ist zum Theil sehr lobend (Bossuet, Racine), theils strenger. So sagt Vauvenargues: „Corneille fällt zu oft in den Fehler, Prahlerei (ostentation) für Hoheit, und Deklamation für Beredsamkeit zu halten. Er glaubte den Helden einen Charakter zu geben, der über die Natur hinausgehe. Gebohren in einem Jahrhundert der Ziererei, konnte er nicht den richtigen Geschmack besitzen. Dies zeigt sich auch in der Wahl seiner Muster, der Spanier und Lateiner. Ihren Schwulst, ihre gigantische Kraft zieht er vor einer edlerern und rührendern Einfachheit der griechischen Dichter. (I, 283.)"

Unter einer sehr großen Zahl von kurzen Aussprüchen und Bemerkungen Vauvenargues, finden sich viele unbedeutende und halbwahre. Es folgen hier einige, welche zu den vorzüglicheren gehören dürften.

„Es ist ein großes Zeichen der Mittelmäßigkeit, immer nur

mäßig zu loben. (12.) — Unvermeidliche Uebel sind Naturgesetze. (26.) — Etliche Schriftsteller behandeln die Moral, wie man die neuere Baukunst behandelt: vor allen Dingen trachtet man nach Bequemlichkeit. (29.) — Es ist ein Beweis der Kleinheit des Geistes, stets das Achtungswerthe vom Liebenswerthen zu unterscheiden. Große Seelen lieben natürlich das, was ihrer Achtung würdig ist. (43.) — Wir schmeicheln uns thörichterweise Andere von dem zu überzeugen, was wir selbst nicht glauben. (113.) — Festigkeit, oder Schwäche beim Sterben, hängt ab von der letzten Krankheit. (137.) — Wir zanken mit den Unglücklichen, um uns davon zu entbinden sie zu beklagen. (172.) — Wer zum Gehorchen gebohren ward, gehorcht auch auf dem Throne. (182.) — Ein Mensch der gefräßig ist und schlecht verdaut, ist vielleicht ein treues Gegenbild des geistigen Charakters der meisten Gelehrten. (216.) — Die Gleichheit ist kein Gesetz der Natur; sie bildet nichts Gleiches. Ihr Hauptgesetz ist Unterordnung und Abhängigkeit. (227.) — Geduld, ist die Kunst zu hoffen. (251.) — Was wir einen glänzenden Gedanken nennen, ist gewöhnlich nur ein verfänglicher Ausdruck, welcher mit Hülfe von ein wenig Wahrheit, uns einen Irrthum aufbringt, der uns in Erstaunen setzt. (273.) — Die da nach uns kommen, werden vielleicht mehr wissen als wir, und sich deshalb für geistreicher halten; aber werden sie glücklicher und weiser seyn? Wir selbst wissen viel, sind wir darum besser als unsere Väter, die so wenig wußten? (538.) — Welches auch die Vortheile der Jugend gewöhnlich sein mögen; ein junger Mann ist den Weibern nicht eher willkommen, bis sie einen Gecken aus ihm gemacht haben. (359.) — Der Muth ist die Leuchte im Unglück. (381.) — Haß der Schwachen ist nicht so gefährlich, als ihre Freundschaft. (476.) — Man ist noch weit entfernt zu gefallen, wenn man nichts besitzt als Geist (esprit). (513.) — Der Geist schützt uns nicht gegen die Thorheit unserer Launen. (514.) — Verzweiflung ist der größte unserer Irrthümer. (515.) — Wir haben nicht Selbstliebe genug, um die Verachtung Anderer gering zu schätzen. (541.) — Wir sind geneigter

die (oft eingebildeten) Widersprüche und sonstige Fehler eines Schriftstellers zu bemerken, als seine (wahren oder falschen) Ansichten zu benutzen. (607.)"

Vauvenargues hat mehrere philosophisch-religiöse Aufsätze geschrieben (z. B. über Freiheit, Nothwendigkeit, Glauben); wir können aber um so weniger auf deren nähere Prüfung eingehen, da man Zweifel erhoben hat ob er darin seine wahre Ueberzeugung darlegte, oder nur zur Uebung fremde Ansichten entwickelte. — Es zeigt Schwierigkeiten Vauvenargues in das gewöhnliche Fachwerk von Philosophen, Schöngeistern u. s. w. einzureihen; seine Eigenthümlichkeit aber verdient, ihm (ohne Rücksicht auf Eintheilungsmethoden und Zeitrechnung) hier eine Stelle einzuräumen.

Carl Bonnet (1720—1793),

ein gebohrner Genfer, war ein sorgfältiger, scharfsinniger und deshalb mit Recht berühmter Naturforscher. Dieses Forschen führte ihn aber nicht zu dem damals herrschenden Materialismus, sondern zur Religion und zu Gott, und seine Darstellung steigerte sich zuweilen bis zu dem, was man wohl einen blühenden Styl nennt. Zur näheren Charakterisirung des Mannes dienen folgende, seiner Contemplation de la nature entnommene Stellen.

„Zwischen der niedrigsten und höchsten Stufe körperlicher und geistiger Vollkommenheit, liegen fast unzählige mittlere Grade. Eine allgemeine, universelle Kette verbindet alle Wesen, alle Welten, umfaßt alle Sphären. Nur Einer steht außerhalb dieser Kette, der, welcher sie erschuf. Eine dichte Wolke verdeckt uns aber die schönsten Theile dieser unermeßlichen Kette; wir sehen nur einige Glieder, übel verbunden, unterbrochen, und in einer von der natürlichen, verschiedenen Ordnung. Sie schlängelt sich an der Oberfläche unseres Erdballs, dringt in sein Inneres und in den Abgrund des Meeres, steigt auf in die

Atmosphäre, durchfliegt die himmlischen Räume, und wird uns nur sichtbar durch den Glanz des Lichtes den sie hie und da auswirft. Aber so unvollkommen auch unsere Kenntniß von der Kette der Wesen ist, reicht sie doch hin uns die erhabensten Gedanken zu geben, von dem prachtvollen Fortschritt und der Mannigfaltigkeit, die in dem Universum herrscht. (Oeuvres, IV, 1, 34.)"

„Hat Gott so viel Arten von Seelen geschaffen, als Arten von Thieren? Oder giebt er unter den Thieren nur eine Art von Seele, lediglich verändert durch die Verschiedenheit der Organisation? Diese Frage bleibt ein undurchdringliches Geheimniß. (123.) — An der Spitze der Stufenleiter auf Erden steht der Mensch, das Meisterstück der irdischen Schöpfung. Beobachter der Werke des Allmächtigen, eure Bewunderung erschöpft sich beim Anblick dieser erstaunlichen Schöpfung. Durchdrungen von dem Adel des Gegenstandes, möchtet ihr alle Schönheiten desselben stark schildern; aber euer, zu schwacher Pinsel, entspricht nicht der Lebhaftigkeit eurer Auffassung. (124.)"

„Vor Allem glänzt die menschliche Vernunft bei der Gründung geselliger, politischer Vereine. Da werden Tugend, Ehre, Furcht und Interesse (verschieden behandelt und verbunden) die Quellen von Friede, Glück und Ordnung. Nun keimen und entwickeln sich Talente aller Art. Es blühen die mechanischen und die freien Künste. Es entstehen Dichter, Redner, Geschichtschreiber, Aerzte, Rechtsgelehrte, Theologen. Da bilden sich diese edelen Seelen, diese tapferen Krieger, diese großen Feldherrn, die festesten Stützen des Staates. Da vervollkommnet sich die Freundschaft, diese treue Begleiterinn im Leben, dieser Trost im Leiden, diese Würze unserer Freuden. (128.) — Der letzte Beweis der Größe des Menschen und seiner Erhabenheit über die Thiere, ist der Zusammenhang in welchen er durch die Religion mit dem Schöpfer tritt. In Folge der ausgezeichneten Fähigkeiten, mit welchen der Mensch begabt ist, hat Gott ihn gewürdigt seiner Offenbarung und Leitung; er führt ihn, wie an der Hand, in die Wege des Glücks. Die verschiedenen Ge-

setze, welche er von der höchsten Weisheit erhalten hat, sind die großen Fackeln, welche in Zwischenräumen an dem Wege stehen, der durch die Zeit zur Ewigkeit führt. Erleuchtet durch dies himmlische Licht, geht der Mensch vorwärts in der ihm eröffneten, glorreichen Laufbahn; schon ergreift er die Krone des Lebens und schmückt damit sein unsterbliches Haupt. (129.)" —

„Bewohner der Erde! die ihr eine Vernunft erhalten habt, welche sich von dem Daseyn anderer Welten überzeugen kann; werdet ihr eure Schritte nie dahin lenken? Das unendlich gütige Wesen das sie euch in der Ferne zeigt, wird es euch den Eintritt für immer verweigern? Nein, berufen dereinst einen Platz unter den himmlischen Herrschern (hiérarchies) einzunehmen, werdet ihr, wie sie, von Planeten zu Planeten fliegen, ewig von Vollkommenheit zu Vollkommenheit fortschreiten; jeder Augenblick eures Daseyns wird durch die Erwerbung neuer Kenntnisse ausgezeichnet seyn. (136.)"

„Die Verbindung der Seele und des Körpers, ist die Quelle der fruchtbarsten und wunderbarsten Harmonie in der Natur. Eine Substanz ohne Ausdehnung, Festigkeit, Gestalt, ist verbunden mit einer ausgedehnten, festen, gestalteten. Eine Substanz welche denkt und ein Prinzip des Handelns in sich trägt, ist vereint mit einer Substanz welche nicht denkt und von Natur gleichgültig ist gegen Ruhe und Bewegung. Aus dieser Verbindung entspringt eine gegenseitige Einwirkung, ein starkes Handeln und Gegenstreben, worin das Leben beseelter, organischer Wesen besteht. (144.)"

Benjamin Constant,

ist nicht bloß als Schriftsteller merkwürdig, sondern hat auch in den späteren Jahren der französischen Revolution eine bedeutende politische Rolle gespielt. Besonders in letzter Hinsicht sagt Guizot in seinen Denkwürdigkeiten Folgendes von ihm (II, 143):

„Benjamin Constant starb den 8. December 1830. Ein

Mann sehr mannigfachen Geistes, beweglich, umfassend, klar, pikant, ausgezeichnet in Gesprächen und Flugschriften; aber ein skeptischer und spöttischer Sophist, ohne Ueberzeugung, rücksichtslos, aus Langerweile erloschenen Leidenschaften ergeben, einzig beschäftigt für eine abgestumpfte (blasée) Seele und ein verbrauchtes Leben, einigen Zeitvertreib und einiges Anziehende aufzufinden. Er hatte von der neuen Regierung Aemter, Ehren, Gunst, und ein bedeutendes Gehalt empfangen. Der König Louis Philipp hatte ihm aus seiner Chatulle 200,000 Franken geschenkt, in der Hoffnung dadurch seiner sehr bedrängten Lage ein Ende zu machen. Deßungeachtet ließ sich Constant immer mehr und mehr ein mit der Opposition, und zwar mit der unwürdigsten, auf feine Weise den revolutionnären und bei der Menge beliebten Leidenschaften zu schmeicheln. In allen Formen und Graden machte er der Presse unaufhörlich den Hof. — Es gelang ihm jedoch weder seine Vermögensumstände, noch seine Seele zu erheben, er blieb zu Grunde gerichtet und entmuthigt."

Es ist nicht unser Zweck hier zu sprechen von Constant's politischer Laufbahn, von seinem Haushalte, von seinem Verhältniß zu den Frauen u. s. w., sondern lediglich von ihm als Schriftsteller, oder vielmehr von seinem Hauptwerke: de la Religion, considérée dans sa source, ses formes et ses développemens, 5 Bände. Constant entwickelt die religiösen Verhältnisse bei den rohen und gebildeten Völkern der alten Welt (mit Ausnahme der Römer), sondert den angebohrnen religiösen Sinn, von den, nach Verhältniß der Bildung mannigfaltigen Formen, spricht von Macht, Nutzen und Schaden der Priester, Nothwendigkeit religiöser Fortschritte u. s. w. Er steht an anderer Stelle als die materialistische und theologisirende Schule französischer Philosophie, und unterscheidet sich von dem poetisirenden Chateaubriand. Statt eines, in der Kürze fast unmöglichen Auszugs des langen Werkes, geben wir eine Reihe charakteristischer Stellen.

„Alles was in der Tiefe unseres Geistes vorgeht, ist unerklärlich, und wenn ihr stets mathematische Beweise verlangt,

werdet ihr nur verneinende Ergebnisse bekommen. (I, XXVII.) — Es gibt Zeiten wo die Tugenden ebenso herabsinken, wie die Fähigkeiten. Sie verlieren den Ring, welcher ihren himmlischen Ursprung bezeugt. (XXXIII.) — Jeder hält sich für den alleinigen Mittelpunkt. Alsdann sind Alle vereinzelt: wo aber Alle vereinzelt sind bleibt nur Staub, welchen einbrechende Stürme in Koth verwandeln. (XXXVII.) — Alle Systeme lassen sich auf zwei zurückführen. Das eine giebt uns das Interesse zum Führer und das Wohlseyn zum Ziel; das andere bezweckt unsere Vervollkommnung und giebt uns zum Führer das innere Gefühl (sentiment), die Selbstentsagung und die Fähigkeit sich aufzuopfern. (XXXIX.) — Das religiöse Gefühl ist eine allgemeine Grundeigenschaft der menschlichen Natur. Die wilden Horden, die barbarischen Stämme, die Völker welche auf der Höhe geselliger Bildung stehen, die welche an veralteter Bildung erkrankt sind; — Alle fühlen die Macht dieses unzerstörbaren Gefühls. (I, 3.)"

„Oft ward die Religion entstellt. Man verfolgte den Menschen bis in den letzten Zufluchtsort, dieses Allerheiligste seines Daseyns. Die Verfolgung treibt zum Aufruhr. Es lebt in uns eine Kraft, die sich jeder geistigen Beschränkung widersetzt. (10.) — Die Religion ist keine Entdeckung des gebildeten Menschen, welche dem Unwissenden fremd wäre; noch ein Irrthum des unwissenden Menschen, von dem ihn der gebildete befreien müßte. Wohl aber muß man das Wesen (le fond), von den Formen, das religiöse Gefühl, von religiösen Einrichtungen unterscheiden. (25.) — Die natürlich entstehende Form ist gut und nützlich; sie wird erst verderblich wenn Einzelne, oder ganze Kasten sich derselben bemächtigen um ihre Dauer unnatürlich zu verlängern. Mithin ist das W e s e n stets dasselbe, unbeweglich, ewig; die F o r m e n hingegen veränderlich und vorübergehend. (26.)" —

„Nicht Erfolge und Triumphe, nicht eine unterjochte Welt, nicht die bürgerlichen Einrichtungen welche er gründete und die Gesetze welche er verkündete, nicht befriedigte Bedürfnisse, nicht

die Mannigfaltigkeit der Vergnügungen genügt der Seele des Menschen. Ein anderes Streben erhebt sich unaufhörlich in ihm und verlangt etwas Höheres. (29.)" —

„Der unduldsame Mensch verfolgt Meinungen, welche den seinigen widersprechen, als wenn das Daseyn jener, die Wahrheiten schwächte, die er liebt; — so daß die Unduldsamkeit welche man dem Stolze zuschreibt, vielmehr aus Mißtrauen gegen sich selbst und einer Art von Verzagtheit entspringt. (41.) — Ist eine religiöse Form eingeführt, und die Bildung erhebt sich über dieselbe hinaus, so offenbart sich Ungläubigkeit, mit immer steigender Kühnheit. Dies erweisen Griechenland, Rom und das heutige Europa. (43.) — Es giebt Zeiten wo es unmöglich ist Zweifel auszustreuen, und andere wo es möglich ist Ueberzeugungen festzuhalten. (44.) — Wo das religiöse Gefühl die Form beherrscht, übt es auf dieselbe eine heilende, herstellende Gewalt. (65.)" —

„In Frankreich ist die Religion stets auf eine parteiische oft oberflächliche Weise behandelt worden. [1]) Abwechselnd vertheidigt mit boshafter und feindlicher Pedanterie, und angegriffen mit urtheilsloser Heftigkeit. (118.) — Wir Franzosen besitzen eine gewisse Selbstzufriedenheit, welche uns glauben läßt daß wir bei der Vollkommenheit angelangt sind, daß das menschliche Geschlecht stehen bleibe und uns bewundere. (125.) — In England ist die Religion eine Sache der Dogmatik, unzugänglich für jede freie und unparteiische Prüfung. (119.) — Die deutschen Reformatoren verkündeten die Freiheit der Meinungen in Sachen des Cultus. Vermöge einer thörichten und grausamen Inconsequenz (deren sich die ersten Führer auch schon schuldig machten) zürnten sie über die Schranken, welche die römische Kirche feststellen wollte, hielten sich aber für berechtigt nicht minder willkürliche anzuordnen. Sie forderten Freiheit für sich, und versagten sie ihren Gegnern. Sie deklamirten wider die

1) Vergleiche Bonald.

Ungerechtigkeit und das Lächerliche der Unduldsamkeit, und bedienten sich selbst derselben. (126.)"

„Die geistliche Gewalt war verschieden in Form, Ausdehnung und Macht, in der Regel aber den Fortschritten und dem Glücke der Massen zuwider: denn Fortschritt und Glück führt zur Unabhängigkeit. (II, 280, 282.) Der Sieg, den die Griechen über die priesterlichen Körperschaften davontrugen (welche alle anderen Länder unterdrückten), ist das Signal der hohen Bestimmung gewesen, welche ein wohlthätiger Schöpfer den Menschen zuerkannte. (468.) Das Interesse jeder priesterlichen Körperschaft verlangt, daß die Religion unbeweglich, stationair sey. (III, 180.) Diese Forderung hat (wie auch die Lehre sey) dieselben Folgen. Die Katholiken sind unversöhnlich gegen die Protestanten, die Protestanten gegen die Socinianer, und diese würden nicht nachsichtiger gegen diejenigen seyn, welche die menschliche Sendung ihres Propheten läugneten, wie sie dessen Gottheit läugnen. (192.) Der Kardinal von Lothringen ließ Coligni umbringen; Calvin (den der Kardinal hätte verbrennen lassen) ließ Servet verbrennen!"

„Es ist ein schwerer Irrthum daß die Religion unverändert bleiben müsse; die Fähigkeit des Fortschreitens ist ein, auch hier zur Anwendung kommendes Gesetz der menschlichen Natur. (200.) Wir sollen zu jeder Zeit die religiöse Freiheit fordern, unbegränzt, unendlich, persönlich; sie wird die Religion mit einer unüberwindlichen Kraft umgeben, und ihre Vervollkommnung genügend verbürgen. Sie wird die religiösen Formen vermehren, und jede spätere wird gereinigter sein, als die frühere. (207.)"

Wie man auch von Constant's Werke denke, im Verhältniß zu Volney und Dupuis, zeigt es einen bedeutenden Fortschritt.

Ernst Renan.

Schon viele Jahre ehe Renan sein Leben Jesu schrieb, hatte er sich durch mehrere gelehrte und scharfsinnige Werke ausge-

zeichnet, so durch: *Averroès* et l'Averroisme, essai historique. Da die Meisten der jetzt über Renan Aburtheilenden dieses Werk nicht kennen, scheint es gerathen darüber einige Worte zu sagen. Auch darf ich wiederholen daß der auf diesem Boden oft ausgesprochene Tadel über die Ungründlichkeit und Oberflächlichkeit der Franzosen durchaus ungegründet ist. Wir besitzen von ihnen treffliche neuere Werke über Aristoteles, die Alexandriner, und mehre Scholastiker, so über Abälard und Albert den Großen.

Es ist hier nicht der Ort eine Uebersicht der gesammten arabischen, oder auch nur der Philosophie des Averroes (1120—1198) zu geben, sondern einzelne Aeußerungen, möglichst mit den Worten Renan's mitzutheilen, welche sowohl diesen, als jene Araber charakterisiren.

„Wir dürfen (sagt Renan) bei den semitischen Völkern keine philosophischen Belehrungen suchen. Durch ein eigenthümliches Schicksal hat diese Rasse ihren religiösen Schöpfungen einen erhabenen Charakter der Eigenthümlichkeit (originalité) aufgeprägt, aber nicht den kleinsten Versuch der Analyse und einer einheimischen Philosophie zu Stande gebracht. Die Erforschung der Wahrheit, (denkend, unabhängig, streng, muthig) scheint der Antheil der indoeuropäischen Rasse zu seyn, welche von dem innersten Indien, bis zu dem äußersten Abend und Norden, seit den ältesten Zeiten bis auf den heutigen Tag gesucht hat, Gott, den Menschen und die Welt vernünftig (rationalistisch) zu erklären. Bei den Semiten hingegen, war die Philosophie immer nur eine äußerliche, unfruchtbare Anleihe, eine gemachte Nachahmung der griechischen Philosophie. (III.)"

„Das Volk hat nie die Weisen geliebt: es erträgt noch weniger die Aristokratie der Vernunft, als die der Geburt und des Glücks. Hiemit steht in Verbindung daß Almansur in Cordova, Ximenes in Granada und Zumaraga in Mexiko unzählige Bücher und Denkmale der Wissenschaft verbrennen ließen. (4, 5.) Ebenso war es Haß der Eiferer, welcher veranlaßte daß Averroes in den späteren Jahren seines Lebens in Ungnade fiel und von Cordova verwiesen ward. (18.) — Gegen das Ende des zwölften

Jahrhunderts, ist ein Krieg gegen die Philosophie in der ganzen muhamedanischen Welt organisirt. Eine theologische Reaktion, der ähnlich, welche nach der Kirchenversammlung von Trident in der lateinischen Kirche stattfand, wo man sich bestrebte den verlohrnen Boden wieder zu gewinnen durch Schlußfolgen (Argumentationen) und durch Gewalt. Der Islam (gleichwie so viele große, religiöse Schöpfungen) hat sich stets gestärkt indem er von seinen Bekennern einen immer unbedingteren Glauben forderte und erlangte. Die meisten der Begleiter Muhameds glaubten kaum an seine übernatürliche Sendung, und in den ersten sechs Jahrhunderten des Islamismus steigerte sich der Unglaube bis zu den äußersten Gränzen. In spätern Jahrhunderten dagegen keine Spur eines Zweifels, kein Widerspruch. Es erfuhr der Islamismus, was der Katholicismus in Spanien, ja was in ganz Europa eingetreten wäre, wenn die Reaktion am Ende des 16. und dem Anfange des 17. Jahrhunderts, alle vernünftige Entwickelung erstickt hätte. (20—23.)"

„Merkwürdig ist es, daß die Verfolgungen der Philosophie und der Wissenschaft (im muhamedanischen Spanien) dem Volke sehr angenehm waren, und daß sich die gebildetsten Fürsten (ungeachtet ihrer persönlichen Neigungen) dazu fortreißen ließen, um beliebt, populair zu werden. (27.)"

„Averroes (st. 1206?) war kein schaffender Geist ersten Ranges, aber gelehrt nach allen Richtungen und ein merkwürdiger Erläuterer des Aristoteles. Nacheinander hoch geehrt, dann viel bestritten, endlich vernachläßigt, ja fast vergessen. Lange galt er für den Stellvertreter der ganzen arabischen Philosophie, für den Erfinder von Lehren, die er nur vollständiger entwickelt hatte. (66.) Die Philosophie ist überhaupt nur eine Nebensache, eine Episode in der Ausbildung des arabischen Geistes. Die wahre philosophische Bewegung des Islamismus, findet sich bei den theologischen Sekten. (67.) So sehr die Araber ihren volksthümlichen Charakter aufgeprägt haben ihren religiösen Schöpfungen, ihrer Dichtkunst und Baukunst, ihren religiösen Sekten; so wenig Ursprüngliches, Originelles, zeigen

sie bei ihrem Versuche die griechische Philosophie fortzusetzen. Eingeschlossen, wie alle semitischen Völker in dem engen Kreise der Lyrik und des Prophetenthums, haben die Einwohner der arabischen Halbinsel nie die geringste Idee von dem gehabt was man Wissenschaft, oder Rationalismus nennen kann. Ja bei allen Muselmännern ist die Philosophie immer ein fremder Eindringling geblieben, ein Versuch mißlungen und ohne Folgen für die geistige Erziehung der Völker des Morgenlandes. (69.) Selbst geistreiche Männer (wie Gazali) geriethen, durch den Skepticismus hindurch, in die Mystik, und behaupteten: nur wenn man dem Gebrauche der Vernunft entsage, könne man zur Vollkommenheit gelangen. (73—75.) Schon sehr früh entstanden Streitigkeiten über die Lehre Muhameds; so z. B. über Freiheit und Vorherbestimmung und die Eigenschaften Gottes. Vor Allem bekämpfte man die christliche Lehre von der Dreieinheit und der Menschwerdung. Man wiederholte: Gott hat keinen Sohn, Gott hat keine Mutter, Gott zeugt nicht, Gott ist nicht erzeugt. (77.)"

„Eine freisinnige und vernünftige Theologie, wie die der Motazeliten (Dissidenten) vereinigte, auf eine Zeit lang, die gemäßigten Geister, und stellte im Islam etwa das dar, was Schleiermacher unter den Protestanten. Jene lehrten: Die Offenbarung ist ein natürliches Erzeugniß der menschlichen Fähigkeiten; die zum Heile (zur Seligkeit) nöthigen Lehren, gehören zum Bereiche (ressort) der Vernunft. Zu allen Zeiten, selbst vor der Offenbarung, reichte die Vernunft hin, sie kennen zu lernen. (79.)"

„Averroes schreibt: Sowie der an Gift gewöhnte Mensch, es ohne Schaden nehmen kann, so läßt Gewohnheit die fremdartigsten, wunderlichsten Meinungen annehmen. Nun aber bilden sich die Meinungen der Menge, lediglich durch Gewohnheit; sie glaubt nur, was sie unaufhörlich wiederholen hört. Deshalb ist ihr Glaube stärker, als der des Philosophen; oft wird diesem, jenem aber nicht widersprochen. (130.)"

Ein anderes, bedeutendes Werk Renan's sind seine *Études*

d'Histoire religieuse, von denen 1858 die dritte Auflage erschien. Sie sind (wie alle seine Werke) gut geschrieben und zeigen den äußerst löblichen Vorzug, daß sie zu geistiger Thätigkeit, zum Denken, lebhaft anregen. Die schwierige Frage: wie sich die hier entwickelten Ansichten zu denen im Leben Jesu verhalten, darf ich zur Seite lassen, um sogleich einige Aeußerungen der umständlichen Vorrede mitzutheilen.

„Ich kann (bemerkt Renan) nicht sagen, daß ich diese Aufsätze jetzt so schreiben würde, wie es vor Jahren geschehen ist; indeß unterzeichne ich sie ohne Bedenken, da sie nichts enthalten was mir der Wahrheit zuwider zu seyn scheint. — Doch hat uns der theologische Dogmatismus zu einem so engen Begriff der Wahrheit geführt, daß jeder, welcher nicht als unwiderlegbarer Doktor auftritt, Gefahr läuft sich alles Vertrauens seiner Leser zu berauben. (III.) — Die Religionen (gleichwie alle Mächte, die sich einen göttlichen Ursprung beilegen) halten jeden, selbst ehrfurchtsvollen Ausdruck einer Abweichung, für Feindschaft und sehen Feinde in allen denen, welche ihnen gegenüber, von den einfachsten Rechten der Vernunft Gebrauch machen. (VII.)"

„Die Geschichte der Menschheit ist für mich ein großes Ganzes, wo Alles wesentlich ungleich und verschieden erscheint. Dennoch unterliegt Alles derselben Ordnung, entsteht aus denselben Ursachen, gehorcht denselben Gesetzen. (XII.) — In der Religion erbaut sich jeder einen Schutz nach seinem Maaße und seinen Bedürfnissen. Die Hand zu legen an dies innerste Werk der Fähigkeiten eines jeden, ist gefährlich und vermessen; denn niemand hat das Recht so tief in das Bewußtseyn Anderer einzudringen, daß er Nebensache von der Hauptsache unterscheiden könnte. Indem man für überflüßig gehaltenen Glauben austilgen will, geräth man in Gefahr, die wesentlichen Organe des religiösen Lebens und der Sittlichkeit zu verletzen. Handelt es sich von hoher wissenschaftlicher und philosophischer Bildung, so ist jede Propaganda unpassend, und die trefflichste geistige Zucht, unvorbereiteten Personen auferlegt, hat nur schlechte Wirkungen. (XIII.)"

„Was in einer Lehre kleinlich, oder selbst gefährlich erscheint, ist für das Volk nicht vorhanden, auch ist die Kritik nicht dessen Beruf. Darum hat Aberglaube, der uns bei dem gebildeten Menschen mißfällt, Reiz für das Volk. Der einfache Glaube ist der wahre, und ich würde untröstlich seyn wenn meine Schriften jemals den naiven Seelen Anstoß gäben, die in jenem Geiste anbeten. Sie sind geschützt durch ihre Unwissenheit, keine Schwierigkeit erreicht sie; es ist ein Vorrecht des Gefühls unverwundbar zu seyn, und mit Gift spielen zu können, ohne davon verletzt zu werden. Bisweilen wirft man der Philosophie vor, daß sie in Hinsicht auf religiöse Fähigkeit, eine stolze Trennung der Menschen aufstelle; in Wahrheit liegt hierin kein anmaßliches Unrecht gegen die große Menge. Denn die Wissenschaft ist allerdings nicht für Alle gemacht: sie erfordert eine lange, geistige Erziehung, Jahre des Studiums, und lange Gewöhnungen der Seele, zu denen nur wenige Menschen fähig sind. (XVII.)"

„Mögen die Religionen sich für unangreifbar erklären, weil sie sonst bei ihren Anhängern nicht die Ehrfurcht finden würden, deren sie bedürfen; sie sollen aber von der Wissenschaft nicht verlangen, daß sie sich einer unwissenschaftlichen Censur unterwerfe. (XXII.) — Sobald man Gegenstände berührt, die mit dem Glauben gewisser Menschen zusammenhangen, ist man Mißverständnissen ausgesetzt: aber alles scharfe Denken wäre untersagt, sobald man verpflichtet wäre das Widersinnige zu errathen, auf welches vorurtheilsvolle Leute gerathen können, wenn sie Sachen lesen, die sie nicht verstehen und begreifen. (XXIV.)"

Der erste Aufsatz handelt von den Religionen des Alterthums und erweiset daß Renan mit den hierauf bezüglichen Forschungen, insbesondere der Deutschen (Creuzer, Voß, Lobeck, O. Müller u. A.) genau bekannt ist, und sie mit großer Achtung behandelt, ohne jedoch ihre Irrthümer zu verschweigen, oder zu beschönigen. So sagt er z. B.:

„Creuzer hat alle Fehler seiner alexandrinischen Meister, symbolische Uebertreibungen und Vorliebe für das Mystische. —

Ihm erscheint das Heidenthum fast nur in mystischer und philosophischer Gestalt. Es ist ein schwerer Irrthum vorauszusetzen, daß die Menschheit in den ältesten Zeiten Symbole aufgesucht habe um damit Dogmen, Lehren zu überdecken, mit bestimmter Unterscheidung des Symbols und des Dogmas. Eben so wenig war Griechenland ursprünglich ein Priesterland mit hierarchischen Einrichtungen und einem aus dem Morgenlande angenommenen Monotheismus. Voß, der Protestant und Rationalist, sah in Creuzer's Werke, eine gefährliche Hinneigung zum Mysticismus, welcher damals in Deutschland aufkeimte. (14, 25—32.)"

„Ich gestehe, daß ich den Versuch Julian's, das Heidenthum herzustellen nur wenig bewundere. So sehr mir die ursprüngliche Mythologie, in ihrer Naivität schön und liebenswürdig erscheint, so sehr war dies neue Heidenthum, diese Religion der Archäologen und Sophisten, albern und unbedeutend. (60.) — Andererseits war die Polemik, welcher das Heidenthum unterlag, plump, heftig, unaufrichtig, — wie jede Polemik. (62.) — Das große, freisinnige Leben in den schönen Zeiten des Alterthums, ward unmöglich von dem Tage an (dennoch sey er gesegnet) wo der Sklave betrachtet wurde, als ein des eigenen Verdienstes und der Religion fähiges Wesen. Die Götter des Olymps sind nur für die freien Menschen; keine Falte auf ihrer Stirn, keine Spur von Traurigkeit; die menschliche Natur immer aufgefaßt von ihrer edelen Seite, keine Rücksicht auf den Schmerz. Die Leidenden verlangen aber daß ihre Götter mit ihnen leiden. Deshalb hat (so lange es Leiden in der Welt giebt) das Christenthum einen Grund des Daseyns, und hier liegt das Geheimniß des göttlichen Paradoxons; glücklich sind, die da weinen. (69.)"

Die zweite Abhandlung bespricht die Geschichte und die Eigenthümlichkeiten des Volkes Israel. Als Hauptberuf, als Mission desselben, wird hervorgehoben die Erhaltung der Lehre von dem einigen Gotte, vom Monotheismus. Es wird nachgewiesen wie die Vorzüge und Mängel der Juden hiemit in der engsten Verbindung stehen. Folgende Stellen dienen zur näheren Erläuterung.

„Arabien war stets das Bollwerk des Monotheismus. Die Natur spielt keine Rolle in den semitischen Religionen und es giebt keine Mannigfaltigkeit im Monotheismus. (67.) — Den indisch-europäischen Völkern gehören fast alle großen (kriegerischen, politischen, wissenschaftlichen) Bewegungen in der Weltgeschichte; den semitischen Völkern hingegen, die religiösen Bewegungen. — Die Unduldsamkeit der letzteren, ist nothwendige Folge ihres Monotheismus. Dieser ist jedoch der Grundstein der Einheit und des Fortschritts in der Menschheit. Hinsichtlich aller anderen weltlichen Bestrebungen, sind die Semiten nicht über die Mittelmäßigkeit hinaus gekommen: sie haben nie die Bildung, die Civilisation, in dem Sinne begriffen, den wir diesem Worte beilegen. (85—88.) — David ist das volle Bild aller guten und bösen Eigenschaften eines Semiten. Religion und Moral stehen hier nur in einem sehr losen Verbande. (97.)"

„Das Prophetenthum ist oft nicht bloß den Königen feindlich, sondern auch dem Priesterthume. Der Prophet hat seine Sendung lediglich von Gott. Er hat eine, bei keinem anderen Volke ähnlich vorkommende Macht, eine Art von begeistertem, inspirirten Tribunate, geweiht der Erhaltung alter Ideen und alter Rechte. Ihre Politik erscheint eng und dem Fortschritte zuwider; aber es ist die wahre Politik Israels. Die Erhaltung des Monotheismus fordert weder Ausdehnung, noch Mannigfaltigkeit des Geistes, wohl aber eine unbeugsame Beharrlichkeit. (104—106.) Dennoch verdienen die biblischen Schriften, in ihrer Art auch den Beinamen des classischen. Unter allen morgenländischen Völkern hat Israel allein das Vorrecht gehabt, für die ganze Welt zu schreiben. Die Litteraturen des Orients können, im Allgemeinen, nur von Gelehrten gelesen und gewürdigt werden; die Bibel hingegen ist das allgemeine Lesebuch für Millionen. — Dennoch hatten die Deutschen Recht, als sie zuerst die Geschichte des jüdischen Volks wie jede andere behandelten; nicht nach vorausgesetzten theologischen Ansichten, sondern nach den Grundsätzen der Kritik und Grammatik. (75, 76.)"

Die nächstfolgende Abhandlung: „über die kritischen Ge-

schichtschreiber Jesu", gäbe eine anziehende Veranlassung zu prüfen, ob und in wiefern Renan seine früheren Ansichten beibehalten, geändert, berichtigt, oder (wie Einige vielleicht glauben) verschlechtert habe. Wir können jedoch hierauf nicht eingehen. Es genügt einiges Charakteristische auszuheben.

„Erforscht man den Gang der neuern Kritik seit Herstellung der Wissenschaften, so ergiebt sich ein steter, regelmäßiger Fortschritt, wodurch der Aberglaube unvollständiger Wissenschaft, durch wahrere Bilder der Vergangenheit widerlegt ward. Der falsche, oder verfälschte Aristoteles der Araber und des Mittelalters, machte dem ächten Aristoteles der Hellenisten Platz. Platon, von den Florentinern wie das Evangelinm gepredigt, mußte sich mit dem Range eines Philosophen begnügen u. s. w. Den menschlichen Geist auf dieser Bahn anhalten wollen, ist unmöglich. (135, 137.)"

Renan kennt die Schriften der deutschen Kritiker und Historiker sehr genau und läßt ihnen eine achtungsvolle Würdigung zu Theil werden (148), bemerkt jedoch im Allgemeinen: „Auf dem Wege der Spekulation halten die Deutschen nie inne; sie überschreiten bei Anwendung ihrer Theorien, fast immer das richtige Maaß. (153.) Irrthümer, in welche große Kritiker (wie Strauß und Wolf) vielleicht verfallen sind, kann man für fruchtbar halten und für förderlich zur Entdeckung der Wahrheit. (154.) Indessen hebt Strauß den Begriff der Mythen zu sehr, und die Persönlichkeit Christi zu wenig hervor. (164, 165.) — Wenn man leichten und oberflächlichen Personen erlaubte, sich die Erbschaft eines großen Geistes anzueignen, so wäre dies eine Begünstigung der Mittelmäßigkeit. Und doch läßt sich Deutschland oft diesen Fehler zu Schulden kommen. Nach dem Erscheinen eines großen Werkes der Philosophie, oder Wissenschaft, bricht jedesmal ein Schwarm von Kritikern hervor, welche behaupten dasselbe zu übertreffen, während sie oft nur widersprechen und verfälschen. (182.)"

„Eine Geschichte der Philosophie wo Plato einen Band füllt, müßte Christus zwei Bände weihen, und doch wird dieser oft

gar nicht erwähnt. (196.) — Streit zwischen Personen, die an das Uebernatürliche glauben, und die nicht daran glauben, bleibt unfruchtbar. Nicht aus einzelnen Schlußfolgen (Raisonnements), sondern aus der neuern Gesammtentwickelung aller Wissenschaften geht das unermeßliche Resultat hervor: es giebt nichts Uebernatürliches. (206.) — Wenn die Geschichte verpflichtet ist die Größe der Persönlichkeiten abzumessen nach den erleuchtenden und wohlthätigen Spuren, die sie in der Welt zurücklassen, so kann man nichts Uebertriebenes in dem unvergleichlichen Glanze finden, womit das christliche Bewußtsein des menschlichen Geschlechts, die Stirn Christi umgeben hat. (213.)"

In einem Aufsatze über Muhamed macht Renan (unter Benutzung neuer Forschungen) mit Recht darauf aufmerksam, welche Masse von Unsinn und Verläumdung von jeher über den Propheten und seine Lehre ausgesprochen wurden, und wie auch die Perser wesentlich dazu beitrugen das einfachere Arabische unwahr auszuschmücken und zu entstellen. „Muhamed (sagt Renan) wollte kein Thaumaturg seyn, sondern nur ein Prophet, aber ohne Wunder, sterblich, der Sünde unterworfen, der Gnade Gottes bedürftig, — wie jeder Andere. (231.) Er war sanft, gefühlvoll, treu, frei von Haß, aufrichtig in seinen Zuneigungen und im Allgemeinen zum Wohlwollen geneigt. Er behielt die einfachen arabischen Sitten bei, keine Spur von Majestät. (248.)"

Wie man aber (sein ganzes Leben berücksichtigend) behaupten kann: „er sey in der Regel gewesen schwach, unentschlossen, seiner selbst nicht sicher (249)", — bleibt doch schwer zu begreifen. Richtiger ist es wohl, daß bei ihm Moral und Politik mehrere Male in Zwiespalt geriethen (252), und neben den unbedingten Anhängern des Propheten, es lange Zeit hindurch nicht an Zweiflern, Spöttern und Sektirern in der muhamedanischen Welt fehlte (265). Renan sagt: „Der Islam ist ein Ergebniß niederer, mittelmäßiger, bloß menschlicher Betrachtungsweise; deshalb hat er auch nur mittlere Zustände der menschlichen Natur erobern können. (295.)" — Während Renan alle damaligen auf Muhamed einwirkenden Zustände und Verhältnisse lehrreich

entwickelt, schweigt er über die damalige Ausartung des Christenthums. Mit Recht hebt der (von ihm etwas gering behandelte [222]) W. Irving hervor, daß die leidenschaftlichen, unverständigen Streitigkeiten der Christen, den Muhamedanern Siege bereiteten.

In einem Aufsatze über das Leben der Heiligen macht Renan mit Recht aufmerksam auf ihr muthiges Handeln und ihr demüthiges Leiden; doch würde ein Protestant die Kehrseite mehr gezeigt haben und schwerlich Renan beistimmen, wenn er sagt: „Es scheint mir, für einen wahren Philosophen müßte ein Zellengefängniß mit den 55 Folianten der Bollandisten ein wahres Paradies sein. (305.)" — In diesen Heiligenleben, oder Legenden findet sich neben wahrhaft Erbaulichem und Tiefsinnigem, auch so viel Unwahres, Abgeschmacktes, Unsinniges, daß eine andere, zugleich kritische und christliche Bearbeitung wünschenswerth bleibt. Eine Heiligengeschichte mit 25,000 Legenden (306), ist vergleichlich einer Litteraturgeschichte mit 25,000 angeblich vortrefflichen Schriftstellern. Die Heiligen vom ersten Januar bis 14. Oktober füllen 53 Folianten, die neuern Fortsetzer haben für die sechs folgenden Tage über 2400 Folioseiten gebraucht. (302.) Berechnen wir welche ausreichende Beschäftigung „der wahre Philosoph (nach Beendigung des Werks) in dem Paradiese des Zellengefängnisses", finden würde. Sechs Tage erfordern 2400 Seiten, 360 Tage (rund) also 144,000 Seiten. Jede Folioseite hat mindestens 50 Zeilen oder, bei gespaltenen Columnen von der Breite einer Oktavseite 100 Zeilen; das Ganze, in runder Summe etwa vierzehn Millionen Zeilen. Oder etwa 800 mal die Ausdehnung von Tasso's befreitem Jerusalem.

In einem Aufsatze über das Werk: von der Nachahmung Christi, macht Renan wahrscheinlich, es sey in der ersten Hälfte des 13. Jahrhunderts von einem italienischen Benediktiner Johann Gersen, Abt von Vercelli, geschrieben. Bei Widerlegung der Ansicht, es rühre her von Gerson (dem Kanzler der Universität Paris) bemerkt Renan: „Wir finden in dem Buche nichts Französisches. Frankreich ist nie überzeugt gewesen daß Alles

in der Welt eitel sey; sein wesentlicher Charakter war nie poetisch, oder mystisch. Der französische Geist bleibt vollkommen in Harmonie mit den Verhältnissen unseres Planeten und geht nicht über dieselben hinaus. (330.)" — Bei aller Verehrung stiller, gemüthlicher, heiligender Frömmigkeit, wird doch jetzt schwerlich jemand behaupten: die Weltbetrachtung eines Mönches (vom Kloster aus), reiche hin die Verhältnisse der Gegenwart zu beurtheilen, zu regeln, oder gar zu beherrschen.

Eine Abhandlung Renan's über Calvin zeigt dessen Licht- und Schattenseiten: Kraft des Willens und Charakters, Unduldsamkeit und Härte. Die Mängel werden zum Theil bezeichnet als Folgen des Benehmens seiner Gegner und der Zeitverhältnisse überhaupt: — gewiß mit Recht; aber die größten Männer stehen höher als ihre Gegner und ihre Zeit. Lassen wir Renan selbst reden, er sagt: „Calvin war ein schrankenloser Charakter, geformt aus einem Stück; eine unbeugsame Seele, welche niemals Zweifel und Unschlüssigkeit kannte. Ein solcher Mann, leidenschaftlich und unbedingt in seinen Meinungen, stellt seine Sache kühn als die Gottes dar. Die Welt gehört ihm, und zwar von Rechtes wegen, denn nur durch so feste Geister schreitet die Welt fort: — aber die Freuden des Denkens sind ihm versagt, er sieht die Wahrheit nie in ihrer reinen Gestalt, er täuscht sich selbst ohne die Wahrheit erreicht zu haben. Calvin besitzt alle Härte der Leidenschaft, ohne ihre Begeisterung; das ganze Leben erscheint ihm nur wie eine Buße. (339—341.) Er bildete Genf zu einer Art theokratischer Republik, wo die Geistlichen herrschten und die Inquisition sich über das ganze Leben erstreckte. (347.)"

Von Calvin's finsterer Härte, und seiner Verurtheilung Servet's, sprechen die schweizerischen Geschichtschreiber mit gerechtem Zorne; seine hochgerühmte und verdammte Dogmatik zu prüfen, ist hier nicht der Ort.

In einer Abhandlung über Channing, den nordamerikanischen Reformator (geb. 1780), sagt Renan: „Die Engländer und ihre Stammverwandten, brachten zu ihrer Entwickelung des

Christenthums weder die Macht großer geistiger Fähigkeiten, noch hoher Poesie, noch Freiheit der Kritik, noch die umfassende, scharfsinnige Wissenschaft, welche, in unserer Zeit, allein von den Deutschen auf die Religion angewandt ward. Hingegen ist ihnen eigen eine große Geradheit des Verstandes, eine bewundernswerthe Einfachheit des Herzens, ein ausgezeichnetes Gefühl für Sittlichkeit. Mit diesem Gegebenen suchte diese ernste und starke Rasse, den Christus. (359.) Channing trachtet nach einer Religion ohne Mysterien, einem Rationalismus ohne Kritik, und geistiger Bildung ohne hohe Poesie. (360.) Er ist unzufrieden mit den kirchlichen Einrichtungen, verabscheut die entsetzliche Theologie Calvin's, und nennt ein festes, unwandelbares Glaubensbekenntniß eine Mauer im Gefängniß, in welches man die Seele einsperrt. (365.) — Hat der Zeitgeist Recht eine Religion zu verlangen, welche, ohne das Uebernatürliche auszuschließen, es so viel als möglich verringert, so ist die Religion Channing's die vollkommenste und reinste, die je erschien. (377.)" (Bewegt sich Renan's Leben Jesu, nicht in einer verwandten Bahn.)

Renan fährt fort: „ich gestehe daß ich lieber die Autorität der Kirche, als der Bibel annähme. Jene ist menschlicher, lebendiger, verständigt sich besser mit den Bedürfnissen jedes Zeitraums. Es ist (ich wage es zu sagen) leichter daß die Kirche Vernunft höre und annehme, als ein Buch, das seit 1800 Jahren geschlossen ist. (380.) — Das Christenthum ist niemals im Anfange so vollkommen, noch später so ausgeartet gewesen, wie die Protestanten voraussetzen. (387.) Das Bedürfniß an etwas Außerordentliches zu glauben, ist dem Menschen angebohren; eine zu einfache Religion wird ihm niemals genügen. (388.) Sonst wäre der muhamedanische Monotheismus die beste aller Religionen. (382.)"

„Der Beruf, die Mission Channing's, ist offenbar ganz moralisch. Seine Theologie ist (wie jeder Versuch eine unlösbare Aufgabe zu lösen), leicht angreifbar; seine Sittenlehre hingegen, kann man durchaus loben. (389.) — Frankreich (man

muß es mit Bedauern sagen) ist das rechtgläubigste Land, denn es ist am Gleichgültigsten gegen Religion. Neuern in der Theologie, heißt an sie glauben. Frankreich hat zuviel Geist (esprit) sum jemals ein theologisches Land zu seyn. In der Religion, wie in allen Dingen, will Frankreich das Allgemeine (l'universel) und kümmert sich wenig um zarte Unterschiede. Es liebt nicht die kleinen Sekten, die Religionen der Kapellen und Coterien, welche den englischen Volksstämmen so gefallen, eben ihrer tiefen Frömmigkeit halber. Religiöse Streitigkeiten erscheinen in Frankreich geschmacklos; man begreift nicht wie man über so Geringes, so streiten könne. Nach allen Versuchen seine Gleichgültigkeit los zu werden, verfällt Frankreich immer wieder plump in den Katholicismus, oder den Unglauben. (397, 398.)" — Auf das, was Renan über Katholicismus und Protestantismus, Verbot des Bibellesens u. s. w. sagt, können wir an dieser Stelle nicht eingehen.

Ein Aufsatz Renan's ist gerichtet gegen Feuerbach und die junghegelsche Schule. Er sagt bei dieser Gelegenheit: „Verführt durch den übelen Ton, der auf deutschen Universitäten herrscht, und den ich Pedantismus der Kühnheit nennen möchte, legen sich manche ehrliche, rechtliche Leute (ohne ihn zu verdienen) den Ruhm des Atheismus bei. Wenn ein Deutscher sich rühmt gott — los zu seyn, muß man niemals seinem Worte glauben. Der Deutsche ist unfähig irreligiös zu sein; die Religion, das heißt die Begeisterung für eine ideale Welt, bleibt die Grundlage seiner Natur. Will er Atheist seyn, so ist er es mit Devotion und einer Art von Salbung. Sollten aber alle eure geistigen Fähigkeiten, gleichzeitig schwingend, niemals den großen, einzigen Ton haben erschallen lassen, den wir Gott nennen, so habe ich euch nichts mehr zu sagen: euch mangelt das wesentliche und charakteristische Element unserer Natur. (417.)"

Ein anderes, sehr gelehrtes und scharfsinniges Werk Renan's ist seine: Histoire générale et système comparé des langues sémitiques, ouvrage couronné par l'institut, troisième édition, revue et augmentée. Dazu gehören noch: Nouvelles

considérations sur le caractère général des peuples sémitiques, et en particulier sur leur tendance au Monothéisme. Die Untersuchung und Darstellung ist sehr umfassend und richtet sich auf Land, Volk, die einzelnen Stämme, ihre Geschichte, Sitten, Gebräuche, Sprache, Litteratur, Religion und Kunst. Das Ganze wird noch lehrreicher durch eine sorgfältige Vergleichung mit den indoeuropäischen Volksstämmen, sowie durch einen Hinblick auf das, wiederum so verschiedene Chinesische. Eine nähere, sachverständige Prüfung des Werkes findet anderwärts statt; hier genügt es einige Urtheile des, mit den deutschen Forschungen sehr genau bekannten Verfassers anzuführen. Er sagt:

„Ich denke (wie Herr Ewald) daß es jetzt mehr an der Zeit ist die vergleichende Sprachkunde zurückzuhalten, als zu neuer Kühnheit aufzuregen. Die bewundernswürdigen Ergebnisse, erhalten durch die Bopp, Schlegel, Humboldt, Burnouf haben in Deutschland bei manchen jungen Leuten eine Art von Trunkenheit hervorgebracht. Durch den Unterricht auf Universitäten allzurasch mit den höchsten Theorien bekannt geworden, glauben sie bei dem ersten Eintritt in die Wissenschaft durch neue Behauptungen den großen Meistern gleich zu kommen, ohne zu bedenken daß deren Entdeckungen die Frucht langer Forschungen waren. Durch Blättern in einigen Wörterbüchern giebt man sich (mit geringen Unkosten) den Schein vergleichender Sprachforschung. Und in der That ist es bequemer mit einigen kühnen Zusammenstellungen und Behauptungen zu beginnen (welche kein umfassendes Wissen erfordern), als sich der, Geduld erfordernden Bearbeitung der Texte hinzugeben. Eine ängstliche Philologie mag unvollständig sein; dies ist jedoch besser, als wenn sie chimärisch ist. (XIII, XIV.)“

„Ein großes Uebel der philologischen Wissenschaften in Deutschland ist das Fieber des Neuerns, dergestalt, daß wenn ein Zweig der Forschung, durch die Anstrengungen eindringender Geister fast zur Vollkommenheit gebracht ist; Tages darauf scheinbar Alles wiederum niedergerissen wird von anmaßlichen An-

fängern, welche sich durch einen ersten Versuch, den Schöpfern und Meistern der Schule gleich stellen möchten. (448.)"

„Die Masse unserer Erfahrungserkenntniß (z. B. über sämmtliche Sprachen) ist noch so gering, daß gewisse unbedingte, philosophische Lehren, welche etliche Schulen (z. B. Hegel), über die Entwickelung des menschlichen Geschlechts aufstellten, zu beseitigen sind. Denn wäre die indoeuropäische Rasse nicht in der Welt erschienen, so wäre der höchste Grad menschlicher Entwickelung etwas dem Arabischen, oder Jüdischen Aehnliches geblieben. Philosophie, tiefes Denken, erhabene Kunst, politisches Leben hätten kaum eine Stelle gefunden. Wiederum, wenn neben der indoeuropäischen Rasse, die semitische gefehlt hätte, so würden Aegypten und China an der Spitze der Menschheit geblieben seyn. Dann hätte es sehr gemangelt an sittlichem Sinn, gereinigter Religion, Poesie, und dem Instinkt für das Unendliche. — Die, auf diesem Boden sich hervordrängenden Fragen, kann nur die Geschichte (aufgeklärt durch eine gesunde Philosophie) beantworten (oder doch prüfen); die Spekulation a priori ist dazu nicht tauglich, und hat die Philologie Werth, so entsteht er dadurch daß sie der Geschichte die ächtesten und sichersten Materialien liefert. (504.)"

Ich gehe jetzt über zu den neueren Geschichtschreibern, und beginne mit denen, welche die französische Geschichte behandeln.

Flassan. (1760—1845.)

Die Geschichte hat soviel Richtungen und Zweige, daß es ganz unmöglich ist, alle in einem Werke zu berücksichtigen und zu behandeln. Ja selbst nahe Verwandtes muß getrennt werden, um eine genauere und vollständigere Uebersicht und Kenntniß zu erlangen. Daher war es ein glücklicher Gedanke Flassan's zu schreiben eine Histoire génerale et raisonnée de la Diplomatie française, ou de la Politique française (6 Bände,

zweite Auflage). Denn dieser so wichtige Gegenstand war zeither, wo nicht ganz vernachlässigt, doch nur nebenbei und zusammenhanglos behandelt worden. Während die Kriegsgeschichte fast immer mit größter Breite erzählt wird, ist von dem diplomatischen Kriege während des Friedens, und von dem diplomatischen Bestreben diesen herzustellen meist nur beiläufig die Rede, und während man Kriegeshelden lobpreiset, bleiben die meisten Diplomaten unbekannt, und es giebt unter ihnen doch glückliche wie unglückliche, geschickte wie ungeschickte Feldherrn. Einräumen muß man jedoch von vorn herein, daß es in der Diplomatik eine Unzahl von Verhandlungen, Verträgen, Kriegserklärungen, Friedensschlüssen, Gesandtschaftsberichten u. s. w. giebt, welche mehr Ansprüche machen als sie verdienen, erfolglos und ohne denkwürdige Bedeutung sind. Aber ganz dasselbe gilt von den eigentlichen Kriegsbegebenheiten, Gefechten, Schlachten, Belagerungen u. s. w. Es ist eine Hauptaufgabe jedes Geschichtschreibers nur das wahrhaft Denkwürdige auszuheben und das Unwichtige zur Seite zu werfen. Läugnen läßt sich nicht daß die Diplomatie hinsichtlich ihrer Sittlichkeit im schlechtesten Rufe steht: sollten sich aber gegen sie wirklich mehr gerechte Einwürfe erheben, als gegen die Gerechtigkeit der Kriege? Auch der Feldherr muß bisweilen täuschen, spioniren: dies erfüllt aber nicht den ganzen Umfang seines Berufs. Es giebt eine verdammliche Kriegführung, so gut (oder so übel) wie eine verdammliche Diplomatie. Allerdings hat Theorie und Praxis hier nur zu oft falschen Grundsätzen so gehuldigt, als bestehe die höchste Weisheit eines Diplomaten darin, geschickt und unertappt zu lügen und zu betrügen. Hat (so wird man veranlaßt zu fragen) die französische Diplomatie ihren Geschichtschreiber nicht auch in diese Bahnen gelenkt und ist sein Werk mehr als eine unwahre Parteischrift? Lassen wir ihn zunächst selbst reden.

„Die Geschichte der Diplomatie verlangt eine andere Sprache, eine andere Rhetorik, als die Kriegsgeschichte. Erlaubt sich dort der Geschichtschreiber Beredsamkeit, so sey sie die der Vernunft und Wahrheit; aber niemals die der Kunst

und Leidenschaft, wo sich eine unpassende Energie mit Redensarten und pomphaften Worten überdeckt. (I, XV.) — Der Styl der Politik ist anders als der Styl der Kriegsgeschichte, anders als der, Gegensätze zusammenkünstelnde Styl, des schönen Geistes. Man soll nicht seine Muster überbieten wollen, nicht da nach Worten und Einfällen umhersuchen, wo das Vernünftige eine einfache Sprechweise verlangt. Man sey sparsam mit dem Schmucke, und meist ist es am Besten ihn ganz zu vermeiden. (XVIII—XX.) — Der gesetzliche, löbliche Zweck der Diplomatie ist, für die Sicherheit und Harmonie der Staaten zu sorgen, durch rasche Erklärungen und freundschaftliche Verwendungen, den Kriegen vorzubeugen, oder sie bald zu beendigen, Handelsverhältnisse (durch Bewilligung gegenseitiger Vortheile) zu erleichtern, und durch freisinnige Maßregeln Alle zu vereinigen wie zu einer Gesellschaft von Freunden und Brüdern. Jede Diplomatie die aus Grundsatz und ohne Nothwendigkeit gebieterisch ist und auf Trennung ausgeht, ist macchiavelistisch und tadelnswerth. Sie soll auch vermeiden zu thätig und unruhig zu seyn, oder ohne nützlichen und gerechten Zweck, Unterhandlungen zu beginnen, woraus leicht Unannehmlichkeiten hervorgehen. (13.) — Es ist unrecht, wenn der Diplomat überall Geist (esprit) zeigen will, und vergißt daß bei vielen Dingen, Einfachheit das höchste Verdienst ist. Er soll besitzen Gesetzlichkeit, Rechtlichkeit, Seelengröße, Uneigennützigkeit und Hoheit der Gedanken, welches Alles zu edeln und nützlichen Unternehmungen führt. (17). — Oberflächlichen Leuten scheint die diplomatische Laufbahn nur eine lachende Bahn der Ehren zu seyn, während sie (ernsthaft betreteten), ein, durch entgegengesetzte Ströme aufgeregtes Meer ist, wo die mannigfachsten Kenntnisse und die glücklichsten Eigenschaften kaum gegen Schiffbrüche schützen. Einige Personen angestellt in müßigen Residenzen, oder bei kleinen, zitternden Höfen, können einen leichten Erfolg haben; denn Alles beschränkt sich auf äußere Repräsentation und unbedeutende Mittheilungen. Werden aber dieselben Personen an mächtige, und geschickte Höfe gesandt, so wird es sich bald ergeben ob es

hinreicht Feste zu veranstalten und anmaßend aufzutreten. Ebenso betrügt der Glaube, man könne sich durch die Praxis bilden. Der Legationssekretair, der Gesandte und selbst der Minister, sind nur mit der Gegenwart beschäftigt. Sie haben keine Zeit zu studiren, zu ergründen, oder viel nachzudenken. Der Strom reißt sie fort, und nach zehnjähriger Praxis sind sie kaum unterrichteter als anfangs. Allerdings ist Erfahrung die Folge der Praxis; aber um nutzbar zu werden, muß sie sich auf die Wissenschaft stützen. (23, 24, 25.) — Wie der Krieg, hat auch die Diplomatie ihre Helden, und oft ist die hier erforderliche Festigkeit, überlegen der leidenschaftlichen Tapferkeit im Gefechte. (43.) — Möchte mein Werk dienen zum diplomatischen Unterricht, zur Befestigung ächter Grundsätze, zu Verehrung der Rechtlichkeit, und vor Allem zur Ruhe der Völker: — denn der Zweck der gesunden Diplomatie ist der Friede. (48.)"

Diese Ansichten und Grundsätze sind ohne Zweifel wahr, edel, heilbringend; hat sie denn aber Flassan (dies ist die nächste Frage) bei Darstellung und Beurtheilung der französischen Diplomatie befolgt, ist er nicht (wie so Viele) durch falschen Patriotismus verlockt und parteiisch geworden? — Er hat jene Grundsätze befolgt, er blieb (man kann sagen über Erwartung) unparteiisch. Hiefür könnte ich sehr viele Beispiele anführen; ein Paar genügen zum Beweise. Flassan sagt: „Ludwig dem eilften fehlte Geistesgröße; in schwierigen Lagen war er kriechend und bewilligte Alles seinen Feinden; war die Gefahr vorüber, so dachte er nicht daran seinen Verpflichtungen nachzukommen. (I, 246.) — Karls VIII. Zug nach Italien war die Windbeutelei eines jungen, durch leichte Eroberung verblendeten Menschen. (275.) — Der Bund von Cambray war ungerecht in seinen Beweggründen. (290.) —"

„Beurtheilt man Franz I. nach den Grundsätzen der Ehre und des öffentlichen Glaubens, so verletzt er dieselben durch den Bruch des Vertrages von Madrit. (339.) — Die Protestation des Dauphin gegen den Frieden von Crespi, war aus vielen Gründen nichtig. (II, 14.) — Franz I. besaß Lebhaftigkeit und

Annehmlichkeit des Geistes und ritterliche Tapferkeit; aber hingegeben den Günstlingen und Weibern, rasch und unüberlegt in seinen Beschlüssen, ohne Vorsicht und von zu großem Selbstvertrauen. Sein Ruhm beruht darauf daß er der Gegner, der Nebenbuhler Karls V. war, eines Fürsten ihm gleich an Muth, und überlegen an Genie und Benehmen. (19.)"

In einer Geschichte der Diplomatie müssen die Berichte der Gesandten nothwendig eine große Rolle spielen, sind aber als geschichtliche Quellen nur mit Vorsicht zu gebrauchen. Denn jene sind 1) (insbesondere bei häufigem Wechsel der Personen), selten über Land und Leute genügend unterrichtet; auch werden ihnen (selbst vorsätzlich) falsche Nachrichten zugetragen. — 2) Nehmen ihre Berichte eine günstige, oder ungünstige Farbe an, je nachdem die Höfe in freundlichem, oder unfreundlichem Vernehmen stehen. — 3) Richtet sich der Inhalt oft nach der, ihnen wohlbekannten Richtung und Neigung ihres Herrn. So erzählt z. B. ein Gesandter fast unglaublichen Skandal über den russischen Hof. Nach dem Regierungsantritt eines neuen Königs, welcher an derlei Dingen keinen Geschmack fand, ist plötzlich davon gar nicht mehr die Rede. — 4) Von der größten Wichtigkeit ist endlich die Persönlichkeit des Gesandten, wie ich (nach dem Lesen unzähliger Depeschen) mit der größten Bestimmtheit behaupten kann. Ist der Gesandte ein ausgezeichneter Mann, so sind seine Berichte anziehend, bedeutend und lehrreich; folgt ihm ein minder begabter Diplomat, so werden die Berichte plötzlich leer und langweilig, ohne daß sich die vorliegenden Verhältnisse geändert hätten. — Ohne gesandtschaftliche Berichte wäre indeß manche geschichtliche Wahrheit nicht gebührend an den Tag gekommen, z. B. das höchst unwürdige Benehmen König Karls II. gegen Ludwig XIV., und die schmachvolle Bestechlichkeit selbst der sogenannten Freunde der Freiheit. — Ich theile jetzt noch ein Paar kurze Stellen mit, zum Beweise wie Flassan ausgezeichnete Personen charakterisirt.

„Die Königin Anna (Mutter Ludwigs XIV.) hatte Verstand und entdeckte schnell genug, welche Meinung die richtige

sey; bei dem Leichtsinn ihres Charakters hatte sie aber nicht Festigkeit genug dieselbe näher zu entwickeln und zu vertheidigen. Geneigt zur Faulheit, liebte sie daß ihr Alles völlig vorbereitet vorgelegt werde und sie nur beizustimmen brauchte. So gesinnt mußte es ihr gefallen daß jemand sie beherrsche, und Mazarin beherrschte sie. (III, 87.)"

„Richelieu ist ein Minister, den man in zwei Hälften theilen muß. Die eine verdient Bewunderung wegen seiner Talente und der Kraft seines Geistes; die andere verdient Mißachtung wegen seiner Grundsätze und seiner Begier nach Macht und Besitz. Seine Seele war eingetaucht in die Kraft, die Energie der Bürgerkriege, welche seine Wiege umgaben. Durchdrungen von den Grundsätzen des Despotismus (sowohl in Folge des Nachdenken, als der Vorliebe) suchte er vor Allem ein Uebergewicht über den König zu gewinnen, und durch ihn den Hof, ja Europa zu beherrschen. Unbeschränkte Gewalt, Berühmtheit, und Rache, entschädigten ihn für die Ränke, denen er ausgesetzt war. Er bediente sich der Diplomatie um die Anstrengungen der Fremden zu durchkreuzen und zu zertheilen; er machte aus ihr oft eine Kunst der Intrige und des Beunruhigens. Er führte ein in das französische Kabinet, künstliche Umwege und einen Macchiavelismus, entgegen der Geradheit Heinrichs IV. und seiner Minister. Richelieu's Verwaltung war eigentlich ein immerwährender Krieg. Begünstigung von Aufständen in der Fremde, war eine Haupttriebfeder seiner Politik. (III, 80.)" — „Unter dem Vorwande das allgemeine Gleichgewicht zu erhalten, suchte er Frankreich zu vergrößern, und innere gegen ihn gerichtete Unruhen, lenkten oft seine auswärtige Politik. Er umfaßte Alles, und hoffte solange die Feuersbrunst dauere, werde man ihn nicht entlassen. (244.)"

„Mazarin, in ähnlicher Stellung wie Richelieu, beharrte auf dessen Wege. Beide bedienten sich viel, geheimer Agenten: ein zweideutiges Mittel: denn was edel und gerecht ist, kann man (mit sehr wenigen Ausnahmen) in gewöhnlicher Weise be-

handeln. Jene geheimen Agenten wirkten in mehrern Ländern für Unruhen und Aufstände. (III, 244.)“

Ueber Ludwig XIV. und seine Politik wird an verschiedenen Stellen streng, aber gerecht geurtheilt. So sagt Flassan: „Der Friede von Achen (1668) ist merkwürdig, als der erste Akt jener willkürlichen Politik des Königs, daß nämlich der Erfolg hinreiche den grundlosesten Ansprüchen, Gültigkeit zu geben. Ludwigs Minister sind schuldig daß sie nicht das Unrecht und die Gefahr eines solchen Systems hervorhoben, das, trotz alles Gelingens, doch keine Achtung verdient. (III, 355). — Ludwig XIV. sprach verständig, oft angemessen und würdig; selten mit Tiefe. Er war mehr ein Liebhaber des Krieges, als ein Feldherr, mehr ruhmsüchtig als ein Kenner wahren Ruhmes. Seine lebhaften Leidenschaften richteten sich auf Weiber, Feste, Aeußerlichkeiten, kostbare Bauwerke, und vor allen auf Eroberungen die er für ein königliches Vergnügen hielt. (IV, 399.) — Seit dem Frieden von Nimwegen herrschte eine unruhige und habsüchtige Politik, ein inquisitorisches Benehmen gegen die Calvinisten und selbst gegen strenge Katholiken. Sein übermäßiges Vertrauen auf eine Frau, blinde Zärtlichkeit für uneheliche Kinder, deren Vermischung mit legitimen Prinzen u. A. schadeten seinem hohen Ruhme. Man entschuldigte dies Alles mit dem Alter: aber große Männer altern nicht dergestalt, und wenn den Greisen Energie fehlen mag, so soll doch Anstand, Schicklichkeit und Sittlichkeit bleiben. (401.)“

Das Mitgetheilte wird hoffentlich genügen um Flassan's Verdienste ins rechte Licht zu stellen.

Augustin Thierry.

Sehr unterrichtete Männer hatten über die ältere Geschichte Frankreichs bereits lehrreiche Forschungen angestellt; die eigentlichen Geschichtschreiber aber unterlassen die gewonnenen Ergebnisse zu benutzen, oder auf die Urquellen zurückzugehen. Es

mußte also Aufsehn erregen als Augustin Thierry in seinen Lettres sur l'Histoire de France mit Gelehrsamkeit und Scharfsinn erwies, wie viel ganz Unwahres, oder doch Irriges seit langer Zeit behauptet, erzählt und zuversichtlich immer wiederholt werde. So z. B. über das Verhältniß der Franken zu den übrigen Volksstämmen, Entstehung und Bedeutung des Königthums, und vor Allem über die Herkunft und Ausbildung städtischer Freiheiten und Verfassungen. Es fehlt an Raum hier das Nähere mitzutheilen. Nachstehende Aeußerungen Thierry's verdienen jedoch (obwohl vereinzelt) hervorgehoben zu werden.

„Ich glaube daß bei geschichtlichen Gegenständen, die Methode des Erzählens die beste, und es nicht ohne Gefahr für die Wahrheit ist, Spitzfindigkeiten logischer Erörterungen damit zu vermischen. Deshalb habe ich das Verhandeln, das Dissertiren, um des Erzählens willen verlassen, mich selbst zur Seite gestellt und die Thatsachen reden lassen. (XI.) — In Zeiten politischer Leidenschaften (wo es schwer ist, bei einiger Thätigkeit des Geistes, sich der allgemeinen Aufregung zu entziehen) glaube ich in dem ernsten Studium der Geschichte, ein Mittel der Beruhigung gefunden zu haben. (X.) Die geschichtliche Erziehung, vereinzelt und ohne Führer ist schwer: denn was in so vielen Büchern gedruckt ist, was so viele Professoren lehren, so viele Schüler wiederholen, erhält die Kraft eines Gesetzes und obsiegt selbst über die Thatsachen. Gern aber möchte ich, durch ein wenig Wahrheit, die Albernheiten (niaiseries) der Kollegien und die Vorurtheile der Welt verdrängen. Diesen (aus Mangel an ernsten Studien entspringenden) Vorurtheilen, stelle ich entgegen die Texte der Urquellen und die Erfahrungen des politischen Lebens, welche eine Frucht der an großen Begebenheiten so reichen Zeit sind. (IX.) Ich glaube indessen unser Patriotismus würde sehr an Reinheit und Festigkeit gewinnen, wenn sich die Kenntniß der Geschichte (insbesondere der französischen) allgemeiner unter uns verbreitete und gewissermaßen populair würde. Wenn wir unsere Blicke richten auf diese lange, seit so vielen Jahrhunderten eröffnete Bahn (wo wir unseren Vätern folgen

und unseren Kindern vorangehen), so werden wir uns losmachen von den Streitigkeiten des Augenblicks, den Sorgen des Ehrgeizes und Parteigeistes, den kleinen Befürchtungen und kleinen Hoffnungen. Wir würden mehr Sicherheit, mehr Vertrauen zur Zukunft haben, wenn wir wüßten daß selbst in den schwersten Zeiten, es der Gerechtigkeit und Freiheit nie an Vertheidigern gefehlt hat. Der Geist der Unabhängigkeit ist unserer Geschichte so sehr eingeprägt, als der Geschichte irgendeines anderen, alten oder neuen Volkes. Unsere Vorfahren haben sie begriffen, haben sie gewollt gleichwie wir, und wenn sie dieselbe nicht voll und ganz überlieferten, so war dies der Fehler menschlicher Schicksale, nicht ihr eigener; denn sie haben mehr Hindernisse überwunden, als wir jemals begegnen werden. (3.)"

„Der Mangel einer volksthümlichen Geschichte Frankreichs, hat vielleicht beigetragen, die Ungewißheit der Meinungen und die Aufregung der Geister zu verlängern. Ungenaue Sammlungen, (Compilationen), ohne Wahrheit und Farbe, beehren wir (beim Mangel des Besseren) mit dem Titel: Geschichte Frankreichs. In diesen unbestimmt und weitläufig prächtigen Erzählungen, nehmen wenige, bevorrechtete Personen allein die geschichtliche Bühne ein, während das ganze Volk hinter den Mänteln des Hofes verschwindet. Wir finden keine ernste, an uns gerichtete Belehrung, keine Theilnahme, welche doch die Menschen sonst für die Schicksale anderer, ihnen ähnlicher Personen empfinden. (4.) Unsere Landschaften, unsere Städte, Alles was man unter dem theuern Namen des Vaterlandes begreift, sollte uns für jedes Jahrhundert dargestellt werden. Statt dessen finden wir nichts als häusliche Jahrbücher der regierenden Familie, Geburten, Heirathen, Todesfälle, Bildnißbeschreibungen, Hofränke, Geschichten der Kriege, die sich alle gleichen und der Bewegung, sowie des malerischen Charakters entbehren. (5.)"

„Mézeray bekennt: das Studium der Quellen sey ihm (für wenig Ehre) zu ermüdend gewesen. Der Geschmack des Publikums war sein Gesetz. Er suchte nicht den Gesichtskreis

der gewöhnlichen Menschen zu überschreiten, er war mehr Moralist, als Geschichtschreiber; gewichtige Betrachtungen streute er aus zwischen leichten, ja falschen Erzählungen. Obgleich die Gelehrten ihn gering schätzten, der Hof ihn verabscheute, Colbert ihm seine Pension nahm, erwarb er bei dem Publikum einen Ruhm der noch nicht verschwunden ist. (31.)"

„Die älteren Zeiten kannte Daniel durch eigene Forschung und stellte sie dar ohne Rücksicht auf seine Zeit und seinen Stand (er war Jesuit). Sobald er aber auf die neuern Zeiten kommt, die er nicht so genau durchforscht hat, beherrscht ihn, fast unbewußt der Geist seines Ordens und der Gegenwart; er nimmt Partei und zeigt sich fanatisch und knechtisch. (34.) — Velly besitzt weder die, dem Mézeray fehlende Wissenschaft, noch die dem Daniel fehlende Sittlichkeit. (37.)"

„Die Methode ist falsch, welche versucht die Thatsachen zu trennen, von dem was ihnen Farbe und bestimmten Charakter giebt. Ein Geschichtschreiber kann nicht gut erzählen, ohne zu malen, und nicht gut malen ohne zu erzählen. Gewöhnlich wird bei jener Methode die Hauptsache, nämlich die Erzählung vernachlässigt, um der Commentare willen, welche sie erläutern sollen. Der später anlangende Commentar erhellt aber nichts, weil man ihn nicht mit der davon getrennten Erzählung in Verbindung bringt. So fehlt dem Werke ganz die Einheit; es ist die unzusammenhangende Vereinigung zweier Werke, eines geschichtlichen und eines philosophischen. (56.)"

Fauriel (1772—1844),

war ein sehr gründlicher und scharfsinniger Gelehrter, ein edler und unabhängiger Charakter. Von seinen Schriften erwähnen wir zuerst: Histoire de la Gaule méridionale sous la domination des conquérants germains, 4 Vol. 8°. Sie führt uns vom vierten Jahrhundert bis zur völligen Trennung des südlichen Frankreichs von der carolingischen Monarchie.

Fauriel hat ein doppeltes Verdienst: erstens, daß er Landschaften, die in der Geschichte des centralen Frankreichs in der Regel fast ganz verschwinden, besonders ins Auge faßte und behandelte. Zweitens, daß es ihm gelang aus so dürftigen und zerstreuten Materialien, ein so lebendiges, verständliches Bild zusammenzusetzen. Wir lernen zuvörderst kennen, die Organisation der Landesbehörden zur Zeit der römischen Kaiser, die Einrichtungen der Städte, den Nutzen und die Leiden der Dekurionen, die Mängel des Steuer- und Kriegswesens, die Sitten und Berechtigungen der verschiedenen Stände, die Litteratur des sich auflösenden Reiches. In Beziehung auf die letzte, sagt Fauriel:

„In der Litteratur des fünften Jahrhunderts zeigt Gallien einen, mehr oder weniger auffallenden Gegensatz zwischen Form und Inhalt, zwischen Gedanken und Styl der Werke. Die Gedanken sind in der Regel ernst und mehr oder weniger anziehend, als Ausdruck der Menschen und der Zeit: wogegen der Styl aufs Aeußerste manierirt und geziert ist. Die gesuchtesten Mittel, Wirkung hervorzubringen, stoßen in jedem Augenblick aufeinander. — Diese Schreibart und der allgemeine Charakter des Zeitraums (wo man so schrieb und schreiben mußte, um gelesen zu werden) stimmen nur zu sehr überein. Künstliche Eleganz und Zierlichkeit, Weichlichkeit einer ausgearteten, sich auflösenden Gesellschaft, suchte in den letzten Augenblicken sich selbst zu betäuben, und brachte die Litteratur zu dem was sie geworden ist: gesucht, begierig auf Kleinigkeiten, eingenommen vom Glänzenden, weniger achtend auf Sinn und Inhalt, als auf Nebensachen, Zufälligkeiten, Zierrathen des Ausdrucks, — wodurch sie entartete und zu Grunde ging. (I, 419.) Doch war diese herabgesunkene galloromanische Bildung immer noch bedeutender, als die altgallische, halb barbarische. (442.)"

Ein zweites ausgezeichnetes Werk Fauriel's ist seine Histoire de la Poésie provençale, 3 Bände. Ich habe darüber in meiner Geschichte der Hohenstaufen (VI, 443) Bericht erstattet, will aber hier noch Einiges beifügen. Fauriel

sagt (I, V): „Das Gefühl, der Sinn für das Schöne, entwickelt sich (gleich anderen Fähigkeiten) nach gewissen nothwendigen Gesetzen, unter Einwirkung von Umständen und Zufällen, welche aufzuhellen gewöhnlich schwer, ja bisweilen unmöglich, aber immer wichtig ist. Alle Litteraturen haben eine gemeinsame Quelle in den natürlichen Bedürfnissen und Empfindungen; sie nehmen sämmtlich Theil an der allgemeinen Bewegung wodurch die Menschheit sich allmählig erhebt, von der Kindheit zur Jugend, von der Jugend zur Reife, und den verschiedenen Stufen der Reife. Aber diese allgemeine Richtung kreuzt, oder verbindet sich stets mit besonderen, oder untergeordneten Richtungen, welche jene fördern, oder stören. Klima, Boden, bürgerlicher Zustand, religiöser Glaube, Handelsverbindungen, Ergebnisse von Kriegen und Eroberungen, sowie tausend andere Verhältnisse, bestimmen den gemeinsamen Stoff auf unendlich verschiedene Weise, so daß jede Litteratur bekömmt eine örtliche Physiognomie, einen besondern, individuellen Charakter, eigenthümliche Schönheiten und Mängel. — Die provenzalische Litteratur ist nicht bloß die älteste in dem neueren Europa; sondern auch diejenige welche zuerst, und am längsten auf die meisten anderen gewirkt hat. (VII.) Sie ist keineswegs bloß lyrischen Inhalts, sondern hatte auch sehr wesentlichen Antheil an der Entwickelung der epischen Dichtkunst. (IX, 17.) Ihre Dauer umfaßt etwa 250 Jahre vom Ende des zwölften, bis zur Mitte des vierzehnten Jahrhunderts. Doch lassen sich frühere Anfänge seit dem achten Jahrhundert nachweisen. (I, 1.) Geistliche und Mönche wirkten mit zur Entwickelung der Sprache, z. B. durch die kirchlich dramatischen Feste, die Mysterien. Das Volk war nicht geneigt seinen alten, im Heidenthume wurzelnden Spielen und Festen zu entsagen; die finstere, herbe Seite des Christenthums entsprach keineswegs ihren Neigungen. (4.) — Die Kriege mit den spanischen Arabern, erhöhten die Einbildungskraft, die Eitelkeit, den Muth, den religiösen Sinn, der Völkerschaften Südfrankreichs. Sie bedurften einer Dichtkunst um die Heldenthaten zu verkündigen. Denkmahle dieser Dichtkunst sind

selten, mangeln aber nicht ganz, und die Ueberreste verdienen Beachtung. (6.)"

„Die Sprache der provenzalischen Dichtkunst, das Romanische des Südens, war grammatisch ausgebildet, und fähig sich biegsam den Bewegungen des Gedankens anzuschließen. Wir finden in ihr Dichtungen, die trotz vieler Aenderungen, in der antiken Poesie wurzeln, und wiederum ganz andere, die aus religiösem Glauben und geschichtlichen Ueberlieferungen hervorgehen. Für diese Gedichte erfand man eine Verskunst, welche auf dem Reime und dem Sylbenaccente beruht, und allmälig von allen europäischen Völkern angenommen ward. (8.)"

„Man kann sagen, die Gedichte der Troubadours seyen der Ausdruck der ritterlichen Ideen, Empfindungen und Thaten. Ihre Geschichte steht in wesentlicher Verbindung mit dem Ritterthume. (9.) Die arabische Dichtkunst hat wenig auf die provenzalische eingewirkt. (27.)"

„Die Epopöen des Mittelalters sind niemals wahrhaft volksthümlich gewesen (wie Homer); sie haben nie die Bestätigung, Sanktion gehabt, der Religion, der Wissenschaft, der Kunst. (Fauriel, croisade, XXXV.) Auch der Gral ist mehr eine Kuriosität außerhalb der Kirche und der Lehre. — Der Parzival ist für einige ausgezeichnete Männer in Deutschland ein Gegenstand der Bewunderung, sie zählen ihn unter die Meisterwerke des Mittelalters. Ich gestehe, daß ich diese Meinung nicht theile (auch ich nicht), ja einige Mühe habe sie zu begreifen. Dieser Roman scheint mir vielmehr in Hinsicht auf das Ganze, als einer der verwirrtesten, und in Hinsicht auf das Einzelne, als einer der am wenigsten angenehmen. Auch das Religiöse und die Verehrung des Gral, läuft nur hinaus auf äußerliche Pracht (pompe toute matérielle), ohne höhere Gedanken und Gefühle. (Provence, II, 441; III, 144.)"

Barante.

In der Vorrede zu seiner Geschichte der Herzöge von Burgund setzt Barante auseinander wie man Geschichte schreiben solle, oder wenigstens wie er sie schreiben wolle. Vor Allem müsse der Geschichtschreiber erzählen, dergestalt erzählen daß man Menschen und Dinge vor Augen sehe. „Ich habe (sagt Barante) mich nicht bemüht die Sprache meiner Quellen nachzuahmen, (dies wäre Ziererei und Beweis schlechten Geschmacks) wohl aber suchte ich in ihren Geist einzudringen und ihre Färbung wiederzugeben. Am meisten konnte hiezu beitragen, wenn ich jede Spur meiner eigenen Arbeit verschwinden ließ, wenn ich nirgends den Schriftsteller der Jetztzeit zeigte. Deshalb habe ich den Begebenheiten, welche ich erzähle, keine Betrachtung, kein Urtheil beigemischt. Ich habe nirgends die Thatsachen zu Trägern meiner Gedanken gemacht. — Um ferner Theilnahme zu erwecken, die Erzählung anziehend zu machen und sie nie zu unterbrechen, habe ich zur Seite gelassen jede Untersuchung über die Wahrheit der Thatsachen und die Glaubhaftigkeit der Quellen. (I, Vorrede, 12, 41, 45.)"

Beistimmen muß man, daß gut erzählen eine Haupteigenschaft des Geschichtschreibers ist und kritische Untersuchungen, sowie herbeigekünstelte Urtheile und Betrachtungen nicht in den Text gehören. Hinzufügen aber möchten wir: der Historiker soll in der Sprache seiner Zeit schreiben; er kann und wird in Auffassung und Darstellung, seine eigenthümliche Natur nicht ganz verläugnen; er darf das, was in Noten und Beilagen gehört, nicht mit voller Breite in den Text aufnehmen; sonst geräth er in Gefahr langweilig und unlesbar zu werden. Die gegen Barante's Werk erhobenen Ausstellungen, gründen sich hauptsächlich auf die soeben erhobenen Bedenken.

Daß Barante keine übertriebene Vorliebe für die von ihm behandelte Zeit hegt, erweiset der Schluß seiner Vorrede (91) wo er sagt: „Ich glaube keine unnütze Aufgabe gelöset zu haben,

wenn der Leser fühlt, daß die Zunahme an Kenntnissen, Vernunft, Sympathie und Gleichheit unter den Menschen, nicht bloß die Künste und das Wohlbefinden im Leben vervollkommnet hat, sondern auch die Ordnung in der bürgerlichen Gesellschaft, die Sittlichkeit der Einzelnen, das Gefühl der Pflicht, das Verständniß der Religion: — wenn der Leser überzengt wird, daß (durch Wechsel und Unglück hindurch) die gebildeten Völker, sich mit gerechtem Stolze ihren Vorfahren gegenüberstellen können, welche unter schweres Joch gebeugt und durch so viele Bande gefesselt waren."

An Beweisen für diese Behauptungen, fehlt es nicht in Barante's Werke, doch darf man (um den auf frühere Zeiten geworfenen Schatten gleichmäßiger zu vertheilen) daran erinnern, daß es um die Zeit der französischen Revolution geschrieben ward. — Wir geben einige charakteristische Proben. Barante erzählt (I, 167): „Als sich die Nachricht verbreitete König Karl VI. sey in Wahnsinn verfallen, ward darüber sehr verschieden gesprochen und geurtheilt. Man sagte: seine Erzieher haben zu nachsichtig ihm erlaubt seinen Neigungen und Begierden freien Lauf zu lassen; — er hat sich zu sehr angestrengt. — Die Aerzte erklärten die Krankheit aus seinem Temperamente und legten gelehrte Erläuterungen bei. Die Geistlichkeit sah darin eine Weisung, oder Strafe des Himmels. Des römischen Papstes Anhänger nannten es eine Folge der Anerkennung des Gegenpapstes von Avignon. Die dem letzten (Clemens) Getreuen behaupteten: der göttliche Zorn entstehe, weil der König sein Versprechen nicht gehalten habe, der Kirchenspaltung mit den Waffen ein Ende zu machen. Das arme Volk meinte: es sey eine Strafe, weil man in Friedenszeit so viel Steuern erhoben habe wie im Kriege, ohne sie fürs allgemeine Beste zu verwenden. Die allgemeinste Meinung war, des Königs Krankheit sey Folge eines Frevels, einer Hexerei. Deshalb überall öffentliche Gebete, feierliche Prozessionen, Ausstellung von Reliquien, ja des Königs in Wachs und in Lebensgröße."

Eine zweite Probe sey die Schilderung Herzog Philipps

des kühnen (st. 1404). „Im ganzen Reiche beklagte man seinen Tod. Er war der Klügste unter den königlichen Prinzen, ein geschickter Staatsmann, berühmt durch große Voraussicht, leicht das Wahre in den Dingen erkennend, gewandt in passender Weise mit Gesandten zu verhandeln und Verträge zu schließen, Freund des Friedens (obgleich tapfer im Kriege), besorgt den Völkern nicht zu viel Steuern aufzulegen, und sie in Aufstände hineinzutreiben; nach Regel und Ordnung trachtend und sie so weit einführend als es damals möglich war. Alle seine Tugenden aber wurden verdunkelt durch übermäßige Prachtliebe und Verschwendung aller Art. Er hinterließ nicht so viel um seine Begräbnißkosten bezahlen zu können. (I, 463, 466.)"

Der Herzog Ludwig von Orleans, der Bruder König Karls VI., ward im Jahre 1407, auf Anstiften Herzog Johanns des Unerschrockenen von Burgund ermordet. Der Dauphin (Karl VII.), oder vielmehr die rachsüchtigen Freunde des Herzogs von Orleans, lockten den Herzog Johann, nach den feierlichsten Versprechungen, auf die Brücke von Montereau und ermordeten ihn im Jahre 1419. Barante erzählt weiter: „So ward ein vor zwölf Jahren begangenes Verbrechen, durch ein neues Verbrechen gerächt. Seit der Ermordung des Herzogs von Orleans hatte Herzog Johann von Burgund keinen Augenblick Ruhe gehabt. Sein Leben war eine Reihe von Widerwärtigkeiten, seine Ehre erlitt stete Verletzungen, er kannte nichts als Mißtrauen, Furcht, Unentschlossenheit. Der von ihm begangene Mord stürzte Frankreich zwölf Jahre lang in Unordnung und Bürgerkrieg; seine Ermordung gab Frankreich den Engländern. So viel Elend bringen Verbrechen der Fürsten, den Völkern!"

„Doch hinterließ Herzog Johann bei seinen Unterthanen ein geehrtes Andenken. Die Flamländer befanden sich unter seiner Regierung ruhig und glücklich, nichts hatte die Zunahme ihres Handels und ihrer Reichthümer aufgehalten. Er scheute und schonte stets seine guten und freien Städte. Seine Länder wurden besser regiert wie Frankreich; Alles geschah daselbst mit mehr Ordnung und Ansehn der Obrigkeit. Die verwüstenden Kriege

der Fürsten und die Züge der Freischaaren drangen nicht weit in das Land. Obgleich Herzog Johanns Charakter stolz, gebieterisch und heftig war; benahm er sich doch freundlich gegen seine Diener, hörte ihren Rath und schenkte den Geprüften sein ganzes Vertrauen. Verdienste belohnte er gern und in geschickter Weise. Er besaß die, den Kriegern willkommenen Eigenschaften, war rauh (rude) gegen sich selbst und unermüdlich; er ertrug geduldig Hunger, Durst, Kälte, Regen und Hitze."

Der Graf de Sainte-Aulaire. (1778—1849.)

Es war unmöglich ein angenehmeres Haus zu finden, als das des Grafen Sainte-Aulaire. Er, ein kluger, edler, kenntnißreicher, humaner Mann; seine Gemahlin schön, geistreich, liebenswürdig. Des Grafen Geschichte der Fronde gehört zu den ausgezeichnetsten historischen Werken. In der ganzen Weltgeschichte giebt es kaum einen verwickeltern Gegenstand, ein mannigfaltigeres Intrigenstück. Man könnte geneigt werden, nur den sich breitmachenden frivolen, fast lächerlichen Hergang ins Auge zu fassen, wenn er nicht bis zu Blutvergießen und Bürgerkrieg hinanführte. Hat man sich lange mit geringhaltigen Leuten beschäftigt, oder amüsirt, so entsteht eine doppelte Sehnsucht nach großen Persönlichkeiten und Zwecken.

Gewiß war die Königin Anna nicht aus einem Stück, nicht geeignet verständig zu herrschen. Wechselnd, eigensinnig, aufrichtig, heuchlerisch, schmeichelnd, grob; wie es ihr einfiel, oder die Verhältnisse es zu erfordern — schienen. Mißgriffe in Unzahl, kein Sinn für größere Ansichten und Zwecke. Doch sah sie (wie Ludwig XIII.) ein, obwohl zum Theil durch Triebfedern anderer Art bestimmt, daß sie eines ersten Ministers bedürfe und ihn deshalb schützen müsse. Schwerlich hätte sie aber einen Herrschergeist ersten Ranges, wie Richelieu, neben sich ertragen. In der Einleitung seines Werkes berichtet Graf St. Aulaire gewissenhaft über dessen Gewaltmaßregeln, wogegen

weniger hervorgehoben ist, was ihn dazu zwang und welche erheblichen Zwecke er sich vorsteckte. Die ganze Geschichte der Fronde erweiset, wie arge Krankheitsstoffe er zu bekämpfen hatte, die nach seinem Ableben übermächtig wieder hervorwuchsen. Sein ganzes System erforderte große Persönlichkeiten um siegreich zu bleiben. Es war nichts geschehen, um durch gesetzliche, förmliche Mittel, auch mittelmäßige Leute zu stützen und zu leiten.

Mazarin besaß sehr viel Verstand und außerordentliche Gewandtheit, aber er war kein Herrschergeist und kein großer Charakter. Gewaltsamen Maßregeln blieb er abgeneigt, und ließ sich doch oft dazu hindrängen, ohne durch ihre Unzweckmäßigkeit zurückgeschreckt zu werden. Oefter vertraute er den kleinen Künsten der listigen, unsittlichen, italienischen Politik. Richelieu ward vielleicht mehr gehaßt als Mazarin, aber nie verachtet wie dieser.

Daß Mazarin's Hauptgegner, der Kardinal Retz, ihn nicht zu stürzen vermochte, hat viele Gründe, die sich hier nicht aufzählen lassen. In der Neigung und dem Talente zu intrigiren, stehen sich beide Männer gleich; doch hatte Mazarin an der Königin eine sicherere Stütze, als Retz am Parlamente. Daß ächte Sittlichkeit zum wahren Herrschen erforderlich sey und selbst Mißlingen verkläre, fiel weder dem Minister, noch dem Kardinal ein. Von Christenthum besaß dieser keine Spur, und er war kein würdiger Vertreter der Geistlichkeit, die sich zur Zeit der Fronde so zurückzog, wie sie sich zur Zeit der Ligue vordrängte.

Unter den Mitgliedern der königlichen Familie hatte der Prinz von Condé die meiste Bedeutung und mag, den Spaniern gegenübergestellt, bei Rocroy und Lens, Feldherrntalent gezeigt haben; aber er war kein Staatsmann, kein großer Charakter, und steht in der Geschichte keineswegs den Männern gleich, welche den Beinamen des Großen erhielten.

Wenige unter dem Adel hielten fest an alten, würdigen Standesgesinnungen; selbst die Besseren begriffen und verehrten nur die alten, feudalen Vorrechte, welche (wie Richelieu einsah)

im heutigen Staate nicht fortdauern konnten. Zur Zeit der Fronde trat aber, beim hohen und niederen Adel ein so schmachvoller, rücksichtsloser Eigennutz hervor, daß man es überdies als einfältig bezeichnen muß, ihn dergestalt an den Tag zu legen. (I, 309, 311, 346; II, 115.)

Mehr als je zeigten sich zur Zeit der Fronde die Frauen als höchst thätige Theilnehmer und Mitspieler, und zwar in löblicher, wie in tadelnswerther Hinsicht. Wir finden Keuschheit, Edelmuth, Leichtsinn, Scharfsinn, Freude am Intrigiren, Zweideutigkeit, Liebschaften aller Art, bis hinab zu bloßer Gemeinheit. [1])

In dieser bunten, meist sitten- und charakterlosen Welt der mannigfachsten Ereignisse, steht fast nur ein Mann da, fest wie ein Fels in Ungewittern, von unerschütterlicher Rechtlichkeit, unbezwinglichem Muthe, steter Mäßigung, rastloser Thätigkeit für das wahre Recht und die ächte Freiheit, ein Charakter so groß und zugleich so bescheiden, wie man sie selten findet: — der erste Parlamentspräsident Molé! (I, 325—337.)

Die Finanznoth, welche großentheils die Unruhen der Fronde herbeiführte, hatte einen doppelten Grund: leichtsinnige Verschwendung im Innern, und verdammliche Fortsetzung des Krieges. Mit Recht verlangte man Reformen, nach mancherlei Richtungen hin. Das Gesetz, oder der Vertrag vom 24. Oktober 1648, hätte (gleichwie der, an demselben Tage geschlossene westphälische Friede) für Frankreich sehr heilsam wirken können und wirken sollen: denn er bewilligte persönliche Sicherheit, constitutionelle Formen, Theilnahme an der Gesetzgebung und Steuerbewilligung. Durch mannigfache Schuld kam aber dies Gesetz gar nicht zur Anwendung; es verschwand spurlos, und nach den Leiden eines mehrjährigen, unsinnigen Bürgerkrieges kam man dahin, in der Herstellung unbeschränkter königlicher Gewalt, das beste Rettungsmittel zu sehen.

---

1) Ein merkwürdiges Urtheil Mazarins über die französischen Frauen. I, 151.

Graf S. Aulaire hat es verschmäht, aus der Unzahl von Anekdoten und Skandälchen aller Art, ein Mosaikbild jener Zeit zusammenzusetzen, welches, wie ein buntes Feuerwerk, auf kurze Zeit geglänzt und amüsirt hätte. Er nahm die Sache ernsthafter, mußte aber (leider) alsdann der Kriegsgeschichte sehr viel Platz einräumen. Von dem Allem läßt sich kein Auszug geben, wohl aber dürften einzelne Aussprüche und Bemerkungen den Schriftsteller und jene Zeit der Fronde charakterisiren.

„Die bürgerlichen Gesellschaften (sagt Graf S. Aulaire) werden, gleich den einzelnen Personen, gebohren um zu sterben; sie durchschreiten (ehe sie zum Alter des Nachdenkens und der Weisheit kommen) eine stürmische Jugend, behalten aber in ihrer ganzen Lebensdauer etwas von ihrer ersten Physiognomie. — Früher hatten alle Klassen der Gesellschaft ein so unbezähmbares Streben nach Unabhängigkeit, daß bewaffneter Widerstand wider die höchste Gewalt, noch zur Zeit der Minderjährigkeit Ludwigs XIV., das gemeine Recht der Monarchie war. Die Gränzen der Rechte standen weder für die Körperschaften fest, noch für die Einzelnen. (I, IV—VII.)"

„Die unzusammenhangende Sammlung aller Ansprüche, nannte man wohl Verfassung der Monarchie und Inbegriff öffentlicher Freiheiten. Und durch das Labyrinth der Widerstände, welche entgegengestellten aristokratischer Stolz, Streitlust der Parlamente und Behörden, Verwickelung der Formen und Ueberzahl der Beamten, sollte sich das königliche Ansehn einen Weg bahnen. (I, 16.) Fast niemals ist in Frankreich die Freiheit richtig begriffen, aber auch niemals die Knechtschaft anerkannt worden. Allerdings kamen oft die entgegengesetztesten Gebräuche, die widersprechendsten Grundsätze zur Anwendung: aber diese Verwirrung, Aufstände und Unruhen erzeugend, hinderte die Feststellung eines geordneten und in sich einigen Despotismus. Daß Richelieu Ordnung und denselben Geist in die gesammte Regierung einführte, ist der große Charakter der, von ihm zu Stande gebrachten Revolution. (I, 36.)"

„Dem Adel war gleich zuwider, der Zügel des Gesetzes

und das Joch der Willkür. Als der Bürgerkrieg ausbrach, versammelte jeder Edelmann seine Knechte und Bauern, und zog zur nächsten Stadt um die öffentlichen Kassen zu plündern und die Bürger zu besteuern. Gleichzeitig ertönten Klagen daß die Rechte, Vorrechte und Freiheiten der Edelleute verletzt würden (II, 2, 180, 337), und eine Adelsversammlung beschloß (im Zorne über die Grundsätze des Parlaments) den ersten Präsidenten Molé und seinen Sohn in die Seine zu werfen. (350.)"

„In Zeiten der Unruhen und Faktionen gedenkt man mehr an unmittelbaren Vortheil, als an Erhaltung von Grundsätzen, auf denen die Sicherheit Aller beruht. (II, 131.) Jüngere unbemittelte Edelleute hielten es für unwürdig ein unabhängiges Gewerbe zu ergreifen; wohl aber begaben sie sich in das Gefolge der Herzöge und Hochadlichen, und übernahmen Dienste welche wenig von denen des Gesindes unterschieden waren. (III, 10.)"

„Die Unwissenheit der Parlamente und ihre Unfähigheit Staatsgeschäfte zu leiten, der Mangel aller Vaterlandsliebe unter den Großen, und die bestechende (corruptrice) Geschicklichkeit Mazarin's hatten die Sachen dahin gebracht, daß der Despotismus als ein Zufluchtsort erschien. (III, 53.) Daraus folgte daß es in Frankreich keine großen Herrn mehr gab, sondern nur reiche und begünstigte Hofleute. (III, 58.) Gewiß war die Rückkehr Mazarin's und des Despotismus der Könige, ein geringeres Uebel, als eine Wiederholung des Gemetzels in den Straßen von Paris. (183.) Viele gute Bürger rühmten die Zeiten des Kardinals Richelieu, der sie gegen die Gewaltthaten der großen Herrn schützte und dessen willkürliche Gewalt nur für diese furchtbar war. (241.) Sie glaubten das Gesetz vom 24. Oktober 1648 sey unzeitig und unfähig sie zu schützen, sie freuten sich über die Niederlagen der Prinzen und die Rückkehr des Königs nach Paris. (246.) Es verbreitete sich die Meinung daß le bon plaisir der Könige, ihre eigene Familie und das Glück ihres Volks hinlänglich sichere. Ein trauriger und schmählicher Irrthum, der in unseren Tagen durch eine furchtbare Katastrophe gebüßt ward. (III, 249.)"

Ch. Lacretelle le jeune.

Vor mehr als funfzig Jahren habe ich zwei Werke Lacretelle's (Histoire de France pendant les guerres de Religion, und Histoire de France pendant le 18e siècle) angezeigt, und insbesondere das letzte verdientermaßen gerühmt. Ich sagte unter Anderem: Lehrreich und lebendig gehen an unseren Augen vorüber, der matt verlöschende Glanz der Regierung Ludwigs XIV., die heuchlerisch fromme Zeit der Maintenon, äußere Sitte bei innerer Anbrüchigkeit und Leblosigkeit: dann (alle Schranken durchbrechend) die gemeinste Sittenlosigkeit unter dem Regenten, Toleranz aus Gleichgültigkeit, Ansprüche von allen Seiten ohne innere Kraft sie zu begründen oder durchzusetzen; des Herzogs von Bourbon leeres, unbedeutendes, prunkendes Ministerium; hierauf Fleury's häusliche Regierung, Verstand ohne Genius, zeitliche Mittel ohne tiefe Reformen, Mangel an Kraft unnützen Krieg zu vermeiden, oder ihn tüchtig durchzuführen; endlich, der König zur gemeinsten Trägheit, zur verächtlichsten Wollust hinabsinkend; ein launisches, nur ihn zu amüsiren fähiges, sonst für Größe, für Edelmuth, für wahren Genius, für das Wohl des Staats fühlloses Weib; das königliche Ansehn sinkend, Geistlichkeit und Parlament im Streite, halsstarrige Vertheidigung abgestorbener Privilegien; dabei im Volke rastlose Thätigkeit, Umlauf neuer Ideen über Königthum, Religion, Staat; Lösung und Umgestaltung aller alten, heilig geachteten Bande: — unabwendbar naht die größte Revolution! (Vermischte Schriften, III, 48.) — Es sey erlaubt diesen Textesworten einige Randglossen, oder Erläuterungen beizufügen.

Niemand kann die Geschichte Ludwigs XIV. lesen, ohne von den tiefsten, mannigfachsten Empfindungen ergriffen zu werden. Welch ein Drama! Nach jugendlicher, glücklich überstandener Prüfungszeit, der höchste weltliche, ja auch geistige Glanz. Seltenes Glück im Kriege, große, unläugbare Fortschritte aller Art im Frieden. Unbestritten der erste, klügste, mächtigste König

in Europa; so sehr der belebende Mittelpunkt Frankreichs, daß er fast nur wiederholte was Unzählige ihm vorsagten: l'état c'est moi! Man übersah, (um des Erfolgs willen) die Ungerechtigkeit nach außen, um der nebenhergehenden Eleganz willen die Anbrüchigkeit der Sitten, um etlicher bleibenden Denkmale willen die mannigfache Verschwendung. Allmählig aufsteigende sittliche Besorgnisse wurden beseitigt durch noch größere Uebel, Fanatismus und Verfolgungssucht. Immer mächtiger trat die unerbittliche Nemesis hervor. Unglück im Kriege, übermäßige Steuern und Schulden, Unzufriedenheit der Bedrückten, Hinschwinden der Schmeichelei, entsetzliches Unglück in der eigenen Familie, bitterer Rückblick auf ein meist verfehltes Leben, durch Frömmelei nicht zu vertreibende Langeweile, schon vor dem Tode verlassen von angeblichen Verehrern, ja von der feigen, herzlosen Frau; ein Begräbniß nicht bloß ohne Würde, sondern ohne Theilnahme, Anstand und Zucht. Welch eine Tragödie, zur Reinigung der Leidenschaften der Herrscher und der Beherrschten.

Daß sein Testament würde umgestoßen werden, hatte Ludwig XIV. wohl selbst vorhergesehen; auch war der Herzog von Maine zum Herrschen unfähig, und der Graf von Toulouse nicht bloß bescheidener, sondern auch die Verhältnisse richtiger beurtheilend. Die Licht- und Schattenseiten des Regenten Philipp von Orleans hat Lacretelle unparteiisch nebeneinander gestellt; von Dubois war aber fast nur Unwürdiges und Verdammliches zu berichten. Eine Berufung der Reichsstände, oder die Erklärung eines Bankerotts, ward vom Regenten aus überwiegenden Gründen zurückgewiesen. Das Law'sche, sogenannte System, führte aber zu einem Bankerott von einem solchen Umfange und so entsetzlichen Folgen, wie sie noch nie in der Weltgeschichte eingetreten waren. Keineswegs ging dies Alles hervor bloß aus Mangel wissenschaftlicher Einsicht; sondern noch mehr aus dem Mangel sittlichen Sinnes, aus Egoismus, Habsucht, und aus der in allen Ständen unbezähmten Begierde, ohne Arbeit, Thätigkeit und Anstrengung reich zu werden und in gemeinen Genüssen zu schwelgen.

Die Gesetze welche der Herzog von Bourbon im Jahre 1724 wider die Protestanten erließ, übertrafen an Ungerechtigkeit und Barbarei noch die Ludwigs XIV., und dies um so mehr, da die seitdem eingetretenen bitteren Erfahrungen hätten von dieser Bahn zurückschrecken sollen. Kann man sich wundern wenn Voltaire dies, damals herrschende und gesetzgebende Christenthum bekämpfte? — Leider ließen es die Jansenisten ihrerseits aber auch nicht an Thorheiten und Aberglauben fehlen.

Im dritten Bande (dem 9. Buche) giebt Herr Lacretelle eine sehr anziehende Geschichte der französischen Litteratur, Wissenschaft und Kunst. Wir geben zur Probe einige kurze Aeußerungen und Urtheile. „Die begeisterten Verehrer der französischen Philosophen sagen: sie bilden eine Versammlung von Weisen. Ihre Vernunft und ihre Liebe des allgemeinen Wohls bringen alle ihre Gedanken in Harmonie. — Umgekehrt behaupten ihre Ankläger: sie sind ein Bund bewaffneter Verschwörer gegen den Thron und den Altar. Auch findet sich in ihren Systemen, Charakteren und Neigungen, keineswegs die vorgegebene Harmonie. (2.)“

„Indem man gefährlicher Weise die alte Ehrfurcht vor Meistern nnd Mustern erschütterte, wuchs der Stolz des Jahrhunderts, verdarb der Geschmack, und der gesunde Menschenverstand ward verletzt. Die Schriftsteller trachteten ehrgeizig nach neuen Gedanken, nahmen ihre Zuflucht zu erzwungenen Ausdrücken und zu seltsamen Wendungen, um das zu verjüngen was sie nicht geschaffen hatten. Das Suchen nach eitelem Schmuck, ließ Reinheit, Einfachheit und den majestätischen Glanz der Bilder vernachlässigen. (13.) — Dasselbe gilt ähnlicher Weise von der Kunst, insbesondere der Malerei. (18.) — Der Erfolg in Gesellschaften, ward ein Gegenstand des Wetteifers für die Schriftsteller. Sie studirten (selbst bei den Curtisanen) die Feinheiten der Hofkünste und suchten sie in allen ihren Erzeugnissen fühlbar zu machen. (23.) — Allmälig bildete sich eine niedrige, käufliche, geheime Litteratur, immer bereit die Archive der Hofskandale aufzubewahren und vermehrt zu verbreiten,

ehrenwerthe Namen zu verläumden, und kühne, verschleierte, durch Besseres ermäßigte Gedanken Anderer, in einen verderbten, schmutzigen Styl hinabzuziehen. (32.)"

Gegen Lacretelle's Darlegung der Verhältnisse Frankreichs zu England, möchte ein Engländer vielleicht mancherlei einzuwenden haben; wogegen der unverständige Krieg Ludwigs XV. und der Pompadour gegen Friedrich II., mit Recht streng getadelt wird.

In der Einleitung zum vierten Bande, bemerkt Herr Lacretelle mit Recht: er müsse vieles an sich Kleinliche und Unwürdige erzählen, weil daraus später so Ungeheures und Entsetzliches emporgewachsen sey. Er sagt unter Anderem: „Die öffentliche Meinung ward in dem Maße bedeutender und fester, als die Regierung in ihren Beschlüssen beweglicher erschien. So entstand thatsächlich eine Art von Demokratie. Jeder Mensch der Gewalt über seine Zeitgenossen gewinnt, es sey indem er Begeisterung erweckt, die Vernunft bewaffnet, Lächerliches verbreitet, besitzt eben so viel, oder noch mehr wie ein Minister, ein König, das Vorrecht große Begebenheiten herbeizuführen. (IV, 4.)"

Die Wirksamkeit Voltaire's und Rousseau's wird gebührend nachgewiesen, jener indeß von Lacretelle strenger behandelt, wie dieser. Voltaire sagte Alles witzig, bitter, rund heraus, Rousseau plattirte Alles mit Tugend und versüßte das Gift was darunter verborgen war. Schilderungen mehrerer Personen (so der Pompadour, Choiseuils) sind mit großer Geschicklichkeit entworfen, und die durchaus einfache Erzählung wirkt mehr, als wenn der Verfasser sich in hohlen Schwulst verstiegen hätte.

Einen tiefen Blick in jene Zeit gewähren folgende Worte (IV, 123): „Gesetzgeber in Menge traten auf, um die Sitten und neuen Meinungen zu lenken. Der Atheismus suchte Täuschungen hervor, um seine Ungestalt zu verbergen; der Materialismus (mit sich selbst im Widerspruch) ward wehmüthig über die Uebel, welche er einer blinden Nothwendigkeit zuschrieb; er waffnete sich durch Beredsamkeit die Leidenschaften und Ver-

brechen zu bekämpfen, für welche er soeben durch elende Rederei Lossprechung ertheilte. Kalt überspannte Männer weissagten Unzähliges über das Glück des menschlichen Geschlechts. Redlichkeit, Ehre, Bürgersinn, Liebe der Menschheit, schienen so einfache Dinge zu seyn, daß man die hierauf bezüglichen Grundsätze einer arithmetischen Berechnung unterwarf, aus welcher sie reiner und fruchtbarer hervorgehen würden. Dies hatte jedoch keine andere Wirkung, als sie zu verderben."

„Niemals war der Haß ferner von den Herzen der Franzosen, als in dem Augenblicke wo sie einer Revolution nahten; nie waren sie enger verbündet alle die Uebel hinwegzuschaffen, welche die Natur uns auflegt und welche auf tausend Wegen in die geselligen Verhältnisse eindringen. Sie kämpften in der stolzen Hoffnung gegen die Nothwendigkeit, deren Gesetze umzustürzen; sie hielten sich für berufen von der Vorsehung, deren Strenge überall zu entwaffnen. Entsetzliche Wuth stand bevor, und doch erfüllte das thätigste Mitleid die Seelen. Allgemein fürchtete man, für gefühllos gehalten zu werden. Und wiederum gab es gleichzeitig sehr regellose Neigungen, die eine willkürliche Auslegung der Gesetze begünstigten, und eine unselige Verachtung religiöser Vorschriften; doch wichen die gehässigen Leidenschaften, der allgemeinen Trunkenheit menschenfreundlicher Träume. (V, 2.) — Man glaubte, der Augenblick sey da, wo das menschliche Geschlecht werde von Weisen beherrscht werden. Man bewunderte die wachsende Macht der öffentlichen Meinung, und wollte die Uebel nicht sehen, welche aus einer allgemeinen Abschwächung des obrigkeitlichen Ansehns, der Autorität, entstehen würden. Auch die Religion übte keine Herrschaft mehr, und während die Sitten täglich liebenswürdiger erschienen, wurden sie täglich erschlaffter. (V, 346.) — Niemand blieb mehr frei von Enthusiasmus, Großmuth ertönte in allen Reden; es gab unzählige Verführer und doch nur wenige Heuchler. (VI, 19.) — Kühnheit der Meinungen galt für das größte Verdienst. (23.)" —

„Seitdem die niederen Klassen sich stets beklagen hörten,

fingen sie an sich selbst noch mehr zu beklagen. Man suchte aufrichtig ihnen zu helfen, aber sie fanden alle dargebotene Hülfe schwach und lächerlich. Der Adel war verschuldet, die niedere Menge in traurigen Verhältnissen; aber die mittleren Klassen waren nie glücklicher gewesen. — In verschiedenen Zeitpunkten konnte eine gute Regierung aus dem gesunden Menschenverstande hervorgehn; jetzt bedurfte es dazu einer großen Kraft des Charakters, und des lebhaftesten Glanzes des Ruhmes. (VI, 107, 255.)"

„Mit Hülfe einiger philosophischen Formeln glaubte man eine Revolution in das schönste, heiterste, unschuldigste Schauspiel verwandeln zu können, für alle Zeiten, für alle Völker: — so war der Glaube eines ungläubigen Jahrhunderts (VII, 8)! — Jede Kaffeéstube ward nunmehr eine Schule des Staatsrechts; eine lächerliche und zugleich drohende Parodie der Nationalversammlung. Der Student verließ seinen Hörsaal, der Schreiber seinen Gerichtshof um die Redekunst zu erlernen. (58.) — Man kam zu sentimentaler Heuchelei, um durch derlei Geschwätz die Dürre der Lehren zu mildern; man verhüllte in zärtliche und ehrfurchtsvolle Worte, das Programm des Aufruhrs. (66.)"

Ich muß es mir versagen noch mehr lehrreiche Stellen aus dem Werke Lacretelle's mitzutheilen; das Vorstehende wird hinreichen ihn als Geschichtschreiber zu charakterisiren. Mehr Beifall würde er erworben, aber gewiß nicht verdient haben, wenn er das für wahr Erkannte, einer leidenschaftlichen Parteiansicht untergeordnet hätte. Sobald die blendende Schminke einer sophistischen Rhetorik von mancher hochgerühmten Ansicht und Darstellung erbleichend dahinfällt, wird man Lacretelle's unparteiische, strenge und zugleich gefühlvolle Behandlungsweise immer mehr anerkennen und billigen. [1]) Nirgends zeigt sich Lacretelle beherrscht, oder auch nur ergriffen, von den oberflächlichen, fanatischen, wechselnden Meinungen des jedesmaligen Tages. Ihm verschwindet nicht der ewige Polarstern des Rechts, der Sittlichkeit, der Religion.

---

1) Lob Lacretelle's von Chateaubriand, Oeuvr., IV, LXVII.

d'Ivernois.

Die Unruhen in dem sehr kleinen Freistaate Genf sind an sich von eigenthümlichem Interesse; können aber durch einen Hinblick auf die spätere, ungeheure, französische Revolution noch lehrreicher werden. Herr d'Ivernois hat in seinem Tableau historique et politique des Révolutions de Genève, die Hauptereignisse mit Scharfsinn und Klarheit entwickelt und dargestellt. Wir wollen in höchster Kürze einige Hauptpunkte hervorheben.

Durch die Reformation und die Entfernung des Bischofs traten wichtige Veränderungen ein. Die höchste Gewalt kam zunächst an die allgemeine Bürgerversammlung (assemblée générale). Daneben standen ein großer und ein kleiner Rath für die eigentliche Verwaltung. Sobald aber deren Mitglieder nicht mehr durch die Bürgerversammlung, sondern durch jene selbst aus ihrer Mitte gewählt wurden, verlor die große Bürgerversammlung an Thätigkeit und Bedeutung. Die Verfassung Genfs ward wesentlich aristokratisch; ja demokratische Versuche diese ungünstigen Verhältnisse zum Besten der Bürgerschaft zu ändern, mißlangen im Jahre 1707 gänzlich und wurden grausam, selbst mit dem Tode bestraft. Die Unzufriedenen schwiegen eingeschüchtert, bis neue Gründe zu Beschwerden (insbesondere eine ohne Rückfrage vorgenommene, eigenmächtige Besteuerung der Bürger) im Jahre 1734 einen Sieg der letztern und eine Beschränkung der Aristokratie herbeiführten. Dennoch waren hiemit die Leidenschaften so wenig beschwichtigt, daß Frankreich, Bern und Zürich im Jahre 1737 als Vermittler auftraten. Sie benahmen sich hiebei so gemäßigt und verständig, daß alle Parteien befriedigt seyn konnten und zunächst befriedigt waren. Der Bürgerversammlung ward das Recht der Gesetzgebung und Steuerbewilligung zugesprochen, den Räthen und engern Behörden aber ein genügender Spielraum für die Verwaltung gelassen. Mit Recht ermahnte der französische Gesandte Graf Lautrec Alle beim Ab-

schiede, sich milde und gemäßigt zu zeigen und dies um so mehr, da die Hauptstärke der genfer Regierung auf Vertrauen beruhe.

Dieser Rath ward jedoch nur theilweise befolgt, und es steigerten sich gegenseitig Klagen und Forderungen. Ivernois legt die Schuld allein dem Senate und den sogenannten Negatifs zur Last, während Tronchin sie in den lettres de la Campagne der Bürgerversammlung und den natifs beimißt. Die zur Vermittelung nochmals herbeigerufenen Mächte, traten im Jahre 1766 mit ihren Vorschlägen fast ganz auf die Seite des Senats. Sie wurden aber mit 1095 gegen 515 Stimmen verworfen. Beide Theile überzeugten sich später daß nur gegenseitige Nachgiebigkeit zu einem glücklichen Ziele führen könne und ein neuer gemäßigter Vertrag ward im März 1768 mit 1204 gegen 37 Stimmen, zu allgemeiner Freude angenommen. Viele zeither streitige Punkte, (z. B. über Verhaftungen, Vorschläge zu Aemtern, Wahlen, Verhältniß von Gesetzen zu Verordnungen [ordonnances]) u. s. w., wurden in einer für beide Theile, (der aristokratischen und demokratischen) so verglichen daß sie zufrieden waren und zufrieden seyn konnten: — jedoch aus genügenden und ungenügenden Gründen, keineswegs für immer.

Mignet.

Unter mehreren sehr werthvollen Werken Mignet's hat seine Geschichte der französischen Revolution den größten Eingang und Beifall gefunden. Seine Aufgabe war sehr löblich, aber auch ungemein schwer: nämlich unter einer ungeheuer großen Masse von Thatsachen eine passende Auswahl zu treffen (1789—1814) und den Umfang des Werks auf zwei mäßige Bände zu beschränken. Auswahl, Auffassung, Anordnung, Erzählung verdient großes Lob. Auch wollen wir nicht rügen daß Herr Mignet auf einem französischen Standpunkte stehe, und das Unglück und die Frevel der Revolution als vorübergehend betrachtet, das

daraus entstandene Gute aber als größer und dauernd bezeichnet. Andererseits wird Herr Mignet einräumen müssen, daß es für den Geschichtschreiber noch andere Standpunkte der Auffassung giebt, und ein Deutscher, Engländer, Spanier u. s. w. berechtigt ist, Licht und Schatten verschieden zu vertheilen.

Schwieriger ist die Behandlung und Beantwortung einer andern Frage. Mit Recht hebt Herr Mignet den großen Einfluß, die große Kraft der Umstände hervor (la force des circonstances). Wenn diese aber, wo nicht zur vollen Rechtfertigung, doch zur Entschuldigung der Jacobiner geltend gemacht wird; lassen sich dann die Irrthümer und das Unrecht der Geistlichkeit, des Adels, des Königs, des Hofes nicht in demselben milden Lichte betrachten? Eine gleiche sittliche Zurechnung muß für beide Theile gefordert und geltend gemacht werden. Nach dieser Vorbemerkung lasse ich einige bezeichnende lehrreiche Ansichten und Urtheile Mignet's folgen. Ueber die sehr mangelhaften, zur Revolution führenden Zustände Frankreichs sagt er: „Noch bestanden die geselligen Formen des Mittelalters. Der Boden war vertheilt in feindliche Landschaften, die Menschen gegenübergestellt in ungleiche Klassen. Der Adel hatte alle Macht verlohren, und nur seine Auszeichnungen behalten; das Volk besaß kein Recht, das Königthum hatte keine Schranken, Frankreich war preisgegeben der ministeriellen Willkür, den verschiedenen Behörden, den Vorrechten der Körperschaften. An die Stelle dieser mißbräuchlichen Einrichtungen, hat die Revolution andere hervorgerufen, welche der Gerechtigkeit und der Zeit angemessener sind. Sie hat die Willkür ersetzt (remplacé) durch das Gesetz, das Vorrecht durch Gleichheit. Sie befreite die Menschen von ständischen Scheidungen, den Boden von der Trennung in Landschaften, die Gewerbe von den Hemmungen der Körperschaften und Zünfte, den Ackerbau von feudaler Abhängigkeit und der Last der Zehnten, das Eigenthum von Fesseln der Erbgesetze; so giebt es nur einen Staat, ein Recht, ein Volk. (I, 2.)"

„Wenn eine Reform nothwendig geworden und der Zeitpunkt

gekommen ist sie zu vollziehen, kann nichts sie verhindern und Alles dient ihr. Welch Glück wenn die Menschen sich alsdann verständigten, dem entsagten was sie zu viel haben und die Anderen sich mit dem begnügten was ihnen fehlt: — die Revolutionen würden dann freundschaftlich zu Stande kommen, der Geschichtschreiber hätte nicht zu berichten von Unglück und Ausschweifungen; er hätte nur nachzuweisen wie die Mehrheit weiser, freier, glücklicher geworden sei. Bis jetzt zeigt aber die Geschichte kein Beispiel solcher Klugheit in Aufopferungen: die welche sie machen sollten, verweigern, die welche sie fordern, bürden nur auf. Das Gute wie das Böse wird bewirkt mit der Heftigkeit der Anmaßung, der Usurpation; es gab bis jetzt noch keine anderen Herrn (souverain) als die Gewalt. (3.)"

„Ist eine Regierung ganz unumschränkt, so schafft sie sich Bedürfnisse, welchen sie zuletzt erliegt. (8.) Jede Tyrannei erschöpft sich durch den Erfolg, sie verzehrt im voraus ihre eigene Zukunft. (10.) — So lange einzelne Stände große Vorrechte besaßen und das Volk unter dem Drucke lebte, blieben alle Plane für das allgemeine Wohl unausführbar. (19.) — Die beiden ersten Stände schlossen sich (beim Anfange der Revolution) dem Könige an, ohne Anhänglichkeit, sowie sie früher das Volk vertheidigt hatten, ohne Hinsicht auf allgemeines Wohl. (40.) Oft glaubte der Hof er habe Alles verhindert, wenn er nichts bewilligte (41); wogegen die Versammlung glaubte, die ganze Zukunft Frankreichs hange ab von der Trennung, oder Vereinigung der drei Stände zu einer Kammer. (42.)"

Mignet schließt seine Erzählung von den Ereignissen des 5. und 6. Oktobers mit der Nachricht, daß Lafayette einem Leibwächter seine Kokarde anheftete und das Volk rief: es leben die Leibwächter! Alles nun Folgende wird mit zwei Zeilen abgefertigt: „So endete diese Scene. Die königliche Familie fuhr ab nach Paris, begleitet vom Heere und den damit gemischten Leibwächtern." —

Sehr verschieden hievon lautet Burke's umständliche, hinreißende Erzählung. (117.) — Ueber den Tod Ludwigs XVI. sagt Mignet

theilnehmend: „Ludwig ist vielleicht der einzige Fürst, welcher keine Leidenschaft, nicht einmal die des Herrschens hatte, und zwei Eigenschaften besaß, die einen guten König machen: nämlich die Furcht Gottes und die Liebe seines Volkes. Er ward ein Opfer von Leidenschaften, die er nicht theilte, seiner Umgebungen die ihm fremd blieben, und von Leidenschaften der Menge, welche er nicht erregt hatte. Die Geschichte wird von ihm sagen: mit etwas mehr Kraft der Seele, wäre er ein einziger König gewesen. (307.)“ — Für den tragischen Ausgang der Königin hörten wir gern ein gleich theilnehmendes Wort. (II, 371.)

Von den Jacobinern wird bei ihrer Auflösung gesagt: „Diese volksthümliche (populaire) Gesellschaft hat der Revolution mächtig genützt, als es nöthig war (um Europa zurückzutreiben) die Herrschaft an die Menge zu übertragen. (456.)“ Weiter heißt es: „Die Zeit des Direktoriums endete die Bewegung zur Freiheit, es begann die zur Bildung, zur Civilisation. Die Revolution nahm einen zweiten Charakter an, den der Ordnung, des Begründens, der Ruhe, nach der ungeheuren Arbeit und dem vollständigen Niederreißen der frühern Jahre.“ (507.) — Die Verlockung und Gefangennehmung der spanischen Bourboniden wird mit den Worten abgefertigt: L'empereur profita de cette révolution de cour (à Madrit) pour opérer la sienne. (637.) — Gewiß enthalten diese Bemerkungen nicht die ganze Wahrheit! Freilich bot Mignet's Plan und Erzählung für diese keinen ausreichenden Raum.

Mignet schließt seine Geschichte der Revolution mit den Worten: „Man kann in Zukunft Frankreich nur dauernd regieren, indem man dem doppelten Bedürfniß abhilft, welches die Revolution unternehmen ließ. Man bedarf in der Regierung einer wahren politischen Freiheit, und für die Gesellschaft (société), das materielle Wohl, welches die stete, durch Bildung vervollkommnete, Entwickelung hervorruft. (II, 667.)“

Thiers.

Geschichtschreiber, deren Volksthümlichkeit, Persönlichkeit, Standpunkt, Neigung und Zweck so unverkennbar zu Tage liegen, daß darüber kaum ein Zweifel und Irrthum möglich ist, werden durch ihre scharfe Zeichnung und Charakteristik jedenfalls anziehen, Theilnahme erwecken und Gedanken hervorrufen; können aber das höchste Lob voller, objektiver Wahrheit und Unparteilichkeit schwerlich erlangen. Wenige nur erheben sich über alle Parteilichkeit untergeordneter Stellung, in jene höhere Region sonnenheller, ungetrübter Klarheit und Wahrheit; so Thucydides, und selbst Cäsar. Anders gestaltet sich in etwas das Verhältniß, wenn nicht sowohl die Persönlichkeit, als der Inhalt, das Wesen des Gegenstandes, einen unabweislichen Einfluß auf Behandlung und Darstellung ausübt: so z. B. bei Herodot und Tacitus.

Je kürzer Mignet die Geschichte der französischen Revolution erzählt, desto schärfer treten die Grundzüge, ich möchte sagen die Osteologie jener Zeit hervor. Ueberall herrschten die Ansichten, die Begeisterung, die Entschuldigung, die Rechtfertigung des Jahres 1789. Hiezu ist allerdings eine Berechtigung vorhanden; aber keine allumfassende, welche jede andere ausschlösse und vernichtete. Der, ohne Vergleich größere Umfang des Werkes von Thiers erlaubte, ja forderte, jene osteologische Grundlage mit Fleisch zu bekleiden, Lob und Tadel, Wehmuth und Zorn anders und mannigfaltiger zu vertheilen. Alles zu Allem gerechnet aber läßt sich nicht läugnen, daß Herr Thiers an dem französischen Standpunkte festhält, das Französische in das schönste Licht zu stellen sucht, wenig bekümmert ob hiebei anderen Grundsätzen, Ansichten, Männern, Ländern, Völkern, volle Gerechtigkeit zu Theil wird.

Da sich gegen nichtfranzösische Schriftsteller ähnliche, aber umgekehrte Bedenken und Einwendungen erheben lassen, so folgt daraus daß Milde der Beurtheilung rathsam und

billig ist. Gewiß erweiset das große, umfassende Werk von Thiers einen ungewöhnlichen Fleiß, eine außerordentliche Ausdauer, Kraft des Willens und Charakters, und einen Ueberblick, welcher den gewöhnlicher Buchgelehrten weit überragt. Es kann hier nicht auf das Entfernteste die Absicht seyn, einen zusammenhangenden Auszug des Werks zu geben; doch werden die ganz vereinzelten Sätze und Urtheile welche wir mittheilen, zur Charakteristik des Verfassers dienen.

„Ludwig XVI. (sagt Thiers) war für seine Person zu allen Opfern bereit, wußte aber nicht sie Anderen aufzulegen. Nachgiebig gegen den Hof, gegen die Königin, büßte er für alle Fehler, die er nicht begangen hatte, welche aber die seinigen wurden, weil er sie begehen ließ. (I, 17.) — Der Hof hatte nie die Kraft das Gerechte zu bewilligen, oder abzuschlagen; er hoffte durch Zwiespalt zu regieren. (25.) — Die Geistlichkeit hätte gern vermittelt; der Adel dagegen hoffte weniger von Mäßigung, als von Tapferkeit, und erging sich im Abschlagen und Drohen. (26.)“

„Necker war reich geworden als Bankier, Schüler und Anhänger Colbert's, (wie Turgot Sully's), ein sparsamer und ehrlicher Finanzmann; aber eitel, glaubend er sey in allen Dingen der rechte Vermittler, betrogen durch das Lob seiner Freunde und des Publikums; er schmeichelte sich die Geister zu führen und da anzuhalten, wo sein Geist anhielt. (6.)“

„Der Wunsch Frankreichs nach Freiheit war allgemein. Aber sehr groß und schwer war das Unternehmen eine vollständige Verfassung zu gründen auf den Trümmern einer alten Gesetzgebung, trotz vielfachen Widerstandes, bei einer regellosen Aufregung der Geister, bei entgegengesetzten Interessen und Meinungen. (41.)“ — „Den aufgeregten Leidenschaften stellte Necker nur schwach vermittelnde Vorschläge gegenüber; er glaubte es genüge für einen Staatsmann zu raisonniren, ohne zu handeln. (44, 64.)“

„Sieyes hielt es für genügend seine Gedanken in einer abstrakten Schlußfolge zu verknüpfen, wo ihm dann z. B. der

ganze Unterschied zwischen Monarchie und Republik, nur in der verschiedenen Zahl der ausübenden Beamten zu liegen schien. Er verständigte sich mit sich selbst, aber mit keinem Andern und nicht mit der Natur der Dinge. Da er nicht verstand seine Systeme zu gestalten, oder sie unverändert annehmlich zu machen, gerieth er bald in übele Laune. (76.)"

„Mirabeau machte sich schon früh bekannt durch ungeordneten Wandel, Zänkereien und leidenschaftliche Beredsamkeit. Er hatte sehr viel gesehen, beobachtet, gelesen, behalten. Allein er war übertrieben, wunderlich, selbst sophistisch, ward jedoch ein Anderer sobald Leidenschaft ihn stützte, und mit sich fortriß! — Wenn die Verhältnisse schwierig, die Geister durch lange Berathung erschöpft, oder durch Furcht eingeschüchtert erschienen; so entfuhr ihm ein Schrei, ein entscheidendes Wort, sein Haupt erschien entsetzlich durch Häßlichkeit und Genius, und die Versammlung (aufgeklärt, oder befestigt) gab Gesetze, oder faßte großartige Beschlüsse. Stolz auf seine großen Eigenschaften, sich ergötzend über seine Laster, abwechselnd kühn oder nachgebend, verführte er die Einen durch seine Schmeicheleien, schüchterte Andere ein durch Spott, und leitete Alle durch eine ungewöhnliche Anziehungskraft. (65.)"

„Wie oft schien in der Revolution Alles vergeben, vergessen, versöhnt, und am nächsten, ja an demselben Tage, war der Hof zurückgegeben seinem Stolze und das Volk seinem Mißtrauen: der unversöhnliche Haß begann seinen neuen Lauf. (55.) — Von dem Augenblicke an, wo ein Volk Alles befehlen und der König nicht wirksam widersprechen kann, ist er nur ein Beamter: die Republik ist, ohne daß man es glaubt, schon vorhanden. (74.)"

Daß die Nationalversammlung am 5. Oktober 1789 umgeben von einem schreienden empörten Haufen, eine Berathung begann über Artikel des peinlichen Rechts, nennt Thiers: „l'attitude la plus imposante"; Andere sahen darin die unzeitigste, herzloseste Pedanterie. (93.) Thiers hat (wie es der Umfang seines Werks erforderte) die Ereignisse des fünften

und sechsten Oktober umständlich, und im Ganzen gewiß der Wahrheit gemäß erzählt; aber doch nicht so daß Mark und Gebein erschüttert, das furchtbare Trauerspiel in vollem Umfange begriffen, die Leidenschaft durch Mitleid, Furcht und Reue gereinigt, die unausweichbare Nemesis in drohender Ferne gezeigt würde. Wie tiefsinnig und ergreifend Tacitus, selbst beim Sturze eines Vitellius! Der Anwalt, der Advokat, steht mit Recht innerhalb einer Partei; der Geschichtschreiber muß sich (ohne Vorliebe und Haß) über alle Parteien erheben, und zugleich alle richtig und umfassend würdigen.

Der wahre Staatsmann soll (wie der Mathematiker) aus gegebenen Größen und Verhältnissen, die künftigen voraussehen und ableiten. Ist dies unterblieben, so lassen sich allerdings begangene Irrthümer nicht ungeschehen machen; auch wollen wir sie aus Billigkeitsgründen nicht allzu bitter verdammen: allein Kopf und Herz verbieten durch ein falsches Licht allen Schatten austilgen zu wollen, und durch künstliche Schminke die unaustilglichen natürlichen Flecken zuzudecken. Man darf, man soll die Gerechtigkeit als höchstes Gesetz anerkennen und gelten machen, und nicht verdammliche Mittel für angeblich gute Zwecke verwenden. So mächtig auch die Gewalt der Verhältnisse und Begebenheiten sich geltend macht, wird sich kein Geschichtschreiber gegen Ansichten und Gefühle vorstehender Art verschließen. Deshalb ruft Thiers, mit edler Theilnahme nach Beschreibung des großen Föderationsfestes vom 14. Juli 1790: „Ganz Frankreich, alle Landschaften waren einstimmig und schwuren den König zu lieben, der sie lieben würde. Ach! In solchen Augenblicken erweichte der Haß, entwich der Stolz, Alle waren erfreut durch das allgemeine Glück, und erhoben durch die allgemeine Würde. Warum werden diese tiefsinnigen Freuden der Einigkeit so bald vergessen?! — Nach so schrecklichen Scenen, im Begriff noch entsetzlichere zu erzählen, verharrt der Geschichtschreiber mit Freuden bei diesen flüchtigen Stunden, wo alle Herzen nur ein Gefühl hatten, das des öffentlichen Wohls. — Das so rührende Fest der Föderation, war aber nur eine vorübergehende Auf-

regung. Am nächsten Tage wollten Alle wiederum nur das, was sie des Tages zuvor gewollt hatten, der Krieg begann von Neuem. (128, 129.)"

Herr Thiers hält (was bis auf den heutigen Tag lebhaft bestritten wird) die Behandlung des Papstes, der Kirche, des (ohne Entschädigung weggenommenen) Kirchenvermögens, der Geistlichen, für gerecht und nothwendig. (169.) Wollte man dies auch, obwaltender Mißbräuche halber, (ohne Rücksicht auf Gegengründe) zugeben; so ist es doch allzukühn und unerwiesen, wenn Thiers sagt: Le plus grand nombre des évêques et des curés, résista avec une *feinte* modération, et un attachement *apparent* à ses principes. (183.) Ferner behauptet Thiers: der König habe die ihm, durch die Verfassung von 1791 zugewiesenen, genügenden Vorrechte verloren, durch einen unvorsichtigen Gebrauch derselben. (185.) Doch ging er nie über diese Rechte hinaus, während die Versammlung die ihrigen tagtäglich überschritt. Wie kann Herr Thiers sich wundern und tadeln, daß der überall beschränkte, mißhandelte, eingesperrte König: n'était pas sans humeur et sans regrets! (194.)

Waren denn aber die siegestrunkenen, rücksichtslos vorschreitenden Versammlungen wirklich herrschend, wirklich selbständig und allmächtig? Keineswegs! Gesteht doch Herr Thiers, daß die Klubs ihrer Herr wurden und die sogenannte öffentliche Meinung sie unterjochte. „Cette opinion faisant sa *seule* force, elle était *obligée* de s'y *soumettre*. (167, 171.)"

Nie hat die Nemesis so rasch, so allgemein, so furchtbar, Schuldige, — und leider auch Unschuldige — ergriffen: den König, die Königin, die Minister, die Royalisten, die Constitutionellen, die Gironde, den Berg, die fremden Mächte! Fast das Größte aller Trauerspiele; — aber keineswegs fruchtlos! Trotz der Behauptung, daß die Geschichte niemals belehre, hat sie belehrt und (mit Hülfe einer höheren Leitung) das vergängliche Böse, vom dauernden Guten gesondert.

Wehmüthig schreibt Thiers, (nachdem er die entsetzliche

Ermordung Bailly's erzählt hat) (II, 359): „Seit der Zeit, wo Tacitus den Verbrechen der Kaiser Beifall spenden sah, hat sich der gemeine Pöbel (la vile populace) nicht geändert. Immerdar heftig und hastig in seinen Bewegungen, errichtet er bald Altäre dem Vaterlande, bald Blutgerüste, nur dann schön und edel, wenn er fortgerissen in den Heeren, Feinde bekämpft. Unter dem Despotismus, waren die Massen ebenso sträflich wie unter der Republik. Rufen wir deshalb stets um Licht und Belehrung für diese Barbaren, welche stets am Boden der Gesellschaft hervorwachsen, und immer bereit sind sie mit allen Arten von Verbrechen zu besudeln, — auf den Ruf jedes Machthabers, und zum Verunehren aller Gegenstände und Parteien."

Leider aber giebt es Zeiten (so während der französischen Revolution) wo auch die angeblich Hochgebildeten, Sinn und Handlungsweise jener Barbaren sich aneignen, nur etwas anders zugestutzt und geschminkt. Dies bestätigt in Wahrheit Thiers wenn er sagt: „Tausende hinopfern, wegen geringer Meinungsverschiedenheiten, oder auch wo diese gar nicht vorhanden waren, schien den Verfolgungssüchtigen etwas ganz Natürliches. So hatten sie die Gewohnheit angenommen sich gegenseitig zu vernichten. Es war außerordentlich mit welcher Leichtigkeit man starb, und sterben ließ! — Jeder handelte ohne Gewissensbisse, ohne Widerstreben. Und die neue entsetzliche Sprache stimmte zu den neuen Thaten. — Entstanden Zweifel, entdeckte man den Irrthum, so stürzte man vorwärts, statt umzukehren. Keiner hatte den Muth sich selbst zu verurtheilen. (II, 552, 553, 561.)"

Ist es hienach richtig wenn Thiers von allen Hingerichteten (z. B. Danton, Petion, Camille Desmoulins) sagt (II, 591): „sie waren voll von Tugend, oder Genius, oder Muth." — Zeigte ihr Leben gar kein Unrecht, keinen Schatten? Ob Reue vorhanden war, ist schwer zu sagen; aber ohne Zweifel Grund genug dazu und zu Gewissensbissen.

Gewiß ist in der Revolutionsgeschichte, Robespierre's Sturz ein Wendepunkt zum Bessern. Zunächst aber waren viele der

Sieger keine geringern Frevler als er selbst, und wenn man nachher auf deren Bestrafung drang, so offenbarte sich darin nicht Rachsucht und die Verurtheilenden wurden nicht fortgerissen durch eine bloße Meinung (entraînés par l'opinion, III, 71, 83, 108); sondern es lagen die vollsten Beweise vor von entsetzlichen, unerhörten Freveln, Verbrechen und Niederträchtigkeiten. Noch immer wird (III, 284) wiederholt: Frankreich sey durch diese Gräuel errettet worden, habe darohne nicht können errettet werden, der Justizminister Danton, Billaud Varennes, Fouquier-Tinville u. A. welche die Septembermorde und andere Blutscenen leiteten, seyen Helden, welche sich über gemeine Ansichten und Betrachtungsweisen kühn erhuben, und Dank und Verehrung verdienten, statt Verachtung und Strafe. Nach dieser Lehre giebt es Zeiten, wo Recht, Unschuld, Tugend, alle Bedeutung verlieren, und Sünde, Unrecht, Laster sich neu geheiligt auf den Thron setzen, um angeblich die rechte Freiheit zu begründen und das höchste Glück für die Menschheit herbeizuführen. Ganz Frankreich fühlte nach Robespierre's Sturz, daß diese Lehre unwahr, verderblich, verdammlich sey; keine künstliche Sophistik kann und darf die ewigen Grundsätze des Rechts und der Sittlichkeit ausrotten und die Menschen dadurch hinabwürdigen bis zu vernunftlosen Thieren. Nicht bloß Vernunft und Wissenschaft geben augenscheinliche Beweise für diese, unsere Behauptung, sondern auch die Geschichte. Die Fabier und Scipionen, Aristides und Themistokles haben Rom und Athen nicht gerettet durch Noyaden, Fusilladen, zahllose Mordthaten, nicht dadurch daß sie sich gegenseitig die Köpfe abschlugen.

Wer Alles was in der Revolution geschah, vertheidigen, oder mit der unwiderstehlichen Macht der Verhältnisse entschuldigen will, hebt in Wahrheit alles Urtheil, hebt die Möglichkeit desselben auf; oder er muß in den kürzesten Fristen das Entgegengesetzteste billigen. So ward die Kirche in ein Pantheon verwandelt und der gepriesene Mirabeau hineingestellt. Nach wenigen Monaten hinausgeworfen und Marat's Büste hineingestellt. Nach kurzer Frist diese hinausgeworfen, und im Koth

umhergeschleppt. Auch im Theater Feydeau, Marat zerschlagen und Rousseau erhoben. Muß doch Thiers ausrufen (III, 114): „So ist die Unbeständigkeit der Revolutionen! Man giebt, man nimmt die Unsterblichkeit, und die Unbeliebtheit der Parteihäupter, dauert noch nach dem Tode fort. — In Revolutionen hat jede Idee (selbst die der Milde, der Menschlichkeit, der Versöhnung) ihre Opfer; keine kann rein bleiben von Menschenblut. (III, 207.) — Es bleibt Täuschung daß Gesetzlichkeit und eine gesetzliche Macht in einer solchen Revolution herrschen könne. (IV, 80.) — Die Lage ist in jeder Beziehung bejammernswerth; die sittliche und materielle Unordnung war aufs Höchste gestiegen." —

„Die gesammte Verwaltung Frankreich zeigte eine völlige Anarchie. (Hist. du Consulat, I, 12, 153.) — Die Geldverhältnisse führten den Staat in verderbliche Spekulationen und das Publikum in eine gräuliche Entsittlichung. (21.)"

Aus diesen Beschreibungen geht hervor, erstens, daß die Revolution viel dunklere, ungerechtfertigte Nachtseiten hatte, als Manche glauben, oder zu glauben vorgeben. Zweitens, daß Bonaparte im Jahre 1799 für Frankreich selbst, als ein Erretter aus tiefer Noth zu betrachten ist. Ihm stand jedoch ein Mann zur Seite welchen zu loben Thiers nicht müde wird. Er war: un esprit tout à fait supérieur; grand esprit spéculatif; son langage était profond comme sa pensée; auteur des plus grandes et des meilleures conceptions de la république française. Si la révolution française avait dû avoir un Solon ou un Lycurgue, il était digne de l'être. — A chaque époque il avait remanié son ouvrage de constitution, et une fois fixé, il ne voulait rien changer à son plan. — Il avait une conception singulière, mais profonde. Il avait un esprit profond et élevé. Il joignait à une grande force de pensée une finesse d'observation remarquable. (I, 10, 11, 77, 80, 90, 94; VII, 127.)" [1]

---

1) Guizot (III, 152) fand später Sieyes dans un extrême affaiblissement d'esprit et de mémoire.

Man vergleiche mit dieser Schilderung des Abbé Sieyes, die Burkes, welcher ihn als einen völlig unpraktischen, thörichten Verfassungsdrechsler bezeichnet. Mag man Burkes dabei angebrachten treffenden Witz feindlich nennen; so wird doch jede, ohne Haß oder Vorliebe angestellte Prüfung, (wie ich sie in meiner Schrift über Staat und Recht versucht habe) ergeben, daß Sieyes Consularverfassung ein völlig unbrauchbares Werk war. Gewiß hielt sie Bonaparte dafür, und Sieyes hatte nur Recht wenn er nach der ersten mit ihm als Consul gehaltenen Berathung sagte: „nous avons un maître qui sait tout faire, qui peut tout faire, et qui veut tout faire. (78.)" — Sieyes war seitdem eine Null; ja er ward in den Augen Vieler verächtlich, weil er sich von Bonaparte mit Titeln und Orden behängen und (während jener Frankreich für sich behielt) ein Landgut Crosne schenken ließ. Noch schlimmer, sagten Mehrere, daß Sieyes nunmehr lächerlich geworden ist. (IV, 106.)"

Am Anfange seiner Geschichte des Consulats (I, 9) bemerkt Thiers: „er glaube in den letzten funfzehn Jahren (wie wohl ein jeder) viel gelernt zu haben." Und wir stimmen ihm sehr gern bei. Denn ob er gleich, (natürlich genug) an dem französischen geschichtlichen Standpunkt festhält, werden doch seine Urtheile nun nicht mehr von einer Philosophie getrübt, oder bestimmt, die man wohl die französische genannt hat, und die uns ungenügend erschien. Zum Beweise ist der eine Ausspruch hinreichend: „Il faut réprouver le crime en tout pays; il faut surtout réprouver les institutions qui le produisent. (V, 161.)" — Eben so ist Freiheit und Zurechnung vorausgesetzt, wenn Thiers (V, 78) von Bonaparte richtig sagt: A chaque instant son ascendant s'accroissait avec le succès, sa hardiesse avec son ascendant, et il ne se donnait plus la peine de dissimuler l'étendue de ses volontés. — Und: l'Histoire montrera bientôt cette justice redoutable, sortant des événemens eux-mêmes, et punissant le génie, qui n'est pas plus dispensé que la médiocrité elle-même, de loyauté et de bon sens. (Buch 30, Schluß.)

Zum Beispiel wie Thiers Charaktere schildert, möge folgende Stelle dienen. „Herr von Talleyrand stammte aus einem sehr vornehmen Geschlechte, durch die Geburt zum Kriegsdienste bestimmt, ein Zufall der ihn des Gebrauches von einem Fuße raubte, zwang ihn zum geistlichen Stande, wofür er keine Neigung besaß: nacheinander Prälat, Hofmann, Revolutionair, Emigrirter, Minister der auswärtigen Angelegenheiten unter dem Direktorium. Von all diesen Verhältnissen hatte Herr von Talleyrand etwas beibehalten: man fand in ihm den Bischof, den großen Herrn, den Revolutionair. Er besaß keine festen Ansichten, wohl aber eine natürliche Mäßigung, welche allen Uebertreibungen widersprach. Im Augenblick wußte er sich die Ideen derjenigen anzueignen, denen er aus Geschmack, oder Interesse gefallen wollte. Er drückte sich in einer durchaus eigenthümlichen Sprache aus, für welche Voltaire der Stifter gewesen war. Voll von lebhaften, stechenden Erwiederungen, welche ihn so furchtbar, als anziehend machten; abwechselnd schmeichelnd und zurückstoßend, offen und undurchdringlich, lässig, würdig, obgleich hinkend voller Grazie, eine der sonderbarsten Persönlichkeiten, wie sie nur eine Revolution erzeugen kann. Er war der verführerischte aller Unterhändler, und zu gleicher Zeit unfähig die Angelegenheiten eines großen Staates zu leiten. [1]) Denn hiezu gehört Willenskraft, Uebersicht (vues), Arbeitslust, welches Alles er nicht besaß. Sein Wille beschränkte sich zu gefallen, seine Uebersicht bezog sich nur auf die Meinungen des Augenblicks, seine Arbeit war gleich Null. Er war, mit einem Worte, ein vollkommener Gesandter, aber kein lenkender Minister im höchsten Sinne des Worts. Auch hatte er unter der Consularregierung keine andere Rolle. Der erste Consul (welcher niemand das Recht einräumte über Kriegs- und Staatssachen eine eigène Meinung zu haben) gebrauchte Talleyrand nur, um seinem herrschenden Willen gemäß, mit fremden Gesandten zu unterhandeln; und dies that Talleyrand mit einer Kunst die man nie über-

1) Vergleiche Guizot's Charakteristik Talleyrand's.

treffen wird, Auch hatte er das sittliche Verdienst den Frieden zu lieben, und dies zu zeigen, unter einem Herrn der den Krieg liebte. Begabt mit einem erlesenen Geschmack, einem sicheren Takt, ja einer nützlichen Faulheit, konnte er wahrhaft nützliche Dienste leisten, schon dadurch daß er dem Ueberfluß des ersten Consuls in Reden, Schreiben und Handeln, entgegentrat mit Nüchternheit, Mäßigung und selbst mit seiner Neigung nichts zu thun. Doch wirkte er nur wenig auf seinen heroischen Herrn, welcher weder vor seinem Genie, noch von seinen Ueberzeugungen große Achtung hatte. (IV, 116.)"

Eine weise Lehre, die Bonaparte um die Zeit des Friedens von Amiens aussprach, (VI, 153) hat er später nur zu oft übertreten. Er sagte: „glücklich sind die Völker, wenn sie angekommen auf einer hohen Stufe des Glücks, Regierungen haben von solcher Einsicht, daß sie so große Vortheile nicht dem Eigensinn und dem Wechsel eines einzigen Glücksfalls aussetzen."

Ungemein lehrreich ist (nach so vielen Berichten von Freveln und Schlachten) das zwölfte Buch, welches von den wichtigen religiösen Verhältnissen handelt. Wir können hier unmöglich die langen und sehr verwickelten Verhandlungen mittheilen, welche Thiers mit großer Geschicklichkeit, Einsicht und Klarheit darstellt. Einige merkwürdige Stellen werden indeß den Verfasser und die damaligen Ansichten und Bedürfnisse charakterisiren.

„Es ist schwerer mit geistlichen, als mit weltlichen Mächten zu verhandeln: denn gewonnene Schlachten reichen hier nicht aus, und es ist eine Ehre für die menschlichen Gedanken, daß sie nur können überwunden werden wenn zu Kraft und Gewalt, die Ueberzeugung hinzutritt. (VII, 3.) Die constituirende Versammlung, getrieben von der Vorliebe für Regelmäßigkeit, ordnete die Kirchenverwaltung ähnlich der des Staates, traf aber auf unübersteigliche Hindernisse. Die Betreibenden hatten wahrhaft fromme Absichten. Es waren meist aufrichtig Gläubige, eifrige Jansenisten; aber beschränkte Geister, versessen auf theologische Streitigkeiten, mithin sehr gefährlich für menschliche Angelegenheiten. (4, 8.)"

„Manche Personen sind der Meinung jede Regierung solle alle religiösen Meinungen völlig frei lassen und sich um dieselben gar nicht bekümmern; dies wird aber unmöglich sobald die bürgerliche Gesellschaft in Unordnung und sachliche Streitigkeiten geräth. (9.)“

„Jede menschliche Gesellschaft bedarf eines religiösen Glaubens, eines Cultus. In jeder Zeit, in jedem Lande, im Alterthum wie in unseren Tagen, unter gebildeten wie ungebildeten Völkern, finden wir die Menschen am Fuße ehrwürdiger, oder unwürdiger und blutiger Altäre. Selbst in dem Augenblicke wo man ein Gelübde thut nichts zu glauben, findet sich der Glaube schon wieder ein, und die unsinnige Verehrung der Göttin Vernunft, eingeführt neben dem Blutgerüste, bewies daß jenes Gelübde so eitel als gottlos war. Philosophen, selbst die erhabensten, können eine Philosophie erschaffen, durch ihre Wissenschaft das Jahrhundert bewegen, dem sie Ehre bringen; sie veranlassen zu denken, aber nicht zu glauben. In unseren Tagen würde man den Stifter einer Religion für einen Betrüger halten, und umgeben von Schrecken wie Robespierre, oder von Ruhm wie der junge Bonaparte würde er nur beim Lächerlichen anlangen. Der Geist erkennt den Geist im Weltall, und ein großer Geist ist fähiger als ein kleiner, Gott in seinen Werken zu erblicken. (12—16.)“ „Meine Religion (sagte Bonaparte) ist sehr einfach. Wenn ich das große, mannigfache, prachtvolle Weltall erblicke, so sage ich mir es kann nicht das Werk des Zufalls sein; sondern eines allmächtigen, soweit über den Menschen erhabenen Wesens, als jenes Werk über die schönsten unserer Maschinen. Weil die Religionen unter sich verschieden sind und sich widersprechen, hielt Volney alle für schlecht. Ich (Bonaparte) möchte sie vielmehr alle für gut halten, denn im Grunde sagen alle dasselbe. Sie haben nur Unrecht wenn sie sich untereinander verfolgen; dies muß man aber durch gute Gesetze verhindern. (27.)“

Mit Recht nennt Thiers die ersten Jahre des Consulats die glänzendste, gemeinnützigste Zeit Bonapartes, wo er noch nicht von Ehrgeiz und Kriegslust fortgerissen, das wahre

Wohl Frankreichs und Europas in den Hintergrund stellte. (VII, 109.)" Aber freilich (fügt Thiers hinzu): die Weisheit ist seltener als die Geschicklichkeit, ja seltener als das Genie; denn die Weisheit setzt voraus den Sieg über seine eigenen Leidenschaften, ein Sieg zu welchem große Männer selten fähiger sind, als kleine. (VIII, 7.)" — Wenn Thiers mit Recht die Heftigkeit und das Umsichgreifen Bonapartes beklagt, so sagt er mit gleichem Rechte, der Widerspruch des Tribunats gegen die größten Verbesserungen (Kirchenfriede, bürgerliches Gesetzbuch) sey kleinlich, leidenschaftlich, ja unverständig und strafwürdig gewesen. (VII, 144.) „Es war zu gleicher Zeit höchst kindisch und höchst gefährlich, einen heftigen Charakter aufs Aeußerste zu treiben, der sich seiner Kraft bewußt und zu Allem fähig war. (159.) Es ergab sich, daß nach einer blutigen Revolution und einer so tiefen Erregung der Leidenschaften, das freie Spiel constitutioneller Einrichtungen unmöglich blieb. (161.)" — Daß aber Sieyes Verfassung ganz unbrauchbar und thöricht war, erweiset Thiers (trotz beiläufig gespendeten Lobes) aufs einleuchtendste. (VII, 125—128; VIII, 9; XII, 21—26.)

Die vorgeschriebenen Formen der Berathung führten fast unausbleiblich zu sachlichen Mißgriffen und Fehlern, und der gereizte Bonaparte blieb leider hinter seinen Gegnern nicht zurück.

„Das Unrecht Napoleons (sagt Thiers) bestand nicht darin, daß er die Diktatur übernahm (denn sie war nothwendig), sondern daß er später nicht davon so guten Gebrauch machte, wie in den ersten Jahren. (VIII, 84.) Die Revolution stürzte ein 1200 Jahre altes Königthum, und wollte in ihrem Wahnsinn alle Throne Europas vernichten (109), und nach wenigen Jahren suchte sie den französischen allmählig, Stück für Stück wieder aufzurichten. Napoleon betrachtete die Freiheit als eine Rückkehr zu allen Unruhen, als ein Hinderniß all des Guten das er vollbringen wollte. (127.)"

Gern glauben wir der Versicherung des Herrn Thiers, daß er sich ernstlich bemüht habe, die Gründe des mit England nach dem Frieden von Amiens erneuten Krieges unparteiisch darzu-

stellen (X, 65); gewiß aber würde ein Engländer, von seinem Standpunkte aus, zu anderen Ergebnissen gekommen seyn.[1]) Vollkommen tadellos und ergreifend ist das Schicksal des Herzogs von Enghien dargestellt. Beherzigenswerth sind nachstehende Bemerkungen des Erzählers. „Jede Verletzung des gesetzlichen Rechtsganges hat beklagenswerthe Folgen. Das Leben der Angeklagten, die Ehre der Regierungen sind dann oft von einem bloßen Zufall abhängig. — Für den ersten Consul (der sein Leben so oft in Schlachten ausgesetzt hatte) wäre eine Gefahr mehr besser gewesen, als Sicherheit gewonnen zu solch einem Preise. Er stellte sich denen gleich, welche Ludwig den XVI. sterben ließen; und zwar ohne die Entschuldigung revolutionairer Leidenschaften, welche damals die festesten Köpfe und die besten Herzen störten. Aber Schauspiele dieser Art sind geeignet den menschlichen Stolz zu beschämen und zu lehren, daß außerordentliche Geister nicht gegen die gemeinsten Fehler geschützt sind, wenn sie sich den Leidenschaften hingeben und, sey es auch nur auf einen Augenblick, die Selbstbeherrschung verlieren. — Man soll, zum Schutze der bürgerlichen Gesellschaft, immerdar die strengsten Regeln der Gerechtigkeit befolgen; jedoch auch die Männer aller Parteien mit Nachsicht beurtheilen, welche hineingesetzt waren in die Bahn der Revolutionen, auferzogen unter den verderbenden Unruhen der Bürgerkriege, aufgereizt durch den steten Anblick blutiger Scenen. Sie hatten für das Leben anderer Menschen nicht die Achtung und Ehrfurcht, welche uns glücklicherweise eingeflößt hat die Zeit, die Ueberlegung und ein langer Friede. (XI, 105—112.)"

Sehr gut ist entwickelt, wie man dem Kaiserthume immer näher kam und Zweifel und Warnungen kein Gewicht behielten. Weissagend bemerkte Cambaceres: „Wir haben Europa bekriegt um ihm Tochterrepubliken der französischen Republik zu geben;

---

1) So schreibt mir ein Freund: Thiers Geschichte von Frankreich, halte ich für eine Apotheose Napoleons und des französischen Volks. Er bestärkt dieses in dem Wahne alle übrigen beherrschen zu müssen.

wir werden es jetzt bekriegen um ihm Kinder und Brüder unseres Monarchen als Könige aufzudrängen, und das erschöpfte Frankreich wird zuletzt durch diese thörichten Unternehmungen erliegen. (XI, 183.)"

In Paris befinden sich große Gemälde, welche den Einzug Napoleons in Berlin darstellen, unter Anderem Weiber die sich freuen, oder, die Arme gen Himmel streckend, um Gnade flehen. Ich weiß als Augenzeuge, daß dies Alles völlig unwahr ist. Die Linden waren fast leer, kein Zeichen der Theilnahme, oder Besorgniß, nur einige französische Soldaten riefen: Vive l'Empereur! Der Kaiser selbst war aber nicht ohne alle Besorgniß gewesen. Man weiß durch das Zeugniß eines (mit Mühe aufgefundenen, französisch sprechenden) Mädchens, daß er Abends eine Art Rüstung auszog. Die Erzählung des Herrn Thiers ist wenigstens in dem, der Wahrheit gemäß, was wir nachstehend ausheben: „Man hörte kein Geschrei des Hasses, oder der Schmeichelei für den Sieger. Glücklich war Preußen daß es einig war, und seine Würde im Unglück zu bewahren wußte. Der Einzug des Feindes war bei ihnen nicht der Untergang einer Partei und der Triumph einer anderen; es war in ihrer Mitte keine unwürdige Faktion, ergriffen von einer hassenswerthen Freude und Beifall spendend den fremden Soldaten. Wir Franzosen, unglücklicher bei unseren Unfällen, wir haben diese abscheuliche Freude gesehen: — wir haben Alles in diesem Jahrhundert gesehen, das Aeußerste des Sieges und der Niederlagen, der Größe und der Erniedrigung, der reinsten Hingebung und des schwärzesten Verrathes. (XVIII, 10.)"!

Ungern versagen wir uns, aus den letzten Bänden der Kaisergeschichte sehr gelungene und lehrreiche Stellen auszuheben. So viel man auch, (von verschiedenen Standpunkten aus) dereinst an dem großen, viel umfassenden Werke des Herrn Thiers berichtigen und ergänzen wird, bleibt es doch (wie ich wiederhole) ein Denkmal ausdauernden Fleißes, ernster Forschung, beständigen Strebens nach der (oft schwer zu findenden) Wahrheit, und mit mehr Grunde als der praktische

Staatsmann, wird der Geschichtschreiber Thiers ausrufen können: exegi monumentum aere perennius!

Guizot.

Guizot ist ausgezeichnet als Mensch, als Staatsmann und als Schriftsteller. In letzter Beziehung, (die wir hier allein im Auge behalten) verdienen seine Werke das Lob gründlicher Forschung und einfacher, klarer Darstellung. Nirgends geht er darauf aus durch rhetorische Künste zu reizen, durch Glanz zu blenden und die Einbildungskraft in Bewegung zu setzen; wogegen er dem Verstande (im besten, oft mit Unrecht gering geschätzten Sinne des Wortes) überall genügt und den Wißbegierigen reichlich belehrt. Unter vielen seiner Schriften, wollen wir wenigstens einige näher erwähnen. Einer gedrängten Uebersicht der Kulturgeschichte Europas, folgte die Histoire de la civilisation en France in vier Bänden. Nicht die einzelnen Personen und ihre Schicksale oder Thaten treten hier in den Vordergrund, sondern die Massen des Volkes und die mehr sachlichen Zustände. Es ist eine fortschreitende, lebendig sich bewegende, und dadurch doppelt anziehende und lehrreiche Statistik. Allgemeinere Ergebnisse gehen nicht hervor aus einer Unzahl kleiner unbedeutender Einzelnheiten; vielmehr ist die Auswahl mit Sorgfalt getroffen, es sind die daraus abgeleiteten Folgerungen verständig und sicher begründet.

„Die Bildung (die Civilisation), sagt Guizot, beruht wesentlich auf zwei Thatsachen: die Entwickelung der geselligen, und die Entwickelung der geistigen, intellektuellen Verhältnisse. Jene betrifft das Aeußere und Allgemeine, diese die innere und persönliche Natur des Menschen; mit einem Worte die Vervollkommnung der Gesellschaft (société) und der Menschheit (humanité). (I, 6.) In England steht die erste, in Deutschland die zweite Hälfte an der Spitze. Dort wendet sich selbst die Philosophie (Baco, Locke, die Schotten) vorzugsweise zum Prak-

tischen (9); in Deutschland übertrifft (trotz mancher Langsamkeit) die Entwickelung des Geistes, oft die unvollkommnere Entwickelung der bürgerlichen Verhältnisse. (12.) In Italien sind diese beiden Hauptrichtungen nie zu einer Verständigung, zu einer gemeinsamen Wirksamkeit gelangt. In Spanien herrscht feierliche Unbeweglichkeit, oder unfruchtbarer Wechsel. (15.) Der doppelte Charakter geistiger Thätigkeit und praktischer Geschicklichkeit, des Denkens und Anwendens, findet sich in allen großen Ereignissen der französischen Geschichte, in allen großen Klassen der französischen Gesellschaft, — sowie nirgend anderswo. (17.)"

„Die Verwaltung der römischen Landschaften zur Zeit der Republik war schlechter, als in der besseren Kaiserzeit, und vor der Eroberung Galliens durch die Römer litt die einheimische Regierung an sehr großen Mängeln. Im ersten bis dritten Jahrhundert machte die Bildung unter der römischen Herrschaft bedeutende Fortschritte. Später blieben die Leiden einer sich auflösenden, despotischen Regierung nicht aus. (49—51.)"

„In jedem Systeme der Kirchenverfassung (demokratisch, aristokratisch, monarchisch) liegt ein größerer, oder kleinerer Theil sittlicher Wahrheit, geschichtlicher Wirklichkeit. Alle haben in der religiösen Entwickelung eine Rolle gespielt, einen Platz eingenommen; alle haben (in ungleicher Weise) an der Bildungsarbeit Theil genommen. (72.)"

„Keine große Begebenheit tritt ein aus vollkommen unbegründeten, illegitimen Ursachen. Neben, oder unter diesen finden sich immer legitime Ursachen, gute und gerechte Gründe um große Thatsachen zu erzeugen. (81.)"

„Die außerordentliche Ungleichheit der Bildung und geselligen Stellung der Laien und Geistlichen, hat zur Herrschaft der letzten wesentlich beigetragen. (87.)"

„Die sittlichen und geselligen Verhältnisse gehen nicht immer gleichen Schritt. Bürgerliche Einrichtungen entscheiden keineswegs allein; andere Gründe können hier mitwirken, kämpfen, obsiegen; und wenn die äußere Welt auf den Menschen einwirkt, so wirkt er auch auf sie zurück. (111.)"

„Das Christenthum ist wesentlich eine praktische Revolution; keine wissenschaftliche, spekulative. Es bezweckt vor Allem den moralischen Zustand zu bessern, das Leben der Menschen zu ordnen; und zwar nicht allein der Einzelnen, sondern der Völker, ja des ganzen menschlichen Geschlechts. (151.)"

„Der gesunde Menschenverstand (bon sens) ist das wahre Vaterland des menschlichen Geistes, welcher immer dahin zurückkommt, nachdem er auf allen Seiten geirrt hat. (171.)"

„Die Verhältnisse der alten Deutschen sind nicht immer richtig aufgefaßt, sondern oft verschönert und veredelt worden. (237.) Eine Hauptveränderung war der Uebergang von einem umherschweifenden Leben, zu festen Wohnsitzen und Ackerbau. (246.)"

„Vom vierten bis 13. Jahrhundert stand die Kirche an der Spitze der menschlichen Entwickelung. Während alle bürgerlichen Einrichtungen sanken, sich auflöseten, ja untergingen, ward die Kirche einiger, umfassender, mächtiger. Es verwirklichte sich der, vielleicht größte Gedanke, welcher je die Menschen vereinte, der Gedanke einer allgemeinen geistigen Gesellschaft (société spirituelle); denn dies ist der philosophische Name der Kirche, ist der Zweck welchen sie sich vorsteckte. Das Uebergewicht des Strebens nach Einheit und Uebereinstimmung, beschränkte aber gewaltsam und mit Unrecht die freie Entwickelung; man vergaß daß Gewalt verunreinigt, ja tödtet. (340—345.)"

„Im Ganzen befanden sich die Landleute besser unter geistlicher als unter weltlicher Herrschaft. (IV, 5.) Doch blieben ihre Verhältnisse vom 5. bis 10. Jahrhundert höchst drückend, besserten sich vom 11. bis zum 14., und kamen dann in einen unerwünschten Stillstand. (14, 15, 22.)"

„Die Rechte und Pflichten der Lehnsherren und Vasallen standen meist durch gegenseitiges freiwilliges Uebereinkommen fest; unter den Vasallen selbst fand dagegen wenig Gemeinschaft statt. Mithin fehlte es oft an einem allgemeinen, sichernden Staats- und Rechtsverbande, woraus Privatkriege und gerichtliche Zweikämpfe entstanden. (48, 49, 65, 71.)"

„Zwar hatten die Vasallen Antheil an der Gesetzgebung und Rechtspflege, doch bezog sich fast Alles nur auf Rechte und Freiheit der Einzelnen, ohne hervortretende Kraft einer allgemeinen Regierung. Das Königthum und der dritte Stand bedurfte einer weiteren Entwickelung. (73, 74, 81, 83, 91.) Die Macht des Königthums wuchs vor Allem unter Philipp August und Ludwig IX, (175), und führte, besonders durch die Persönlichkeit Philipps des Schönen bis an den Despotismus hinan. Doch traten Verbindungen der Aristokratie demselben bald entgegen. (203.) Lange Zeit hindurch stellten sich die, oft vom Adel mißhandelten Communen, auf die Seite der Könige, schwächten sich aber später (211) durch innere Mängel, für deren Abstellung die Könige eingreifen mußten. Neben dem Sinken des Communalwesens erhob sich aber der dritte Stand allmählig zu immer größerer Macht und Bedeutung. (300, 302.)"

Der zweite und dritte Band der lehrreichen Histoire de la civilisation en France handelt hauptsächlich von Kirche und Litteratur. Wir legen ein Paar charakteristische Stellen vor:

1) „Die von Bolland und Anderen herausgegebenen Leben der Heiligen füllen bis zum 14. Oktober 53 Bände. Der Monat April zählt 1472 Heilige, so daß auf das ganze Jahr wohl 20,000 kommen würden. Gewöhnlich nimmt man an, daß der Eifer des religiösen Glaubens, diese große Zahl der Legenden und ihrer Schriftsteller erzeugt habe, und gewiß hat jener viel dazu beigetragen; aber er allein hat doch nicht Alles bewirkt. In andern Zeiten war derselbe kräftige Glaube verbreitet, ohne dieselben Ergebnisse hervorzubringen. Der sittliche Zustand der Menschen und der Geselligkeit, vom 5. bis 10. Jahrhundert, veranlaßte den Reichthum und die Beliebtheit der Legenden. Sie stillten ein unbezwingliches Bedürfniß der menschlichen Natur, welches nirgends sonst Befriedigung fand. (II, 157.)"

2) „Karl dem Großen hat man oft blind gehuldigt, und ihm fast willkürlich Genie und Ruhm beigelegt. Und gleichzeitig wiederholte man: er hat nichts gethan, nichts gegründet: sein Reich, seine Gesetze, alle seine Werke sind zugleich mit ihm zu

Grunde gegangen. Dieser geschichtliche Gemeinplatz führt zu einer Menge moralischer Gemeinplätze, über die Ohnmacht großer Männer, ihre Nutzlosigkeit, die Eitelkeit ihrer Plane; die wenigen Spuren welche sie in der Welt zurücklassen, nachdem sie dieselbe in allen Richtungen durchfurcht haben. — Ist das Alles wahr? Ist es wirklich die Bestimmung großer Männer nur der Welt zur Last zu fallen und sie in Erstaunen zu versetzen? Hätte ihre starke, glänzende Thätigkeit, nie einen dauernden Erfolg? Es wäre sehr theuer diesem Schauspiele beizuwohnen, wenn nach dem Herabfallen des Vorhanges gar nichts übrig bliebe. Soll man die mächtigen und glorreichen Häupter eines Jahrhunderts nur für eine unfruchtbare Plage halten, oder höchstens für einen beschwerlichen Luxus? War insbesondere Karl der Große nichts mehr? — Beim ersten Anblick scheint jener Gemeinplatz Recht zu haben. Diese Siege, Eroberungen, Einrichtungen, Plane, Reformen, alle diese Größe, dieser Ruhm, sind mit ihm verschwunden. Wie ein Meteor trat er plötzlich hervor aus der Finsterniß der Barbarei, um sich zu verlieren und zu erlöschen in der Barbarei des Lehnswesens. Und dies Beispiel steht nicht vereinzelt in der Geschichte: die Welt sah es mehrere Male, ja wir selbst sahen ein Reich, das sich gern (und nicht mit Unrecht) mit dem Karls des Großen verglich, und ebenso mit einem Manne zu Grunde ging. Hüten wir uns diesem Scheine zu glauben; um große Männer und große Begebenheiten zu beurtheilen, muß man tiefer eindringen. Die Thätigkeit eines großen Mannes besteht aus zwei Theilen, er spielt zwei Rollen, und man kann in seiner Laufbahn zwei Abschnitte unterscheiden. Er begreift, besser als irgend ein Anderer die wirklichen, wahrhaften Bedürfnisse seiner Zeit, und versteht am Besten sich aller gesellschaftlichen Kräfte zu bemächtigen und dem rechten Ziele entgegen zu führen. Daher seine Macht und sein Ruhm, daher versteht und folgt man ihm, und Alle unterstützen ihn gern in dem was er zu allgemeinem Besten unternimmt. — Aber er bleibt hiebei nicht stehen. Kaum sind die wirklichen und allgemeinen Bedürfnisse seiner Zeit befriedigt,

so geht Gedanke und Wille des großen Mannes weiter. Er stürzt sich über die vorhandenen Thatsachen hinaus, giebt sich Ansichten hin welche ganz persönlich sind, verfolgt mehr oder weniger umfassende und glänzende Plane, die sich aber nicht auf wahre Bedürfnisse gründen, nicht mit allgemeinen Interessen und Wünschen übereinstimmen: er will (mit einem Worte) seine Wirksamkeit ins Unendliche ausdehnen und die Zukunft beherrschen wie die Gegenwart. Hier beginnt Egoismus und Träumerei! Im Vertrauen auf seine früheren Thaten folgt man dem großen Manne in dieser neuen Laufbahn; man glaubt ihm, man gehorcht ihm, man giebt sich seinen Fantasien hin, welche Schmeichler und Getäuschte als die höchsten Conceptionen bewundern und rühmen. Das Publikum, welches nicht lange dem Wahrem fremd bleiben kann, wird aber bald gewahr daß man es hinzieht wohin es nicht gehen will, daß man es täuscht und mißbraucht. Bisher hatte der große Mann seine tiefe Einsicht, seinen mächtigen Willen verwandt in Uebereinstimmung mit den allgemeinen Gedanken und Wünschen; jetzt will er die öffentlichen Kräfte verwenden für seine persönlichen Gedanken und Zwecke; was er thut, weiß und will er allein. Man wird unruhig, man ermüdet, man folgt lässig, widerwillig. Hierauf klagt man, widerspricht, zieht sich zurück: der große Mann bleibt allein und fällt; und Alles was er allein dachte und wollte, das bloß Persönliche und Willkürliche seiner Werke, fällt mit ihm. (II, 262.)“

3) „Karl der Große hatte den Plan, das Reich und seine Einheit herzustellen, indem er einen Theil der römischen Verwaltung erneute, und hiemit die deutschen Volksversammlungen und ein kriegerisches Patronat verband. Er war zugleich Haupt der Krieger, Präsident der Volksversammlungen und Kaiser. Es gelang ihm auf einen Augenblick und für seine eigene Rechnung. Aber dies war eine, gleichsam galvanische Auferstehung. Angewandt auf einen großen geselligen Verein waren die Grundsätze des Heerbanns, der freien deutschen Stammverfassung und einer kaiserlichen Verwaltung, gleichmäßig unausführbar. —

Der sittliche und gesellige Zustand der Völker widersprach damals jeder großen, umfassenden Genossenschaft, einem ausgedehnten und einigen Reiche. Die Menschen hatten nur wenige und beschränkte Ideen; die geselligen Verbindungen waren selten, der Horizont des Gedankens und Lebens sehr eng. Bei solchen Verhältnissen ist eine große staatliche Einigung unmöglich. Hingegen gab es Bestandtheile für kleinere Genossenschaften, für örtliche und landschaftliche Regierungen. Gesetze, Gerichte, Mittel zur Ordnung, Kriege, Tyranneien, Freiheiten beschränkten sich auf kleinere Kreise, weil sich für einen größeren nichts regeln und erhalten ließ. (II, 450.)"

4) „Bis auf unsere Tage waren alle geschichtlichen Studien beschränkt und vereinzelt, über Politik, Gesetzgebung, Religion, Litteratur. Man betrachtete und behandelte sie nicht als ein Ganzes, nicht von einem Gesichtspunkte, nicht in ihrer innigen und fruchtbaren Einheit. Selbst wenn man versuchte allgemeine Ergebnisse zu ergreifen, wenn man sich einen vollständigen Begriff bilden wollte von der Entwickelung der Menschheit, so errichtete man das Gebäude auf einem beschränkten, einseitigen Grunde: so Bossuet auf religiösem Glauben, Montesquieu auf staatsrechtlichen Einrichtungen. — Wie sich in dem Leben jedes Einzelnen Einheit findet, so in dem Leben jedes Volkes und der gesammten Menschheit. Sowie ferner alle Verhältnisse des Schicksals und der Thätigkeit eines Menschen seinen Charakter bilden, so muß die Einheit der Geschichte eines Volkes sich gründen auf die Mannigfaltigkeit seines gesammten Daseyns. (III, 185.)"

Unter Anderen haben Gibbon, Voltaire, Henry in ihren geschichtlichen Werke Grundsätze befolgt die denen Guizot's ähnlich sind, und auch ich habe mich in meiner Geschichte der Hohenstaufen, wenigstens bemüht, neben der eigentlichen politischen Geschichte, die übrigen Zweige menschlicher Entwickelung darzustellen.

Ein anderes, wichtiges Werk Guizot's ist seine Histoire de la Révolution d'Angleterre. In der Vorrede spricht er

über den Ursprung und den Zweck der Revolutionen, ihre Licht- und Schattenseiten, rügt Uebertreibungen in Lob und Tadel, und erweiset daß frühere Geschichtschreiber diese Zeit von sehr verschiedenen Standpunkten aus, oft so einseitig aufgefaßt und dargestellt haben, daß die volle Wahrheit nicht an den Tag kömmt. Wir müssen dieser Kritik beistimmen; können aber nicht läugnen, daß eben diese Verschiedenheit der Auffassung, und die lebhaft hervortretende Persönlichkeit der Verfasser, unsere Aufmerksamkeit oft geschärft, unsere Theilnahme belebt, und die Ueberzeugung hervorgerufen hat, daß dieselben Thatsachen sich in verschiedenen Gemüthern ganz natürlich verschieden abspiegeln, und eben durch diese Mannigfaltigkeit doppelt lehrreich werden. Doch bleibt das Bemühen Guizot's sehr verdienstlich, daß er, mit klarem Verstande und ruhiger Unparteilichkeit, alles Uebertriebene, Leidenschaftliche wegschneidet, und auf ein richtiges, mittleres Maaß zurückführt. Indessen konnte bei dem besonnensten französischen Schriftsteller, das Andenken an die französische Revolution, nicht ohne allen Einfluß bleiben auf die Beurtheilung der englischen Revolution. Dies ergiebt sich schon daraus daß das Wort Revolution, nicht für die englischen Ereignisse von 1688 aufgespart ist.

Ungeachtet der ruhigen Darstellung Guizot's, gewahren wir schon auf den ersten Seiten, wie täuschende Hoffnungen vorwalten, Mißverständnisse emporwachsen und ein ungeheures Trauerspiel hereinbricht. Daß ein so haltungsloser Mensch wie Buckingham eine solche Gefahr nicht beschwören könne, hatte keinen Zweifel, und wenn Strafford ein viel bedeutenderer Mann war, so war der von ihm betretene und hartnäckig verfolgte Weg, doppelt gefährlich und nachtheilig für ihn, sein Vaterland und seinen König. Allerdings trägt dieser, in letzter Stelle die Hauptschuld, und Herr Guizot stellt deshalb (I, 80) die bittersten Anklagen nebeneinander. Gern hätten wir aber schon an dieser Stelle etwas von dem mildern Balsam gefunden, den Malcolm Laing seiner Charakteristik Karls I. hinzufügt. So gewiß der König beim Anfange der Revolution im Unrecht war,

so gewiß ging dies nur zu bald auf das Parlament über, was Guizot ganz der Wahrheit gemäß nachweiset. (I, 270, 272, 292.)

Hingegen glauben wir, daß sein Bericht über den irländischen Aufstand des Jahres 1641 einer Berichtigung bedarf. Er war nicht, mit bewußten Zwecken, lange vorher und allgemein vorbereitet worden; auch hat man die Zahl der Umgekommenen gewaltig übertrieben (siehe Raumer's Geschichte von Europa, V, 55).

Daß zu den politischen Zwistigkeiten, die religiösen mit einer gehäßigen, verdammenswerthen Leidenschaft hinzutraten, kann man nicht genug beklagen, und Guizot hat das Unchristliche dieser angeblich heiligern Christen, mit großem Rechte streng gerügt. (I, 109—111.)

„Eine Partei (erzählt Guizot, II, 14) sagte: wir haben das Joch der römischen und bischöflichen Kirche abgeschüttelt und uns der presbyterianischen Herrschaft erwehrt. Wozu ist überhaupt eine Geistlichkeit nöthig? Mit welchem Rechte bilden die Priester eine fortdauernde Körperschaft, reich, unabhängig, berechtigt den Arm der weltlichen Obrigkeit in Anspruch zu nehmen. Man nehme ihnen alle Rechtspflege, selbst das Recht zu bannen. Verbleiben möge ihnen: Ueberzeugen, Predigen, Unterrichten, Beten; dann nimmt jeder Mißbrauch geistlicher Macht, und aller Streit mit der bürgerlichen Gewalt, ein Ende. Nicht den Priestern, sondern den Gläubigen steht das Recht zu in Glaubenssachen Gesetze zu geben, sie wählen und bestallen ihre Geistlichen; diese dürfen sich nicht selbst einsetzen, um dann die Gläubigen zu beherrschen. Diesen hat Gott die Gabe verliehen zu predigen und zu kämpfen: er wählt und weiht seine Heiligen; seine Sache ist ihnen anvertraut, ihnen allein offenbart er durch welche Mittel sie obsiegen werde. — So bildete sich die Partei der Independenten, weniger im Volke wurzelnd wie die Presbyterianer, aber doch schon im Besitze der Ueberlegenheit, welche ein systematischer, vollständiger Glaube giebt, der immer bereit ist von den aufgestellten Grundsätzen Rechenschaft abzulegen, und

alles daraus Folgende anzuerkennen. So: Gleichheit der Rechte, billige Vertheilung der bürgerlichen Güter, Abschaffung aller Mißbräuche, Gewissensfreiheit u. s. w."

Wir müssen es uns versagen längere Stellen aus der Geschichte der englischen Revolution mitzutheilen, um noch einigen Raum zu behalten für Guizot's *Mémoires* pour servir à l'Histoire de mon temps. Wir lernen hier nicht bloß den scharfsinnigen Gelehrten, sondern zugleich den wirksam eingreifenden Staatsmann kennen, welcher zwar nicht (wie niemand) über einzelne Irrthümer erhaben war, wesentlich aber mit Muth und Einsicht, für „Friede und Freiheit" wirkte. Vor Allem freuen wir uns, daß er zwischen so vielen Schwierigkeiten, Versuchungen, Abwegen und schlechten Beispielen hingestellt, die Würde und Reinheit eines edeln, uneigennützigen, tadellosen Charakters behauptete. Billigen müssen wir ferner die überwiegenden Gründe, welche ihn bestimmten, diese, so ungemein lehrreichen Denkwürdigkeiten, schon jetzt herauszugeben.

Man hat Guizot bisweilen vorgeworfen, daß bei ihm der Verstand zu sehr vorwalte, und allerdings ist er weit entfernt von der Leidenschaft und Parteilichkeit, die sich für Begeisterung und Genialität ausgiebt. Seine Ruhe schließt aber lebendige Theilnahme nicht aus, und läßt oft die Wahrheit besser erkennen, als hastiges Aburteln. Zuletzt soll jeder an seiner Natur festhalten, dieselbe jedoch zu einer ehrenwerthen Persönlichkeit ausbilden; — und daran hat es Guizot nicht fehlen lassen. Seine Schilderungen ausgezeichneter Männer und eigenthümlicher Zustände, entbehren nicht der scharfen bestimmten Zeichnung; wir geben von beiden wenigstens eine Probe.

„Durch mein Alter war ich der Revolution fremd, ich blieb es dem Kaiserthum durch meine Ansichten. Seitdem ich aber einigen Antheil nahm an der Regierung der Menschen, lernte ich gerecht seyn gegen den Kaiser Napoleon. Ein unvergleichlich thätiger und mächtiger Geist, bewundernswerth durch seinen Abscheu vor Unordnung, durch seinen tiefen Instinkt für das Herrschen, durch die kräftige und wirksame Schnelligkeit der

Herstellung des geselligen Baues. Aber er war ein Genie ohne Maaß und Zügel, er nahm weder von Gott, noch Menschen eine Gränze an für seine Bestrebungen und seinen Willen, und indem er die Revolution bekämpfte, ward er hiedurch revolutionär. Ueberlegen in der Einsicht der allgemeinen Bedingungen der Geselligkeit, begriff er doch nur unvollkommen (fast möchte ich sagen, nur auf grobe Weise) die sittlichen Bedürfnisse der menschlichen Natur; weshalb er ihnen bisweilen genügte mit gesundem, erhabenen Sinn, und sie dann wiederum verkannte und verletzte mit gottlosem Stolze. Wer hätte glauben können, daß derselbe Mann, der das Concordat schloß und die Kirchen in Frankreich eröffnete, den Papst aus Rom entführen und in Fontainebleau gefangen setzen würde? Es ist zu viel gleichzeitig mißhandeln die Philosophen und die Christen, die Vernunft und den Glauben! Napoleon war für seine Zeit durchaus nothwendig, denn Keiner konnte so rasch und mit solchem Glanz, die Ordnung auf die Anarchie folgen lassen. Andererseits war sein Hinblick auf die Zukunft höchst chimärisch: denn nachdem er Frankreich und Europa besaß, hat ihn Europa, ja Frankreich verjagt, und sein Name bleibt größer als seine Werke; denn die glänzendsten, seine Eroberungen, sind plötzlich und ganz mit ihm verschwunden. — Gott rächte den gesunden Sinn und die Gerechtigkeit, welche Napoleons Genie so oft gering geachtet hatte. — Niemand konnte an seine künftige Mäßigung glauben, seine Geschichte und sein Charakter nahmen seinen Worten alles Vertrauen. — Bei seinem letzten Auftreten ward er nicht gestützt und getragen von allgemeiner Theilnahme und dem Bedürfniß der Ordnung und Sicherheit; er begann vielmehr ein böses Werk, lediglich eingegeben von seinen persönlichen Leidenschaften und Bedürfnissen, mißbilligt dagegen von dem gesunden und sittlichen Sinn, sowie von dem wahren Interesse Frankreichs. Und er versuchte dies, durchaus egoistische Werk, in einer unmöglichen Stellung und mit sich untereinander widersprechenden Mitteln. Daher kam das Uebel, das er that und das Unglück welches er erlitt. (I, 4, 24, 64, 66.)“

„Ich kenne (sagt Guizot an einer anderer Stelle) für freie Einrichtungen (institutions) keine größere Gefahr, als die blinde Tyrannei, welche im Namen freisinniger Ansichten ausgeübt wird von dem Fanatismus der Sekten, Genossenschaften und Faktionen. Ihr seyd ein entschiedener Freund constitutioneller Regierungen und politischer Bürgschaften; ihr wollt einstimmig leben und handeln mit denen, welche diese Fahne tragen: — entsagt eurem Urtheile und eurer Unabhängigkeit! — Jene Partei hat für alle Fragen und Umstände (wie sie auch sein mögen) fertige Meinungen, im voraus gefaßte Beschlüsse, nach denen sie glauben euch von Rechtswegen beherrschen zu dürfen. Widersprechen offenbare Thatsachen jenen Meinungen, so dürft ihr sie nicht sehen; mächtige Hindernisse treten den Beschlüssen entgegen, ihr dürft sie nicht berücksichtigen; Billigkeit und Klugheit rathen zu Behutsamkeit und Schonung, man erlaubt euch nicht sie zu üben. Ihr steht vor einem abergläubigen Credo und einer beliebten Leidenschaft; prüft nicht, sonst seyd ihr kein Freisinniger mehr; widersteht nicht, sonst seyd ihr ein Aufrührer. Gehorcht, marschirt, gleichgültig in welchem Schritt und welches Weges. Im Augenblick wo ihr aufhört ein Sklave zu seyn, seyd ihr ein Abtrünniger! (I, 47.)“

Leider giebt es auch außerhalb Frankreichs, Zustände ähnlicher Art, wo kühne Führer, die an Worten reicher sind, als an wahrer Weisheit, Viele ins Schlepptau nehmen, ohne zu wissen wohin das Schiff segeln werde. — Es mögen (trotz des beschränkten Raumes) noch die sehr interessanten Schilderungen dreier berühmten Männer folgen.

„Talleyrand zeigte bei der ersten Restauration und auf dem Congreß von Wien große Kaltblütigkeit, kühnen Scharfsinn und große Kunst des Uebergewichts (prépondérance). Aber außer einer Crisis, einem Congresse, war er weder geschickt noch mächtig, ein Mann des Hofes und der Diplomatie, nicht der Regierung, und noch weniger einer freien, als irgend einer anderen Regierung. Er war vortrefflich zum Verhandeln im Gespräch, durch Annehmlichkeit und geschickten Gebrauch der geselligen

Verhältnisse bei einzelnen Personen; aber die großen Mittel auf viele Menschen thätig einzuwirken, fehlten ihm gänzlich: also Ansehn durch Charakter, Fruchtbarkeit des Geistes, Schnelligkeit des Entschlusses, Kraft der Rede, sympathetisches Verständniß allgemeiner Ideen und öffentlicher Leidenschaften. Eben so wenig hatte er Geschmack und Geschicklichkeit für regelmäßige und anhaltende Arbeit. Ehrgeizig und lässig (indolent), schmeichelnd und zurückstoßend (dédaigneux) war er ein vollkommener Hofmann in der Kunst zu gefallen und zu dienen ohne Knechtssinn. Bereit zu Allem und fähig zu jeder Geschmeidigkeit welche seinem Glücke nützlich seyn konnte, wobei er doch (wenn es nöthig war) den Schein der Unabhängigkeit zu erhalten wußte. Politiker ohne Skrupel, gleichgültig gegen die Mittel, und fast auch gegen den Zweck, sofern er nur darin einen persönlichen Erfolg gewahrte. In seinen Ansichten mehr kühn als tief, kaltmuthig in Gefahr, geeignet für Geschäfte in einer unbeschränkten Monarchie, während ihm die freie Luft und der helle Tag der Freiheit nicht behagten; er fand sich da nicht an seiner Stelle und wußte nicht zu handeln. (I, 37.)"

„Chateaubriand's Natur haben weder die Minister noch der König recht begriffen: sie haben seinen Beistand und seinen Widerstand nicht hoch genug angeschlagen. Er war allerdings ein unbequemer Verbündeter: er machte Anspruch auf Alles und fand sich überall verletzt. Den seltensten und schönsten Geistern gleich stehend, hielt er sich irrig auch den größten Meistern in der Regierungskunst gleich, und war sehr erbittert wenn man ihn nur für den Nebenbuhler Milton's, und nicht auch Napoleons hielt. Ernste Männer gaben sich nicht her zu diesem Götzendienst, vergaßen aber dann auch wohl, was er als Freund, oder Feind werth sey. Wenn man seinem Genius und seiner Eitelkeit huldigte, konnte man vielleicht die Träume seines Stolzes einschläfern; und gab es kein Mittel ihm zu genügen, so mußte man ihn jeden Falls (aus Klugheit, wie aus Dankbarkeit) nicht bloß schonen, sondern überhäufen (combler). Er gehörte zu denen, bei welchen Undankbarkeit so gefährlich, als ungerecht ist;

denn sie fühlen dieselbe mit Leidenschaft, und wissen sich zu rächen, ohne zu verrathen. — Er verstand Wahres und Falsches beredt zu vermischen, Empfindungen und Gedanken auf glänzende Weise zu verwirren, und das Publikum mit solchem Chaos zu blenden und zu beunruhigen. — Chateaubriand hatte alle Ideen durchlaufen, sich in allen Bahnen versucht, nach jedem Ruhme gestrebt, den einen erschöpft, den anderen berührt: — nichts hat ihm genügt, so daß er selbst sagte: mein Hauptfehler ist die Langeweile, der Ueberdruß an Allem, der immerwährende Zweifel. (I, 88, 146, 260.) Er bedurfte übermäßig des Lobes und Aufsehns um seinem Stolze zu genügen, der Erregung und des Neuen um seiner Langenweile zu entfliehen. (261.)"

„Ich kann nicht an Lafayette denken, ohne ein Gefühl rührender Traurigkeit. Nie habe ich einen Charakter gekannt, großmüthiger und wohlwollender für Alle, mehr Freund der Gerechtigkeit, und bereiter Alles für seine Ueberzeugung und seine Sache zu wagen. Er zeigte in seinem Leben eine Beständigkeit der Gefühle und Gedanken, und eine Kraft des Entschlusses, welche den festesten Freunden der Ordnung und des Widerstandes Ehre bringen würde. Andererseits fehlte ihm politisches Urtheil, richtige Würdigung der Verhältnisse und der Menschen; er ließ sich gehen auf seiner abschüssigen Bahn, sah die wahrscheinlichen Folgen seiner Handlungen nicht voraus, hatte ein immerwährendes und unbestimmtes Bedürfniß der Volksgunst, welches ihn weit über seine Ansichten hinausführte, viel geringeren Einflüssen überlieferte, und oft selbst seiner sittlichen Natur und seiner Stellung widersprach. (I, 238.) Er wußte fast nur zu befehlen durch Complimente, Bitten und rührende Ermahnungen; edle und in einzelnen Augenblicken wirksame Mittel, die aber zu keinen genügenden Ergebnissen führen und sich sehr bald abnutzen, wenn man den Neigungen der Menschen entgegentreten muß. (II, 150.)"

Neben ausführlicher Erzählung der Begebenheiten finden sich in Guizot's Denkwürdigkeiten, auch kurze sehr lehrreiche Aussprüche, von denen wir einige mittheilen. „Die schwerste Weis-

heit für freie Völker ist, das zu ertragen was ihnen mißfällt, um diejenigen Güter zu erhalten die sie besitzen, und diejenigen zu erwerben nach denen sie trachten. (I, 56.) — Die Völker sind jetzt nur zu geneigt ihre eigenen Schwächen, hinter den vorausgebreiteten königlichen Schwächen zu verbergen. (58.) — Im öffentlichen Leben erfordern Klugheit und Pflicht, sich über vorhandene Uebel keine Täuschung zu machen und das Gegenmittel fest zu ergreifen, so bitter auch der Preis seyn mag. (78.) — Die Diplomatie hat einen Ueberfluß an werthlosen Maßregeln und Vorschlägen, welche man zwar kennen, aber nicht glauben muß, und hinter denen der wahre Gedanke, die rechte Arbeit und Handlung der Regierenden liegt. (79.) — Oeffentlicher Geist fehlt den Völkern, die nicht eingeübt sind ihre eigenen Geschäfte und ihr Schicksal zu führen. (94.) — Wenn die rechtlichen Leute nicht wissen wie sie die Plane der Vorsehung verstehen und ausführen sollen, so übernehmen die unrechtlichen Leute dies Geschäft. Denn unter dem Drange der Nothwendigkeit, inmitten der allgemeinen Ohnmacht, finden sich immer scharfblickende, kühne, verdorbene Geister, welche abmerken was wohl geschehen wird, und was man wagen darf. (96.) — Es ist ein Unglück und eine Schwäche, wenn bei großen Crisen, die Ueberwundenen zu Gestorbenen werden. (102.) — Sobald anstatt des Wetteifers von Parteien, die Feindschaft ganzer Klassen (demokratisch, oder aristokratisch) hervortritt; so wird dieser Kampf um Herrschaft revolutionair. (110.) — Mag ein Volk seine Vergangenheit verläugnen; es steht nicht in seiner Gewalt sie zu vernichten und sich ihr ganz zu entziehen. Bald werden Verhältnisse, bald wird die Nothwendigkeit es in die Bahnen zurückführen, die es seit Jahrhunderten verfolgt hat. (116.) — Wie viel Fehler und Uebel würden sich die Menschen ersparen, wenn sie den Muth hätten zu handeln wie sie denken, und laut zu erklären was sie wünschen. (122.) — Ein großartiges Benehmen ist bisweilen das einzige Mittel stark zu seyn. (136.) — Wenn große Angelegenheiten der Völker und große Leidenschaften der Menschen in Frage stehen, so sind die scharfsinnigsten spekula-

tiven Erörterungen nur ein Krieg des Luxus, welcher am Laufe der Begebenheiten nichts ändert. (138.) — Der Wille und die Gewandtheit der Regierung hat nur einen untergeordneten Einfluß auf die Wahlen; in Wahrheit hängen sie ab von dem herrschenden Winde und dem Eindruck welchen die Begebenheiten auf die Geister ausüben. (155.) — In revolutionairen Zeiten dienen edle Leidenschaften oft dazu den Gang der schlechtesten zu verdecken und ihnen den Triumph zu bereiten. (170.) — Die Politik verlangt eine gewisse Mischung von Gleichmuth und Leidenschaft, von Freiheit des Geistes und festem Willen. (177.) — Wer den Kampfplatz betritt, wo die Angelegenheiten eines freien Landes erörtert werden, bedenke daß es nicht auf geistige Parade und schöne Worte ankömmt; man soll sich in den Kampf nur einlassen, als ein wahrhaft und ernst Handelnder. (181.) — Die Dinge lassen sich leichter handhaben, als die Menschen. (185.) — Es ist ein Zeichen geringer Erhebung in der Erkenntniß, wenn man die Rolle nicht zu würdigen weiß, welche allgemeine Ideen bei Beherrschung der Menschen spielen; wenn man sie als eitel, ja als feindlich betrachtet, weil man nicht einsieht daß man sie als Führer annehmen muß. (207.) — Sehr Viele wissen nicht, wie schwer der Erfolg einer guten Politik ist, noch welch unendliche Menge von Anstrengungen, Opfern und Sorgen zur Kunst des Regierens gehören. (210.) — Die Völker, die nach Freiheit trachten, laufen hinsichtlich der Tyrannei, eine große Gefahr. Sie nennen leicht jede Regierung so, welche ihnen mißfällt und sie beunruhigt, oder die ihnen nicht Alles bewilligt was sie wünschen. (235.) — In der Zeit großer Umgestaltungen der menschlichen Gesellschaft, wenn die Ideen und Leidenschaften der Völker mächtig aufgeregt sind, reichen gesunder Sinn, Mäßigung und Geschicklichkeit nicht hin lange zu regieren; bald kommt der Tag, wo (um Gutes zu thun, oder Böses zu verhindern) bestimmte, großartige, starke Ueberzeugungen und Beschlüsse den Herrschern unentbehrlich sind. (280.) — In unseren Tagen ist der Kampf zwischen den Herrschenden, und denen welche die Regierungen angreifen, zu un-

gleich: jene tragen die ganze Last und eine Verantwortlichkeit ohne Gränzen, nichts läßt man ungerügt; diese haben volle Freiheit, ohne Verantwortlichkeit, von ihnen nimmt man Alles an und duldet Alles. (300.) — Es ist kein großes Verdienst in der Opposition obzusiegen; wohl aber erfordert es viel Tugend, den Verlockungen von außen und den eigenen Fantasien zu widerstehen. (300.) — Keine menschliche Weisheit kann ein Volk retten, wenn es nicht selbst zu seinem Heile mitwirkt. (303.) — Die geistige Unabhängigkeit ist das Recht der Wissenschaft; sie richtet sich zu Grunde wenn sie daraus ein Werkzeug politischer Opposition macht. (312.) — Lange Revolutionen verbreiten zwei entgegenstehende Laster, Verwegenheit und Kleinmuth: die Einen stürzen sich blind in unsinnige Unternehmungen, die Anderen enthalten sich feige der gesetzmäßigsten und nothwendigsten Handlung. (327.) — Ein Volk, das ganz mit seiner Vergangenheit bricht, verläugnet seine Ehre und seine große Bestimmung. (337.) — Die schlimmste Richtung der Revolutionaire ist die Neigung zu zerstören, des stolzen Vergnügens halber (angeblich) zu erschaffen. (II, 21.) — Zu unserer Zeit werden politische Spaltungen zu Kämpfen über Leben und Tod. In blindem Eifer stürzen sich Parteien und Völker in das letzte Aeußerste: Widerstand verwandelt sich in Aufstand, und Aufstand in Revolution. Jeder Sturm wird zur Sündfluth. (II, 4.)"

Hiefür giebt die Geschichte der französischen Revolution nur zu viele Beweise. Erzählt doch der so gemäßigte Guizot, er habe als Minister des Innern, nach dem Falle Karls X., von 86 Präfekten 76 abgesetzt, von 277 Unterpräfekten 196, von 86 Generalsekretairen 53, von 315 Präfekturräthen 127. Welch Unglück und Elend, wenn derlei Umgestaltungen der Verwaltung nöthig erschienen. (II, 54.)

„Die Republik (sagt Guizot) verspricht Alles was die Völker wünschen, kann das Gewünschte aber nicht erfüllen: sie ist die Regierung großer Hoffnungen und großer Täuschungen. (201.) — Mögen die Menschen wirken für ihr Land, ihre Partei, ihre Person, so haben sie einen freien Antheil an den Beschlüssen

und Handlungen, für welche sie der Geschichte und einst Gott verantwortlich sind. (204.) — Der St. Simonismus und Fourierismus beweiset, welch unendlich kleine Dosis von Wahrheit, selbst ausgezeichnete Geister gewinnen und dahin bringen kann die ungeheuersten Irrthümer anzunehmen. (206.) — In einer repräsentativen Monarchie, ist eine erbliche erste Kammer, eine Bürgschaft der Festigkeit und Freiheit, eine Schule für gesetzliche Regierung und gemäßigte Opposition. (226.) — Die Politik der christlichen Staaten ist zeither immer nahe der Barbarei gewesen. (250.) — Eine bewaffnete Einmischung (intervention) in die Angelegenheiten eines fremden Volkes, hat fast nie der Gerechtigkeit und Freiheit genützt. (256.) — Der Einfluß einzelner Personen, ihrer Gedanken und ihres Willens ist unendlich größer, als die Anmaßung einiger philosophischen Kritiker zugiebt. (263.) — Allgemeine Grundsätze umfassen beinahe niemals alle Fälle, und bieten mehr Waffen zu Erörterungen (discussion), als Regeln des Handelns. (291.) — Die Diplomaten haben das Privilegium groß zu erscheinen, ohne daß sie an der Last der Geschäfte, und den inneren Schwierigkeiten Theil nehmen. (339.)" —

„In freien Verfassungen giebt es verschiedene Formen und Stufen: die Vertheilung der politischen Rechte soll nicht immer dieselbe seyn, sie richtet sich nach Zeit, Ort, Sitten, Verjährung, Geschichte, geographische Lage u. s. w. (III, 3.) — Auch in der geistigen Welt bedarf man der Führer und Zügel. (14.) — Es giebt Fälle wo die Gleichheit vor dem Gesetze zur Lüge wird, und gegen Gerechtigkeit, Politik, Sittlichkeit und Vernunft verstößt. (46.) — Nichts ist der bürgerlichen Gesellschaft, ja dem Volke selbst schädlicher, als kleines Wissen, unbestimmte, unzusammenhangende, falsche, und dennoch thätige und mächtige Ideen, womit sich die Köpfe anfüllen. (64.) — Will man auf die Menschen einwirken, muß man ihnen ein Ziel, einen Zweck zeigeu, und zu ihnen in einer Sprache reden, die über ihre Lage und ihre Gewohnheiten ermunternd hinausreicht. (75.) — Die Einheit und Einigkeit eines Volkes ist bewunderns-

würdig, die Gleichheit von Maaß und Gewicht nützlich; aber eine gleiche Uniform der Geister, führt über kurz oder lang zu ihrer Schwäche und Knechtschaft. (138.) — Selbst ausgezeichnete Geister können gefälscht und erniedrigt werden, durch revolutionaire Schauspiele und Gebräuche (routines). (186.) — Viele unterlassen es gern Muth zu zeigen, wenn Andere diese Pflicht übernehmen. (226.) — Es giebt keine schlechteren Politiker als die Geister, welche mehr stolz (hautains), als groß, mehr leidenschaftlich als ernst sind, und weit mehr die augenblickliche Befriedigung ihrer Leidenschaft suchen, als die Erfüllung dessen, was dauerhaft ihren Planen nützt. (IV, 38.) — Der wahre Fortschritt besteht nicht darin stets blind in demselben Sinne zu verfahren und in derselben Bahn zu verharren; sondern für die bürgerliche Gesellschaft zu erlangen was ihr fehlt. Ist sie in Willkür gerathen, so besteht der Fortschritt in der Rückkehr zur Ordnung. (123.) — Es giebt Zeiten, wo die Völker mehr von ihren Wünschen, und andere wo sie mehr von ihrer Furcht beherrscht werden. (204.) — Es ist hohe Zeit zu verwerfen die alten revolutionairen Ideen, die thörichten Vorurtheile von unbedingter Gleichheit politischer Rechte. Freiheit und thätiger (laborieux) Fortschritt haben der Demokratie nie genügt; sie wollte die Gleichmacherei, das Nivellement, und deshalb hat sie die Gesellschaften wo sie herrschte, so schnell zu Grunde gerichtet. (274.) — Ein gewöhnlicher Fehler repräsentativer Regierungen, ist das Uebertreiben. (292.) — Es giebt Zeiten wo Revolutionen und Kriege einen fieberhaften Reiz zurücklassen, welcher den Frieden fade erscheinen und an unvorhergesehenen Streichen einer wagenden Politik, ein blindes Vergnügen finden läßt. (VI, 10.)"

Diese, leicht zu vermehrenden Auszüge beweisen, daß Guizot nie geblendet war von dem täuschenden Glanze gewaltsamer Revolutionen und willkürlicher Alleinherrschaft, daß er die Gewalt äußerer Verhältnisse nicht hinaufstellte über die ewigen Gesetze der Sittlichkeit und Tugend, und die Geschichte nie herabwürdigte zur Rechtfertigung von Sünden und Verbrechen. Sollte

er jedoch (wie man behauptet) dem Fortschritt der kirchlich-religiösen Entwickelung widersprechen, so würde dies einen schädlichen, ja unmöglichen Stillstand der Geschichte bezwecken. Auch mit mehreren Einwendungen Guizot's gegen Gibbon's Meisterwerk können wir uns nicht einverstanden erklären.

Den Bearbeitern französischer Geschichten, mögen itzt ein Paar folgen, welche die anderer Staaten erzählen.

Charles Rollin. (1661—1741.)

Rollin's Histoire ancienne und Histoire des Romains waren für ihre Zeit verdienstliche Werke und wurden viel gelesen. Seitdem sind aber durch gründliche Forschungen so viel neue Thatsachen aufgefunden und so viel Ansichten berichtigt worden, daß man jene Arbeiten Rollin's, (ohne Anmaßung) als veraltet bezeichnen kann. Ein anderes, weniger bekanntes und genanntes Werk Rollin's: de la manière d'enseigner et d'étudier les belles-Lettres, par rapport à l'esprit et au coeur, ist zwar auch in neuern Zeiten überflügelt worden, behält aber geschichtlichen Werth um daraus zu ersehen, wie man damals die gesammte Pädagogik betrachtete und übte. Es ist hier nicht der Ort genau den Gang, insbesondere des für sehr wichtig gehaltenen rhetorischen Unterrichts nachzuweisen; indessen dürften nachstehende, ausgewählte Einzelnheiten nicht ohne Interesse seyn.

„Alle Erziehung hat drei große Zwecke: die Wissenschaft, die Sitten und die Religion. Man muß sie stets im Auge behalten, man darf keines vernachlässigen. (I, I, III.) — Wir werden gebohren in Finsterniß der Unwissenheit, und eine schlechte Erziehung mehrt dieselbe durch falsche Vorurtheile. Das Studium zertheilt die erstere, und berichtigt die anderen. Es giebt unseren Gedanken und Schlußfolgen, Richtigkeit und Genauigkeit. Es gewöhnt uns Ordnung und Zusammenhang in alle Gegenstände zu bringen, über welche wir reden oder schreiben sollen. Es

bietet uns als Führer und Muster, die weisesten Männer des Alterthums. (IX.) Der Nutzen des Studirens beschränkt sich aber nicht auf das, was man wissen nennt, es macht uns auch fähig für Geschäfte und Aemter. (X.) Hätte der Unterricht nur zum Zweck die Menschen für Wissenschaft und schöne Litteratur zu bilden; beschränkte er sich darauf sie geschickt, beredt und für Geschäfte tauglich zu machen; vernachlässigte er, neben Bildung des Geistes auch das Herz zu ordnen; so würde er nicht dem entsprechen, was man mit Recht von ihm fordern muß, er würde uns nicht zu einem Hauptzweck hinleiten, für welchen wir gebohren sind. (XVIII.) Nun bleibt aber noch etwas höchst Wichtiges und Wesentliches übrig: nämlich den christlichen Menschen auszubilden. Jene erwähnten Eigenschaften haben einen sehr großen Werth; aber die Frömmigkeit (piété) ist gleichsam ihre Seele, und erhöht sie unendlich. Sollte sie in der Folge, durch Leidenschaften geschwächt und verdunkelt, fast verschwinden; so ist man sehr glücklich wenn die moralischen Tugenden bleiben, und es wäre ein bedeutender Gewinn, wenn Beamte und zum Regieren bestimmte Personen eine römische Rechtlichkeit behielten. Deshalb kann man sich nicht zu viel befleißigen, in die Gemüther der Jünglinge diesen trefflichen Samen auszustreuen und diese Grundsätze festzustellen. So ist der letzte Zweck unserer Bemühungen und unseres Unterrichts, — die Religion. Wir reden nicht immer von ihr, aber wir sollen sie niemals aus den Augen verlieren. (LI.)"

So viel aus Rollin's merkwürdiger Einleitung. Sein Werk selbst zerfällt in sechs Abtheilungen: 1) die Grammatik, 2) die Dichtkunst, 3) die Rhetorik, 4) die Geschichte, 5) die Philosophie, 6) die Pädagogik selbst, hauptsächlich in Bezug auf die Persönlichkeit der Zöglinge. (LXXVII.) Dem Abschnitte über die Dichtkunst, ist ein langer Aufsatz angehängt, wie man Homer lesen und verstehen müsse. Dem Haupttheile des Rollinschen Werkes der Rhetorik entnehme ich folgende Stellen:

„Obgleich die natürlichen Eigenschaften stets der vorzüglichste Schmuck der Beredsamkeit sind, und bisweilen allein zum Ge-

lingen hinreichen, kann man doch nicht läugnen, daß Kunst und Vorschriften dem Redner eine große Hülfe gewähren können. Es sey indem sie als Führer dienen und sichere Regeln geben, oder das Gute vom Schlechten zu unterscheiden lehren, oder die natürlichen Gaben ausbilden und vervollkommnen. (II, 1.) — Vor Allem wichtig ist das ernste und gründliche Lesen der besten Schriftsteller. Sie bieten die ächte Nahrung des Geistes. Es ist weit besser, die vorzüglichsten immer wieder zu studiren, als sich aus Neugier mit einer Menge von Werken oberflächlich bekannt zu machen. (77.)"

„Man soll den Jünglingen bei Zeiten (nach dem Vorgange von Cicero und Quintilian) einprägen, daß die Worte nur da sind um der Sachen willen; sie sollen unsere Gedanken ans Licht bringen und sie höchstens verschönern. Fehlt es den gewähltesten und glänzendsten Ausdrücken, an inhaltsreichem Sinn, so muß man sie betrachten, als leer, verächtlich, lächerlich und unsinnig. Hingegen behalten verständige Gedanken und Gründe (selbst wenn sie alles Schmuckes entbehren) ihren Werth, weil nämlich die Wahrheit diesen nie verliert. Kurz: der Redner mag auf die Worte Fleiß verwenden, aber die vorzüglichste Aufmerksamkeit verdienen die Sachen. (162.) — Zur Zeit des Sinkens der Beredsamkeit gefällt eine kurze, lebhafte, glänzende Art des Ausdrucks, eine Zugespitztheit, eine kühne, gewandte, ungewöhnliche Neuheit der Gedanken. Seneka hat zur Ausbreitung dieses falschen Geschmackes viel beigetragen. (191.)"

„Demosthenes und Cicero sind von allen Jahrhunderten und von allen Gelehrten als die ersten Redner anerkannt worden, und deshalb als Muster zu empfehlen. Man soll deshalb deren Charakter und ihre Verschiedenheiten genau kennen lernen. Letzteres ist nur möglich durch Lesen und Prüfen ihrer Werke. Die des Cicero sind in allen Händen und deshalb hinreichend bekannt. Dies ist nicht der Fall mit den Reden des Demosthenes, und in einem so gelehrten und gebildeten Jahrhundert als das unsere ist, kann es Erstaunen erregen, daß Griechenland (welches man stets als die erste und vollkommenste Schule

des guten Geschmacks und der Beredsamkeit betrachtete), so wenig berücksichtigt wird; daß man kaum die Neugier hat einmal beiläufig nnd von weitem hinzuhorchen, viel weniger selbst zu prüfen, ob es wahr daß die Beredsamkeit dieser berühmten Redner so bewundernswürdig sey wie man behauptet, und ob Demosthenes und Cicero vollkommen ihrem großen Rufe entsprechen. (333.)"

Eine genauere Durchsicht des Rollin'schen Werkes zeigt allerdings, daß man sich damals zu umständlich mit allerlei, besonders rhetorischen Kleinigkeiten beschäftigte; es fehlt aber auch in unseren Tagen nicht an überschätzten, z. B. philologischen Lappalien, welche viel Zeit kosten, die Schüler und Studenten zurückschrecken, oder in eine für ächte Geistesbildung unfruchtbare Richtung hineintreiben. Im Ganzen und Großen hat Rollin, Zweck und Inhalt der gesammten Pädagogik umfassender und tiefer bezeichnet, als manche neuere Schriftsteller.

Daru.

Daru hat eine richtige Einsicht von der Größe seiner Aufgabe eine Geschichte Venedigs zu schreiben. Eigenthümliche Gründung, bewundernswerther Fortschritt, mannichfache Entwickelung, heldenmüthige Kämpfe, kunstreiche Verfassung, bereichernder Handel, glänzend in Kunst und Wissenschaft, strenge und zugleich milde Herrschaft, unverzagt bei inneren und äußeren Gefahren, allmähliche Abschwächung, kleinere und größere Irrthümer, ein tragischer Tod durch innere Schuld und äußere Gewalt. Was auch Italiener im Einzelnen mit Recht tadeln mögen, im Ganzen bleibt Daru's Werk sehr verdienstlich nach Form und Inhalt [1]), dem sich keine, soviel umfassende einheimische Geschichte Venedigs gleich stellen läßt. Auch ich habe versucht hiezu einen Beitrag zu geben, durch Entwickelung der venetia-

---

1) Als französischer Beamter steht Daru in Preußen in schlechtem Andenken. — Botta, IV, 205.

nischen Verfassung, (Hohenstaufen, V, 176) und durch einen Aufsatz: der Untergang Venedigs (Vermischte Schriften, II, 403).

Die viel bestrittene Frage, über die stete und völlige Unabhängigkeit Venedigs, beantwortet Daru mit der richtigen Bemerkung: „Dies berührt gar nicht den Ruhm Venedigs. Man weiß sehr wohl daß nur die Starken unabhängig sind: der wahre Ruhm besteht darin, daß man es geworden ist. (I, 37.)“ — Gründlich berichtet Daru über die Schließung des großen Rathes, die Verschwörungen des Tiepolo und Falier. Von dem Rathe der Zehn sagt er: „Ursprünglich eingesetzt um über Staatsverbrechen zu urtheilen, bemächtigt sich diese Behörde der Verwaltung. Unter dem Vorwande für die Sicherheit der Republik zu sorgen, mischte sie sich in Kriegs- und Friedensfragen, entschied über die Finanzen, schloß Verträge mit fremden Mächten, und endete damit sich die höchste Gewalt anzumaßen, indem sie selbst Beschlüsse des großen Rathes vernichtete, dessen Mitglieder hinauswies und selbst einen Dogen absetzte. Später erschufen die Zehn ein neues noch fürchterlicheres Tribunal, die Inquisition. (I, 576.) Diese seit 1454 gesetzlich bestehende mit drei Personen besetzte Behörde, war vorzugsweise nicht theologischer, sondern politischer Art. Ihre Macht war unumschränkt, ihre Formen willkürlich, ihre Beschlüsse geheim, ihre Handlungen hinterließen keine Spur, nicht einmal des vergossenen Blutes. Ein Mensch verschwand, und weil vermuthlich durch die Inquisition, wagten seine zitternden Verwandten nicht nachzufragen. (II, 545.)“

Zur Charakterisirung der Auffassung und Darstellung Daru's mögen noch einige anziehende Stellen dienen. „Die Venetianer wurden durch ihre geographische und politische Lage auf den Handel hingewiesen, diese Quelle ihrer Reichthümer. (III, 56.) Sie wurden zu großen Anstrengungen gezwungen, welche ihr Glück und zugleich ihren Ruhm begründeten. (58.) Während sie ihres Reichthums genossen, hielten Aufwandsgesetze sie in den Schranken einer weisen Sparsamkeit, welche allein die Kapitale bewahrt, die den Handel beleben und das Tagelohn

ermäßigen. — Vermittelnd zwischen den genußsüchtigen Völkern des Morgenlandes und des ungebildeten Europas, ahmten die Venetianer die Industrie jener nach, und behielten die Einfachheit der anderen. (67.) Sie suchten sich immer so nahe als möglich den Quellen aller Handelsgegenstände anzusiedeln; und so groß war der Erfolg ihrer Thätigkeit und ihres Muthes, daß sie erst die Betreiber, dann die Herren des Handels von Constantinopel wurden. (69.) Nur der Handel mit Muhamedanern, erlitt durch kirchliche Gesetze mancherlei Störung. (84.) Nichts giebt eine größere Idee von der Thätigkeit der Venetianer und von der Wachsamkeit ihrer Regierung, als die Sorgfalt und der Erfolg womit sie so viel entfernte Ansiedlungen behauptete, ihre Unterthanen im Gehorsam erhielt, sich Achtung verschaffte bei den Fremden, und ihre Flagge auf allen Meeren herrschte. (90.) — Im funfzehnten Jahrhundert gehörten zum Zeughause von Venedig 16,000 Arbeiter und 36,000 Matrosen. (96.)"

Diese Größe führte zu gerechtem Stolze und bisweilen auch wohl zum Uebermuth, und die Nachbarn bewunderten nicht sowohl den venetianischen Staat, als daß sie ihn beneideten und haßten. Daher der unverständige und verdammliche Bund von Cambray. Der Erfolg entsprach jedoch nicht den Erwartungen und Daru sagt in dieser Beziehung: „Die Venetianer dankten ihre Rettung vorzugsweise, jedoch nicht ganz allein, ihrer Weisheit und Standhaftigkeit. Es liegt nicht in der Gewalt der Menschen zu verhindern daß auch das Glück Theil habe an den Begebenheiten; anerkennen aber muß man, daß der Senat Venedigs mit Ruhe überlegte, seine Feinde nie reizte, die versöhnlichen gewann, die anderen geschickt trennte, die Gelegenheiten klug ergriff oder abwartete, unermeßliche Hülfsquellen entwickelte, große Unfälle rasch ausheilte; — und was dieser Republik die größte Ehre bringt: während sieben Unglücksjahren herrschte stets dieselbe Einigkeit der Gesinnung. (654.)"

„Die Verfassung Venedigs (gut, oder schlecht) hatte einen unermeßlichen Vortheil, sie war fest (stable). Die Zeit welche

die übrigen Freistaaten verbrauchten ihre Gesetze und ihre Herren zu ändern, verwandten die Venetianer sich zu vergrößern und zu bereichern. Sie waren zwar stark genug zu erobern, aber nicht ihre neuen Unterthanen zu schützen. Doch blieben diese treu, weil sie zu schätzen wußten die Wohlthat einer weisen, sparsamen, geordneten Verwaltung, welche in den andern Staaten fast unbekannt war. (IV, 219.)“

Daru entwickelt einsichtig die unüberwindlichen Gründe des Sinkens der Macht Venedigs; doch zeigte der Staat noch großen Muth in den Kriegen mit den Türken, und wiederum fast zu große Friedensliebe durch die stete Neutralität während der Kriege der europäischen Staaten. Ein Venetianer hätte für die späteren Schattenseiten Venedigs wohl mehr Milderungsgründe hervorgehoben, als ein Franzose; doch ist Daru's Tadel nicht ohne Grund. Er sagt (V, 328): „Wir finden Angriffe der Regierung gegen die Geistlichkeit, Streit zwischen den verschiedenen Behörden, Unternehmungen des gesammten Adels gegen die eigentlichen Inhaber der Macht. Alle diese versuchten Neuerungen endeten mit Staatsstreichen; es gab aber noch einen anderen Grund hervorgerufen durch Verachtung der alten Lehren und das Uebermaß der Ausartung, der Corruption. — Die Freiheit der Sitten, welche man lange als den Hauptreiz der venetianischen Geselligkeit rühmte, war ausgeartet zu höchst anstößiger Ungebühr. Das Band der Ehe war in diesem katholischen Lande weniger geheiligt, als da wo bürgerliche und kirchliche Gesetze die Scheidung erlauben. Versuche durch Strenge die Sitten zu bessern mißlangen, und die auf kurze Zeit verbannten liederlichen Mädchen wurden aus sonderbaren Gründen zurückgerufen, wobei man sie nannte: nostre benemerite meretrici. (330.) — Wenn man die ganze Geschichte Venedigs durchsieht, findet man daß die Frauen niemals den geringsten Einfluß hatten. (332.)“

„Siebenzig Jahre lang hatte Venedig, vor dem Ausbruche der französischen Revolution keinen Krieg geführt. Diese Ruhe entsprang eben so sehr aus Furchtsamkeit, als aus Weisheit.

In einem Lande wo die Verhältnisse der Stände ungleich sind, ist es gefährlich wenn die Großen ihre Vorrechte nicht durch außerordentliche Dienste rechtfertigen können, und die Kleinen kein Mittel besitzen aus ihrer Nichtigkeit hervorzugehen. Die Verwaltung zeigte sich eigennützig und Steuern und Anleihen nahmen zu. Im Arsenale war man unthätig, Flotte und Festungen verfielen. Ehrgeiz und Geist waren geblieben; allein wahren Ruhm kannte man nicht mehr. — Es ist der Fehler schwacher Regierungen unentschlossen zu sein: sie warten daß die Macht der Verhältnisse sie zwinge eine Partei zu ergreifen, und dann sind ihre Beschlüsse das Werk der Nothwendigkeit, nicht der Klugheit. (334—337.) — Indem sich die Regierung Venedigs durchaus gleichgültig stellte, trat sie in Widerspruch zu allen aufgeregten Leidenschaften für, oder gegen alle Lehren der französischen Revolution. (347.) Nach Maßgabe der äußeren Begebenheiten ergriff die Regierung so viel halbe Maßregeln und zeigte eine solche Unentschlossenheit, daß man sie (ohne Ungerechtigkeit) für fähig halten konnte, sie werde wider ihren Willen, dem Drucke der einen, oder der anderen Partei weichen. (411.)"

Gegen den Untergang Venedigs erhoben sich viele Stimmen, selbst im Rathe der 500 zu Paris. Man sagte: „Wie kann man Völker verhandeln, im Namen eines Volkes, das den Handel mit Menschen verbietet. — Der gesunde Sinn ließ fühlen, wie erniedrigend dieser neue Mißbrauch der Gewalt sey. Theilnahme mußte erwecken der Schiffbruch dieses berühmten Freistaats, der soviel zur erneuten Bildung Europas beigetragen hatte. Kein Staat hatte einen so schwachen Anfang gehabt, und sich zu solcher Höhe erhoben. Ohne zu prüfen ob die Franzosen Ursach hatten ihn zu hassen und zu strafen, wurden die Menschen ergriffen durch die lange Dauer und den Ruhm Venedigs, von seiner Standhaftigkeit im Unglück, seiner einst so glänzenden Stellung. Sie betrachteten den Untergang Venedigs mit Schmerz, mit Entsetzen. Es war das höchste Unglück fremden Gesetzen unterthan zu werden, nach 1400jähriger Unabhängigkeit. (VI, 59.)" —

„Wie man auch (sagt Daru an einer andern Stelle) über Regierung und Verfassung Venedigs urtheilen möge, man muß anerkennen daß sie unter allen neuern Staaten Europas die erste war, die sich auf feste Weise zu ordnen verstand. Die Uebung der Schiffahrt erfordert Studien, oder doch Beobachtungen, und diese werden Quellen neuer Kenntnisse. Die Bekanntschaft mit entfernten Völkern erweitert den Gesichtskreis, vernichtet Vorurtheile, giebt Veranlassung zu Vergleichen, deren Folgen heilsam werden. Venedig stand früh in Verbindung mit den damals allein gebildeten Völkern, den Griechen und Arabern. Dieser Beobachtung fremder Sitten dankten sie wahrscheinlich den Vortheil, der unruhigen Unwissenheit zu entgehen, welche sich unaufhörlich und blindlings abmüht einen besseren Zustand zu finden. Sie gaben sich (ohne Zweifel unvollkommene) Gesetze, aber sie beobachteten sie durch sechs Jahrhunderte hindurch und sahen keinen Bürgerkrieg. (VI, 239.) — Zeugen der Wuth, mit welcher sich die Griechen theologischen Streitigkeiten hingaben, begriffen die Venetianer, daß eitele Spitzfindigkeiten, nur die Dunkelheit unseres Geistes verdoppelt, sobald er nach Dingen forscht, die dem menschlichen Geiste unzugänglich sind. Niemals verlor man in Venedig Zeit mit Streitigkeiten über Regierungsformen und Dogmen. Die Nothwendigkeit für alle Bedürfnisse des Lebens zu sorgen, gab den Geistern eine andere Richtung. (240.) — Die Patricier waren abwechselnd Beamte, Kaufleute, Krieger u. s. w. und bekamen (mehr als in der Regel) hiedurch Gelegenheit sich zu bilden, oder doch den Werth des Wissens einzusehen. (261.)“

Aus dem lehrreichen Kapitel über Handel, Gewerbe, Kunst und Wissenschaft, hebe ich nur ein Paar kurze Stellen aus: „Venedig rühmt sich, das erste in Italien gedruckte Buch sey hier erschienen, und zwar vermuthlich im Jahre 1469. Neben Johann und Wendelin von Speier, siedelten sich bald mehrere Buchdrucker an, herbeigezogen durch die kostbaren Handschriften der S. Markus Bibliothek, durch die Gelehrten welche fähig waren den Text zu erläutern und zu berichtigen, sowie durch die

Freigebigkeit eines aufgeklärten Adels. Binnen 25 Jahren werden 164 Buchdrucker aufgezählt, unter denen der Gelehrte Aldus Manutius, und nächstdem sein Sohn und Enkel, Paul und Aldus Manutius den größten Ruhm verdienten und erwarben. (VI, 272.)"

„Es ist sonderbar, daß unter einer Regierung, die das Schweigen zu einer politischen Regel erhob, in der Hauptstadt, in Venedig, eine Einrichtung zuerst entstand, welche die Freiheit der Völker ungemein befördert, und sie gewöhnt die Handlungen der Obrigkeit zu beurtheilen. Zu Anfang des siebzehnten Jahrhunderts erschienen in Venedig die ersten Journale. Die Angelegenheiten Italiens, die Kriege mit den Türken, interessirten die ganze Christenheit, und Venedig war der Ort wo die Nachrichten aus dem Morgenlande eintrafen und oft Unterhandlungen gepflogen wurden. Ein Venetianer kam auf den Gedanken die allgemeine Neugier zu benutzen, indem er für Zahlung einer Gazette (so hieß eine kleine Münze) gedruckte Blätter vertheilte, welche hievon den Namen erhielten. Es ist mehr als wahrscheinlich daß diese Zeitungen mit einer, der venetianischen Regierung natürlichen Vorsicht geschrieben wurden; es entstanden jedoch auf diesem Wege die Journale und Tageblätter welche man in ganz Europa nachahmte, und deren Einfluß sich nicht bestreiten läßt. (281.)"

„Unter den, zum Theil amtlich bestellten Geschichtschreibern Venedigs, verdient Paul Paruta besondere Auszeichnung. Er schrieb nicht mehr lateinisch, sondern italienisch, und entwickelte neben der Kriegsgeschichte, zuerst auch die bürgerliche Geschichte Venedigs. Diese Gegenstände konnten von einem Beobachter nicht vernachlässigt werden, der (wie seine politischen Abhandlungen zeigen) die Organisation der berühmtesten Verfassungen des Alterthums ergründet hatte. Er entwickelte die Ursachen der Größe und des Verfalls der Römer, verglich ihre Geschichte mit der Venedigs, und giebt durch viele Urtheile Veranlassung, den Scharfsinn, den Umfang und die Richtigkeit seines Geistes zu bewundern. (VI, 327.)"

Ich gehe itzt von den Geschichtschreibern der Staaten über zu einigen ästhetisch-kritischen Geschichtschreibern der Litteratur.

J. P. Laharpe. (1739—1803.)

Es ist natürlich daß jedes Volk seine Litteratur eben aus seinem Standpunkte betrachtet, und andere Litteraturen im Wiederscheine der eigenen beurtheilt. Indem alle Völker denselben Weg einschlagen, kommen Vorzüge und Mängel zuletzt vielleicht am besten zu Tage.

Laharpe hält in seinem Cours de Littérature ancienne et moderne (12 Bände) fest an dem französischen Standpunkte, als an dem höchsten und am meisten berechtigten. Er kann deshalb gewissen Einseitigkeiten keineswegs entgehen, welche man aber nicht zu herbe bekritteln soll; sondern als natürlich und bezeichnend aufnehmen und durch entgegenstehende Forschungen berichtigen mag. Laharpe ist übrigens ein Mann von vielen Kenntnissen, und sein Werk schon deshalb wichtig, weil es die Ansichten am vollständigsten ausspricht, welchen die Franzosen bereits zugethan waren, oder, seinem Ansehn folgend, meist annahmen.

Es ist ganz unmöglich den wesentlichen Inhalt dieser zwölf Bände, auf wenige Blätter zusammenzudrängen: Vielmehr erscheint es, als der beste Ausweg, einzelne (bald scharfsinnige, bald sonderbare, ja fast unbegreifliche) Urtheile über wichtige Schriftsteller auszuheben und vorzulegen. Sie werden, aneinander gereiht, auch über die Gesammtansicht Licht verbreiten. Laharpe bezweckt nicht (I, VI) ein Lehrbuch für Anfänger, oder ein Werk für Gelehrte zu schreiben; sondern die Blüte, den Saft, das Wesen der gesammten Litteratur, für die Gebildeten darzubieten.

Er sagt (ich beginne meine Auszüge): „Die Ilias und Odyssee sind gleichmäßig mit Fabeln angefüllt; aber in jener erheben und fesseln sie die Einbildungskraft, in dieser verekeln und empören sie; jene scheinen für Männer, diese für Kinder

entworfen zu seyn. (I, 251.) Der Fortschritt in der Odyssee ist ermüdend: das Gedicht schleppt sich von Abendtheuern zu Abendtheuern, ohne einen die Aufmerksamkeit festhaltenden Kern zu bilden, und ohne genügende Theilnahme zu erwecken."

„Allerdings kann man dem frommen Aeneas nicht den geringsten Vorwurf machen, er ist vom Anfange bis zum Ende des Gedichts durchaus tadellos; — aber er ist auch niemals in Leidenschaft, er erwärmt sich nie, und die Kälte seines Charakters verbreitet sich über das ganze Gedicht. Fast immer weint, oder betet er. Er läßt sich sehr ruhig von der Dido lieben, und verläßt sie eben so ruhig, sobald die Götter es befehlen. Das ist sehr religiös, aber keineswegs dramatisch. — In der zweiten Hälfte der Aeneis sinkt Virgil unglücklicherweise unter sich selbst hinab. (I, 264.) — Wenn Virgil dem Homer nicht gleich kommt an Erfindung, Reichthum und das Ganze des Gedichts (l'ensemble); so übertrifft er ihn durch die eigenthümliche Schönheit einzelner Theile, und seinem, sich überall zeigenden trefflichen Geschmack. (I, 269.)"

„Die Pharsalia des Lukan ist kein episches Gedicht, sondern eine Geschichte in Versen; aber sein Talent führt ihn zum Erhabenen und wir finden in seinem Werke, Züge von Kraft und Größe, welche es nicht in Vergessenheit gerathen ließen. (274.)"

„Ovid ist ein für die Dichtkunst höchst glücklich gebohrner Genius und seine Metamorphosen sind eine der schönsten Gaben, die uns das Alterthum geschenkt hat. (304.)"

„Die Trauerspiele des Aeschylus zeigen die Kunst in der Kindheit, und ihre Schönheiten sind mehr die des Epos, als des Drama. (324.) Agamemnon ist ein Stück voll kalter Grausamkeit. (327.) An der Klytemnestra ist nichts zu dulden (tolérer): sie ist von einer Abscheulichkeit die empört. Ein großes Verbrechen ist nur theatralisch, wenn es mit einer großen Leidenschaft, oder großen Gewissensbissen verbunden ist. (328.) — So schön die Elektra des Sophokles seyn mag, wird sie doch (nach dem Urtheile der strengsten Kenner) von der Voltaire's weit übertroffen. Er hat über Sophokles das größtmögliche

Lob ausgesprochen, indem er ihm fast überall nachahmt. (411.) — Die Bacchantinnen des Euripides verdienen nicht den Namen eines Trauerspiels; sie sind eine Art dramatischen Ungeheuers zu Ehren des Bacchus. (449.) Der rasende Herkules ist etwas weniger lächerlich als die Bacchantinnen, aber auch nicht viel besser. (450.) Racine hat allerdings in seiner Phädra den Stoff und einige Scenen dem Euripides entnommen; in allem Uebrigen aber die größten Fehler, durch die größten Schönheiten ersetzt. (462.) Die Alceste des Euripides zeigt, daß unsere Ideen zarter und edler sind, als die der Griechen. (486.) Die schönsten und regelmäßigsten Stücke des Euripides sind die beiden Iphigenien, und vielleicht nur Racine konnte sie verschönern und vervollkommnen. (488.) Unser dramatisches System ist viel umfassender, als das der Griechen, und hat eine Menge wahrhaft neuer Schönheiten hervorgebracht, wovon sie keine Idee hatten. Doch können wir noch von ihnen lernen; sie besaßen die Natur aus erster Hand und ihre Einfachheit kann unseren Luxus belehren. (497.)"

„Obgleich die Fortschritte der Vernunft manche Werke des Aristoteles gleichsam vernichteten, reicht das Uebrige doch hin, ihn als einen außerordentlichen Menschen zu bezeichnen. Gewiß war er einer der stärksten und denkendsten Köpfe, welche die Natur jemals erschaffen hat. Er umfaßte den ganzen Kreis des menschlichen Geistes, und wenn er nicht Redner und Dichter war, so gab er doch treffliche Vorschriften für die Beredsamkeit und die Dichtkunst. Sein erstaunenswürdigstes Werk aber bleibt die Logik. (I, 50.)"

„Ein Drama wie die alte Komödie konnte nur in einer zügellosen Demokratie (wie die Athens) geduldet werden. Nur da giebt es eine Menge ohne Grundsätze, ohne Regeln und Erziehung, geneigt öffentlich Schmähungen und Verläumdungen zu beschützen und zu ermuthigen. (II, 2.)"

„Horaz scheint Pindar und Anakreon zu vereinigen, aber er fügt zu beiden noch etwas hinzu. Er hat die Begeisterung und Erhabenheit (élévation) des thebaischen Dichters, er ist

nicht minder reich in Figuren und Bildern; aber seine Abschweifungen sind weniger schroff, sein Gang weniger unbestimmt, seine Sprache mannigfaltiger und süßer. Pindar besingt stets dieselben Gegenstände in demselben Tone; Horaz besitzt alle, alle sind ihm natürlich und in allen ist er vollkommen. (II, 108.)“

„Niemals hat ein Mensch der Vernunft so durchdringende, so unausweichbare Waffen gegeben, wie Demosthenes. In seiner Hand ist die Wahrheit ein unwiderstehliches Geschoß, welches er handhabt mit größter Kraft und Gewandtheit. Er läßt dem Gegner keine Zeit zur Erholung, er wirft ihn dergestalt zu Boden, daß er seinen Fall nicht läugnen kann. Sein Styl ist streng und stark, wie es einer freien, kräftigen Seele gebührt. Selten giebt er sich damit ab, seine Gedanken zu schmücken; diese Sorge scheint ihm zu gering. Er denkt nur daran jene ganz in das Innerste eures Herzens hineinzutragen. In seinem raschen Gange reißt er den Hörer dahin, wo er will, er spricht nie für sich, sondern für die Sache und die Wahrheit. (II, 403.)“

„Es kommt mehr darauf an die Charaktere und Verdienste des Demosthenes und Cicero richtig aufzufassen, als eine Rangordnung zwischen ihnen festzustellen. (III, 1, 2.)“

„Am Herodot schätzt man die Klarheit, die Annehmlichkeit, die Eleganz; aber man wünscht mehr Methode, mehr Entwickelungen, mehr Kritik. Dem Thucydides wirft man vor, er sey zu kurz in seinen Erzählungen und zu lang in seinen Reden. Er ist reich an Gedanken, sie sind indeß bisweilen dunkel. Sein Styl hat die Würde eines Philosophen, aber er läßt ein wenig die Trockenheit fühlen. Auch lieset man ihn mit weniger Vergnügen, als den Xenophon, diese attische Biene. Heut zu Tage ziehen wir wohl den Livius und Sallust, dem Herodot und Thucydides vor, weil jene größere Coloristen und bessere Redner sind. (III, 1, 295—298.) — Die Sprache des Tacitus ist stark wie seine Seele, malerisch ohne Künstelei, bestimmt aber nicht dunkel, nervig ohne falsche Spannung. In dem Maße als Leser mehr in ihn eindringen, offenbart sich ihre

eigene Stärke. Er dringt bis in ungeheure Tiefen, und zwar ohne Anstrengung. Das Geheimniß seines, vielleicht nie erreichten Styles, hängt nicht bloß ab von seinem Genius, sondern auch von den Umständen, in welchen er sich befand. (310.)"

„In den meisten Theorien Platons, finden wir wenig Methode und Logik; er überfließt von willkürlichen Voraussetzungen, nichts hemmt den Schwung seiner Einbildungskraft. (III, 2, 20.) Seine Metaphysik, Physik, Musik, Physiologie, Mathematik, sind in seinen Büchern vom Staate gleichgültig ausgesäet. Der Artikel über die Frauen ist bei Platon stets der unglücklichste. Keineswegs erfüllt er immer die erste Pflicht eines Philosophen, das Wirkliche vollkommen zu zerlegen, bevor man nach dem Möglichen umhersucht. Seine Republik ist nur ein Gemisch von vieler Aristokratie, und etwas Demokratie. Jedesmal wenn ich lese daß Philosophen, Gesetzgeber seyn wollen, erinnere ich mich des Verses aus einem unserer Lustspiele: Je vois qu'un Philosophe est mauvais Politique. (III, 2, 37—42.)"

„Cicero glänzt unter allen alten Philosophen am meisten durch das Talent zu schreiben. Er weiß die Strenge der abstraktesten Gegenstände, auszusöhnen mit dem Schmuck der Sprache; doch finden sich auch Fehler in seinem Style und seiner Methode. Gewöhnlich zeigt er Glanz und Reichthum, dann aber auch Luxus und Gesuchtes, und noch öfter Weitschweifigkeit und Unordnung. (III, 2, 76.) In seinen philosophischen Gesprächen ist er jedoch weit klarer und geordneter, als Platon. (113.)"

Aus den sieben Bänden Laharpe's, welche die Geschichte der neuern Litteratur behandeln, kann ich nur sehr wenige merkwürdige Urtheile, in höchster Kürze mittheilen.

„In Dante's großem Gedichte finden sich eine Menge Schönheiten des Styls und des Ausdrucks, und selbst einzelne Theile welche verdienen von allen Völkern bewundert zu werden. Sonst ist das Werk aber ein Ungeheuer (monstrueux), und voll Ungereimtheiten (extravagances), welche allein die paradoxe

Narrheit (manie) unseres Jahrhunderts rechtfertigen und anpreisen konnte. — Petrarka, vielleicht mit weniger Genie gebohren, zeigt mehr Geschmack, hat aber den Fehler aus der Liebe ein stetes Spiel des Geistes zu machen, welches nur einige Male Ton und Sprache der Empfindung ergreift. In den Oden, den Canzonen, hat er, bei erhabenern Gegenständen, seiner Lyra so edle und sichere Klänge entlockt, daß sie an Horaz erinnern. (IV, 34.) — Man braucht Macchiaveli's Schriften nur zu lesen, um sich zu überzeugen, er sey durchdrungen von der damaligen italienischen Politik, welche durchaus treulos und verbrecherisch war. Er verwandte Alles was er an Geist und Talent besaß, um das in ein System zu bringen, was er täglich um sich ausüben sah. Er raisonnirt über die Verbrechen, verkennt aber nicht ihre Gefahren und will sie nicht heiligen. (IV, 50.) — Lope de Vega und Calderon zeigen Erfindungsgabe, Fruchtbarkeit und theatralisches Genie. Aber ihren unzählbaren Dramen mangelt Alles, was die Kunst lehrt und der gesunde Menschenverstand vorschreibt. Doch haben sie Scenen, Wirkungen, selbst Charaktere, bis Corneille und Racine die Spanier und Engländer übertrafen. In England erschien damals Shakspeare, welcher die Vorzüge und Mängel Lope's und Calderon's besaß, aber (ohne die Kunst weiter zu bringen), sie durch ein natürliches Talent übertraf, das sich bisweilen erhob zum Erhabenen der Gedanken, der Beredsamkeit starker Leidenschaften, und der Kraft tragischer Charaktere. Diese Bruchstücke sind um so auffallender, als sie selten und meist mit Zusätzen (alliage) vermischt sind. Er stand allerdings über seinem Jahrhundert, wo man das wahre Trauerspiel nirgends kannte; seitdem aber Genien des ersten Ranges (zur Zeit Ludwigs XIV. und in unseren Tagen) dasselbe zur Vollkommenheit gebracht haben, ist es bei den Engländern nur ein nationales Vorurtheil, oder bei uns nur eine paradoxe Narrheit, die Meister in der ersten, von gebildeten Völkern geübten Kunst, mit einem Schriftsteller zu vergleichen, der in der Barbarei seines Landes und seiner Zeit, durch geniale Blitze glänzt. — Camoens zeigt

wenig Erfindung, aber an mehreren Stellen, Homer's Erhabenheit und Virgil's Gefühl. Das Gedicht bleibt zurück hinter seinem großen Gegenstande, ist mangelhaft in dem fast nur geschichtlichen Plan, empfiehlt sich aber durch die Schönheit, welche dichterischen Werken das meiste Leben verleiht, durch den Styl. (IV, 53.)"

Da die Ansichten der Franzosen über ihre eigene Litteratur in Deutschland hinreichend bekannt sind, so hielt ich es für minder anziehend Laharpe darüber zu hören, als vorstehende Urtheile über Schriftsteller anderer Völker mitzutheilen. Dagegen hebe ich (zur Vergleichung mit ruhigern und abgekühlten, oder parteiischen Erzählungen späterer französischer Geschichtschreiber) etliche Stellen aus einer Rede aus, welche Laharpe am 31. Dec. 1794, (nach Robespierre's Fall) im Lyceum hielt: „Den Zeitabschnitt, welchen wir unglücklicher Weise erlebt haben, wird die Gerechtigkeit der Jahrhunderte, einzig in der Weltgeschichte und die Regierung der Ungeheuer (monstres) nennen. — Die rächende Wahrheit, so lange stumm im Tode und unter dem Schwerte, ist plötzlich hervorgegangen, — ich sage nicht aus den Gräbern, (denn den Opfern fehlte selbst ein Grab), sondern aus der Tiefe ungeheurer Gruben, erfüllt mit verstümmelten, noch zuckenden Leichen; aus der Fäulniß der Gefängnisse und der Ansteckung der Hospitäler, welche Kirchhöfe der Gefangenen geworden waren; aus den durch hineingeworfene Leichen gehemmten Flüssen, aus den blutbefleckten Denkmalen unserer öffentlichen Plätze, aus den Trümmern unserer niedergebrannten, zerstörten Städte, aus so vielen, gleich den Schlössern, verwüsteten Hütten. — Aus unzähligen Denkmalen einer Alles vernichtenden Wuth (wovon man zeither kein Beispiel, keine Idee hatte) erhebt sich und wiederhallt in langem klagenden Echo, die wehmüthige und schreckliche Stimme der leidenden und zürnenden Menschheit; eine Stimme, nie so gehört seitdem es Menschen und Verbrechen giebt, eine Stimme, welche das Herz bedrückt, das Blut erstarrt, die Sehnen zerreißt und die Seele martert. Eine Stimme, welche unaufhörlich den Himmel, die Erde, die künftigen Ge=

schlechter um Rache und Strafe anfleht, und im Herzen des guten Menschen den untröstbaren Schmerz zurückläßt, gelebt zu haben! —

Wenn eine Macht sich gründet auf einen unerhörten Umsturz aller Vernunft und Sittlichkeit, wenn die Herrschenden im ganzen Staat allein reden, bei Todesstrafe niemand antworten darf; was muß in den Seelen dieser Herrschenden vorgehn? Verfolgt alle ihre Gedanken und Gemüthsbewegungen, und wenn der Abscheu nicht alles Mitleid ausschließt, so werdet ihr vielleicht diese Ungeheuer beklagen, welche in der That unglücklicher sind, als ihre Opfer.

Alles was das Glück und die Sicherheit des geselligen Menschen ausmacht: Rechtlichkeit, guter Ruf, Weisheit, Thätigkeit, geleistete Dienste, waren Gründe der Proskription. Von Reichthum nicht zu reden, schon jeder Wohlstand war ein Kapitalverbrechen. Wer nicht Henker war durch That und Wort, ward bezeichnet zum Opfer. (VIII, 12, 24, 27.)" [1])

Villemain. (1790.)

Es giebt viele Werke französischer Schriftsteller, welche über die Litteratur ihres Vaterlandes lehrreichen Bericht erstatten. Den meisten ist jedoch vorgeworfen worden, daß sie den Werth jener Litteratur überschätzten und, von ihrem einseitigen Standpunkte aus, die Leistungen anderer Völker irrig beurtheilten. **Villemain** verdient deshalb doppeltes Lob, wenn er in seinem *Cours de Littérature* diesen so häufigen Fehler vermieden hat. Er anerkennt den hohen Werth der griechischen Dramatiker, rügt die französischen Umgestaltungen, oder vielmehr Verunstaltungen derselben, und rechtfertigt die höchst eigen-

---

1) Scharfer Tadel der petite âme Laharpe's, bei Thiers, Révolution, III, 109. Dagegen Lob Chateaubriand's, Oeuvr., III, 394. Laharpe hatte sich ganz strenger Religionsansicht zugewandt.

thümliche, originelle Alceste des Euripides gegen verkehrte Angriffe einiger Franzosen. Dies überrascht um so mehr, da auch etliche deutsche Kritiker den richtigen Standpunkt nicht finden konnten und unpassenden Tadel aussprachen. (III, 145.)

Gleich siegreich vertheidigt Villemain den verkannten Shakspeare, zeigt, insbesondere an Othello und Macbeth, die Mängel französischer Umarbeitungen, und fügt hinzu: „Man soll Shakspeare nicht nachahmen; zuvörderst weil man überhaupt niemand nachahmen soll; vor Allem aber soll man ihn nicht nachahmen fragmentarisch, in Stücke gebrochen, umgeändert, ausgeflickt. Er muß bleiben wie ihn Gott uud die Natur geschaffen haben. In seinen urspründlichen und mächtigen Schöpfungen herrscht etwas, das keine Berechnung moderner Kunst übertreffen kann, und das man verfälscht, indem man es verbessern will. (III, 205.)“

Eben so gerecht und verständig beurtheilt Herr Villemain englische Staatsmänner und Redner, z. B. Walpole, Bolingbroke und Chatham.

Auch in seinem cours de Littérature française ist Villemain ohne Zweifel la Harpe weit überlegen. Er sagt im Allgemeinen über das achtzehnte Jahrhundert: Obgleich es, unglücklicherweise, mehr zerstörte als begründete, hat es doch überall dauernde Spuren hinterlassen. Seine Ideen, Meinnngen, Hoffnungen, (zum Theil verbessert, zum Theil verwirklicht) bilden die Hauptgrundlage der jetzigen Gesellschaft (société). Man kann oft die Schriftsteller jener Zeit tadeln, oder ihnen widersprechen; man kann aber nicht aufhören sich mit ihnen zu beschäftigen, und die unabhängige Ueberzeugung welche sie beurtheilt, bestätigt zugleich ihre Macht. Indem sie, selbst mit Gefahr des Irrens überall die freie Untersuchung einführten, vorbereiteten sie das Gesetz unserer Zeit, das Gesetz welches religiöses Gefühl zurückführt durch vollkommene Gewissensfreiheit, und eine gesellige Festigkeit (stabilité), durch den höchsten Grad bürgerlicher Freiheit. (I, XIV). — Das Genie, die allgemeine Stimmung, die Macht sprachen sich aus für neue Ideen, für

Freiheit in den Sitten, für Besserung der Regierung. Hiezu die Leidenschaft für das Schauspiel, die Vergötterung der Litteratur und des Vergnügens. Entwischt der Langeweile, den Unbequemlichkeiten, der heuchlerischen Dezenz, welche die letzten Jahre des großen Jahrhunderts ausfüllten, schien sich Frankreich (trunken durch die tolle Regentschaft) zu einem großen Feste vorzubereiten. Ernsthafte Gedanken, kühne Versuche in den öconomischen Wissenschaften, mischten sich mit diesem lärmenden und eitelen Pompe; man erfand die Theorie des Credits, während man Bankerott machte, man arbeitete an Fortschritten der Vernunft, mitten unter dem Ruin der Sitten. (I, 16.)"

„Die Unternehmung der Encyclopädie beruhte auf dem Grundsatze der Genossenschaft, der Association: die Macht der Zahl trat an die Stelle des Talents. Aber die beiden Häupter der unermeßlichen Arbeit, d'Alembert und Diderot, waren seltene Männer und von einer unzweifelhaften Ueberlegenheit. Doch blieb diese ungeheure von tausend Armen bewegte Kriegsmaschine, ein Chaos. (I, 23.) — Im achtzehnten Jahrhundert herrschte gesellige Zierlichkeit (Eleganz), weltlicher Leichtsinn, epikurischer und skeptischer Geist, Weichlichkeit der Sitten und Kühnheit der Gedanken. (II, 2.) — Die Regierung schien noch unumschränkt zu seyn, denn es gab Verhaftsbefehle und Censur. Aber freie Prüfung hatte sich Bahn gemacht, gleichmäßig begünstigt durch Streit der Sekten und Philosophen, durch die Regentschaft und die Jansenisten, die Tugenden und die schlechten Sitten. (II, 50). — Einige Schriftsteller von Genie gründen den Ruhm eines Zeitalters. Daß aber die Kunst zu schreiben mächtig und Mode war, daß der Geist der Litteratur einen Theil des Geistes der Welt ausmachte und diesen zugleich erneute und belebte, ist der eigenthümliche Zug des achtzehnten Jahrhunderts, die Grundlage seiner Geschichte. (II, 92.)"

Diesen allgemeinen Bemerkungen mögen einige einzelne Urtheile Villemain's folgen. Er sagt: „la Harpe ist der Meinung, Voltaire habe den Oedip des Sofokles vervollkommt. Seine Schlußweise ist sehr einfach: Alles was in dem französischen

Stück glänzend, geschmückt, dem heutigen Geschmack angemessen erscheint, steht ihm höher, als die beredte Einfachheit des Griechen. La Harpe denkt weder an die antike Färbung noch an die Würde, welche der religiöse Schrecken des Gegenstandes erfordert. Der göttliche Marmor des Sofokles erscheint ihm wie ein roher Stein den man glätten müsse, und er dankt Voltairen, daß er dies gethan. (I, 96.)"

„Sind die französisch-griechischen Trauerspiele Racines, seine Meisterwerke? Wo er ändert, mischt, hinzufügt, in der Phädra und Iphigenia) ist es ein Fortschritt, oder ein künstlicher Ausweg (expédient)? Die Kunstmittel, deren sich Racine bedient diese alten Fabeln unseren Sitten näher zu bringen, ändern und schwächen sie nicht das Pathetische und die hieher gehörige Wahrheit? Die Befreiung und glückliche Heirath Iphigeniens, wie sie Racine verkündigt, sind sie mehr werth als die schreckliche Einfachheit der griechischen Sage? Für die Wahrheit der Personen, ist die stolze Resignation der jungen Prinzessin (bei Racine), vorzuziehen den rührenden Klagen, dem naiven Schmerze, dem Schrecken der Jungfrau wie Euripides ihn malt? Endlich, diese Leibwächter, dieser Hof, dieser majestätische Empfang Klytemnestra's, erwecken sie mehr Theilnahme als der Wagen auf welchem Klytemnestra mit ihrer Tochter anlangt, den kleinen, schlafenden Orest auf den Knien, absteigend in der Mitte griechischer Weiber, die sie allein empfangen und ihnen nahen dürfen? — Und in der Phädra! Ist das Gespräch zwischen Theramenes und Hippolyt ein Anfang vergleichbar mit dem ersten Auftreten des jungen griechischen Helden beim Euripides? Frei, unschuldig, kühn, eine Blumenkrone auf dem Haupte, seine Gefährten aufmunternd zu dem rauhen Vergnügen der Jagd, und sein Herz der keuschen Diana weihend mit einer Hymne voll hinreißender Zartheit. — Uud was bedeutet diese Liebesflamme der Aricia, unbedeutend, wie so viele andere, im Vergleich mit jener idealen Liebe, und der erhabenen (sublime) Scene, wo die Göttin sich offenbarend, durch eine himmlische Vision, den Hippolyt in seinem schmerzlichen Kampfe tröstet. (I, 98.)"

„Dryden ist ein Künstler für schöne Verse, die er anbringt wo er kann, ohne starke Gedanken, ohne tiefe Erregungen. Ihm fehlt die Einbildungskraft, welche Personen erfindet, oder nach Anleitung der Geschichte wieder erweckt. (I, 132.)"

„Montesquieus Geist der Gesetze erschien, nach zwanzigjährigen Studien im Jahre 1748. Kein neues und geniales Werk konnte mit mehr Mäßigung und Zurückhaltung geschrieben seyn; kein unabhängiger Geist war weniger ein Neuerer, als Montesquieu. Der Umfang seiner Studien und sein Geist führte ihn zur Unparteilichkeit, und von Natur hatte er nicht die glühende, unlenksame den Reformator bildende Ueberzeugnng. — Ehemals, ich gestehe es, sah ich in Montesquieu's Geist der Gesetze, ein gelehrtes, in allen Theilen vollständiges Werk, Alles erschien mir methodisch und einleuchtend. Bei längerem Studium glaubte ich zu entdecken Widersprüche, Lücken, und mehr als eine Aufgabe ohne Antwort. — Montesquieu hat keine Theorie entworfen den Gesetzgeber zu leiten, kein System künftiger Reformen, sondern vergleichende Studien der Vergangenheit: er hat die Gesetze erklärt, wie Thatsachen. Daher ist sein Werk so lehrreich und fruchtbringend geblieben; muthmaßliche, conjekturirende Gedanken wären schneller vorüber gegangen. (II, 52, 54.)"

Bei Beurtheilung der Werke von Duclos, insbesondere seiner geheimen Denkwürdigkeiten, bemerkt Villemain: „Kleinigkeiten, (Anekdoten), bilden selbst in den lasterhaftesten und frivolsten Zeiten, keine Geschichte. Mitten unter dem Allem, giebt es ernsthafte, mehr oder minder gut geleitete Angelegenheiten, Charaktere, Talente. Oder, wenn sie fehlen, sind unvermeidliche Ursachen der Zerstörung und einer ununterbrochenen Auflösung vorhanden, welche der Geschichtschreiber erkennen und darstellen muß. Daran denkt Duclos niemals. (II, 133.)"

Aus der langen Abhandlung über Voltaire hebe ich das Nachstehende aus: „Voltaire eilt in seinem geschichtlichen Werke, über die früheren Jahrhunderte des Mittelalters hinwegzukommen, weil sie ihm leer und unbedeutend erscheinen, und die Religion ihm für die Quelle der Barbarei gilt. Uns ist freilich jetzt eine

richtigere Ansicht sehr erleichtert: wir verschönern sogar jene lang verkannte Zeiten und erträumen für sie ein goldenes Zeitalter der Dichtkunst. Zur Zeit Voltaire's, und für ihn, war hingegen das Mittelalter ein Feind, dessen sich die neue Gesellschaft noch nicht hinreichend erwehrt hatte. (II, 156.) — Dieser philosophische Geschichtschreiber (welcher behauptet sich weniger zu beschäftigen mit den einzelnen Begebenheiten als mit dem Geiste der Völker, und um diesen zu beurtheilen hie und da einige poetische Bruchstücke aufliest), denkt nicht daran die Briefe Gregors VII. und Innocenz III. zu Rathe zu ziehen und zu citiren; — diese außerordentlichen Denkmale des menschlichen Geistes aus dem eilften und zwölften Jahrhundert. Voltaire liebt diesen Gegenstand nicht; er hat Mitleiden mit ihm, er verachtet ihn, — und eben deshalb irrt er oft ungeachtet alles Scharfsinns, und selbst aller Genauigkeit. Denn im Allgemeinen ist er keineswegs ungenau, vielmehr beruht sein Essai sur les moeurs auf unermeßlichen Forschungen. Es giebt wenige Bücher, wo sich so selten Irrthümer hinsichtlich der Zeitbestimmung und Thatsachen finden; ohne zierige Gelehrsamkeit steigt Voltaire oft zu den sichersten Quellen. Ihm fehlt gerade das, was er zu geben verspricht: nämlich die Philosophie, das heißt eine unparteiische Beurtheilung aller Zeiträume. (159.)"

„In dem Maaße als er sich der neueren Geschichte nähert, wird Voltaire beredter und wahrer. Die Bewegungen des sechzehnten Jahrhunderts, der Aufschwung der Künste, die Thaten Karls V., Heinrichs IV., Richelieu's, der Einfluß einiger großen Männer, der Fortschritt der Gesellschaft; — Alles dies ist dargestellt mit einer lebhaften Einfachheit und einer Leichtigkeit des Genies, welche die Dinge erscheinen läßt, ohne sie zu schminken. Vor Voltaire giebt es nichts Aehnliches, und nach ihm nichts was sein Werk ausgelöscht hätte. Unsere Zeit hat einzelne Theile des Gemäldes mit mehr Tiefe und Wahrheit dargestellt, aber das Ganze ist nicht übertroffen, durch ein Werk dauerhafter als das Voltaire's. (160.) Er hat in seinen geschichtlichen Werken alle Töne angeschlagen, von gelehrten Unter-

suchungen, bis zu cynischen Anekdoten. Hat er zuweilen die Geschichte verändert, so hat er sie doch frei gemacht; verkleinert er etliche Male große Thaten und verkennt er große Tugenden, so vertilgt er viele falsche Ueberlieferungen und Irrthümer. Ist sein Bild des Mittelalters auch nicht wahr, so hat er es doch von dem erkünstelten Pomp mancher neuern Schriftsteller fern gehalten, und indem er barbarische Sitten verspottet, bereitet er die Geister vor, sie besser kennen zu lernen. Hier, wie anderwärts, hat Voltaire mehr zerstört, als geschaffen. Aber durch Skepticismus bahnte er den Weg für gesunde Kritik, und durch philosophische Vorurtheile, die er den religiösen entgegenstellte, führte zu einer gerechten Beurtheilung der Vergangenheit, welche dazu dient sie besser zu begreifen und darzustellen. Voltaire fand übrigens wenige Nachahmer seiner Art Geschichte zu schreiben. Man wiederholte seine Meinungen, erreichte aber die Kunst nicht so sauber (net) und lebhaft zu schreiben; ja man verlor sogar hievon die Spur, und unsere Geschichtschreiber des achtzehnten Jahrhunderts wurden (im Ganzen) langweilig, oder deklamatorisch. (171.)"

Vielem, das Villemain sagt, muß man lobend beistimmen, Anderem kann man widersprechen; überall aber haben seine Schriften die seltene, aber sehr löbliche Eigenschaft, daß sie den Geist aufregen, und zu eigenem Denken Veranlassung geben.

Sismondi. (1773—1841.)

Sismondi hat durch seine Geschichte der italienischen Freistaaten und durch seine Geschichte Frankreichs, eine ehrenvolle Stelle unter den Historikern gewonnen. Hier aber sprechen wir zunächst von seiner Litterature du midi de l'Europe. Es war nicht seine Absicht die gesammte Litteratur (wie etwa Tiraboschi und Ticknor) vorzuführen, sondern nur denjenigen Theil, welchen man im engeren Sinne Litteratur zu nennen

pflegt; wo dann (wie gewöhnlich) die Dichtkunst den größeren Raum einnimmt.

Manches ist seit Sismondi entdeckt und berichtigt worden, auch schöpft er nicht immer aus den ersten Quellen (I, 12); doch ist das Ganze lesbar und verständig. Es wäre unnütz hier näher auf die Ansichten Sismondi's einzugehen, wo sie mit den gewöhnlichen übereinstimmen; wohl aber ist es anziehend einige zwar abweichende, jedoch eigenthümliche und sehr scharfsinnige Urtheile des gescheuten Mannes zu vernehmen. Sismondi sagt:

„Im zweiten Theil des Dante'schen Gedichts (im Purgatorium) sinkt das Interesse: keine neuen die Einbildungskraft ergreifenden Strafen, und die Personen weniger Theilnahme erweckend. Der Dichter, diese Erkältung bemerkend, möchte das Interesse durch philosophische oder theologische Erörterungen wieder beleben; er bringt allmählig Alles vor, was er in den Schulen über die feinsten Fragen der Metaphysik gelernt hat. Aber seine Art zu schließen (zu argumentiren) welche damals tiefsinnig (profonde) erscheinen mochte, stößt jetzt oft zurück, seitdem man das Ansehn der Doktoren nicht mehr an die Stelle der Vernunft setzt. Ueberdem ist dies Alles der Dichtkunst fremd, und man ermüdet bei den langen Reden, welche den Gang der Handlung unterbrechen. Ueberhaupt ist das Purgatorium nur ein abgeschwächtes Bild der Hölle. Beim Eintritt in den Himmel gleicht das uns vorgeführte Uebernatürliche nur unseren unbestimmtesten Träumen: er setzt Kräfte (pouvoirs) voraus, die wir nicht kennen, er bezieht sich nie auf unsere Erinnerungen und Gewohnheiten, man versteht ihn niemals ganz, und er ermüdet uns durch unser Erstaunen. (I, 368, 374, 377.)"

„Das Sonett hat auf die ganze italienische Dichtkunst einen nachtheiligen Einfluß gehabt. Dies Bett des Prokrustes zwingt alle Gedanken zu derselbigen Länge. Sind sie für vierzehn Verse zu kurz, so werden sie übermäßig gedehnt, oder, im umgekehrten Falle, barbarisch verstümmelt. Der allgemeinen Bezauberung durch die Sonette Petrarkas bin ich fremd geblieben. Immer dieselben Gedanken und Verse wiederkehrend, zahllose

Wortspiele auf lauro und aura, Personifikationen ohne Ende, aber keine lebendige, hervortretende, sichtbare Person, Uebertreibungen wohin meine Einbildungskraft nicht folgen kann. (I, 408—410.)"

„Da die romantische Poesie fast von allen neuern Völkern angenommen ist, so wäre es ungerecht und thöricht sie nach anderen Regeln zu beurtheilen, als die die Schriftsteller selbst beobachtet haben. Tasso zeigt jedoch, wie ein Mann von Genie beide Richtungen vereinigen kann: er ist klassisch für das Ganze und romantisch beim Ausmahlen der Sitten und Verhältnisse. (II, 156—157.)"

„Im sechzehnten Jahrhundert hat übertriebene Verehrung des Alterthums, pedantische Gelehrsamkeit und unpassende Nachäfferei, der italienischen Litteratur viel Schaden gethan. (II, 190.)"

„Die höllische Politik welche Machiavel in ein System brachte, war im sechzehnten Jahrhundert, die aller Staaten. Seine Behandlungsweise offenbart eine allgemeine Bitterkeit gegen alle Menschen, eine Verachtung des menschlichen Geschlechts, zu dem er in einem Tone spricht für welchen es sich selbst erniedrigt hatte. Er spricht ihrem Eigennutz, ihrem Egoismus gemäß, weil sie nicht mehr verdienen, daß man sich an ihre Begeisterung wende und an ihren sittlichen Sinn. (II, 225.)"

„Ein charakteristischer Zug aller spanischen Ritterdramen ist der geringe Abscheu und die wenigen Gewissensbisse, welche der Mord einflößt. Bei keinem Volke findet sich so viel Gleichgültigkeit gegen das Leben Anderer; nirgends sind Zweikämpfe, zufällige Gefechte, Ermordungen so häufig, herbeigeführt durch die ungenügendsten Gründe, und begleitet mit so wenig Schaam und Reue."

„Die Parteilichkeit der spanischen Dichter für ihr Volk ist so groß daß sie ihre Grausamkeit gegen andere Völker gar nicht verhehlen: was uns jetzt empört galt ihnen für ein Verdienst. Die niedrigsten Gewerbe und Beschäftigungen, (Huren, Diebe, Mörder) gelten für rechtgläubig. Die geistlichen Dramen Lope de Vegas sind meist ausschweifend (extravagantes) und unsittlich."

„Calderon, obgleich von Natur begabt mit schönen Gaben und der glänzendsten Einbildungskraft, erscheint mir doch wie ein Mann seines Jahrhunderts und der elenden Zeit Philipps IV. Wenn ein Volk sinkt und sich verderbt, wenn es das verliert was empfehlenswerth machte, hat es nicht mehr die Muster der wahren Tugend und Größe vor Augen, und verfällt (wenn es sie darstellen will) in Uebertreibungen (exagérations). Dies ist, meines Erachtens, der Charakter Calderon's: er geht in allen Theilen der Kunst über das Ziel hinaus. Die Wahrheit ist ihm unbekannt, und die von ihm gebildeten Ideale, verletzen durch ihre wenige Angemessenheit, durch Uebertreibung. Bietet ihm seine Einbildungskraft ein glänzendes Bild, so verfolgt er es Seiten lang und verläßt es nicht eher, als bis er uns ermüdet hat. Calderon ist der wahre Dichter der Inquisition: die Religion welche er bekennt flößt mir Abscheu ein. Niemals hat man das Christenthum so entstellt, ihm so wilde Leidenschaften untergeschoben, eine so verderbte Sittenlehre beigemessen. So genügt in der Andacht zum Kreuz, dessen Verehrung zur Entschuldigung aller Verbrechen, und sichert Eusebio (dem Helden des Stücks, einem nichtswürdigen Verbrecher) den Schutz Gottes zu. (IV, 6, 33, 34, 35, 120, 121, 130.)"

Es ist ganz unmöglich aus den bändereichen oben genannten Geschichtswerken Sismondi's einen genügenden Auszug zu geben, oder (wie es sich gebührte) unzählige lehrreiche Stellen und Urtheile mitzutheilen. Wir beschränken uns auf zwei kurze Bemerkungen:

1) Dem Inhalte der Quellen und dem daraus gutentheils entstehenden Gebrauche gemäß, nimmt die Erzählung der zahllosen Kriege und Fehden, bei weitem den größten Raum ein, und erzeugt nicht selten Ermüdung. Aus ähnlichen Quellen haben z. B. Henry und Tytler, doch noch andere Ergebnisse zu Tage gefördert.

2) Der herrschende Geist seiner Zeit hat auf Sismondi wohl Einfluß gehabt, wenn in seiner Geschichte der lombardischen Städte, diese fast immer Recht bekommen gegen die Kaiser und die Päpste. Es gab überall Licht und Schatten.

Ginguené.

Die Litteraturgeschichte hat vor der politischen Geschichte den Vorzug, daß die Werke ihrer Meister länger dauern und wirken, als die der Könige und Feldherrn. Ein zweiter Vorzug besteht darin daß man unbedeutende, langweilige Schriftsteller ganz zur Seite lassen kann, während man von politischen Stümpern und verdammlichen Kriegen gar zu breit und ermüdend reden muß. Welche Schriftsteller indeß Erwähnung verdienen, läßt sich im Allgemeinen nicht feststellen; der bezweckte Inhalt und Umfang erlaubt, oder fordert ein mehr, oder weniger, ja eine persönliche Vorliebe für einen, oder den anderen Theil der Litteratur wird nicht ohne Einfluß bleiben. So nehmen in Ginguené's Histoire de la Littérature italienne, (neun Bände), die Dichter den größten Raum ein.

Ginguené sagt (I, 5): „Es schien mir, als fehle eine Litteraturgeschichte, welche, geschöpft aus den Quellen, aber frei von den dornigen Formen der Gelehrsamkeit, den Gelehrten genügen und den Weltleuten Belehrung darbieten könnte. Diese Belehrung weisen sie nicht zurück, sobald sie ihnen mit einigem Reize dargeboten wird. Vor Allem fehlte uns eine genaue, unparteiische und vollständige Geschichte der italienischen Litteratur."

Allerdings ließ sich eine solche in einer neuen, eigenthümlichen Weise schreiben; unbillig aber bleibt es, wenn Ginguené jenen allgemeinen Tadel ausspricht, und Tiraboschi's Meisterwerk (das er so häufig benutzt hat) an dieser Stelle gar nicht dankbar erwähnt. Ueber die von Herrn Ginguené getroffene Wahl unter so vielen Schriftstellern, wollen wir nicht kritteln; doch können wir den Zweifel nicht unterdrücken, ob es rathsam war, insbesondere aus den größeren Gedichten so umständliche Auszüge zu geben. Entblößt von Schönheit, Versmaß, Wohlklang, werden diese prosaischen Excerpte trocken, und geben durchaus kein lebendiges Bild der ursprünglichen Vollkommenheit. Ja Ariosts reiche Mannigfaltigkeit, erscheint z. B. (so ausgepreßt

und zusammengepreßt) als ganz willkürlich, fast möchten wir sagen, albern. Eine Auswahl vollkommener Stellen der Dichtungen, hätte (unseres Erachtens) ihr Wesen und ihre Verdienste besser offenbart. Trotz genauer Kenntnisse und löblichen Bemühens, erhalten wir durch Herrn Ginguené nur Skelette von Dante, Ariost, Tasso u. A. Diese Bemerkung thut dem Werke keinen wesentlichen Eintrag; vielmehr wird sich dessen Bedeutung und Werth am besten herausstellen, wenn wir mehrere Betrachtungen und Urtheile Ginguené's in bunter Folge mittheilen.

„Die Provenzalen nahmen die Araber zum Muster (?). Sie besaßen weder einen ausgebildeten Geschmack noch bessere Vorbilder, und als sie diese Krankheit nach Italien brachten, konnte man ihre Ausbreitung nicht mehr verhindern. (I, 334.)"

„Die ältesten sicilischen und italienischen Dichter beschäftigt nur ein Gegenstand, die Liebe; aber nicht wie sie die Natur einflößt, sondern wie sie geworden durch das kalte Entzücken der Ritter für eingebildete Damen, und durch die albernen Galanterien der Liebeshöfe. In langen und langweiligen Canzonen, oder in raffinirten und oft dunkelen Sonetten, berichten sie über die unvergleichlichen Schönheiten der Dame und über ihr eigenes Märtyrerthum. (I, 434.)"

„Die Feinheiten, Spitzfindigkeiten, Kleinigkeiten, Sophistereien der spätern griechischen Philosophen, steigerten sich durch die Araber und die Deutungen der Lehren des Aristoteles. Welche Zunahme des Unglücks, der Verwirrung und Unordnung, als jene aus so dunkeln Bestandtheilen zusammengesetzte Wissenschaft sich mischte und kreuzte mit den nicht minder dunkelen Elementen zweier anderen Wissenschaften, als der Plunder (fatras) der Theologen und Juristen zu dem der Dialektiker hinzutrat. Die Scholastik mit ihren Listen, Ausflüchten, Taschenspielereien drang ein in Alles, mischte sich in Alles, ward Ausleger der Lehren welche man glauben und der Gesetze welche man befolgen müsse; — und dieser vergiftete Sauerteig gährte in allen Gemüthern, ward ihre tägliche Nahrung und bildete fast den einzigen Bestandtheil ihres Wesens. (I, 377.)"

„Der hochgerühmte Petrus Lombardus untersucht in seinen, unzählige Male erläuterten Sentenzen: hat Gott der Vater indem er seinen Sohn zeugte, sich selbst erzeugt? oder einen anderen Gott? Hat er ihn freiwillig erzeugt, oder aus Nothwendigkeit? Konnte Jesus gebohren werden aus einer Menschenrasse die nicht von Adam abstammte? Konnte er eine Frau werden u. s. w.? (I, 163.)"

„Dante's Gedicht, welches die Handlung beschränkt auf eine Art Reise durch Hölle, Fegefeuer und Himmel, ist nothwendig traurig, und weicht ganz ab von den Gegenständen, welche andere große Dichter behandelt haben. (I, 491.) — Dante mitten hingestellt zwischen Guelfen und Ghibellinen, Schwarze und Weiße, Kaiser und Päbste, Opfer der Parteiungen, konnte nichts Anderes sehen und in sein Gedicht aufnehmen. Die abstrakten Glaubenslehren waren wenig geeignet die Sinne und die Einbildungskraft zu berühren. Sie sind, wie Boileau sagt:

D'ornements égayés ne sont point susceptibles.

Bilder von Hinrichtungen, Schrecken und Verzweiflung, waren getreten an die Stelle der geistreichen und poetischen Dichtungen der Mythologie. Jene Glaubenslehren waren geworden der Gegenstand einer subtilen und verwickelten Wissenschaft, in welcher Dante nur zu sehr eingeweiht war. An der Stelle aller Tugenden finden wir abergläubige Gebräuche, läppische Mummereien, und der Mißbrauch des Ablasses und der Indulgenzen vertrug sich mit allen Lastern. (II, 5.) — Gewiß kann man dem Dichter nicht die Schwäche seiner Gemälde vorwerfen, wohl aber oft ihre gräßliche und widerliche Treue. — Im ersten Theile der göttlichen Komödie finden wir traurige, aber oft tiefsinnige Eindrücke; im zweiten angenehmere und tröstliche Erregungen; im dritten Wissenschaft, Kunst des Ausdrucks, überwundene Schwierigkeiten, aber (was für eine Dichtung immer schlimm ist) Alles gemischt mit etwas Langeweile. — Wo Handlung fehlt, fehlt auch Theilnahme; bloße Episoden können die

Aufmerksamkeit nicht festhalten und müssen bisweilen ermüden. (II, 111, 255—258.)"

Daß es Ginguené nicht an gerechtem Lobe Dante's fehlen läßt, versteht sich von selbst; da es aber mit dem allgemein ausgesprochenen übereinstimmt, scheint es nicht nöthig dasselbe hier umständlicher zu wiederholen.

„An 15 Werke des Boccaccio, verschiedenen Inhalts und Umfangs sind fast ganz vergessen; obgleich er voraussetzte daß sie, und nicht sein Decamerone ihn unsterblich machen würden. Man kann nicht läugnen, daß die Freiheiten welche er sich hier nimmt etwas stark sind. Sie beschränken sich nicht auf anstößige Anekdoten, erzählt mit einer Kühnheit des Ausdrucks, welcher in dem Munde kluger und anständiger Frauen, oder wohlerzogener Männer überraschen würde, wäre es nicht Beweis und Wirkung der Zügellosigkeit, welche in Gesprächen, wo nicht in den Sitten herrschte. (III, 69, 70, 119.)"

„Drei Jahrhunderte lang hatte man (besonders auf Universitäten) hartnäckig gestritten, sehr weitläufig geschrieben, war stolz auf Wissenschaft, Triumphe und Schriften; und was ist geblieben von soviel Mühe und Lärm? Nichts, schlechthin nichts, was man nicht vergessen müßte, wenn man das Unglück hätte, es zu wissen. (III, 229.)"

„Der Genius drückte seinen Stempel auf das vierzehnte, die Gelehrsamkeit auf das funfzehnte Jahrhundert. Doch war diese Gelehrsamkeit eine wesentliche, erhaltende, für die Litteratur vortheilhafte; nicht die eitele, ermüdende, welche seitdem das Gesagte hundertmal wiederholt, kleinlich Sorge trägt zu erläutern was niemand wissen will, Seiten schreibt über ein Wort, Bände über einige Phrasen, mit Noten den Text überdeckt als sollte man ihn nicht verstehen; ja sie würde das ganze Alterthum langweilig machen, bliebe uns nicht die Hülfe den Text zu lesen, ohne die Noten. (III, 277.)"

Die Ansichten Ginguené's über Ariost, stimmen im Ganzen mit den fast allgemein angenommenen und einiges Abweichende habe ich bereits in meinem Handbuche der Litteratur erwähnt.

Etliche Aeußerungen des Verfassers über Tasso, verdienen an dieser Stelle mitgetheilt zu werden.

„Was das dichterische Genie Tasso's anbetrifft (sagt Ginguené), so giebt es wenige von größerer Ausdehnung und größerem Reichthum, und kaum ein Dichter dürfte erhabener seyn (plus élevé). Selbst seine Fehler (die wir nicht verschweigen wollen) belehren uns. So fehlte ihm eine scheinbar gemeine Eigenschaft, von der aber Horaz sagt:

Scribendi recte sapere est principium et fons.

Es fehlte das scharfe Urtheil und (sprechen wir es aus) der gesunde Sinn (bon sens), welcher ein Feind ist aller Uebertreibung, Künstelei und Ziererei, welcher den feinsten Geist und die fruchtbarste Einbildungskraft in Zaum hält, welcher glänzt in allen guten Schriftstellern des Alterthums. — Durch unpassende geistige Künsteleien und Spitzworte zerstört Tasso oft das Rührende und Erhabene seiner Schilderungen. Zu oft finden wir allzu blumige Bilder, frivole Gedanken, affektirte Wendungen und Wortspiele. Auf die Sitten jener Zeit ist zu wenig Rücksicht genommen, und alle Theilnahme einseitig allein für die Christen in Anspruch genommen. Dennoch bleibt sein Gedicht dauernden Lobes würdig. (V, 310, 311, 346, 357, 368, 380, 388.)“

„Alle Bemühungen die unsittlichen Grundsätze Macchiaveli's umzudeuten, sind vergeblich. Allerdings waren sie schon vor ihm und rings um ihn zur Anwendung gekommen; aber er hat zuerst die Kunst des Betrügens zu einer Wissenschaft erhoben und eine Theorie derselben aufgestellt. Von jetzt an ward seine Abhandlung vom Fürsten, das Lieblingsbuch aller Höfe, das vade mecum aller Herrscher. — Macchiavel nahte einem Fürsten, wie Cäsar Borgia, ohne Abscheu; er sieht wie dieser eine verruchte That überlegt, beschließt und vollführt. Er entflieht nicht aus Schrecken, er giebt vielmehr seinen Beifall; ja nicht zufrieden, daß er den obrigkeitlichen Personen seines Vaterlandes deshalb Glück wünscht, verkündigt er der Nachwelt alle Einzelnheiten des Frevels, in einem mit größter Sorgfalt

geschriebenen geschichtlichen Aufsatz; — ohne jedoch das geringste Zeichen des Widerwillens, oder Tadels beizufügen. Der Mann endlich welcher solche Thaten vollbringen sah, und den Thäter als das Muster eines Staatsmanns betrachtet, muß selbst ein schlechter Meister seyn, und wenn er je die Feder ergreift um Staatsmänner zu belehren, — wehe den Völkern, deren Herrscher glauben die Regierungskunst zu erlernen, wenn sie sich von derlei Unterricht ernähren. — Macchiaveli ist einer der vorzüglichsten Prosaiker, Mithersteller des besseren Lustspiels, Satiriker und Novellenschreiber. Selten genoß er der Ruhe des Geistes und der Muße, welche nothwendig zu seyn scheinen um etwas Großes und Dauerhaftes hervorzubringen. Dies Alles bedenkend werden wir seinem Genie die schuldige Huldigung darbringen; wir ehren ihn als einen der größten Männer, eines großen Jahrhunderts. Wir verabscheuen aber deshalb nicht weniger die fluchwürdigen Grundsätze, die er nur zu sehr verbreitet und in Ansehn gebracht hat. Wir beklagen ihn, daß er seinem Ruhme einen so unauslöschlichen Flecken angehangen hat, daß er allgemein und mit Recht als ein Empfehler des Verbrechens betrachtet wird, und seinen Namen einer falschen und sträflichen Politik gegeben hat, die jeden entehrt der sie bekennt, oder übt. Unter welcher Verfassung, in welchem großen, oder kleinen Staate jemand versuchen möchte sie anzuwenden, er würde sich mit Verachtung bedecken, und eben so viel Mittelmäßigkeit und Unfähigkeit zeigen, als Verderbniß und Sittenlosigkeit. (VIII, 12, 120, 121, 184.)"

Diese Auszüge werden hinreichen Ginguené's Ansichten zu charakterisiren; es wäre unpassend zu wiederholen, was er in Uebereinstimmung mit anderen Kritikern über große Schriftsteller sagt, oder was er über kleinere abweichend ausspricht.

Chateaubriand.

Zur richtigen Beurtheilung Chateaubriand's als Schriftsteller ist es fast nothwendig etwas von seinem Leben zu wissen.

Doch muß ich mich auf das beschränken, was ich zu seiner Charakteristik aus Guizot's Denkwürdigkeiten mittheilte. Chateaubriand's sehr zahlreiche (hier nicht einzeln aufzuführende) Schriften, behandeln die mannigfachsten Gegenstände: Religion, Politik, Geschichte, Kunst und schöne Wissenschaften. Die ersten, die religiösen Schriften waren in einem ungläubigen, oder doch gleichgültigen Zeitalter, ein heilsames Gegengewicht für Christenthum und Glauben. Seitdem sich aber Ansicht und Stimmung wesentlich änderte, hat ihre Bedeutung und Wirksamkeit abgenommen. Auch läßt sich wohl nicht läugnen, daß sie oft an einer breiten Einseitigkeit leiden. Ich begnüge mich hier eine löbliche Stelle aus der Vorrede zur neuen Ausgabe seiner Werke (I, 46—48) mitzutheilen:

„Vergeblich bekämpfen Manche die constitutionelle Monarchie; denn sie führe zum Protestantismus, und dieser führe zur Republik. Diese Behauptung wird durch Thatsachen widerlegt. Ist Deutschland republikanisch, weil es zum Theil protestantisch ist? Finden wir nicht die unbeschränktesten Regierungen in Deutschland, und katholische Republiken in der Schweiz? Waren Genua und Venedig nicht katholisch, sind es nicht amerikanische Republiken? — Glauben, unsere Freiheit könne nur durch Protestantismus gesichert werden, oder die unbeschränkte Herrschaft kehre wieder, sobald man der katholischen Geistlichkeit alle Rechte zugestehe, ist ein Irrthum. — Mögen die Theorien gelten, was sie gelten können; in der Geschichte, wie in der Physik urtheilen wir lediglich nach Thatsachen. Verläumden wir weder die Protestanten, noch die Katholiken; setzen wir nicht voraus, die ersten seyen erfüllt von einem revolutionairen Geiste, und die letzten verdummt durch Sklavensinn. Halten wir fest an dem Grundsatze: es giebt keine wahre Religion ohne Freiheit, und keine wahre Freiheit ohne Religion. — Es giebt leider zwei Parteien, von denen die eine philosophisch die Priester ausrotten, die andere christmilde die Philosophen verbrennen möchte. Wenn diese Gottlosen und diese Fanatiker Herrn wären, würden sie Alle umbringen bis auf einen letzten Henker und ein letztes Opfer!“

Die beiden ersten Bände der Werke Chateaubriand's enthalten einen Versuch über die Revolutionen. Der damals junge Mann stellt zwar nicht mit erschöpfenden, aber doch bedeutenden Kenntnissen, die griechischen und römischen Umwälzungen zusammen mit der französischen Revolution; wo sich dann neben scharfsinnigen Vergleichen, auch Herbeigekünsteltes einfindet. Manche Einwendungen entstanden indeß daher, daß die Zeiten sich geändert hatten, wodurch das Urtheil über den Werth des Buches sich ebenfalls änderte. Das Folgende ist demselben entnommen.

„Unter dem Worte Revolution verstehe ich, den gänzlichen Umsturz der Regierung eines Volkes, sie sey monarchisch, oder republikanisch. Für mich ist also keine Revolution ein unglücklicher auswärtiger Krieg, ein Wechsel des Herrschergeschlechts, ein innerer Krieg ohne erhebliche Folgen. (I, 21.)" — „Man kann den Jakobinern das entsetzliche Lob nicht versagen, daß sie in ihren Grundsätzen folgerecht waren und daß sie einsahen ihre Plane könnten nicht durchgesetzt werden, ohne eine völlige Umwälzung. (I, 89.)"

Billigen muß man, daß Chateaubriand den unbedingten Anklagen der Ausgewanderten widersprach, der Vendee ihr Recht widerfahren ließ, den Bourboniden treu blieb, dem Herzoge von Berri ein Denkmal setzte u. s. w.; — eine so folgerechte Bewegung in einer Richtung ist jedoch weniger die eines ruhigen Geschichtschreibers, als eines begeisterten Anwalts, oder Vertheidigers. Läßt sich ein solcher auf politische Weissagungen ein (die fast niemals eintreffen) so setzt er sich der Gefahr aus, deshalb verspottet zu werden.

Der vierte Band der Werke Chateaubriand's enthält Betrachtungen und Kritiken der französischen Geschichte und der französischen Geschichtschreiber, sowie eine Uebersicht der römischen Geschichte. Mehreren Klagen über seine Schicksale fügt er hinzu: „Die Grundsätze auf denen die bürgerliche Gesellschaft beruht, sind mir stets lieb und heilig gewesen; eine aufrichtige Liebe der Freiheit ruht in meinen Werken; ich war stets begei-

stert für Ehre und Ruhm meines Vaterlandes. Nie habe ich meine Bewunderung den Talenten versagt, in welcher Partei sie sich auch fanden. Ließ ich mich im Eifer des Streites zu weit fortreißen? — Es thut mir leid, und ich lasse etwa verkannten Eigenschaften gern Gerechtigkeit wiederfahren. (5.)“

Im fünften Bande werden die Forschungen über die Geschichte der Römer bis auf die Zeit der Völkerwanderung fortgesetzt mit vorzüglicher Rücksicht auf die Ausbreitung des Christenthums. Der sechste und siebente Band handeln von der Geschichte Frankreichs. Ihnen entnehme ich folgende, charakteristische Stellen. „Es ist eine auffallende, aber gewisse Thatsache, daß das Lehnswesen mächtig zur Vernichtung der Sklaverei beigetragen hat, — durch Einführung der Leibeigenschaft (servage)! Noch auf eine andere Weise trug es hiezu bei, indem es dem Vasallen die Waffen in die Hand gab, und in einen Soldaten, unter der Fahne der Gemeine verwandelte. Der Hörige, welcher die Mauern von Jerusalem mit erstürmte, oder unter Du Guesclin die Engländer besiegte, trug nicht mehr das Eisen welches fesselt, sondern das Eisen welches befreit. Er, ein Halbsoldat, Halbackerbauer, Halbschäfer, war im Mittelalter vielleicht weniger unterdrückt, weniger unwissend, weniger roh (grossier), als der freie Bauer in den letzten Zeiten des unbeschränkten Königthums. (VI, 365.)“

„Es ist ein großer Irrthum, dem wilden Zustande die Unschuld beizulegen; in ihm entwickeln sich vielmehr alle natürlichen Begierden ohne Schranke. Erst die Bildung, die Civilisation, lehrt moralische Eigenschaften. (419.)“

„Dem Aeußeren nach bot Frankreich vor Jahrhunderten einen malerischeren und volksthümlicheren Anblick dar, als jetzt. An die Stelle der Denkmale, die aus unserer Religion und unseren Sitten hervorgingen, haben wir aus beklagenswerther Ziererei und falscher Nachahmung der gesunkenen römischen Baukunst, Denkmale und Gebände aufgeführt, die unserem Klima und unseren Bedürfnissen nicht angemessen sind. So kam durch kalte und sklavische Copien, die Lüge in unsere Künste; gleichwie

durch den Abklatsch lateinischer Litteratur, in der unserigen die Ursprünglichkeit des fränkischen Genius verloren ging. (430.) — Wird unsere Zeit so viel Denkmale hinterlassen, als die Zeit unserer Väter? Wer würde jetzt in allen Theilen Frankreich so viele Kirchen und Paläste erbauen? Wir haben nicht mehr ein Königsgeschlecht, nicht mehr eine erbliche Aristokratie, oder große bürgerliche und Handelsgenossenschaften. Es fehlt uns großer Landbesitz und der Glaube, der so viele Steine bewegte. Eine Freiheit der Industrie und der Vernunft kann nur errichten Börsen, Vorraths- und Kunsthäuser, Manufakturen, Kaffes, Gasthöfe, in der Stadt Wohnhäuser, auf dem Lande Hütten, und überall kleine Grabmäler. Wenn nach fünf oder sechs Jahrhunderten die Religion und die Philosophie gegenseitige Abrechnung halten, die ihnen zugehörigen Zeiten vergleichen, und ein Verzeichniß ihrer Ruinen entwerfen: — auf welcher Seite wird der größere Antheil wahren Lebens seyn, und die größere Summe übrigbleibender Andenken (440)?" —

„Dennoch ist die Entwickelung der Industrie, der Künste und Wissenschaften, eine gesetzliche und natürliche Sache. In dieser allgemeinen Bewegung erkennt man die der menschlichen Gesellschaft überhaupt, und wo die besondere Geschichte endigt, beginnt die allgemeine. (VIII, XC.)"

Oft habe ich von angeblich Sach- und Kunstverständigen hören müssen: alle Naturschönheiten Neapels ja der ganzen Schweiz, ständen weit zurück hinter der einzigen Campagna di Roma. Hören wir, was Chateaubriand darüber an Herrn v. Fontanes schreibt: „Sie kennen Alles über diesen Gegenstand bereits Geschriebene; doch zweifele ich daß die Reisenden Ihnen ein richtiges Bild geben von der jetzigen Campagna di Roma. Stellen Sie sich etwas vor wie die Verwüstung von Tyrus und Babylon, wovon die Schrift berichtet. Stille und Einsamkeit so weit umher, als sonst der Lärm und der Tumult dichter Bewohner. Man glaubt den Fluch des Propheten zu hören: es werden in einem Tage über dich kommen, Unfruchtbarkeit und Wittwenstand. Sie werden hie und da Stücklein römischer

Wege gewahr, wo aber niemand mehr geht; einige ausgetrocknete Spuren von Winterbächen. Oder es erscheinen von Weitem große, besuchte Straßen, in Wahrheit sind es aber nur Betten wilder Gewässer, die sich so verlaufen haben, wie das römische Volk selbst. Kaum entdecken Sie einige Bäume, überall aber erheben sich Ueberbleibsel von Wasserleitungen und Grabmälern: — Ruinen, welche die einheimischen Pflanzen und Wälder eines Bodens zu seyn scheinen, der aus dem Staube der Todten und den Trümmern der Reiche besteht! Oft glaubte ich in einer großen Ebene reiche Aernten zu sehen; kam ich näher, so war es welkes Gras, das mein Auge getäuscht hatte. Keine Vögel, keine Landleute, keine ländliche Bewegung, keine blökenden Heerden, keine Dörfer. In den kahlen Feldern zeigen sich einige verfallene Hütten: Fenster und Thüren geschlossen, kein Rauch, kein Geräusch, kein Bewohner. Eine Art von Wilden, fast nackt, bleich, vom Fieber zerrüttet, bewacht diese traurigen Hütten, gleich den Gespenstern, welche (laut unserer gothischen Geschichten), den Eingang verlassener Schlösser vertheidigen. (IX, 235.)"

Chateaubriand's Reise nach Griechenland und Jerusalem hatte zur Zeit ihrer Erscheinung das Verdienst, die Aufmerksamkeit auf christliche Gegenstände hinzulenken; sie behält aber außerdem den Werth, daß sie von Verhältnissen spricht, die sich seitdem wesentlich verändert haben. Chateaubriand's Eifer für die Befreiung der Griechen von türkischer Herrschaft ist löblich; doch bleibt der geschichtliche Zweifel: ob ein herabgekommenes Volk sich durch eigene Kraft jemals wahrhaft verjüngt habe? Der Lebensstoff den ein baierscher, oder dänischer Prinz mitbringt, reicht dazu schwerlich hin.

Chateaubriand's Reise nach Amerika hat einen Roman erzeugt, der getadelt, aber noch mehr gelobt ward. Dies Indianische, Heidnische und Christliche, Gebildete und Ungebildete, wird in der Atala neu und eigenthümlich vorübergeführt.

Vitet.

Ich habe schon früher bemerkt, daß die französischen Dramatiker fast niemals vaterländische Gegenstände behandelten. Dies ist ohne Zweifel ein Irrthum und ein Mangel, welchen z. B. Griechen und Engländer zu vermeiden wußten. Denn Troja, Theben, Argos u. s. w. boten jenen Stoffe, welche sie für geschichtlich und für vaterländisch hielten. Ja die nächste Gegenwart zogen sie in den Kreis dramatischer Behandlung, wie z. B. die Perser des Aeschylus erweisen. England aber besitzt an Shakspeare's geschichtlichen Dramen, eine Reihe vaterländischer Meisterwerke wie kein anderes Volk.

Das Vorhandenseyn jener Lücke sah Vitet richtig ein, wagte aber nicht (aus bescheidenen Gründen) sie durch abgerundete Dramen, oder Trauerspiele, auszufüllen. Er schlug einen abweichenden, jedoch verwandten Weg ein. Er glaubte: man könne die fortlaufende epische Erzählung, zum Erhöhen der Mannigfaltigkeit und Lebhaftigkeit des Eindrucks, in Gespräche verwandeln, und viel Einzelnes hinzufügen, nicht um das Wesentliche der Thatsachen willkürlich umzugestalten, sondern vielmehr zu bestätigen und in helleres Licht zu stellen. Ob dieser Gedanke, dieser Plan richtig und ausführbar sey, darüber läßt sich, von vorn herein, viel zweifeln und streiten. Nachdem aber drei Werke Vitet's vorliegen: les Barricades, les états de Blois und la mort de Henry III., welche den größten Beifall verdient und gefunden haben, ist die Frage nach dem ob und wie beseitigt. Jedem der Werke, der „Scènes historiques" (wie der Verfasser sie nennt), ist eine geschichtliche Einleitung vorangestellt, welche uns (der zweckmäßigste Prolog) bis zu dem Anfange der Scenen hinführt. Alle auftretenden Personen sind scharfsinnig beobachtet und folgerecht dargestellt; selbst die schwierigsten Charaktere (z. B. Catharine von Medicis und Guise) stehen uns lebendig vor Augen. Vor Allem aber muß man bewundern, wie meisterhaft Vitet, den König Heinrich III. sprechen

und handeln läßt. Das in der einfachen Geschichte fast Unbegreifliche, wird hier zur lebendigsten Wirklichkeit. Die schroffsten Widersprüche laufen im schnellsten Wechsel nebeneinander und durcheinander: dieser Nichtcharakter, ist eben des Königs Charakter. Uebereilen und Versäumen, Beschließen und Zurücknehmen, Rath hören und vernachlässigen, Milde und Härte, Muth und Feigheit, Frömmelei und Zuchtlosigkeit u. s. w., sind die Pendelschwingungen seines haltungslosen, schwächlichen Gemüths.

Jene drei Werke bilden ein durchaus zusammengehöriges, großartiges Trauerspiel, mit allen Sünden und Leiden des Ehrgeizes und der Schwäche, mit allen Gräueln sittenloser Anarchie. Erst durch Heinrich IV. findet sich wieder Heiterkeit und Ernst eines veredelten Lebens, sowie Hoffnung und Vertrauen auf eine bessere Zukunft.

Napoleon III.

Nicht von Napoleon dem Menschen, dem Freunde, dem Familienvater, dem Herrscher, kann hier vorzugsweise die Rede seyn, sondern (in höchster Kürze) von ihm als Schriftsteller. Dem gemäß erwähne ich zuerst Aufsätze (siehe die Werke Band 1) mannigfaltigen Inhalts, meist aus den Jahren 1841—1844. Sie halten sich auf dem Standpunkte der Opposition; doch keineswegs in bloß verneinender Weise, sondern sie entwickeln auch positive Ansichten und Grundsätze. Ich gebe Proben.

„Entfernte Besitzungen und Kolonien sind lästig in Zeiten des Friedens, Gefahr bringend in Zeiten des Krieges; mithin öfter ein Grund der Abschwächung, als ein Keim des Glückes. (3.) — Es ist ein unendlich wichtiger Zweck die Demokratie einzuschulen und ihre friedliche Herrschaft zu beschleunigen, indem man jedem seine Stelle anweiset, seine Pflichten feststellt und ihm Rechte giebt, die ein Interesse an der Gemeine und

ein Eigenthum im Staate begründen. (10.) — Wir haben durch die Revolution gewiß eine Sache gewonnen: — Erfahrung! Diese Erfahrung, (traurig und schrecklich, aber wahr) lehrt uns unser Vertrauen nicht auf einzelne Personen, sondern auf Institutionen zu gründen; nicht den Worten, sondern den Thaten der Menschen Glauben zu schenken, nicht bloße Worte zu beklatschen, nicht diesen, oder jenen Minister zu fordern, sondern etwas Positives, Grundsätze, ein System. (13.) — Die beiden ersten Eigenschaften des Hauptes eines großen Volkes sind der öffentlichen Meinung voranzugehen, (devancer) und sie zu erziehen. (16.) — Niemand kann seinem Schicksale entgehen. Die zum Untergange verdammten Regierungen, gehen eben durch die Mittel zu Grunde, welche sie zu ihrer Rettung anwenden. (17.) — Das Recht zur Genossenschaft (d'association) ist die Grundlage einer stellvertretenden Regierung. (20.) — Die Kenntniß der französischen Abgeordneten von öffentlichen Angelegenheiten beruht auf dem was ihnen ihr Journal sagt. Es fehlt ihnen an Gelegenheiten die Ansichten zu ergründen und sich für die Kämpfe der Rednerbühne, der Tribüne, einzuüben. (20.)" —

„Der große Nachtheil einer Rednerbühne ist, daß sie nur den eingeübten, vollkommneren Rednern zu sprechen erlaubt, und diese sind oft am wenigsten logisch gebildet und über die wichtigsten Fragen nur oberflächlich unterrichtet. Mancher, voll gründlicher Kenntnisse würde bisweilen gern von seinem Platze aus sprechen (wie es in England geschieht), aber ungeübt öffentlich zu sprechen, scheut er die Rednerbühne. (23.)" —

„Wer nach einem öffentlichen Amte trachtet, ist zu einem mühseligen Lernen verpflichtet. Um also die Kriegskunst, die Heilkunde, um Jurisprudenz und Theologie zu erlernen, muß man mehrere Jahre verwenden, sich strengen Prüfungen unterwerfen; er muß, mit einem Worte, erweisen, daß er würdig ist die Geschäfte zu führen, welche die Gesellschaft ihm anvertraut. Aber um die, ohne Zweifel schwierigste aller Künste, die Kunst des Regierens zu lernen, dazu verlangt man gar

keine Vorübung, keine Lehrjahre: — ist dies logisch, verständig? Wir glauben Nein! (27.)“ —

„Nichts trägt mehr dazu bei die vorliegenden Fragen zu vergiften, die Verhältnisse zu erschweren, die Geister zu fälschen, als eine zweideutige Politik (bâtarde), ohne Würde und Zusammenhang, welche nicht weiß was sie will, weil sie niemals zu wollen wagt. (46.) — Es ist so unlogisch Herzoge zu ernennen ohne Herzogthümer, als Obersten ohne Regimenter. Wenn ein Adel mit Vorrechten unsern Ideen widerspricht, so wird ein Adel ohne Vorrechte lächerlich. (53.) — Gleichwie die Massen, des Unterrichts und der Erziehung bedürfen, so bedarf die Regierung der Aufklärung und Mäßigung hinsichtlich des Interesses der Massen. (122.)“

„Die Preußen verstanden es Nutzen aus ihrem Kriegsunglück zu ziehen: sie gründeten die schönste kriegerische Organisation welche jemals unter gebildeten Völkern bestanden hat. (303.) Doch ist der sechs Jahre dienende Franzose in vieler Beziehung ein besserer Soldat, als der drei Jahre dienende Preuße. Neben der militairischen, hat diese Frage aber auch eine politische Bedeutung. (305.) Das preußische System löset diese Fragen materiell und moralisch, vernichtet den Gegensatz zwischen Bürger und Soldat, und macht es begreiflich, die erste Pflicht eines jeden sey die Vertheidigung seines Vaterlandes. (314.) — Kein System der Verfassung und Verwaltung paßt für alle Völker und für alle Zeiten (I, 22): dem Streben nach Gleichmacherei liegt eine falsche und unglückliche Idee zum Grunde. (339.)“ —

Der zweite Band enthält außer den kleineren Aufsätzen vermischten Inhalts, längere Schriften z. B. über Behandlung und Verminderung der Armuth, über Kolonialzucker und Runkelrüben Zucker, über Krieg und Kriegskunst, über das schweizerische Heer, über König Joseph u. s. w. — Man muß loben, ja bewundern, in wie seltener Weise, Napoleon 3., die Zeiten der Verbannung und Gefangenschaft benutzte, um mit begeistertem Eifer nach allen Seiten hin Kenntnisse zu erwerben, sie mit

Scharfsinn zu verarbeiten und (gewissenhafter wie Unzählige) sich zu einem großen Berufe vorzubereiten. Daß er hiebei den französischen und bonapartischen Standpunkt ganz zur Seite lassen solle, wäre ein unnatürliches, ungerechtes Verlangen. Aber schon in den früher geschriebenen Idées politiques verläßt er, in Bezug auf seinen Oheim ganz den Standpunkt des unbefangenen, unparteiischen Geschichtschreibers, spricht als Anwalt, ja als begeisterter Lobredner und erinnert an das bedenkliche Sprüchwort: qui prouve trop, ne prouve rien! Uebertriebenes Lob reizt zu herben Widersprüchen, und die sehr großen Verdienste Napoleons I. würden in ein richtigeres Licht treten, wenn seine Schattenseiten nicht zugedeckt, sondern auch die gerechten Vorwürfe der übrigen europäischen Völker und Herrscher erwähnt und berücksichtigt wären. Kann Napoleon III. verlangen daß diese ihm kurzweg beistimmen, wenn er schreibt (Idée Napoléonienne, I, 13): „L'Idée Napoléonienne est donc par sa nature une idée de *paix* plutôt qu'une idée de guerre, une idée d'ordre etc. — Elle professe sans fiel et sans haine la *morale politique*, que le grand homme conçut le *premier*. Elle développe ces grands principes de justice, d'autorité, de *liberté* etc. Il *affermit les* rois et ennoblit les peuples. (31.) — L'Empereur Napoléon a contribué plus que tout autre à accélérer le règne de la *liberté*. (30.) — L'Empereur est le Messie des idées nouvelles (31) etc.

Die fragments historiques (1688, 1830) haben allerdings auch einen Nebenzweck, einen Angriff auf die 1841 bestehende französische Regierung; doch erkennen und ehren sie im Ganzen die geschichtliche Wahrheit, beurtheilen Karl II. und Jacob II. streng aber gerecht, bewundern (wie kaum ein Franzose) die großen Zwecke und Thaten Wilhelms III. Geist und Scharfsinn des Verfassers offenbart sich überall. Ich führe, aus vielem Eigenthümlichen nur die letzten Worte jener Schrift an: Marchez à la tête des idées de votre siècle, ces idées vous suivent et vous soutiennent. — Marchez à leur suite,

elles vous entraînent. — Marchez contre elles, elles vous renversent.

Der dritte und vierte Band der Werke, enthalten meist Reden und Staatsschriften, auf welche ich hier nicht näher eingehen kann, außerdem aber eine (jedoch unvollendete) große Abhandlung über Kriegswesen und Artillerie, die man als Vorübung zu späteren Regentenpflichten und schriftstellerischen Arbeiten betrachten kann.

Das Leben Cäsars ist weit mehr gelesen (oder doch durchblättert) worden, als obige Werke, was sich schon daraus ergiebt, daß man die Vorrede so laut tadelte, während sich Napoleon schon früher in den oben mitgetheilten Stellen bestimmter und schärfer ausgesprochen hatte. Da es bei diesem Verfasser viel wichtiger ist seine Weltanschauung, als den Umfang seiner philologischen Studien kennen zu lernen, so mögen folgende, zugleich eigenthümliche und lehrreiche Aeußerungen hier zuvörderst Platz finden. Er sagt:

„Es besteht in der moralischen, wie in der physischen Weltordnung, ein höchstes Gesetz, welches allen Einrichtungen (Institutionen), allen Geschöpfen eine Grenze anweiset, bestimmt durch das Ziel ihrer Nützlichkeit. Solange dies, von der Vorsehung geordnete Ziel nicht erreicht ist, kann kein Widerstand obsiegen. Verschwörungen, Empörungen, Alles mißlingt, der unwiderstehlichen Gewalt gegenüber, welche das aufrecht erhält, was man umstürzen möchte. Wenn aber, im Gegentheil, scheinbar unerschütterliche Zustände aufhören für die Fortschritte der Menschheit nützlich zu sein, dann wird weder die Macht der Ueberlieferungen, noch Muth, noch die Erinnerung an eine glorreiche Vergangenheit, den vom Schicksal entschiedenen Fall auch nur um einen Tag verzögern können (I, 23, pariser Ausgabe bei Plon)."

„Eine aristokratische Verfassung hat den Vortheil vor der Monarchie, daß sie unbeweglicher ist in ihrer Dauer, standhafter in ihren Planen, treuer ihren Ueberlieferungen, und

daß sie Alles wagen kann da die Verantwortlichkeit nicht auf Einem ruht, sondern sich auf Viele vertheilt. (24.)"

„Charakteristisch ist es für die römischen Einrichtungen, daß sie bezweckten taugliche Männer für alle Beschäftigungen für alle Berufsarten zu bilden. (28.)"

„Die Zeit der Uneigennützigkeit und der patriotischen, stoischen Tugenden ging in Rom zu Ende. Jeder Vorschlag zu Verbesserungen, jedes Bestreben nach Macht, führte zu Aufständen, Bürgerkriegen, Metzeleien, Proscriptionen. (201.) — Die Verführung zum Laster ist unwiderstehlich sobald sie sich darstellt unter den Formen der Bildung (Eleganz) des Geistes, des Wissens. Wie in allen Zeiten des Uebergangs (transition), erschlafften die sittlichen Bande, der Geschmack am Luxus und zügellose Geldgier bemächtigten sich aller Klassen. (203.) — So entstand in Rom eine Aristokratie ohne Adel, und eine Demokratie ohne Volk. (207.)"

„Entstehen mitten im allgemeinen Glücke gefährliche Träumereien, Utopien, ohne Wurzel im Lande selbst, so verschwinden sie bei der einfachsten Anwendung von Gewalt; verlangt dagegen die bürgerliche Gesellschaft, in Folge wirklicher und dringender Bedürfnisse, nach Verbesserungen, Reformen, so hat die heftigste Unterdrückung nur augenblicklichen Erfolg, die niedergedrückten Ideen erscheinen immer wieder, und (wie die Fabel von der Hydra sagt) entstehen statt eines abgeschlagenen Kopfes, deren Hunderte. (220.)"

„Die Gracchen waren gewissermaßen die bürgerlichen Kämpfer für die Sache des Volks, Marius war ihr wilder (farouche) Soldat. (222.) Sylla hinterließ Italien gebändigt, aber nicht unterworfen, die Großen mächtig aber ohne sittliches Ansehn, seine Anhänger bereichert aber zitternd für ihre Reichthümer, die Opfer der Tyrannei zu Boden geworfen, aber drohend unter dem Zwange, und Rom unterrichtet daß es keinen Schutz mehr habe gegen die Kühnheit eines glücklichen Soldaten. (247.) Um eine dauerhafte Ordnung der Dinge zu gründen, bedurfte man eines Mannes, der, erhaben über gemeine

Leidenschaften, in sich vereinigte die wesentlichen Eigenschaften und richtigen Gedanken aller seiner Vorgänger, ihre Fehler und Irrthümer hingegen vermeidend. Der Seelengröße gewisser Tribunen und ihrer Liebe zum Volke mußte er hinzufügen das kriegerische Genie großer Feldherrn und das tiefe Gefühl eines Diktators für Ordnung und Verwaltung (hiérarchie). (249.)"

„In Rom standen zwei Ansichten einander scharf gegenüber. Die Einen sahen das Heil nur in der Vergangenheit, hielten an Mißbräuchen fest, aus Furcht daß beim Verrücken nur eines Steines, das ganze Gebäude einstürze. Die Anderen wollten es befestigen durch eine breitere Grundlage und einen deshalb weniger schwankenden Gipfel. Die erste Partei stützte sich auf die Einrichtungen Syllas; der anderen war des Marius Name das Symbol ihrer Hoffnungen. (281.) — Es ist ein Unglück wenn in unruhigen Zeiten, die Männer welche man als rechtliche und gute bezeichnet, nicht auf die neuen Ideen eingehen um sie zu leiten oder zu ermäßigen. (306.) In Augenblicken des Uebergangs, wenn das alte System zu Ende und das neue noch nicht befestigt ist, besteht die größte Schwierigkeit nicht darin Hindernisse zu besiegen welche sich den allgemeinen Wünschen entgegenstellen, sondern das erstrebte System zu befestigen durch Mitwirkung ehrenwerther Männer, welche von den neuen Ideen durchdrungen und fest in ihren Grundsätzen sind. (308.)"

„Man soll nicht bei großen Leuten immerwährend nach kleinen Leidenschaften umhersuchen. Die Erfolge überlegener Männer (und dies ist ein tröstlicher Gedanke) beruhen mehr auf der Erhabenheit ihrer Empfindungen, als auf den Spekulationen der Eigenliebe und der List. Sie hängen weit mehr ab von ihrer Geschicklichkeit Gewinn zu ziehen aus den Verhältnissen, als von der blinden Anmaßung, Begebenheiten hervorzubringen die allein in Gottes Hand stehen. Gewiß glaubte Cäsar an sein Schicksal und vertraute seinem Genie; aber sein Glaube war ein Instinkt, nicht eine Berechnung, und der Genius fühlt die Zukunft im voraus, ohne ihren geheimnißvollen Gang zu errathen. (410.)"

So weit meine, charakterisirende Auszüge. Sie erweisen, wie das ganze Buch (welches mehr giebt als der Titel besagt) daß es wesentlich zum Zwecke hat, Cäsar nach allen Richtungen zu vertheidigen, ja in das glänzendste Licht zu stellen. Die gleiche Verherrlichung, der höchste Ruhm, wird analog für Napoleon I. in Anspruch genommen. Was hiegegen einzuwenden, liegt auf der Hand, und nicht nöthig das bereits oben Gesagte hier zu wiederholen. Wohl aber darf ich bemerken, daß auch andere Geschichtschreiber, die keinen kaiserlichen Onkel zu vertheidigen hatten [1]), von Cäsar's Größe so ergriffen wurden, daß seine Mängel, ja Verbrechen davor fast verschwinden, daß alle anderen Römer, und insbesondere seine Gegner, dagegen klein, thöricht, ja verdammlich erscheinen. Wenn Napoleon 3. gewisse Schwächen Cäsars zwar berührt, aber nicht breit in den Vordergrund stellt (z. B. Schuldenmachen, Liebesabentheuer) so ist dies ebenso zu billigen als wenn Heinrichs IV. Liebesgeschichten und Elisabeths Neigung sich zu putzen, nicht so hervorgehoben werden, als wären sie die Hauptsache.

Man fragt: hat Napoleon 3. die Quellen in der Ursprache, oder in Uebersetzungen gelesen, oder das Meiste aus Sammelwerken zusammen getragen? — Ich antworte, darauf kommt hier (bei diesem Verfasser) nichts an; da unläugbar bleibt er sey des Stoffes vollkommen Herr, und habe ihn für s e i n e Z w e c k e folgerecht, geistreich, angenehm lesbar zusammengestellt. — Man fragt weiter: zweifeln sie, daß sich Irrthümer und Mißdeutungen im Buche befinden? — Keineswegs! Auch werden sich Hülfsarbeiter genug einfinden, die Federn abzulesen. — Glauben Sie nicht, daß Napoleon im Oberlehrerexamen durchfallen würde? — Allerdings! Sofern man etwa die Kenntniß vieler grammatischen, dialektischen, syntaktischen Spitzfindigkeiten und Kleinigkeiten forderte, und Philologie im höheren Sinn zurück-

---

1) J'ai loué la vertu partout où je l'ai trouvée, en me défendant même contre l'enthousiasme qu'elle inspire. (Frédéric II, oeuvr., I, XLIV.

stellte. Andererseits würden alle Oberlehrer durchfallen, wenn sie über kaiserliches Beschließen und Handeln Rechenschaft ablegen sollten.

Kein Herrscher (Cäsar und Friedrich II. ausgenommen) hat ein ähnliches litterarisches Werk unternommen und löblich zu Stande gebracht. Ich habe unzählige Referendarien, Rektoren, Conrektoren, Doktoren examinirt und examiniren hören, von Keinem aber eine Probeschrift, ein Werk zu sehen bekommen, so bedeutenden Umfangs und Inhalts; weshalb man den Verfasser nicht bekritteln, sondern zum Ehrendoktor (honoris causa) ernennen sollte.

Nur einen Wunsch fügen wir unseren kurzen Bemerkungen hinzu, daß Napoleon in den folgenden Bänden seines Werkes an der tiefsinnigen Auffassung, an der erhabenen Gerechtigkeit Shakspeare's festhalten möge, welcher die volle Größe Cäsars in helles Licht stellt, die Natürlichkeit der Ansichten seiner Gegner anerkennt, sie als tragische Charaktere behandelt und selbst dem Antonius über Brutus die folgenden Worte in den Mund legt:

Dies war der beste Römer unter allen:
Denn jeder der Verschwornen, bis auf ihn,
That, was er that, aus Mißgunst gegen Cäsar.
Nur er verband aus reinem Biedersinn,
Und zum gemeinen Wohl, sich mit den Andern.
Sanft war sein Leben, und so mischten sich
Die Element' in ihm, daß die Natur
Aufstehen durfte und der Welt verkünden:
Dies war ein Mann!

Zweite Abtheilung.

Portugiesen, Spanier, Italiener.

Zweite Abtheilung.

Portugiesen. Spanier. Italiener.

Portugiesen.

Je ferner ein Reich von Deutschland liegt, desto geringer sind unsere Kenntnisse von demselben. Wir wissen mehr von der französischen, als von der spanischen Litteratur, und mehr von dieser, als von der portugiesischen. Theils fehlen bequeme Vorarbeiten für die letzte, theils sind die Werke vieler Schriftsteller nicht zur Hand. Neue portugiesische Dichtungen haben in anderen Ländern wenig Beifall gefunden, und so muß ich mich begnügen einige Geschichtschreiber anzuführen.

Ueber einzelne Theile der portugiesischen Geschichte liegen lehrreiche Arbeiten vor, eine allgemeine Geschichte des Landes hat (meines Wissens) in neuerer Zeit (1846—1853) Herkulano zwar begonnen, aber leider nur bis zum Jahre 1279 hinabgeführt. Gewiß ist das Werk ausgezeichnet durch Gründlichkeit der Forschung, Schärfe des Urtheils und Klarheit der Darstellung. Allerdings sind der erzählten innern Unruhen und auswärtigen Fehden gar viele; überrascht wird man dagegen von der trefflichen Darstellung der Alterthümer, der geselligen Zustände, der geistigen und materiellen Statistik jener Zeiten. In der verständigen Vorrede sagt der Verfasser (I, VIII, IX): „Ich habe mich bemüht zu vergessen, daß ich ein Portugiese bin: denn der Patriotismus kann wohl Poesie einflößen und den Styl beleben, aber für den Geschichtschreiber ist er der schlechteste Rathgeber. Wunderbare Ereignisse, trügerische Sagen, ausgeschmückt um der Menge zu gefallen, wird man in diesem Buche nicht finden, wir werden uns durch falschen Nationalstolz nicht verleiten lassen, Legenden (wie aus 1001 Nacht) als

geschichtlichen Stoff darzubieten. Und ohne Zweifel erscheint es wie ein Verlust, wenn in Rauch aufgeht seit Jahrhunderten Geglaubtes, welchem unsere Vorfahren in großen Gefahren des Vaterlandes, zum Theil ihre Kraft und ihr Vertrauen auf die Vorsehung verdankten; oder vielleicht Erfundenes um die, durch schwere Verhältnisse niedergeschlagenen Gemüther zu ermuntern und zu stärken. — Dem sey so; da aber die Geschichtswissenschaft in Europa mit raschen und sicheren Schritten vorschreitet, so werden (im Fall wir nicht selbst den edlen Muth haben, die Wahrheit zu sagen) dies Fremde thun mit doppelter Grausamkeit. Unwillkürliche Verläumder ihres Vaterlandes sind diejenigen, welche glauben daß der Ruhm der Vergangenheit geknüpft sey an eitele oder vergrößerte Dinge, die nicht bewiesen und nicht beweisbar sind."

Es mögen jetzt allerhand andere lehrreiche Stellen folgen. „Bei der Wiederherstellung der Wissenschaften gegen das Ende des funfzehnten Jahrhunderts erstand die alte Welt zu einem theils erdichteten, theils wirklichen Leben. Denn wenn auch Manches, z. B. die römische Jurisprudenz, in etlichen neuern Staaten die Oberhand behielt und sich eine Gelehrtenrepublik bildete, so blieb doch Vieles ein todter Buchstabe, und konnte sich weder mit den Sitten, noch dem Glauben des heutigen Europa vertragen. Die Begeisterung für die glänzenden Ueberbleibsel einer vergangenen Bildung hatte nicht Kraft genug sie von der Menge aufnehmen und bewundern zu lassen; denn zwischen jener und der jetzigen Lebensweise gab es unübersteigliche Gegensätze. Der christliche Idealismus, zum Theil von den höheren Klassen zurückgewiesen, ward vom Volke angenommen; die litterarischen im Mittelalter entstandenen Formen, wurden dagegen von der gebildeten Aristokratie verdammt. Ueberall zeigt sich eine Periode der Umgestaltung. — In Universitäten, Schulen, Klöstern und anderen litterarischen Kampfplätzen, schämte man sich des Gebrauchs der Muttersprache; man erlaubte sich kaum ein Wort, eine Anspielung, einen Gedanken, der nicht aus griechischen und römischen Schriftstellern genommen war. Glor-

reiche Thaten, berühmte Männer des Vaterlandes interessirten ohne Vergleich weniger, als die des von ihnen angenommenen fantastischen Vaterlandes. Es kümmerte sie die unter den Füßen der Kaiser hinsterbende römische Republik; wogegen es sie wenig beunruhigte, daß der heutige Absolutismus sich auf den Ruinen der Freiheit festsetzte. Die Gegenwart war ihnen eine bloße Sage, die Vergangenheit eine Wirklichkeit. (I, 3, 5.)"

Eigenthümlich und lehrreich ist Herkulano's Darstellung des Verhältnisses der Christen und Muhamedaner im eilften und zwölften Jahrhundert. Er sagt unter Anderem: „Die meisten Berichte von der steten, allgemeinen, grausamen Feindschaft derselben, sind gutentheils übertrieben und unwahr. Unläugbar zeigten die Kriege jener Jahrhunderte zwischen Christen und Saracenen, eine wilde Größe und einen hartnäckigen Heroismus, welcher die Einbildungskraft aufreizte Wirkliches zu übertreiben und zu vergessen daß die Geschichte dichterische Thatsachen keineswegs gleichgültig betrachten, sondern auf ihre wahre Bedeutung zurückführen soll. Geblendet von dem Schauspiel religiöser Begeisterung, welche jene großen Kämpfe auszeichnet, vergaßen die Geschichtschreiber, daß jener zur Seite die übrigen Leidenschaften der Menschen fortdauerten. Sie waren doppelt stark in einem barbarischen Zeitalter und verwandelten den Glauben bei jedem Schritte in Gleichgültigkeit, oder Unglauben; nicht in Folge geistiger Verbildung, sondern durch arge Unwissenheit. Man vergaß daß Ehrgeiz, Rachsucht, Stolz, Furcht, Habsucht, und viele andere menschliche Leidenschaften, mit dem Glaubenseifer in Widerspruch standen und ihn unterjochten; daß sie die, auf den Gedanken der Religion gegründete bürgerliche Einheit zerbrachen, und im Widerspruch mit ihr Verhältnisse und Verbindungen anknüpften, welche sich auf politische Interessen und Verwandtschaften stützten. Hiefür giebt es, seit dem Cid, gar viele Beweise."

„Bei der arabischen Besitznahme und dem gothischen Widerstande, zeigen sich die bei allen Eroberungen eintretenden Folgen. Wie Ströme, die aufeinander treffen, sich Anfangs gewaltig abstoßen, so auch die verschiedenen Völker; denn Natur, Sitten,

Sprache widerstreben einander mit wilder Kraft. Durch vielfache Annäherung und Berührung schwindet jedoch allmälig die Schärfe dieser Gegensätze. So fingen Saracenen und Spanier an zu fühlen, daß ihre Gegner ihnen ähnlich sehen, und Alle fähig zu guten und bösen Leidenschaften. Sie lernten ihre gegenseitige Bildung kennen, ihre Vorzüge oder Mängel abschätzen und mancherlei sich aneignen. Inmitten der Kriege und Verwüstungen, der Herrschaft und Knechtschaft, entstanden und mehrten sich wohlwollende Verbindungen zwischen beiden Völkern, ungeachtet des fortdauernden allgemeinen Gegensatzes, des Ursprungs und des Kampfes um die Herrschaft."

„Die Saracenen übertrafen die Leonesen in Gewerben, Aufwand, litterarischer Bildung und in ihrem Systeme der Verwaltung; wiederum standen diese voran durch christliche Sitte, ritterlichen Sinn, und germanisches Freiheitsgefühl, welches von dem unruhigen Despotismus der spanischen Araber sehr verschieden war."

„Die spanischen Einwohner behielten fast immer ihre bürgerlichen Gesetze, ihre kirchlichen Einrichtungen und ihre ständischen Abstufungen. Nur die religiösen Ueberzeugungen hielten beide Völker auseinander. Die Unduldsamkeit eines Theils der christlichen Geistlichen, und der übertriebene Eifer einiger glühenden Seelen, erzeugten jedoch Aufregung und Haß, der in Verfolgung überging. Doch lassen es kirchliche Schriftsteller auch hier nicht an Uebertreibungen fehlen, während sie eingestehen daß es Christen für ein Recht und eine Pflicht hielten, vor den Behörden und in den Moscheen Beschimpfungen gegen Muhamed und den Islam auszusprechen; — was denn allerdings zu harten Strafen und Verfolgungen Veranlassung gab. (160—176.)"

Nachstehende Betrachtungen Herkulano's verdienen eine Mittheilung. „Im Menschen lebt ein angebohrnes doppeltes Gefühl, erstens von der Würde und Freiheit der Person, und zweitens von der unvertilglichen Ungleichheit unter den Menschen. Innere Umwälzungen der bürgerlichen Gesellschaft, und auswärtige Fehden, sowie langsame und friedliche Veränderungen der Zustände und der Organisation, zeigen mehr oder weniger welche

jener beiden sich immerdar bekämpfenden Triebfedern, oder Gefühle, die Oberhand gewinnt. Da beide, ohne Zweifel unzerstörbar sind, so ist es keineswegs die große gesellige Aufgabe eine, oder die andere auszurotten, sondern sie in eine heilsame Wechselwirkung zu bringen. — Die Nutzlosigkeit der Bestrebungen des Jahrhunderts, die bürgerliche Gesellschaft in ganz neuer Weise zu begründen, die schrecklichen Erschütterungen Europas während dieses Bemühens, sind ein Zeichen daß jede Partei nur die eine jener unvertilglichen Richtungen vertritt, und die Berechtigung der zweiten läugnet. Auf dem unermeßlichen Schlachtfelde, wo man über die Beherrschung der Zukunft kämpft, hoffen zwei Parteien den Thron zu besteigen: die eine durch die unbeschränkte Demokratie, welche alle Ungleichheiten unter den Menschen verwirft, die zweite durch eine erdrückende materialistische Oligarchie, welche alle Eingebungen des Herzens verlacht, an ein Gewissen der Menge nicht glaubt, und ihre Ueberlegenheit wie eine Berechtigung betrachtet, die übrigen Menschenklassen zu unterdrücken, welche nur bestimmt seyen ihnen Bequemlichkeiten und Genüsse zu verschaffen. Wie auch der Ausgang des Kampfes sey, nie kann der Triumph einer Partei, einer Richtung, dauerhaften Frieden herbeiführen. Denn ein solcher Triumph wäre das Verdammen eines ewigen Gesetzes, was nie ungestraft geschehen kann. Freiheit und Friede kann nur dann wiederkehren, wenn durch gegenseitige Zugeständnisse die Möglichkeit zurückkehrt, daß jene beiden Richtungen und Grundsätze nebeneinander bestehen können. (I, 220, 221.)"

In der Vorrede zum vierten Theile seiner Geschichte klagt Herkulano daß ihre Fortsetzung durch mancherlei Gründe behindert worden, und daß überpatriotische Portugiesen ihn wegen Behandlung und Darstellung mehrerer Ereignisse heftig angegriffen hätten. Es ist möglich daß Einzelnes zu berichtigen blieb, es ist richtig daß Fabelhaftes, weil es lange geglaubt ward, eine geschichtliche Bedeutung erhält; in höchster Stelle stehen aber kritische Untersuchungen und künstlerische Behandlung einander nicht im Wege, sondern fördern und stützen sich gegenseitig.

Möchte irgend ein portugiesischer Meister, die spätere Geschichte seines Vaterlandes (welche weit anziehender ist als die frühere) in unparteiischer Weise erzählen und die bisherigen Bruchstücke zu einem Ganzen verarbeiten.

Ein solches sehr werthvolles Bruchstück bietet Accursio das Neves. Er erzählt anziehend und lehrreich die Geschichte Portugals seit dem Anfange der französischen Revolution, führt sie aber nicht hinab, bis zum Sturze Napoleons. Als eine Probe der Behandlung gebe ich einen Bericht über die Einschiffung der königlichen Familie nach Brasilien, im November 1807.

„Endlich brach der zur Abreise bestimmte Tag des 27. Novembers an, und die Morgenröthe verlor in Lissabon ihren sonstigen Zauber. Meine Leser mögen mich entschuldigen, wenn ich auf einige Augenblicke den einfachen Styl zurücksetze, welcher dem Geschichtschreiber eigenthümlich ist. Die Begebenheiten, mit denen sich jetzt meine Feder beschäftigt, sind so außerordentlich, daß sie wohl einige Seiten füllen dürfen, und wer könnte davon die düsteren Farben trennen, welche jene schildern! Sobald es Tag ward, erschienen in den Straßen und an den Ufern von Belem umschweifende Haufen von Personen beiderlei Geschlechts, und von jedem Alter, in deren Antlitz sich Kummer und Verzweiflung abbildeten. Man schien zu fürchten, daß aus Uebermaß des Schmerzes, irgend eine Ungebühr gegen diejenigen hervorbreche, welche man als Urheber des öffentlichen Unglücks betrachtete. In der That war die Zahl der Versammelten noch nicht übermäßig groß, als schon der erste Wagen erschien, in welchem saßen der Prinz Regent, und der Infant Pedro Karlos; denn die Entfernung von der Stadt nach Belem ist sehr groß, und man hatte nicht gewußt zu welcher Stunde die Herrschaften sich einschiffen würden. Als aber der Regent am Hafendamme ausstieg, drängte sich die angewachsene Volksmenge dergestalt zu ihm hin, daß er bei den Treppenstufen angelangt, sie durch Bewegungen des Armes ablenken mußte. — Bei dem Anblicke dieses angebeteten, so gedrückten und niedergeschlagenen Fürsten, verstummten Alle, und mehr als durch Thränen offenbarte sich

der Schmerz in ihrem gesammten Ausdruck. Nicht minder ergreifend war der Zustand des Fürsten: die schwachen Füße konnten den schwankenden Körper kaum tragen, und das Physische fühlte die heftigen Eindrücke des Moralischen. Sein Gesicht schwamm in Thränen, und als er vom Schiffe herab seinem Volke den Abschiedsgruß zuwinkte, flossen sie noch reichlicher.

Die Menge hatte ihre Augen noch nicht von diesem Schauspiele abgewandt, als sich ein anderes nicht minder schmerzliches darbot. Die königliche Familie, dem Prinzen Regenten folgend, erschien an dem Ufer von Belem. Seit sechzehn Jahren hatte das Volk die, an Geisteskrankheit leidende Königin Mutter nicht gesehen; — und jetzt, unter welchen entsetzlichen Verhältnissen! Ehemals, wenn sie sich zeigte, lauter Beifall, freundlicher Dank, huldreiche Zeichen; — nunmehr rief ihre Gegenwart nur Kummer und tiefe Betrübniß hervor. Doch zeigte die edle Frau in ihrem Unglück große Ergebung, und befahl, als sich das Volk zu ihrem Wagen drängte, langsam zu fahren und verweilte einige Zeit am Ufer, bis der Tragsessel ankam, sie zum Schiffe zu bringen. Hierauf folgte die übrige königliche Familie, und freudig einher springend, die kleinen, ihr Unglück nicht kennenden Prinzen."

Spanier.

Für die spanische Litteraturgeschichte giebt Ticknor's Werk und die Bibliotheca de Escritores espagnoles contemporaneos, vortreffliche Auskunft. Da Mittheilungen aus lyrischen (untereinander oft sehr ähnlichen) Gedichten große Schwierigkeiten haben, wende ich mich sogleich zu den neuern Prosaikern, welche beweisen wie sehr sich die gesunkene spanische Litteratur wieder gehoben hat.

Antonio de Solis. (1610—1686.)

Solis dramatische Arbeiten zur Seite lassend, spreche ich bloß von seiner *Historia de la conquista de Mexico.* [1]) In der Vorrede zu diesem Werke, sagt er (I, 47): „Für die Geschichte ist beredter Schmuck nur Nebensache, Wahrheit die Hauptsache.“ Gleich richtig erörtert er welcher Styl für die verschiedenen Gegenstände passe; weshalb er auch (trotz lebhafter Theilnahme und Begeisterung) doch nicht in Schwulst und Gongorismus verfällt. Sein Gemüth drängt ihn gleich Anfangs auszusprechen, welcher Schatten, sich über die, sonst so glänzenden amerikanischen Entdeckungen und Eroberungen verbreitet. Er sagt:

„Bald vergaß man die Tapferkeit der ersten Eroberer, und Habsucht erfüllte die Gemüther dergestalt, daß man nur daran dachte sich zu bereichern. Ruf und Gewissen warf man zur Seite, zwei Zügel, ohne welche der Mensch so ungezähmt und wild wird, wie die ihm feindlichsten Thiere. Schon ertönten Klagen und Vorwürfe über das was man dort leide. Eifer für Religion und öffentliches Wohl wurde ganz nachgesetzt dem Vortheil und den Gelüsten der Einzelnen, und gleichen Schritts wurden die armen Indier gequält, welche den neuen Lasten fast erlagen, die fremden Geizes halber aufgelegt wurden. Sie mußten im Schweiße ihres Angesichts das suchen, was sie verachteten und mit ihrer Sklaverei die undankbare Fruchtbarkeit ihres Vaterlandes bezahlen. (I, 19.)“

Die Klugheit, und der Muth des Cortes, die Ausdauer der Spanier, der glänzende Erfolg, mußten auf den spanischen Geschichtschreiber großen Eindruck machen, und der Wiederschein dieses Glanzes ist in der Erzählung nicht zu verkennen. Doch läßt sich Solis nicht zu Erfindungen und Fabeleien verlocken. Aus größerer Ferne und von einem, Gottlob gewonnenen höhern,

---

1) Beurtheilungen, siehe Bouterwek, III, 527, 534; Wachler, Geschichte der historischen Forschung, I, 340; Ticknor, III, 196.

religiösen Standpunkte, betrachten wir die Mexikaner mit Milde und nehmen größeren Theil an ihren Leiden, als die sie bekriegenden Spanier, und der den Krieg erzählende Geschichtschreiber. Was er mit edelem Gefühl für alle Indianer aussprach, muß auch den Mexikanern zu Gute kommen.

Die Anordnung des ganzen Werkes, die Gruppirung der Massen, die Erzählung des Einzelnen, die Einfügung unvermeidlicher Episoden, ist so gelungen, daß ich (in diesen Beziehungen) Solis den größten Geschichtschreibern gleichstellen möchte. Sein Vorbild, (Livius) hat er wenigstens nicht überbieten wollen, und die eingefügten Reden sind viel kürzer als die der italienischen Geschichtschreiber.

Einen löblichen, milden religiösen Sinn zeigte schon damals der Bruder Bartolomäus. Er sagte mit Nachdruck dem übereifrigen Cortes: „Gewalt verträgt sich schlecht mit den Lehren des Evangeliums; sie stürzt die Altäre, läßt aber den Götzendienst im Herzen. Um diese Heiden zu bekehren, ist mehr Zeit und mehr Milde erforderlich. (I, 311.)"

Hiemit vertrug sich der Glaube an Wunder. Solis erzählt nämlich: „Die Christen hatten an einem erhabenen, offenen Orte ein Kreuz errichtet. Bei ihrem Abmarsche senkte sich (zu dessen Sicherung) vom Himmel eine Wolke wunderbarer Weise herab, reizend und von außerordentlicher Weiße. Sie nahm die Gestalt einer Säule an, verbreitete einen milden Glanz drei, vier Jahre lang, und schützte das Kreuz bis die Einwohner zum Christenthum bekehrt waren. (I, 324.)"

Als Probe der Auffassung und Darstellung mag hier die Schilderung folgen, welche Solis von Montezuma entwirft. — „Er war ein Fürst von seltenen Gaben der Natur, von angenehmem und majestätischem Aeußeren, klaren und scharfen Verstandes, nicht sehr gebildet, doch dem Wesentlichen zugewandt. Geneigt zum Kriege und erfahren in der Kriegskunst. Er hatte in neun Schlachten obgesiegt, mehrere Landschaften erobert, die Gränzen des Reichs erweitert, und den Glanz des Thrones verlassen für den Beifall des Feldlagers. Er hielt den Zepter für

den besten, welcher sich aus dem Kommandostab bildet. Von Natur freigebig bewilligte er große Belohnungen ohne Prahlerei, betrachtete sie wie Verpflichtungen, und nannte die Pracht ein Zubehör der Majestät. Er liebte die Gerechtigkeit und hielt seine Minister unter strenger Aufsicht. Er war kein Schwelger und gemäßigt in sinnlichen Genüssen. Aber diese Tugenden des Menschen und des Königs wurden verdunkelt und ausgelöscht durch größere Laster. Seine Enthaltsamkeit verschmähte nicht den Tribut schöner Mädchen, seine Gerechtigkeit führte oft zur Grausamkeit, seine Freigebigkeit zu größerem Schaden und zu unerträglichen Steuern. Er kannte keinen Unterschied zwischen Sklaverei und Abhängigkeit, und hielt es für staatsklug seine Vasallen zu unterdrücken. Sein Hauptlaster war der Stolz und er stellte sich höher als seine Götzen. Dem Aberglauben und dem Götzendienste aufs Höchste ergeben, so daß der Teufel (el demonio) ihn mit häufigen Besuchen beehrte und mit Worten und Visionen auf den Weg des Verderbens brachte. (II, 151.)"

Solis führt seine Geschichte nicht über die Einnahme Mexikos hinaus, bis wohin der Glanz spanischer Thaten, (wenn gleich nur von einseitigem Standpunkte) die Schattenseiten überstrahlt. Er verschweigt sich und seinen Lesern, die späteren ärgsten Gräuel. Läugnen wollen wir jedoch nicht, daß die Vorsehung aus dem Bösen, Besseres hat hervorwachsen lassen. Hiedurch ist indessen (bis auf den heutigen Tag) das Verdammliche noch nicht ganz beseitigt und ausgerottet worden.

Marques de San Phelipe (st. 1726).

San Phelipe erzählt die Geschichte Spaniens und insbesondere des Erbfolgekrieges von 1701 bis 1725.[1]) Er ist ein treuer Anhänger König Philipps V., hält dessen Ansprüche für gerecht und den Widerstand der Katalonier für verdammlich.

1) Ticknor, III, 260.

Anerkennt man diese Gesinnung als richtig und ehrenvoll, so darf man eine gewisse Färbung des Werks nicht tadeln. Doch ist San Phelipe keineswegs leidenschaftlich parteiisch, sondern berichtet aufrichtig über alle obwaltenden Irrthümer und Mängel, welche auf beiden Seiten der Kriegführenden eintraten. Die Erzählung ist lebendig und anziehend, und es lag in dem Gegenstande selbst, daß die Kriegsgeschichte viel Raum einnehmen mußte. Aber auch die unzähligen Hofintrigen werden erzählt, und man könnte sie bisweilen fast komisch nennen, wenn nicht die tragischen Leiden übermächtig dazwischen träten. Den kläglichen Zustand Spaniens unter den letzten Habsburgern beschreibt Phelipe wie folgt:

„Die Mauern der Festungen verfallen, in Barcelona nicht einmal die Breschen des letzten Krieges ausgebessert, von Rosas bis Cadix keine sichernde Burg. Gleiche Nachlässigkeit in Biscaya und Galicien, keine Vorräthe in den Magazinen, das Geschütz nicht im Stande, keine Gewehrfabriken, keine Zeughäuser, keine Schiffswerfte, sehr wenige, unbrauchbare Schiffe, zum Schutze des ungeheuer großen Reiches etwa 20,000 ungeübte Soldaten. (I, 39.)“

Neben der Erzählung größerer Ereignisse finden wir auch Anekdoten und eigenthümliche Urtheile; z. B. von dem patriotischen Benehmen der liederlichen Mädchen in Madrit um die fremden Soldaten zu Grunde zu richten. Beim Tode Jacobs II. bemerkt San Phelipe: „er starb sehr erbaulich und in dem Rufe der Heiligkeit. Er zeigte, wie glücklich ein Unglücklicher seyn kann, wenn er seine Unfälle, der ewigen Seligkeit zum Opfer bringt. Reden wir fromm von einem Fürsten der uns lehrt, man müsse die Religion allem Anderen voranstellen. (I, 51.)“

Noch sonderbarer lautet folgende Erzählung: „An einem Tage (wo sich der König mit seinem Heere vor den Katalanen zurückziehen mußte [1706]), trat eine Sonnenfinsterniß ein, wo es so dunkel ward daß man drei Stunden lang die Sterne sah. Die Finsterniß war so groß daß die Soldaten nicht marschiren konnten und nicht wußten an welcher Stelle sie sich ver-

sammeln sollten. Auch des Königs Pferd stand einige Male eingeschüchtert still; aber sein Muth und die Standhaftigkeit seines Geistes, obsiegte über Alles. (I, 195.)"

König Philipp V., nie recht lebendigen Geistes, versank allmälig in immer tiefere Melancholie. San Phelipe berichtet darüber wie folgt. „Das Jahr 1724 begann mit einer erstaunlichen, unerwarteten Neuigkeit: König Philipp hat alle seine Reiche und Herrschaften, feierlich seinem Sohne Ludwig abgetreten. Er entsagte allem königlichen Pompe, um mit der Königin, wie ein Privatmann in S. Ildefonso, oder in Valsain zu leben, wo er einen Palast hatte erbauen und schöne Gärten anlegen lassen. Er entließ seinen Hofstaat, damit er dem neuen Könige diene, behielt jedoch ein Jahrgeld von 600m Dukaten, um die angefangenen Bauten weiter zu führen, sowie eine neue Kirche zu errichten und auszustatten. Auch der Hofstaat der Königin ward beschränkt und der Marstall um so eher auf wenige Züge von Pferden und Mauleseln herabgesetzt, da der König an der Jagd keinen Gefallen mehr fand, und nur Stille und Einsamkeit liebte. In seiner öffentlichen Erklärung hieß es: er habe seit Jahren nachgedacht über die Nichtigkeit aller menschlichen Dinge und die erlittenen Beschwerden, und wolle deshalb jetzt nur an seine Seligkeit denken und allem Herrschen entsagen." — San Phelipe fügt hinzu: „ein Brief des Königs an seinen Sohn, war so fromm und heilig, daß er alle Welt erbaute. Der reuigste Büßer konnte nicht ausdrucksvoller und evangelischer schreiben; doch wünschten die Kritiker, daß so vielen Moralitäten auch einige politische Weisheit beigefügt wäre." — „Es hieß: die Königin habe gern dem Beschlusse ihres Gemahls beigestimmt; Viele aber meinten, man habe diesen Satz nur aufgenommen um den Tadel abzuschneiden, daß er sie gar nicht befragte. Gewiß litt der König an der tiefsten Melancholie, und war so schwachen Geistes, daß er zu der ernsten, anhaltenden Thätigkeit, welche die Regierung eines großen Reiches erfordert, ganz unfähig erschien. Von Natur schwerfällig, waren ihm alle Geschäfte verdrießlich, weil er sich entschließen sollte. Hiezu kam

ein überängstliches Gewissen, und ein Mißtrauen gegen alle Menschen, — ja gegen sich selbst. (303—308.)"

Nach dem schnellen Tode König Ludwigs (er starb 1624 an den Pocken) behaupteten Etliche: da König Philipp mittelst eines Gelübdes die Regierung niedergelegt habe, dürfe er sie nicht wieder übernehmen. Das Gegentheil ward indessen beschlossen, gewiß zur Freude der herrschbegierigen Königin Elisabeth von Parma. (323.)

Joseph del Campo-Raso

hat San Phelipe's Commentarien von 1725 bis 1742 fortgesetzt. Mit Recht bemerkt der Verfasser: die Geschichte dieses Zeitraums sey meist angefüllt mit Unterhandlungen, Congressen, Bündnissen, Tripel- und Quadrupelallianzen, welche, Alles zu Allem gerechnet, mehr Schaden als Nutzen, mehr Unruhe als Frieden gestiftet hätten. (III, 3.)

Ueber den späteren Gesundheitszustand König Philipps, berichtet Campo-Raso: „Sein wachsender Trübsinn führte zu einer großen Abneigung gegen alle Arbeit und jede Regierungssorge; weshalb er, für die Dauer seiner Krankheit, der Königin die Reichsverwaltung übertrug. Sie arbeitete allein mit den Ministern und erstattete dann dem Könige Bericht über die wichtigsten Angelegenheiten. Außer seine Kinder wollte er (zurückgezogen auf sein Zimmer) niemand sehen und sprechen. (116.) — Im Jahre 1728 kam der König unerwartet nochmals auf den Gedanken ganz abzudanken; die überraschte Königin wußte aber einen Plan zu hintertreiben, der ihre großen, später glücklich durchgeführten Absichten würde ganz vereitelt haben. (136.)"

Ascargorta.

Es ist schwer ein Handbuch der Geschichte eines einzelnen Landes zu schreiben, das, bei mäßigem Umfange, mehr geben

soll als bloße Namen und Zahlen. Noch schwerer wird die Aufgabe, wenn ein großes Land mehrere verbündete, oder vereinzelte Staaten in sich schließt, z. B. Italien, Deutschland, Nordamerika, und, für lange Zeitabschnitte auch Spanien. Ascargorta hat in seinem „Compendio de la Historia de España", diese Aufgabe mit vieler Geschicklichkeit gelöset. Wir geben ein Paar Proben seiner Auffassung und Darstellung.

1) Die Eroberung von Granada.

„Der König Boabbil hatte entweder aus Mangel an Voraussicht die Stadt nicht mit allem Nöthigen versorgt; oder die Menge der Mauren, welche sich aus den von Christen eroberten Landschaften dahin geflüchtet hatten, beschleunigte den Verbrauch der Lebensmittel. So sah sich Granada bald dem größten Mangel ausgesetzt, und litt, ohne Aussicht auf Hülfe, bald alle Schrecken des Hungers. Deshalb bemächtigte sich der Einwohner eine Art von Wuth. Bald machten sie Ausfälle mit einem Ungestüm, der ihnen die Gefahr verbarg; bald verfielen sie (wie in Netzen gefangene Thiere) in stumpfsinnige Muthlosigkeit, oder, zu sich kommend, überließen sie sich den leidenschaftlichsten Ausbrüchen des Schmerzes und der Verzweiflung. Thränen flossen aus ihren Augen, fast erstickte sie das Schluchzen, ihre zitternden Hände streckten sie aus gegen den Palast, als könne der Fürst ihnen helfen, oder sie überhäuften ihn mit Vorwürfen, als sey er Urheber ihres Unglücks. Sie eilten in die Moscheen traurige Klagen ausstoßend, sie liefen zu den Grabmälern ihrer Vorfahren und umarmten dieselben; sie verließen, aufgelöset in Thränen, ihre Wohnungen und kehrten dann eilig zurück, um des Trostes willen noch einmal das zu berühren, was sie nicht mitnehmen konnten, und noch einmal geliebte Orte zu sehen, diese Zeugen ehemaligen Glückes. Nach achtmonatlicher Belagerung fehlte es ganz an Lebensmitteln, und nach längeren Verhandlungen ergab sich die Stadt am vierten Januar 1492, und die Könige hielten einen feierlichen Einzug. Wer in Granada bleiben wollte, ward milde behandelt, und Boabdil, der seine Unterthanen nicht schützen gekonnt, that wenigstens alles Mögliche ihnen eine günstige Lage

zu verschaffen. Er selbst begab sich zunächst mit Mehreren nach den bergigen Alpujarren, dann nach Afrika, wo er unglücklich und erblindet starb."

2) Ferdinand der Katholische.

„Der Name Ferdinands ist mit Recht gerühmt unter den großen Königen der Erde. Man kann ihm ohne Ungerechtigkeit nicht diesen Titel verweigern: Befreier von Granada, Hersteller der Ordnung und öffentlichen Ruhe, der Eroberer, der Große; — aber so wie es sich gebührt die großen Eigenschaften anzuerkennen, welche ihm der Himmel zum Regieren gab, kann man die Mängel nicht verhehlen durch welche er jene verdunkelte. Uebertriebener Argwohn seit seiner Jugend, Mißtrauen selbst gegen seine treusten Diener, kein Verlaß auf die von ihm geschlossenen Verträge; sein Plan Beltranaja zu heirathen, seine Vermählung mit Germaine de Foix; — diese und ähnliche Mängel machen es wenigstens zweifelhaft, welche Achtung er Seitens der Nachwelt verdiene."

3) Maria Pacheco.

„Nach der Niederlage der Gemeinen bei Villalar und der Hinrichtung Padillas, ergaben sich fast alle spanischen Städte; nur Toledo beharrte im Widerstande. Zwar öffneten die königlich Gesinnten, um die Kühnheit der Comuneros zu bezähmen, dem Marques von Villena die Thore; aber die tapfere Donna Maria Pacheco, die Wittwe Padillas, ersetzte dergestalt ihren verstorbenen Gemahl, daß sie sich der Burg bemächtigte und zuletzt den Marques zwang sich zurückzuziehen. Als jedoch die Stadt durch einen Theil des königlichen Heeres eingeschlossen ward, so vertheidigten sich die Comuneros, befeuert durch den männlichen Geist jener tapferen Amazone, mit größter Kühnheit. Als endlich Lebensmittel, Geschützbedarf, und anderweite Hülfe fehlten, stürzten sie sich in das Lager ihrer Feinde, mit der Wuth, welche die Verzweiflung eingiebt. Sie siegten in einigen kleineren Gefechten, wiederholten dann mit verdoppelter Kraft jene blutigen Scenen, bis sie in einer derselben über 1600 Mann verloren und gezwungen wurden zu capituliren. Durch Ver-

mittelung der Geistlichkeit erhielten sie Verzeihung und legten die Waffen nieder; — mit Ausnahme der Donna Maria welche fürchtete keine Begnadigung zu erhalten, und im Andenken an den Tod ihres Gatten unversöhnlich blieb. Sie befestigte sich in der Burg und dachte an keine Ergebung. Nach einer mehr als dreimonatlichen Belagerung, nach mehreren Stürmen, drangen die Königlichen in die Burg. Dennoch machte ihnen Maria jeden Fuß breit Landes streitig und erst als gar keine Hoffnung des Obsiegens übrig war, floh sie als Bäuerin verkleidet mit ihrem Sohne nach Portugal. Toledo ward nunmehr beschwichtigt, und nach Ankunft des Kaisers (durch seine Milde) die Ruhe im ganzen Reiche hergestellt."

Miguel Lafuente Alcántara.

Das Königreich Granada ist nicht blos von der Natur begünstigt, sondern hat auch eine eigenthümliche, mannigfaltige Geschichte, von den Phöniciern bis zu dem heutigen Tage. Zu bedauern ist nur daß die löbliche Entwickelung so oft durch innere Streitigkeiten unterbrochen ward, wodurch zuletzt im Jahre 1492 die Eroberung von Stadt und Land durch die Christen herbeigeführt ward. Versuche der Mauren das neue harte Joch der Spanier zu brechen, bestraften diese mit unbarmherziger Strenge, und zwangen zuletzt einen großen Theil der, sich nicht bekehrenden Bevölkerung, nach Afrika auszuwandern; — ein Beschluß der so ungerecht, wie thöricht war.

So viel Schwierigkeiten (insbesondere der unzähligen Einzelnheiten halber) einer anziehenden Behandlung der Geschichte des Landes und der Menschen entgegenstehen, hat sie Alcántara in seiner *Historia de Granada* doch meist glücklich überwunden, wofür wir ihm zu danken verpflichtet sind. Gewiß würde er auf dieser Bahn noch viel geleistet haben, wenn ihn ein früher Tod nicht hingerafft hätte. Wir übersetzen ein Paar kurze Stellen.

„Die Philosophie der Araber (in enger Verbindung mit früheren Streitigkeiten und den Lehren des Korans), nahm vorzugsweise zwei Systeme an: erstens, das des Aristoteles, welches als Vorbereitung zum Studium aller Wissenschaften gelten konnte; und alsdann das des Platon, dessen Idealismus den beschaulichen und mystischen Neigungen der Morgenländer schmeichelte. Einige Schulen schlossen sich mit solchem Eifer den griechischen Systemen an, daß hierüber unversöhnlicher Streit entstand mit mehreren muhamedanischen Sekten, und man versuchte die Grundgedanken zu verändern und umzudeuten um eine Versöhnung der Parteien herbeizuführen. Al Farabi und Avicenna verbreiteten in den asiatischen Schulen den Samen des Scholasticismus und brachten zu den Arabern die Untersuchungen über Mögliches und Unmögliches, Nothwendiges und Zufälliges, Person und Gattung, Handeln und Leiden, Einheit, Zweiheit, Mehrheit, Materie und Qualitäten; und viele andere Dinge, welche das Lieblingsthema waren der Lehrstühle Europas im Mittelalter, jetzt aber (so scheint es) der Prüfung und Entscheidung der deutschen Gelehrten überlassen sind.“

Nachdem Alcántara die weiteren Fortschritte der arabischen Philosophie, insbesondere durch Averroes und seine Schule entwickelt hat, fügt er hinzu: „Die Andalusier erleichterten damals den Christen nicht bloß das Studium der abstrakten Wissenschaften, sondern eröffneten ihnen auch die Bahn für Beobachtung und Erfahrung, wodurch so viele, unmittelbar nützliche Entdeckungen herbeigeführt wurden.“ — Es folgt hierauf eine genauere Nachweisung der arabischen Forschungen und Entdeckungen. (II, 87.)

„Nach der Eroberung Granadas (erzählt Alcántara) kam es unter den Räthen Philipps zur Berathung: ob es nicht am Besten sey, die, ruhig in der Stadt wohnenden Mauren kurzweg und ohne Aufschub zu verjagen; — da sie ohnehin zu Aufständen geneigt wären. Der König entschied für die Verjagung und übertrug seinem Halbbruder, Don Juan d'Austria die Ausführung. Am 23. Junius 1569 wurden die Mauren durch Soldatengewalt in die Kirchen eingesperrt und am folgenden

Morgen weiter geführt. Nur zum Kriegsdienste Brauchbare, Alte, Weiber und Kinder, so wie einige nützliche Handwerker durften zurückbleiben, geriethen aber bald in neue Gefahr und Elend u. s. w. (II, 371.)“ (Ich habe die Erzählung abgekürzt.)

El Conde de Toreno.

Kaum hat irgend ein Geschichtschreiber der neueren Zeit einen glücklichern und würdigern Gegenstand erwählt und behandelt, als Graf Toreno in seiner Historia del Levantamiento, Guerra y Revolucion de España. Die neuere Geschichte Spaniens zeigt uns die größte Mannigfaltigkeit der Thatsachen, Gesinnungen und Triebfedern. Vor unseren Augen gehen vorüber: die abscheulichste Hinterlist, der nichtswürdigste Betrug, die elendeste Schwäche, die furchtbarste Grausamkeit, und so steigen wir durch alle nur möglichen Stufen, hinauf bis zur glühendsten Vaterlandsliebe, der muthigsten Ausdauer, der edelsten Aufopferung. Alles ist lehrreich und anziehend.

Graf Toreno, mitwirkender Augenzeuge und im Besitz unzähliger Geschichtsquellen, hat ein Werk geliefert, das zwar viele Berichtigungen nnd Erweiterungen erleiden wird; aber ein würdiges Denkmal bleibt, „für immer“! Höchst lobenswerth ist es, daß Toreno, hineingestellt zwischen die heftigsten Parteiungen sich nicht zu ungeschichtlicher Leidenschaft fortreißen läßt, das Unwürdige mit würdiger Kürze behandelt, Licht und Schatten unparteiisch vertheilt, und nie vergißt daß Einfachheit und Klarheit der Darstellung höher steht, als der irrigerweise so oft gerühmte rhetorische Schmuck und die schon von Quintilian getadelten, „süßen Laster“.

Es wäre leicht zum Beweise des Gesagten viele Stellen auszuheben; möge zunächst die folgende hier Platz finden, über Stimmungen und Ansichten in Spanien, zur Zeit der ersten Einmischung Napoleons in die spanischen Angelegenheiten. (I, 55.) „Obgleich Einige bis jetzt die Absichten Napoleons beargwöhnten,

sah doch der größere Theil in seiner Person eine feste Stütze des Volks und des neuen Königs Ferdinand. Die treulose Besitznahme mehrerer Festungen und andere Ereignisse bedenklicher und zweifelhafter Art, legte man den niedrigen Ränken Don Godoys zur Last, oder betrachtete sie als gerechte Vorsichtsmaaßregeln des Kaisers. Ohne Zweifel ein irriges Urtheil, aber nicht überraschend in einem Lande, das aller Mittel der Oeffentlichkeit und freien Untersuchung beraubt war, wodurch man die Verkehrtheit der Meinungen hätte aufklären und berichtigen können. Alle hatten in der Nähe Don Godoys Ungebührlichkeiten gefühlt; von Napoleon kannten sie nur aus der Ferne seine außerordentlichen Thaten und bewundernswürdigen Feldzüge. Die spanischen Tagesblätter, insbesondere die erbärmliche madriter Zeitung, waren nur ein Echo der pariser Berichte und obenein geknechtet durch eine vorhergehende Censur. Sie beschrieben und umgestalteten die Ereignisse, nach dem Geschmack und den Wünschen derer, die diesseit und jenseit der Pyrenäen herrschten. Die spanische Geistlichkeit, sehend daß Napoleon die umgestürzten Altäre wieder aufgerichtet hatte, zog seine Gewalt und Herrschaft vor, der irreligiösen und verfolgungssüchtigen welche ihm vorausging. Der Adel hoffte seine Ehren und Vorrechte würden von dem aufrecht erhalten werden, der da Orden gestiftet und einen neuen Adel in dem Volke gegründet hatte, wo wenige Jahre zuvor beides verurtheilt und abgeschafft worden. Das Militair betrachtete als Hauptstütze seines Ruhms und seiner Bedeutsamkeit, den glücklichen Feldherrn, der um sich die Krone aufzusetzen, keine andere Ahnherrn und Titel geltend gemacht hatte, als sein Schwert und seine Siege. Die Gemäßigten endlich, die Freunde der Ordnung und öffentlichen Ruhe und ermüdet durch die Ausschweifungen der Religion, ehrten in der Person des französischen Kaisers, den strengen Machthaber, der mit starkem Arme, Ordnung in den Finanzen und allen übrigen Zweigen der Verwaltung hergestellt hatte. Und obgleich es gewiß ist, daß das Gebäude welches er in Frankreich errichtete, nicht beruhte auf der dauernden Grundlage freier Institutionen,

und zum Schutze gegen Uebergriffe der Gewalt; so gab es doch in Spanien damals sehr Wenige (man konnte sie zählen) deren Blicke so weit gereicht hätten."

Als eine zweite Probe mag hier die treffliche Einleitung folgen, welche Graf Toreno seiner Geschichte des gerechten und allgemeinen Aufstandes der Spanier vorangestellt hat. (I, 98.) „Entgegengesetzte Stimmungen bewegten in den ersten Monaten des Jahres 1808 die Gemüther aller Spanier. Zwischen die Freude und den Jubel, die raschen und schmeichlerischen Hoffnungen des Märzen (Thronwechsel), trat hinein der Argwohn, die Gefahr, die Furcht des Aprils. Der zweite Mai (Blutbad in Madrit) verbreitete in allen Landschaften, Schrecken und Entsetzen, und als nun die Kunde sich verbreitete, von den königlichen Entsagungen, von den Treulosigkeiten und schändlichen Thaten in Bayonne, ertönte ein Schrei des höchsten Unwillens und der Kriegslust mit gewaltiger Kraft, von allen Häuptern der Landschaften, und verbreitete und wiederholte sich in Hütten und Häusern, in Dörfern und Städten. Angefeuert durch Vaterlandsliebe, voller Zorn und Wuth, riefen Frauen und Kinder, Jünglinge, Männer und Greise, einstimmig und gleichzeitig um schnelle, edle und furchtbare Rache. Spanien ward gleichsam wiedergebohren, stark, kräftig, unerschrocken; es ward wiedergebohren im Angedenken an ehemaligen Ruhm, und alle seine Landschaften bewegt, verändert, tobend, fühlten sich in ihrer Einbildung, wie sie Vellejus Paterculus beschreibt: tam diffusas, tam frequentes, tam feras. Ein Reisender der ein Jahr zuvor die weiten Flächen Kastiliens durchschreitend, nur Einsamkeit und Hülflosigkeit der Bewohner fand; würde, jetzt zurückgekehrt sie gefunden haben voller Menschen in angestrengter, ausdauernder Thätigkeit; er hätte eine so schnelle und außerordentliche Veränderung, einer zauberischen Gewalt zuschreiben können. Dieselben Einwohner Spaniens, sonst gleichgültig gegen öffentliche Angelegenheiten, eilten ängstlich sich über Neuigkeiten und die Begebenheiten des Tages zu unterrichten. Vom Alcalden bis zum geringsten Landmann zeigten sich alle voll Zornes und Muthes,

und wenn sie von den Mordthaten und Bedrückungen der Fremden hörten, vergossen sie Thränen der Erbitterung. Die edelen und erhabenen Empfindungen, welche im sechzehnten Jahrhundert so viele Wunder der Tapferkeit und so unerhörte Thaten erzeugten, waren eingeschlafen, aber nicht erloschen in den Gemüthern der Spanier. Der süße Name des Vaterlandes, der Ruf des gefangenen Königs, die bedrohte Religion, die verspotteten und zertretenen Sitten und Gebrauche, Alles erweckte zu lebendiger nud erneuter Kraft. Je größer und unerwarteter die Beschimpfungen waren, desto finsterer und schrecklicher war die allgemeine Erschütterung. — Als wenn ein vorher überlegter Plan, ein höherer Einfluß, einen so großen Entschluß herbeigeführt und geleitet hätte, erhuben sich alle Landschaften (ohne von einander zu wissen) fast an demselben Tage, belebt von demselben hohen, heroischen Geiste. Zu diesem großartigen Entschlusse ward das spanische Volk getrieben durch die Betrügereien und Treulosigkeiten eines falschen Freundes, der, unter dem Vorwande dasselbe zu erneuen, ohne Kenntniß seiner Gebräuche und Gesetze, andere wollte nach Willkür vorschreiben, den Stamm seiner Könige beseitigen, seine wahre und wohlverstandene Unabhängigkeit vernichten; — worohne die mächtigsten Staaten einstürzten, und bis auf den Namen jämmerlich zu Grunde gingen."

Ueber die Lebensweise der in Frankreich gefangenen Königsfamilie, berichtet Graf Toreno Folgendes (II, 144):

„Kaum kann man sagen, daß ihre tägliche Lebensweise von der eintönigen und traurigen abwich, die sie am spanischen Hofe führten. Sie vertrieben sich abwechselnd die Zeit mit Handarbeiten und insbesondere der Infant Antonio mit Drechseln. Von Zeit zu Zeit zerstreute sie die Fürstin Talleyrand mit Bällen und andern Unterhaltungen. Am Lesen fanden sie wenig Gefallen, und da sich in der Bibliothek des Palastes Bücher befanden, welche nach der Meinung jenes Infanten gefährlich waren, so paßte er ununterbrochen auf daß seine Verwandten nicht in Zimmer geriethen, die mit heimlichem Gifte angefüllt wären. So erzählte es uns der Fürst Talleyrand selbst. Selten

entfernten sie sich aus dem Bezirke des Palastes, und dann meist zu Wagen, da die französische Regierung, in unwürdiger Weise, sie fast immer am Reiten hinderte."

Aus dem Briefwechsel des Königs Joseph geht hervor, wie aufrichtig er wünschte Spanien glücklich zu machen, welche unübersteiglichen Hindernisse ihm aber von allen Seiten entgegentraten. Graf Toreno erzählt in dieser Beziehung: „Alles traf zusammen dem Könige zu beweisen, daß wenn er von den Seinen Zurücksetzungen erfuhr, er bei denen noch weit weniger Gunst fand, die er Unterthanen nannte. Die Entfernteren führten wider ihn einen furchtbaren Krieg; die Näheren zeigten ihre Abneigung durch Schweigen; welches, sobald es gebrochen wurde, den steten Haß der spanischen Gemüther gegen den Thronraub und den ungerechten Anfall offenbarte. — Vergebens suchte Joseph Heer und Finanzen zu verbessern; kaum konnte er über Madrit hinaus Steuern erheben. In dieser Hauptstadt steigerten sie sich aber dergestalt, daß später das große Elend gutentheils daraus entstand. — Um die Gemüther zu zerstreuen, veranstaltete Joseph, Feste und Bälle, und erlaubte Maskeraden welche die alte Regierung, finsteren und argwöhnischen Sinnes, viele Jahre lang verboten hatte."

Graf Toreno führt seine Geschichte hinab bis zu dem Einzuge Ferdinands VII. in Madrit. Welch ein glorreicher, beglückender König hätte er seyn können; aber er besaß weder Verstand, noch Gemüth, noch Dankbarkeit, noch Menschenliebe. Mag man die Schwierigkeiten seiner Lage, die bösen Einflüsse sich zudrängender Rathgeber noch so hoch anschlagen, er bleibt ein schlechter, unheilbringender, verdammlicher König!

Don Manuel Joseph Quintana (1772—1857) schrieb lyrische Gedichte und Dramen, vor Allem aber Leben berühmter Spanier (Cid, Roger von Lauria, Gonsalvo von Cordova, Balboa, Franz Pizarro, Alvaro de Luna, las Casas u. A.). Sie sind aus den Quellen geschöpft, mäßigen Umfangs und gut geschrieben. Neben der eigentlichen Erzählung, finden jedoch auch einzelne Urtheile und Betrachtungen ihren Platz. So sagt Quin-

tana z. B. von den Neapolitanern (I, 133): „Sie hatten, um den Anfang des 16. Jahrhunderts, in etwa acht Jahren, sieben Könige. Ein Volk unfähig sich zu vertheidigen, unfähig Treue und Glauben zu halten; heute für den Sieger, morgen (wenn das Glück sich wendet) für den Besiegten, seine Krieger übergehend aus einem Lager in das andere, sich selbst die Ketten schmiedend, Sklave jedes Kommenden. — Als wenn die Opfer für bürgerliche und Kriegseinrichtungen, zur Vertheidigung des Vaterlandes, sich vergleichen ließen mit der entsetzlichen Zerstörung, welche Kriege fremden Ehrgeizes herbeiführen."

„Eine andere Stelle (II, 25): Als Balboa nach Entdeckung des Südmeers zurückkehrte, eilte ihm das ganze Volk entgegen. Der Beifall, die Lebehoch, die Bezeigungen der höchsten Dankbarkeit und Bewunderung folgten ihm bis zur Thüre seines Hauses; — und doch schien das Alles nur wenig um ihn zu ehren. Uebersteiger der Berge, Friedensstifter für die Landenge, Entdecker der Südsee; mit sich bringend über 40000 Pesos in Golde, unzählige baumwollene Zeuge, 800 dienende Indianer; im Besitze aller Geheimnisse des Landes, voller Hoffnungen für die Zukunft, ward er von den Kolonisten Dariens betrachtet wie ein von Glück und Himmel begünstigter, und unter seiner Führung hielten sie sich für glücklich und unüberwindlich."

Nach dieser Lobrede erzählt Quintana die weiteren Schicksale Balboa's bis er den ungerechten Anklagen Pedraria's und seiner Genossen erliegend, zum Tode verurtheilt, hingerichtet und sein Haupt auf einen Pfahl gesteckt wurde.

Nachdem Quintana von den (nur zum geringen Theil gelungenen) Bemühungen des edeln Las Casas um das Schicksal der Indianer gesprochen hat, fügt er hinzu (III, 210): „Wenn wir den Zustand betrachten, in dem sich damals die Dinge befanden, so ergiebt sich daß die Regierung (obgleich im Ganzen vernünftig und menschlich gesinnt) doch, auf eine so unermeßliche Entfernung, nicht Ansehn genug besaß um Gehorsam zu finden. Die anmaßenden Eroberer anerkannten durchaus keine Gränze für den Gebrauch, oder Mißbrauch ihrer Macht. Ihnen gehöre

das Land, ihnen die Bewohner; jenes entdeckt durch Kühnheit und unter Gefahren, diese durch das Schwert der spanischen Herrschaft unterworfen, müßten gleichmäßig ihrer Willkür und Habgier dienen. Jene ausgeartete und niedrige Rasse, von Druck und Joch befreien, hieße den Siegern mit Unrecht rauben die Frucht ihrer Anstrengungen und den Lohn ihrer Thaten. Diesen Eingebungen des Hochmuths als Regel ihres Benehmens folgend, ergaben sie sich ohne Gewissensbisse dem Strome von Gewaltthaten, welcher den Glanz ihrer bewunderswürdigen Thaten trübte, und welchen wir lieber aus unserer Geschichte tilgen möchten, als den Versuch machen ihn zu rechtfertigen, oder zu entschuldigen. Die Religion, empört so vielen Gräueln als Vorwand zu dienen, erhob ihre Stimme dagegen, und klagte sie an ohne Bemäntelung und ohne Rücksicht auf die öffentliche Meinung und die Regierung. — Las Casas war der würdigste Dollmetscher dieser heiligen Richtung und der unermüdlichste Kämpfer in diesem edelmüthigen Streite. Doch zeigte er hiebei (wie man nicht bezweifeln kann) in seinen Meinungen eine Zähigkeit, Ueberspannung und Schärfe, die bis an Ungerechtigkeit hinanreichte und Antheil hatte von der religiösen und scholastischen Unduldsamkeit jener Zeit. — Wären aber des Las Casas Irrthümer, Uebertreibungen und Heftigkeiten auch noch größer gewesen, so müßte man sie verzeihen; sie verschwinden vor dem großmüthigen Triebe, dem wohlthätigen Zwecke, dem er sein ganzes Leben und alle Kräfte seiner Seele weihte. Casas Ruhm und Werth wird fernerhin wachsen: empfohlen durch die Geschichte, gepriesen durch Beredsamkeit, gehört sein ehrenvoller Name nicht allein Spanien, sondern durch unermeßliche Wohlthaten auch Amerika, ja der ganzen Welt, die ihn ehrt und bewundert als ein Muster der Thätigkeit, Menschenliebe und Tugend."

Felix Amat, Erzbischof von Palmyra (1750—1824) schrieb unter Anderem eine große Kirchengeschichte, aus welcher ich folgende Stelle mittheile (Bibliotheca, I, 2): „Es gab Leute, welche glaubten nach Vertreibung der Jesuiten würde es nicht

mehr geben Unterricht im Katechismus, Predigt des göttlichen Wortes, Genuß der Sakramente, und in wenigen Jahren, — gar keine Religion. Blind durch Parteigeist sahen sie nicht daß es auch zur Zeit der Jesuiten Lehrstühle, Kanzeln, Beichtväter gab, ja mehr als die mit Jesuiten besetzten, daß in der Weltgeistlichkeit und den übrigen Orden, die thätigen Arbeiter sich seitdem mehrten. Sie sahen nicht daß die Kirche über 1500 Jahre ohne Jesuiten bestanden hatte, und daß es eine Art von Lästerung ist, sich einzubilden die in einem Reiche allgemein eingeführte Religion gehe zu Grunde, bloß deswegen weil ein einzelner Orden fehle. Oder, weil einige Deisten und Atheisten den Untergang der Jesuiten wünschten und sich darüber freuten, so bildeten sich einige Leidenschaftliche ein, alle Schläge gegen die Jesuiten kämen her von einer Verschwörung der Atheisten, und bezweckten (nächst dem Falle der Jesuiten) den Untergang des ganzen Christenthums."

„Blind von Leidenschaft bemerkten sie nicht, daß diejenigen Herrscher, Behörden und Beamten, welche den größten Antheil hatten an dem Sturze der Gesellschaft Jesu, den größten Eifer in Vertheidigung des Glaubens zeigten und die größte Wachsamkeit daß in ihre Staaten, weder die Personen noch die Bücher der Theisten und Atheisten eingeführt würden. Die Klagen gescheuter und besorglicher Männer gegen manche Meinungen und Regierungsgrundsätze der Jesuiten waren bereits alt, und eben so der Wunsch nach Besserungen. Doch glaubte man aus mehreren Gründen daß diese schwer zu erreichen, die Vertreibung räthlicher sey, und zum Besten der Kirche und des Staates diene. — Wiederum schlossen selbst Katholiken die Augen gegen das Gute was die Jesuiten gethan hatten, maßen Fehler der Einzelnen, Allen bei und beschuldigten sie der Absicht den Baum der Kirche anzusägen und dann zu fällen. — So fanden unter Katholiken und im Schoße der Kirche Täuschungen statt, die schnurstracks entgegengesetzt waren."

Vicente Gonzalez Arnao

war merkwürdig als Jurist, Geschäftsmann und Schriftsteller, beson-

ders in geschichtlicher und politischer Hinsicht, wie nachstehende Auszüge (1794—1826) erweisen. — „Nichts hört man öfter, als daß Gesetze, und nicht Menschen die Völker beherrschen sollen. Ist denn aber das Gesetz nicht selbst Werk des Menschen? Und wenn gegeben, müssen nicht Menschen die Gesetze anwenden? — Vertrauen wir die Macht einem Einzelnen an, so kann sein Blick unmöglich für alle Gegenstände ausreichen; es können sich in einem Menschen nicht vereinigen alle Weisheit, Rechtlichkeit und Festigkeit, die wir für nothwendig halten. — Einigen wir in eine Körperschaft die ausgezeichnetsten Männer, die wir kennen, mit der Absicht daß jeder an den Geschäften und Beschlüssen Theil nehme, die er am Besten versteht; so werden sie doch bald die Farbe der Mängel und Leidenschaften annehmen, welche Keinem fehlen; geben wir denselben Personen und Familien dauernde Gewalt, so bilden sich diese vielleicht ein Eigenthum aus unserer Sklaverei; ziehen wir den öfteren Wechsel vor, so entzündet sich das Feuer der Leidenschaften bei jeder Wahl."

„In diesem Meere von Zweifeln und Gefühlen kämpft Erkenntniß und Herz um eine Angelegenheit zu entscheiden, so wichtig und so unsicheren Glücks. Auf diesem Uebungsplatze großer Talente, in diesem Labyrinte, sind schon mehrere ausgezeichnete Männer verloren gegangen. — Alle fürchten eine höchste Gewalt, und doch ist sie unentbehrlich, und die glänzendsten Theorien, haben sich in der Praxis als unbrauchbar erwiesen. Wie viel angenehme Träume haben uns geblendet; sie verschwanden in dem Augenblicke, wo wir die uns umgebenden Ereignisse aufmerksam betrachteten, und die Erfahrung vergangener Jahrhunderte befragten."

„Gewöhnlich anerkennt man die Freiheit als den Gegenstand jeder wohlgeordneten bürgerlichen Gesellschaft. Lassen wir die zur Seite, welche an dem Worte Anstoß nehmen, und Freiheit verwechseln mit Willkür und Zügellosigkeit, sowie diejenigen welche sie finden in dem Antheil der Massen an Befehlen. Vielmehr besteht die wahre Freiheit, in der Sicherheit der Personen und des Eigenthums, im freien Gebrauch der geistigen Kräfte,

im ungestörten Genuß aller Früchte der Arbeit und Industrie, und ohne weitere Abhängigkeit, als in der Achtung derselbigen Rechte jedes Anderen. Es ist einleuchtend, daß die Freiheit unter der Herrschaft Eines, oder Vieler bestehen, oder untergehen kann; denn Alle können die ihnen zum Wohle und Schutz der bürgerlichen Gesellschaft anvertraute Macht, in ein Werkzeug gewaltsamer Unterdrückung verwandeln. (Bibl., I, 66—67.)"

„Durch Annahme der Verfassung der Cortes von 1812, werden die Spanier zu keinem erwünschten Ziele gelangen. Ueberall sieht man daß deren Urheber nur Anfänger waren in der politischen Wissenschaft, unbekannt mit den Mitteln welche Vernunft und Erfahrung darbieten, so ungeheuere Schwierigkeiten zu überwinden. Sie bildeten sich ein, weil Bewegung auf Bewegung sie an die Spitze der Herrschaft gebracht hatte, nichts in der Welt besser sey, als das Geschrei der Aufrührerischen und die Einfälle der thörichten Menge, als Volkswillen zu heiligen. — Was auch die Ursachen so vieler Irrungen seyn mögen, so leuchtet doch ein: das entworfene Grundgesetz, weit entfernt eine mögliche und feste Regierung herbeizuführen, pflanze nur die Fahnen auf und bezeichne die Lager für den Bürgerkrieg. Wer wagt es dem, durch tausend Unfälle belehrten Europa, derlei Thorheiten vorzulegen, als die Verfassung eines so ausgezeichneten Volkes, wie das spanische ist. (I, 73.)"

Javier de Burgos (geb. 1778) ausgezeichnet als Dichter, Geschäftsmann, Schriftsteller, und mit Recht gerühmt wegen seines muthigen, edlen Charakters. Beweise giebt unter Anderem der treffliche Brief, den er am 24. Januar 1826 an den König Ferdinand VII. richtete. Nachdem er manche einzelne Mängel und Uebelstände nachgewiesen und gerügt hat, fährt er fort (Bibl., I, 199): „Allerdings, Herr, sind dies erhebliche Uebel; eins ist aber viel größer, schon deshalb weil es Alle, als solches anerkennen. Dieser Krebs verschlingt die Monarchie, ohne seine Ausrottung reicht keine menschliche Macht hin, ich sage nicht den Glanz der Monarchie herzustellen, sondern auch nur ihr Daseyn zu verlängern. Euer

Majestät erräth leicht, daß ich rede von der Zwietracht! — Mir, der ich es für die erste Nothwendigkeit halte jede Zwietracht zu ersticken, liegt es nicht ob zu erörtern, auf welche Weise ihre Fackeln sich zuerst unter uns bewegten und welche Irrthümer und Leidenschaften den heftigen Brand ernährten und verbreiteten. Bote des Friedens (ohne welchen es kein Glück, keinen Wohlstand giebt) entschuldige ich die Urheber der Proscriptionen, welche in unseren Tagen Spanien betrübt und ins Unglück gestürzt haben; denn die Leiden sind so eigenthümlich, daß es besser ist ihre Aufzählung zu unterlassen. Im Jahre 1808 proscribirte das Volk, und nicht immer konnte die Obrigkeit sich den aufrührerischen Entscheidungen widersetzen."

Burgos aufzählt hiernächst die lange Reihe der verderblichen und verdammlichen Aechtungen und Strafen, welche Spanien Jahre lang ins Verderben stürzten. Dann fährt er fort: „all diese Mittel und Wege haben die Gemüther der Spanier erbittert, den Zorn verschärft und ein allgemeines Mißtrauen erzeugt. Hiedurch entsteht das Elend welches uns drückt, und jede Besserung fast unmöglich macht. Hiedurch wurden viele Männer, Kapitalien, fleißige Arbeiter in fremde, ja feindliche Länder getrieben, die ihrem Vaterlande sehr nützen konnten; die Reichen in allen Völkern wurden uns abgeneigt, denn sie sind nothwendig Freunde des Friedens und Feinde aller Unordnung. Uns trifft der Tadel aller Gescheuten und Unterrichteten, für uns bleiben leider die Lehren der Geschichte verloren, und erstickt sind durch die Leidenschaften alle Erfahrungen der Jahrhunderte. Das Bejammernswerthe erstreckt sich über unsere Gränzen hinaus: sechs, achttausend Geächtete, verbreiten in England, Frankreich, Belgien einen eingefleischten Haß gegen die Regierung, welche ihnen die Thüren ihres Vaterlandes verschließt. Und Engländer, Franzosen, Belgier, verpflichtet das natürliche Gefühl der Billigkeit zu Mitleiden, ja zu Wohlwollen für diejenigen, welche vor kein Gericht gestellt wurden, und die man schon deshalb für unschuldig hält. Aufgenommen in Verfassungsländer stellen sie sich dar als Opfer einer Tyrannei,

welche den Miscredit und die Sorgen der spanischen Regierung, sowie das Elend und die Krämpfe des Volkes erzeuge."

„In einem Lande, das binnen wenig Jahren die reichsten Kolonien verloren hat, welche jemals ein Monarch besaß, wo hiedurch der, schon früher nur geringe Handel vernichtet ward, wo die Gewerbe erst durch auswärtigen, dann durch Bürgerkrieg maßlos litten, wo Maschinen, Methoden, Kapitalien, behufs weiterer Fortschritte fehlen, wo der Ackerbau, ohne Zufuhr aus der Fremde, kaum die dringendsten Bedürfnisse deckt, wo Verweisungen in Massen, die Kapitalien verscheuchen und Unruhe und Mißtrauen hervorrufen; — da, Herr, gewinnt das Elend den Boden, welchen der Wohlstand verliert!" — „Reichen die bisher angewandten Mittel hin, diese großen Uebel zu beschwören? Hierauf könnte ich, um das Bittere der Antwort zu versüßen, schmeichlerische und verführerische Redensarten gebrauchen; sie würden aber den Eindruck schwächen, den ohne Zweifel meine schmerzliche Aufzählung auf Ihr königliches Gemüth hervorgebracht hat; sie würden den Zeitpunkt einer Besserung so großer Uebel hinausschieben. Auch glaube ich nicht daß es Dinge giebt, welche man Königen nicht sagen dürfte; ich bin im Gegentheil überzeugt, daß es Pflicht ist jedem Könige der das Gute will (und alle müssen es wollen), die volle Wahrheit zu sagen. Deshalb spreche ich rund heraus: die bis jetzt angewandten Mittel reichen nicht hin, die Uebel zu beschwören an denen unser Vaterland leidet. — Eine allgemeine Amnestie (mit sehr wenigen Ausnahmen) ist dringend nothwendig; auch zeigt die Geschichte, daß Vergebung und Vergessenheit das beste Mittel ist, Wunden der Bürgerkrige zu heilen."

Der Raum erlaubt nicht längere Auszüge aus Burgos Schriften mitzutheilen, z. B. aus seinen Berichten über die Regierung der Königin Isabelle II.

Gleich anziehend sind die, meist politischen Schriften des Don Juan Donoso Cortes (geb. 1809). Ich gebe Proben.

„Nur zu oft hat die Diplomatie ihren Ursprung und ihren rechten Wirkungskreis vergessen, sich einer ungerechten Gewalt

angemaßt, und sich mit den Verbrechen derselben verbündet. Anstatt die Verhältnisse der verschiedenen Staaten zu ordnen, hat sie die Interessen der Völker, denen der Könige geopfert. So sind die Beschlüsse des wiener Congresses ein Denkmal unwürdiger Unterdrückung und feiger Tyrannei, ein Abscheu für das gebildete Europa, ein Aergerniß für die Nachwelt. (Bibl., I, 474.)"

„Die Regierungen sollen die bürgerliche Gesellschaft schützen, gegen die Eingriffe übertriebener Freiheit. Wir finden einen Gegensatz zwischen dem Gesetz des Einzelnen welches die Unabhängigkeit bezweckt, und dem Gesetze der Gesellschaft welches Unterordnung und Harmonie verlangt. Die Geschichte zeigt uns keine Regierung, die diesen Gegensatz, diesen Antagonismus, ganz in eine glückliche Einheit verwandelt hätte. Im Orient ward das Individuum, der Gesellschaft geopfert, in Griechenland die Gesellschaft, der Person; in Rom bestanden beide Ansprüche, oder Gesetze nebeneinander, um sich zu bekämpfen, und der Kampf führte zum Untergange. — In der neuern Zeit entstand die Repräsentativregierung. Ihre Bestimmung ist die Aufgabe zu lösen, welche Griechenland, Rom und das Morgenland nicht zu lösen vermochten. Man soll die Persönlichkeit ehren, ohne daß die Bande der Gesellschaft wanken, und die Gesellschaft erhalten, ohne die Menschen zu verknechten."

„Ist die Volkssouverainität ein Fortschritt im Tempel der neuen Bildung zu heiligen, oder soll man sie im Grabmahl der alten Bildung zur Ruhe bringen? Ihr gegenüber stellen die Könige das göttliche Recht auf."

„Rousseau war kein Philosoph, denn gründlich verstand er weder Philosophie noch Geschichte; aber er war ein Prophet, ein prädestinirter Mensch, eine schreckliche Verkörperung des Volkes. Daher ist er erbittert gegen alle Meinungen, streitet mit allen Philosophen, schleudert Blitze wider jede bestehende Obrigkeit, wider alles in der Gesellschaft Hervorragende. Nicht zufrieden mit dem Zerstören, erhebt er eine, mit seiner Lehre bezeichnete Fahne, und diese Fahne, diese Lehre, ist die der Re-

volution. Die Souverainität des Volkes, war in den Büchern der englischen Philosophen nur ein blasser Buchstabe; sie ist in Rousseau's Buche ein Grundsatz, der da lebt, angreift, kämpft und siegt."

„Was ist, geschichtlich betrachtet, die Lehre von der Volkssouverainität? Sie ist eine Kriegsmaschine, um das Werk von zwölf Jahrhunderten zu zerstören. Ludwig XIV. sagte: ich allein bin der Staat! Dies ist ein Ausdruck des Hochmuths. — Das Volk sagt: in mir besteht die Souverainität! Dies ist ein Ausdruck bloßer Gewalt. — Das neunzehnte Jahrhundert soll ein Wort aussprechen, nicht des Hochmuths und der Gewalt, sondern des erhabenen Rechtes und der Gerechtigkeit, dem sich Völker, wie Könige beugen sollen."

„Im neunzehnten Jahrhundert besteht verträglich und zu gleicher Berechtigung, die Person und die Gesellschaft, auch erlaubt die heutige Repräsentativverfassung verschiedene, bewegliche, fruchtbare, für jenen Zweck dienliche Formen. Wer also jetzt die Volkssouverainität, oder das göttliche Recht der Könige behauptet und proklamirt, bezweckt einen Rückschritt, lehrt Grundsätze einer bereits abgestorbenen Bildung, die unter den Trümmern der Vergangenheit begraben liegen, und deren Ursprung sich verliert in den Fabeln des Morgenlandes und des demokratischen Athen."

„Die Volkssouverainität verlangt nur Rechte und kennt keine Pflichten, daher ist sie tyrannisch. Mit ihr ist Gerechtigkeit unverträglich, denn wo diese das höchste Gesetz giebt, muß sich jene Souverainität unterordnen. — Beruht diese Souverainität auf dem allgemeinen Willen, und entsteht derselbe aus dem Zusammenzählen des Wollens aller Einzelnen, so müssen diese sämmtlich Theil nehmen an der Uebung der höchsten Gewalt und an dem Entwerfen der Gesetze; also Wissende gleich, wie Unwissende, Weiber und Kinder gleichwie Männer, denn Alle haben ja einen Willen. — Es giebt für die Welt nur eine Fahne: der Freiheit, des Fortschritts, der Zukunft, nämlich die Herrschaft der Intelligenz und der Gerechtigkeit. (Bibl., I, 487—498.)"

Antonio Alcalá Galiano (geb. 1789) war, als eifriger

Liberaler, mannigfaltigen Schicksalen ausgesetzt, die ihn auch wohl hinderten ein größeres Werk zu beendigen. Einer kleinern Schrift über Litteratur und Drama, ist das Nachstehende entnommen.

„Die guten französischen Lustspiele und Trauerspiele wurden allmählig in Spanien bekannt; denn der Herrscher war ein Franzose, der Geschmack französisch, und wer da las, las vorzugsweise französische Bücher. Die Schriftsteller, (um sich der Regierung gefällig zu zeigen) empfahlen die Nachahmung des französischen Dramas, oder (um die Praxis mit der Theorie zu verbinden) entwarfen sie Trauerspiele und Lustspiele à la française, kleinliche und verunglückte Copien, ohne Feuer und ohne Kenntniß des Geistes der nachgeahmten Muster. Ueberdies bleibt zu bemerken, daß diese Versuche mehr für die Gelehrten waren, als für das Volk, welches, wie seit vielen Jahren den alten Lustspielen zugethan blieb, sie gern aufführen sah, und von den neuen keine Kenntniß nahm. — Unser neues Drama, ja die ganze Dichtkunst, oder vielmehr alle Künste leiden an demselben Uebel: Wir wissen zu viel, um mit Freiheit erschaffen zu können. So befindet sich die dramatische Poesie in einem Zustande der Revolution, und während einer solchen kommen keine großen und vollendeten, sondern nur vorläufige Werke zu Stande. (Bibl., II, 15, 22.)“

Alberto Lista (geb. 1775) ausgezeichnet als Mathematiker, Dichter, Geschichtschreiber und Kritiker. Er hielt Vorlesungen über die spanische Litteratur und sagt daselbst unter Anderem:

„Eine große Frage theilt jetzt die europäische Litteratur, über den Vorzug welchen die Einen verlangen für das Klassische, die Anderen für das Romantische. Man hat nicht unterlassen dieser Frage eine Art politischer Schminke zu geben, indem man die Klassiker verglich mit den Absolutisten, die Romantiker mit den Liberalen, als wenn der rechte Liberalismus bestände in der Verachtung aller Regeln und Gesetze. Unter klassisch hat man immer das verstanden, was in seiner Art vollkommen ist und zum Muster dienen kann. Shakspeare ist klassisch für die eng-

lischen Dramatiker, obwohl Haupt der romantischen Dichter. In diesem Sinne sind klassisch der Othello Shakspeare's, der Arzt seiner Ehre Calderon's, die Donna Diana Moretos. Das Wort romantisch bedeutet Alles, was aus einer idealen Welt in der Novelle, dem Roman, dargestellt wird: mithin Abentheuer, unvorhergesehene Kämpfe, Zauberer, Erscheinungen, Ungeheuer, Riesen u. dgl. Diese Art, sehr wenig bekannt bei Griechen und Römern, bildete die Lieblingslitteratur des Mittelalters. Nach Herstellung der Wissenschaften, änderte sie sich den neuen Sitten und Ansichten gemäß; es wäre aber eine Thorheit sie ganz zu verwerfen, und damit auch das Meisterwerk des Don Quixote."

„Es ist irrig zu behaupten, die klassische Schule beobachte Regeln, die romantische hingegen verwerfe sie und erlaube dem Dichter alle Thorheiten seiner Einbildungskraft. Die Dichtkunst ist eine Kunst; nun giebt es aber keine Kunst ohne Gesetze, abgeleitet von der Natur und den Mustern. Hieraus ergiebt sich, daß es in der Litteratur (wie in allen Künsten und Wissenschaften) nur zwei Arten giebt: Gutes und Schlechtes. Was große Theilnahme erweckt, ist gut, ungeachtet einiger Mängel; was einschläfert, Ueberdruß und Spott hervorruft, ist schlecht, ungeachtet einiger Schönheiten."

Nachdem Lista Wesen und Verschiedenheit der alten und neuen Litteratur gut nachgewiesen und die Wichtigkeit des sittlichen Bestandtheils hervorgehoben hat, fährt er fort: „Die dramatischen Darstellungen sollen poetisch seyn; das heißt: der Dichter darf Ungeschehenes erfinden, die Mythologie benutzen, dem Geschehenen Einzelnes hinzusetzen; aber nicht Hauptsachen und geschichtlich bekannte Charaktere umgestalten. Es ist ein Fehler unserer Dramatiker daß sie die Helden des Alterthums in kastilianische Ritter des siebzehnten Jahrhunderts verwandeln, mit deren Ansichten von Ehre, Zweikampf, verliebter Thorheit und wilder Eifersucht. Oder sie nähern sich dem Französischen, wie Racine dem Achilles, Pyrrhus, Orestes verliebte Aeußerungen in den Mund legt, welche der heroisch rohen Zeit Griechenlands fremd sind und angemessener der Galanterie des Versailler Hofes."

„Ein Drama welches darauf ausgeht die Gegenwärtigen nur zu ergötzen durch das Auge, durch Dekorationen, Verwandlungen, Kleidungen, Tänze u. dgl. verfälscht den Hauptzweck der Unternehmung, welcher nicht das Sehen an die Spitze stellt, sondern Einwirkung auf Einbildungskraft und Gemüth. Die sittlichen Wahrheiten stehen höher als alle Arten von Vergnügen; werden jene verkannt, verletzt, oder auch nur in den Schatten gestellt, so ist dies stets zu verdammen, und alles Talent des Schriftstellers, wird ihn nicht gegen die Verurtheilung durch alle rechtlichen Leute schützen. So kam die Jugend in Freiburg durch Schiller's Räuber dahin, die bürgerliche Ordnung zu verwerfen u. s. w. — Ein trauriger Triumph des Talents, welches nur schaffen, nicht zerstören soll."

„Wahrheit, Tugend und Schönheit stehen im innigsten Bunde. Sollte ein Volk einem sittlich irrigen Grundsatze Beifall geben, so dürfen wir kühn behaupten, es befinde sich außerhalb der Linie wahrer Bildung: denn ihr erster Bestandtheil ist die Tugend."

„Der griechische Chor ist, aus vielen Gründen eigentlich bei uns nicht anwendbar, und erscheint selbst in manchen hellenischen Stücken, wie eine Ueberladung (superfetacion). Eben so unmöglich ist es, die Lehren von Einheit des Orts und der Zeit zur Anwendung zu bringen. — — — Großen Schaden thun sich diejenigen Tonsetzer, welche auf die Worte keine Rücksicht nehmen, diejenigen Sänger welche schlecht aussprechen. (Bibl., II, 274—289.)"

Gomez Hermosilla (1771—1837) ein geübter, in vielen Fächern auftretender Schriftsteller (Mathematiker, Uebersetzer der Iliade, allgemeine Grammatik, griechische Grammatik, litterarische Kritik, Redekunst). Er sagt: „Wer in der politischen Beredsamkeit (welche jetzt in den repräsentativen Verfassungen neuen Boden gewinnt) dereinst glänzen will, muß sich für diesen sehr schweren Beruf sorgsam vorbereiten, durch Kenntniß der Gesetze, der Staatswissenschaft, der Statistik, des Finanzwesens, der Verwaltung, der Diplomatie, und in den katholischen Ländern, auch des Kirchenrechts und der

Kirchenzucht. Diese Studien, die Kenntniß aller Kunstregeln der Beredsamkeit, das aufmerksame Lesen der größten Redner alter und neuer Zeit, und die Benutzung förderlicher Gelegenheiten, befähigen zum Reden in öffentlichen Versammlungen; wogegen, ohne diese Eigenschaften, die Lehren der Rhetorik wenig, oder nichts helfen; — am wenigsten die der antiken Rhetorik. Denn wenn auch die politischen Reden unserer Zeit zu derselben Klasse gehören, wie die des Demosthenes in Athen und die des Cicero in Rom, so sind doch die Zuhörer nicht dieselben; — und dieser eine Umstand macht die alten Vorschriften unanwendbar in den heutigen gesetzgebenden Körperschaften. Die Alten sprachen zu einem, meist aus rohem und unwissenden Volke bestehenden Auditorium, und wandten sich deshalb weit mehr an die Leidenschaften, als an die Vernunft der Zuhörer, und legten ihre Beweise vor mit einer gewissen Weitläufigkeit. Die heutigen Redner sprechen vor einem auserwählten Kreise und können größere Bildung und Kenntniß voraussetzen. Hier sind leichte Andeutungen hinreichend, und es ist weniger nöthig die Gemüther lebhaft aufzuregen, als den Verstand zu erleuchten und zu überzeugen. Auch verlangt und erlaubt der kleinere Raum, weniger Anstrengungen und Uebertreibungen."

Martinez de la Rosa (geb. 1789)

gehört zu den Spaniern, welche das redliche Bemühen ihr Vaterland zu erretten und zu erneuen, nach Ferdinands VII. Herstellung, durch Jahre lange Haft büßen mußten. Seinem Rufe, oder Erfolge als dramatischer Schriftsteller, hat er wohl dadurch geschadet, daß er pedantische Grundsätze (z. B. über die drei Einheiten) zu sehr berücksichtigte. So wenig wie seine Dramen, können wir hier seine lyrischen Gedichte übersetzen. Ein Werk Rosa's über die spanische Litteratur wird gerühmt; nachfolgende Stelle ist seiner Geschichte des Krieges der Gemeinen zur Zeit Karls V. entnommen.

„Nach der Niederlage bei Villalar und dem Tode Padillas, rettete sich seine Wittwe Maria Pachero nach Toledo. Es ist unglaublich, wie in der leidenschaftlich empörten Stadt, eine

einzelne Frau verlassen von Allen, und ohne irgend eine Autorität als die ihr die Größe ihres Geistes gab, solche Liebe und Achtung gewann, daß Alle sie nicht verehrten wie eine Frau, sondern wie einen männlichen Helden. »Tyrannin Toledos«, nennt sie ein Geschichtschreiber, keinen anderen Namen findend für die höchste Gewalt die sie in der Stadt übte: denn nichts ward beschlossen ohne ihre Zustimmung, nichts ausgeführt ohne ihren Befehl. Indem sie den Sohn des unglücklichen Padilla dem Volke zeigte, beruhigte sie die Wuth des Aufruhrs, stützte die Ausdauer im Unglück, belebte die Niedergeschlagenen und führte zum Heroismus. Diese Herrschaft über alle Gemüther, schrieben ihre Feinde den Hexereien einer Sklavin zu, und benutzten die Leichtgläubigkeit des Volkes um ihr dessen Liebe zu rauben. So hat der Aberglaube niemals aufgehört, die Beförderer der Freiheit mit Verläumdungen zu verfolgen. Als Freundinn der Freiheit und getrieben von dem Wunsche ihren Gemahl zu rächen, nahm Maria keine Rücksicht auf die Schwäche ihres Geschlechts und die Abnahme ihrer Gesundheit; sie sorgte vielmehr für die Vertheidigung Toledos, ordnete häufige Ausfälle um Lebensmittel in die Stadt zu bringen u. s. w." — Nach Anfangs wechselndem Kriegsglück und vielerlei Unterhandlungen ergab sich Toledo, und Maria war gezwungen in der Nacht und verkleidet nach Portugal zu entfliehen.

Lange hatte man sich in Spanien über die Vorzüge und Mängel des altspanischen und französischen Dramas gestritten, allmählig aber ward die Untersuchung allgemeiner, über klassisch, oder romantisch? Mehrere Schriftsteller nehmen hieran lebhaften Antheil, so Mesonero (geb. 1803) der unter Anderem ein beliebtes Buch über Madrit, Hof und Staat herausgab. Er sagt: „Könnte man alle Stimmen in ein Echo zusammenfassen, so würde durch ganz Europa, vom Tajo bis zur Donau und vom Nordmeere bis zur Meerenge von Gibraltar ein Wort vorherrschend ertönen: Romanticismus! Aber (sonderbar genug) dieses Wort, so beliebt und bequem, welches wir anwenden auf Personen wie auf Sachen, auf wissenschaftliche

Wahrheiten und auf Träume der Fantasie, welches alle Schriftsteller annehmen, alle Sprachen wiederhohlen; — dieses Wort entbehrt einer genauen Definition, welche den wahren Sinn bestimmt festsetzte. Wieviel Gerede, wieviel Streitigkeiten fanden hierüber statt, welch ein Widerspruch der Meinungen, welch sonderbare Ausschweifungen der Systeme! — Was ist (fragte das Publikum), was ist Romanticismus? Einige antworteten: das Idealische, Erfundene; nein, sagten Andere, es darf des genau Geschichtlichen nicht entbehren. Es ist, behaupteten Einige, das Natürliche in seiner vollen Wahrheit; es ist, riefen Andere, die Einbildungskraft mit allen ihren Unwahrheiten. Der Romanticismus ist vor Allem geeignet das Mittelalter darzustellen: — er findet eben so gut Anwendung auf das Moderne; — er ist verschwistert mit Religion und Moral; — er ist bestimmt mit beiden zu kämpfen; — man muß für ihn Gesetze und Regeln aufstellen; — er ist entbunden von allen Gesetzen und Regeln!"

„Das gegenwärtige Geschlecht wird beherrscht von dieser angeblichen Entdeckung, diesem magischen, unbeschreiblichen, fantastischen Talisman. Alle Gegenstände sind geeignet durch dies verführerische Prisma betrachtet zu werden. Unbegnügt die Litteratur und die schönen Künste ihm zu unterwerfen, hat man seine Anwendung ausgedehnt anf die Grundsätze der Moral, die Wahrheiten der Geschichte, die Strenge der Wissenschaften. Es wird behauptet: dieser neuen Fahne müßten sich fügen, es würden durch sie berechtigt alle moralische, politische, wissenschaftliche und litterarische Ausschweifungen und Extravaganzen."

„Der kühne Schriftsteller, welcher die Gesellschaft verderbt nennt, während er sie durch seine sittenlosen Werke selbst verdirbt; der Politiker welcher alle Systeme übertreibt, entstellt und Feudalismus mit Republik vereinen will; der Geschichtschreiber, welcher die Geschichte poetisch macht; der Dichter, welcher eine fantastische Welt ersinnt, und sich beklagt daß man sie nicht anerkennt; der Maler, welcher sein Werk über die Natur hinaufsetzt; — alle diese Thorheiten, welche auch in frühern Zeiten vorkamen, aber für Ausschweifungen der Vernunft und für

Beweise menschlicher Schwäche galten, — hat das jetzige Jahrhundert, (fortgeschritten und aufgeklärter) als reinen Romanticismus bezeichnet. (Bibl., II, 416.)"

Es folgt hierauf eine strenge Kritik der Werke Victor Hugo's, die wir an dieser Stelle nicht aufnehmen können.

Der Marques de Miraflores (geb. 1792) erlebte während der spanischen Unruhen (gleich so vielen anderen würdigen Männern) wechselnde Schicksale, war thätig als Geschäftsmann und Gesandter, und veröffentlichte einige historisch-politische, werthvolle Schriften. Das Folgende ist ihnen entnommen. „Schon vor Jahrhunderten sagte der berühmte Gesetzgeber Athens: man solle den Völkern nicht sowohl die besten, als die passendsten Gesetze geben; — und, in der That, kein Land kann wiedergebohren werden, sobald man diesen, wesentlich erhaltenden Grundsatz aus den Augen verliert. — Fast alle Theorien über Verfassung und Regierung sind gut; die Schwierigkeit liegt in der Anwendung. Steht an der Spitze einer despotischen Regierung ein König voller Tugenden, Weisheit und Thätigkeit, so wäre jene für diesen Fall, die beste Regierung. Aber wo findet sich ein solcher König, wo ist Wahrscheinlichkeit, daß er sich finde?"

„Wenn man das Kunstwerk einer Repräsentativregierung zerlegt, so verführt und bezaubert es. Wer kann den Vortheil läugnen, dem Zahlenden das Recht zu gewähren, bei der Verwendung mitzusprechen? Wer kann zweifeln, daß die Unabhängigkeit und Unabsetzbarkeit der Beamten, die einzige und wahrhafte Bürgschaft guter Rechtspflege ist? Die Herbeiziehung aller Klassen der Gesellschaft zur Gesetzgebung, stimmt mit den Grundansichten vom Rechte; das Daseyn und die Unverletzlichkeit der Herrscher, begründet Kraft und Macht; die Verantwortlichkeit der Minister bietet eine Bürgschaft gegen Mißbrauch der Gewalt. Alle diese Wahrheiten sind jetzt anerkannt; doch muß ich wiederholt daran erinnern daß die Schwierigkeit in der Anwendung liegt. Denn die wohlthätige Wirkung der repräsentativen Regierungen, wird fast immer gestört durch erregte

Leidenschaften, und diese Bewegung entspringt aus der Natur dieser Verfassungen, die noch nicht bis zu dem höchstmöglichen Grad der Vollendung ausgebildet sind. Wie dem aber es auch sey mit den Vortheilen und Hindernissen repräsentativer Regierungen, so kann man nicht läugnen daß ohne Vorbereitung, ohne Vorhandenseyn gewisser Bestandtheile, oder Elemente, ihre Einführung schwer bedenklich seyn wird, ja die Gefahr einer bürgerlichen Umwälzung herbeiführen kann."

„In Spanien hat der Thron immer das Schicksal der Monarchie entschieden, und die übermäßige Verehrung desselben (fast ein religiöser Glaubensartikel) wird noch auf viele Geschlechtsfolgen hinaus entscheiden. Nicht die Bewohner der Hauptstadt und der Landstädte bilden das spanische Volk; die in anderen Ländern magisch wirkenden Worte von Freiheit und Gleichheit hört man in Spanien mit Geringschätzung und Verachtung, sie gelten für ein Geschrei der Irreligion. Wenn sich weit die Mehrheit für eine liberale Regierung erklärt, so geschieht dies keineswegs aus Kenntniß und Billigung neuer Lehren, sondern weil neben jener Regierung, die Enkelin von hundert Königen auf dem Throne sitzt, auf ein Gesetz sich stützend das siebenhundert Jahre in Kastilien galt, und nur von einem fremden Könige lediglich, um fremder Interessen willen (Bibl., II, 504), geändert ward."

Aehnlich gesinnt sagt Morales Santisteban (geb. 1799) in seinen politischen Schriften: „Mag es Verhältnisse geben, wo Widerstand gegen Tyrannei gesetzlich, ja unvermeidlich erscheint, so muß man dieses Verhältniß doch als das größte Unglück betrachten, weil es zur Auflösung des Staats und den entsetzlichen Folgen eines Bürgerkrieges führt. Einer solchen furchtbaren Nothwendigkeit der Empörung, sollen die politischen Gesetze zuvorkommen. Erreichen sie dies nicht, so ist die Verfassung mangelhaft und erfüllt keineswegs ihren Zweck. — Das Vorrecht der Union, war keine Stütze der Freiheit, sondern ihr ganz zuwider, und nur eine so fest gegründete bürgerliche Gesellschaft, wie die aragonische, konnte den Angriffen eines immerwährenden,

organisirten, durch die Gesetze erlaubten Aufruhrs widerstehen. (Bibl., II, 560.)“

Alexander Olivan, abwechselnd Beamter, Abgeordneter und Schriftsteller (geb. 1796). Er lehrt in einer politischen Abhandlung: „Die glänzenden Deklamationen auf der spanischen Rednerbühne, die unzeitigen, unverständigen Veränderungen des Finanzwesens durch die Cortes, die ausschweifenden Auslegungen der Verfassungslehre auf Volksbühnen; — Alles trug bei zum Einführen der Unordnung, zum Mißleiten der öffentlichen Meinung, zum Zerbrechen der Einigkeit zwischen Regierung und Volk. — Die Unordnungen welche aus dem Mißbrauch der Freiheit hervorgingen, fingen an den öffentlichen Geist abzukühlen; der von Natur vorsichtige und gemäßigte Nationalcharakter ward empfindlich gegen die täglich hervortretende Ungebühr, und die Aengstlichen glaubten daß unsere Revolution enden werde, wie die französische, wenn gleich in kleinerem Maasstabe, und mehr als Karikatur. Leute von Verdienst wurden gering geschätzt und verläumdet; sie waren den heimlichen Pfeilen der Nichtsnutzigen ausgesetzt, die keine Tugend kannten, und alle bekriegten welche sie besaßen. Grobe und beleidigende Lieder trugen dazu bei die Gemüther zu trennen und zu erbittern; rechtliche Leute wurden gezwungen eine Zuflucht in der Verborgenheit zu suchen, wahre Freunde der Verfassung mußten den Tollkühnen, und den lautesten Schreiern weichen.“

„Ueberall in der Welt sehen wir Fortschritte. Die Verbindungen werden erleichtert, Entfernungen verschwinden; und in der Mitte dieser Bewegung, sollen wir da die einzigen seyn, die aus übertriebener Eitelkeit unterlassen das Gute anderer Völker nachzuahmen, und deshalb in Jeglichem zurückbleiben? — Weder das Alte noch das Neue, weder das Einheimische noch das Fremde reicht hin einen Gedanken, einen Vorschlag, eine Lehre als nützlich, möglich, anwendbar zu bezeichnen. Alles Aeußerste ist mangelhaft. Alles Fremde ohne Unterschied eiligst annehmen, oder verwerfen, ist gleich thöricht: der Vernünftige nimmt das Gute an, und weiset das Schlechte zurück.“

„Die alten Städteordnungen (ayuntamientos) (ehemals die besten und ehrenvoll für Spanien) sind jetzt nicht mehr brauchbar. In unseren Tagen kann ihr Hauptzweck nur seyn das Oertliche zu verwalten, was nicht durch allgemeine Gesetze bereits geordnet ist. Es ist nicht bloß nützlich, es ist nothwendig, daß der Regierung auch hier ein Einfluß verbleibe. So, um unparteiisch hervorbrechende Parteiungen und Leidenschaften zu ermäßigen und z. B. um zu verhindern eigennützige Verkäufe, leichtsinniges Schuldenmachen und thörichte Anleihen. (Bibl., II, 600—612.)“

Es war sehr natürlich, daß die Spanier nach jahrelangem politischen Schlafe, beim Erwachen sich nicht gleich zurechtfanden, sondern in Irrthum geriethen. Es war ein sehr großes Unglück, daß der zurückkehrende Ferdinand VII., statt auf dem rechten Wege leitend voranzugehen, sich als einer der elendesten Herrscher zeigte, deren die Weltgeschichte erwähnt. Um so erfreulicher ist es (wie wir soeben sahen) daß wenigstens spanische Schriftsteller (über Erwartung hinaus) in ihren Werken gemäßigte, verständige Ansichten und Grundsätze scharfsinnig darlegen und empfehlen.

Für politische Beredsamkeit eröffnete die Revolution in Spanien ein neues Feld und die (mir nicht zu Gesicht gekommenen) Predigten des Paters Isla werden gerühmt. Sein Roman: Historia del famoso predicador, Fray Gerundio di Campazas, verspottet witzig und mit geschickter Ironie alle Mängel des spanischen Kirchen-, Mönchs-, Prediger- und Erziehungswesens; ja eine lange Reihe sonstiger Vorurtheile und Lächerlichkeiten. Als man begriff worauf die Sache hinauslief, brach der Zorn gegen Isla bei den Verspotteten hervor; er mußte Spanien verlassen, und wäre in früheren Zeiten den härtesten Strafen gewiß nicht entgangen.

Zu dem was ich in meinem Handbuche über die Geschichte

der italienischen Litteratur bereits gesagt habe, füge ich nachträglich noch das Folgende hinzu.

Die Geschichtschreiber Venedigs.

Es war ein sehr löblicher Beschluß der venetianischen Regierung, für die Bearbeitung der Geschichte des Vaterlandes tüchtige Männer anzustellen. Denn obgleich in einer solchen amtlichen Darstellung, die ganze und volle Wahrheit nicht anzutreffen ist, das Tadelnswerthe ganz verschwiegen, oder in allzugünstiges Licht gestellt wird; so geben doch die mitgetheilten (sonst in der Regel verschlossenen) Quellen reichliche Ausbeute, und erweitern den Gesichtskreis für unabhängig dastehende Beobachter und Schriftsteller. Ungeachtet der unausbleiblichen Beschränkung amtlicher Geschichtschreiber, offenbart sich doch die Persönlichkeit jedes Einzelnen auf merkwürdige, eigenthümliche Weise. Wir sprechen zunächst von denjenigen, welche in die, von Apostolo Zeno veranstaltete, zehn Quartanten füllende Sammlung der Storici delle cose Veneziane aufgenommen sind.

Marc Antonio Sabellico (1436—1506),

beschrieb die Geschichte Venedigs von der ältesten Zeit bis auf das Jahr 1487. Das sehr gute Latein und die Klarheit der Erzählung hat dem Werke verdienten Beifall erworben und manchen Mangel entschuldigt. So fehlt es nicht an Irrthümern z. B. über Papst Alexanders III. Ankunft in Venedig, den angeblichen Sieg über den Sohn Kaiser Friedrichs I. (I, 142), den Seesieg der Genueser über die Flotte der Pisaner und Friedrichs II., (211) u. s. w. Dem fast allgemeinen Gebrauche gemäß, erzählt Sabellico umständlich und fast ausschließlich die Geschichte der Kriege, während von anderen wichtigen Gegenständen und von der inneren höchst merkwürdigen Entwickelung

Venedigs fast nirgends die Rede ist. Oder wo Sabellico gewisse Ereignisse erwähnen mußte ist seine Erzählung einseitig und meist ganz ungenügend, z. B. die Schließung des großen Rathes, die Verschwörungen Tiepolos und Falieris, die Hinrichtung Carmagnolas.

Pietro Bembo (1470—1547),

der Kardinal, setzte Sabellico's Geschichte von 1487 fort bis 1512. Sein Latein ward damals (in einer übermäßig philologisirenden Zeit) außerordentlich gerühmt; und mit Recht; denn Wenige nur kamen der Form und Farbe klassischer Schriftsteller so nahe. Andererseits aber fühlt man das Bestreben des Nachahmens, welches vom Urbilde abhängig macht ohne es zu erreichen, mithin etwas gesucht und erkünstelt erscheint. Neben der breiten Kriegsgeschichte wird die innere Entwickelung Venedigs einige Male, aber doch zu kurz und ungenügend erwähnt. So erzählt Bembo zum Jahre 1488: „Die Aufwandsgesetze wurden erneut, und verboten bei Gastmalen Pfauen, Fasanen und andere köstliche Gerichte aufzutragen. Für Decken und Kleider soll man kein Gold, Silber und Purpur verwenden, der Schmuck einer Frau einen gewissen Werth nicht übersteigen. Die Angeber von Uebertretungen des Gesetzes erhalten große Belohnungen und die Sklaven die Freiheit. (13.) Glücksspiele bleiben (mit wenigen Ausnahmen) untersagt, und Ueberbaue in den engen Straßen nicht geduldet. Alle hölzerne Brücken werden allmählig in steinerne verwandelt. (16.)"

„Im Jahre 1489 befahlen die Zehnmänner daß Niemand (bei Verlust des Wahlrechts) seine Stimme offen abgeben dürfe. (21.) Ueberhaupt ward das Verfahren beim Abstimmen wesentlich und künstlich verändert, um verschiedenen argen Mißbräuchen abzuhelfen. (29.)"

Die Entstehung des Bundes von Cambray erzählt Bembo einfach (wie immer) und der Wahrheit gemäß, hebt jedoch aus

amtlichen Quellen hervor, daß der, angeblich so sittliche Ludwig XII., den venetianischen Gesandten, durch feierliche Lügen getäuscht habe. (259.) Der Schrecken nach der Niederlage an der Adda war groß, bald aber kehrte Muth und Thätigkeit zurück und man befahl, daß in Zeiten des Unglücks niemand sich weigern dürfe, ein öffentliches Amt anzunehmen. (258.)"

Paolo Paruta (1540—1598),

ist unter den amtlichen Geschichtschreibern Venedigs wohl die ausgezeichnetste Persönlichkeit. Er schrieb mit Recht italienisch und sein Werk umfaßt die Zeit von 1513 bis 1552, dem eine sehr umständliche Geschichte des cyprischen Krieges (1569—1573) angehängt ist. Paruta sagt von sich selbst: „Ich nahm mir vor die Geschichte Venedigs zu schreiben mit der größten Aufrichtigkeit und der unbestechlichsten Treue, mit ruhigem und freien Gemüthe und mit Beiseitsetzung aller Leidenschaften. (I, 4.)" — Dies Gelübde hat Paruta gehalten, ohne jedoch seinen Standpunkt als Venetianer gemüthlos ganz aufzugeben. Ich theile einige Proben seiner Auffassung und Beurtheilung mit.

„Ludwig Sforza eröffnete (seinen eigenen Untergang nicht voraussehend) allen fremden, feindlichen Völkern den Weg nach Italien zum Verderben des Landes und der Fürsten. Diese nach Neuerungen begierig, der Freundschaft von Fremden vertrauend, geriethen untereinander in Krieg, verwüsteten mit dem Schwerte, und in jeder anderen verdammlichen Weise, ihr unglückliches, gemeinsames Vaterland. — In kurzer Zeit sahen sie sich von denselben Leiden ergriffen, die sie Anderen bereitet hatten. Kein Theil des edelen Landes blieb lange Zeit hindurch unberührt von diesem Brande des Krieges: es ward gepeinigt durch Raub, Mord, und jede Art von Grausamkeit. Heiliges und Weltliches ward entweiht, und der frühere Zustand so verändert, als hätte Italien seine Rechte und seine Würde ganz verloren. (I, 5.)"

„Kaiser Maximilian war lebhaften Geistes, tüchtigen

Leibes, geduldig bei Anstrengungen, wohl unterrichtet im Kriegswesen. Aber seine Gedanken und Neigungen standen untereinander oft in Widerspruch, Berathungen allzu schnell, Reden und Handeln verschieden, leichte und geschickte Auffassung aller sich darbietenden Gegenstände, aber wenig Ueberlegung um etwas zum Ziele zu führen, der Name des Kaiserthums sehr groß und prächtig, in Wahrheit aber mehr von nur scheinbarer Größe, und nur wenig gestützt von wahrer Kraft. (I, 18.)"

„Leo X. werde (dies erwartete man nach seinem früheren Leben) beschützen den Frieden, die Eintracht, die Künste. Statt dessen hielt er es (aus allerhand Gründen) für gerathen, sich in viele gewagte Unternehmungen einzulassen. — Man rühmte seine königliche Freigebigkeit, seine Begünstigung der Gelehrten und anderer ausgezeichneten Männer; allein das Andenken seines Pontifikats würde gerühmter seyn, wenn er sich und Andere nicht ohne Noth in Kriege gestürzt und bisweilen hätte von seinen Neigungen fortreißen lassen. (22, 328.)"

Karl den V. und Franz den I. (dieser damals mit Venedig verbündet) schildert Paruta, wie folgt: „Der Kaiser besaß große Klugheit und Scharfsinnigkeit, Reife in Berathungen, Würde in Geschäften, höchste Geduld nnd Ausdauer, vermöge welcher Eigenschaften und Künste er verstand günstige Zeiten und Gelegenheiten abzuwarten, und zu seinem größten Vortheil zu benutzen. — In Franz dagegen leuchtete eine gewisse Großherzigkeit, welche ihn veranlaßte leicht auf Sachen einzugehn, die ihm Lob der Großmuth und Kriegsehre einbringen könnten. Er wünschte mehr den Feind durch wahre Tapferkeit, als durch sonstige Vortheile und Nachstellungen zu besiegen. Sein Gesicht und seine Worte waren aufrichtige Anzeichen seiner geheimsten Gedanken. Der Kaiser liebte Männer schlauen und kriegerischen Geistes. Seiner Worte waren wenig, seine Gedanken tiefsinnig, sein Ehrgeiz brennend, jedoch nicht offenbar, das Streben nach eigener Größe, stets mit dem Scheine von Rechtlichkeit und Gemeinwohl bedeckt. Franz begünstigte mit größter Freigebigkeit alle diejenigen welche er in irgend einer geistigen Richtung für

ausgezeichnet hielt. Er trachtete nach dem Ruhm der Beredsamkeit, Herablassung, Menschlichkeit und Freigebigkeit; vor Allem aber (was er nicht verhehlte) nach Kriegsruhm. (I, 307.)"

Zum Jahre 1513 erzählt Paruta: „Die Schweizer sind ohne Scham und Maaß dem Geize hingegeben, und gehen in ihren ungebührlichen Begierden und Forderungen so weit, daß kein königlicher Schatz ihnen genügen könnte. — Sie wollen lediglich durch Kriegssold erwerben, schätzen andere Thätigkeiten gering, halten ein elegantes Leben für verweichlichend, verbringen ihr Leben in Anstrengungen und Mühseligkeiten. Ihre, von Natur kräftigen Körper gewöhnen sie zu ertragen Hunger, Durst, Kälte, Nachtwachen. Die Kraft ihrer Leiber, die Erfahrungen des Krieges, macht diese wilden Gemüther so kühn daß ihnen kein Feind furchtbar, keine Unternehmung schwierig erscheint. Aber neben dieser Kriegestüchtigkeit verletzen sie andererseits oft die Treue, versagen selbst billigen Befehlen den Gehorsam, berücksichtigen mehr ihren Vortheil, als die Ehrbarkeit, und stellen ihre Freiheit hinauf über alles Andere. (I, 24, 35, 36.)"

Ein anderes bedeutendes Werk Paruta's sind seine politischen Abhandlungen (discorsi politici), welche an Macchiaveli erinnern, und ihm an Abrundung des Styls und Schärfe des Urtheils zwar nicht gleichkommen, hingegen aber frei sind von dessen Fehlern. Sie behandeln gründlich und verständig einzelne Fragen meist aus der römischen und venetianischen Geschichte, z. B.: „War die Zerstörung Carthagos, Ursach des Untergangs von Rom? Warum hat Venedig nicht so viel Länder gewonnen wie Rom? Folgte das Unglück bei Ghiera d'Adda aus Unvollkommenheit der inneren Einrichtungen Venedigs? u. s. w."

In Bezug auf jene erste Frage sagt Paruta: „Nicht Muße und Frieden, sondern unaufhörlicher Krieg, war die nächste und wahre Ursache der bürgerlichen Zwistigkeiten und der Verfassungsänderungen. Daher der steigende Ehrgeiz in den Gemüthern der Bürger, die übermäßige Macht Einzelner, Bürgerkrieg und Untergang. In 685 Jahren ward der Tempel des Janus nur zweimal auf kurze Zeit geschlossen, nie er-

freute sich die Stadt einer löblichen, bürgerlichen Ruhe und Muße. (137.)"

„Man kam der Herrschaft eines Einzelnen immer näher, von dem die Menge (insbesondere die Soldaten) Ehre und Lohn erwarteten. Daher fanden Marcus Brutus und Cassius nicht den Beifall und Anhang wie Junius Brutus und Virginius. (155.)"

Mit vielem Rechte zeigt Paruta die große Thorheit und schreiende Ungerechtigkeit der in Cambray gegen Venedig verbündeten Herrscher. „Wie konnte (sagt Paruta) der Kaiser Maximilian, der Freundschaft Frankreichs vertrauen und anstatt die schon übergroße Macht dieser gefährlicher Nachbarn zu bekämpfen, sie noch vermehren. Wie konnte der, wegen seiner Klugheit so gerühmte Ferdinand von Spanien, aus einer so gefährlichen Unternehmung, für sich wahren Vortheil erwarten? Wie Pabst Julius (der die Größe und Freiheit Italiens bezweckt hatte) sich mit ausländischen Fürsten zum Untergange des Freistaats verbinden, auf welchem anerkannt der Ruhm und die Hoffnung Italiens beruhte. (421.)"

Andrea Morosini (1557—1618),

hat in drei starken Quartanten die Geschichte Venedigs von 1521 bis 1615 beschrieben. Je weiter man vorrückt, desto weniger scheint es zeitgemäß künstliches Latein an die Stelle des natürlich gewordenen Italienisch zu setzen. Auch ermüden die zahllosen, dem Gedächtniß gar nicht einzuprägenden, unbedeutenden Kriegsbegebenheiten. Hiezu kommt daß man Alles von einem einseitigen, ich möchte sagen schiefen Standpunkt betrachten muß. In der Regel ist nämlich Venedig nicht der Mittelpunkt der Ereignisse; es steht zur Seite, am Umfange, und wird meist von größeren Gewalten bestimmt und fortgerissen. Dem theilnehmenden Beobachter drängen sich die wehmüthigsten Betrachtungen auf, über das tragische, unvermeidliche Schicksal Venedigs.

Die Entdeckung Amerikas und des Seeweges nach Ostindien, die steigende Macht der Türken, Deutschen, Spanier, Franzosen! Es ist fast ein Wunder zu nennen, daß der Freistaat sein Leben noch bis zum Ende des achtzehnten Jahrhunderts fristete.

Giovanni Batista Nani (1615—1678),

erzählte in italienischer Sprache Venedigs Geschichte von 1613 bis 1671. Es stand in der Gewalt keines venetianischen Geschichtschreibers, die, soeben angedeuteten, sehr großen Schwierigkeiten ganz zu beseitigen. Deshalb soll man nicht verdrießlich kritteln, sondern dankbar anerkennen, was sie leisteten. Auch besitzt kein Staat eine Reihe amtlicher Historiker, welche man den venetianischen gegenüber stellen könnte. Andererseits ist es natürlich daß seitdem nicht allein die Berichte über andere Staaten, sondern auch über Venedig selbst wesentlich vervollständigt wurden. Deshalb, und weil es an Raum gebricht, muß ich es mir versagen längere Auszüge aus diesen Geschichtschreibern mitzutheilen.

Michele Foscarini (1632—1692),

ist der letzte, in Zeno's Sammlung aufgenommene venetianische Historiker. Sein Werk umfaßt die Zeit von 1669 bis 1690. Unter den nicht amtlichen Geschichtschreibern Venedigs, erwähne ich zuerst:

Vettor Sandi.

Principj di Storia *civile* della Repubblica di Venezia, von der ältesten Zeit bis zum Jahre 1700. Diesem Titel seines Werkes gemäß hat Sandi weit mehr als irgend einer der bisher erwähnten venetianischen Geschichtschreiber, auf die innere Entwickelung des Freistaats (Verfassung, Verwaltung, Kirche,

Handel, Sitten u. s. w.) Rücksicht genommen, seinen Standpunkt, als venetianischer Nobile, aber nirgends verläugnet. Daher billigt er die Schließung des großen Rathes. Nur dadurch, daß man eine feste, erbliche Aristokratie der Befähigten eingeführt, und eine durch Wahlen wechselnde, unsichere, schwankende, in Parteien zerfallende Herrschaft verworfen habe, sey Venedig groß und dauerhafter geworden, als alle demokratisirende Republiken Italiens. „Allerdings scheint es (sagt Sandi, II, 7) daß persönliches Verdienst ein Recht habe vorangestellt zu werden den Ansprüchen Verstorbener, oder der von ihnen abstammenden Personen; allein die Zahl der angeblich Verdienstlichen wäre zu gering geblieben und ihre Auswahl außerordentlich schwer gewesen."

Daß Sandi, von diesem Standpunkte aus, die Verschwörung des Tiepolo verdammt, versteht sich von selbst; doch fügt er hinzu: „Man kann nicht läugnen, daß ein Theil der Verschwörer einen unauslöschlichen Widerwillen gegen den Dogen Gradenigo hegten (welcher hauptsächlich die Schließung des großen Rathes durchgesetzt hatte): denn durch die Richtung seines Geistes, den Glanz der, in jungen Jahren erlangten hohen Stellung, durch das Bewußtseyn seiner Herrschergaben, war er wohl zu einem allzu stolzen Benehmen gekommen, welches in Aristokratien den schärfsten Haß erzeugt. (II, 25.)"

Ueber den, im Jahre 1810 gestifteten, sehr mächtigen Rath der Zehn, sagt Sandi (II, 33): „Eine heilige (santissima) Einrichtung! Denn die folgenden, und das jetzige Jahrhundert haben gezeigt, welch großes Verdienst jene Behörde für die Erhaltung der Republik sich erwarb. Sie erhielt für Alle gleichmäßig aufrecht die Verehrung der Gesetze, und hemmte etwanigen Mißbrauch der Vorrechte. — Die Wachsamkeit der Zehn und ihre Inquisition entdeckte selbst geheime Absichten, und vereitelte ihre Zwecke ohne Aufsehen und Tumult. Ohne eine solche, wenig zahlreiche, mit so großer Gewalt versehene Behörde, hätte man dies nicht erreichen können. (34.)"

Sandi's Entwickelung der höchst verwickelten Verfassung ist

sehr genau und sehr lehrreich; Raum und Zweck erlaubt aber durchaus nicht darauf näher einzugehen. Vorstehende Andeutungen zeigen genügend, wie sehr sich Sandi von vielen andern Geschichtschreibern unterscheidet.

Pietro Garzoni (st. 1715),

läßt sich dagegen in seiner Geschichte Venedigs (1682—1713) fast gar nicht auf innere Staatsereignisse ein. Die Erzählung der türkischen und westeuropäischen Kriege, füllt fast das ganze Werk.

Christoforo Tentori.

Tentori's Werk hat den Titel: Saggio sulla storia civile, politica, ecclesiastica, e sulla Corographia e Topographia degli stati della Repubblica di Venezia. Es enthält, neben dem Geschichtlichen, sehr lehrreich das, was wir jetzt Statistik nenneu, zu einzelnen Auszügen sich aber nicht eignet. Daß der, von ihm im Ganzen festgehaltene Standpunkt der venetianischen, unbewaffnet neutralen Adelsaristokratie, durch die neuen revolutionairen Bewegungen zerstört ward, ergiebt auf höchst lehrreiche und höchst tragische Weise Tentori's: Raccolta ragionata di Documenti inediti che formano la storia diplomatica della revoluzione e caduta della Republica di Venezia. 1799, 2 Th. 4°. Ich habe von diesem seltenen Buche, in meiner Geschichte des Untergangs Venedigs, dankbar vielen Gebrauch gemacht.

Giacomo Diedo (1683—1748),

schrieb eine Geschichte Venedigs, vom Ursprunge der Stadt, bis zum Jahre 1747, in zwei Quartbänden; verständig und gemä=

ßigt, jedoch (nicht unnatürlich) im Sinne der, seit Jahrhunderten bestehenden Regierung. Dem gemäß sagt er über die Schließung des großen Rathes: „Der Doge Gradenigo brachte diese Maßregel in Antrag und der große Rath bestätigte dieselbe, der schweren Unruhen halber, welche jährlich in der Stadt entstanden durch die große Zahl der Bewerber. Denn im Andenken an die alte Autorität ließ sich das Volk bisweilen zu den anstößigsten Aufständen verleiten. Auch wurden die Bürger durch jene Maßregel fähiger, der Stadt gut zu dienen, und lernten durch längere Amtsdauer die Geschäfte besser führen. (I, 107.)" — „Nach der Verschwörung des Tiepolo, (welche den Staat dem Untergange nahe brachte) ward zur Verhütung ähnlicher Ereignisse, der Rath der Zehen gegründet. Er erhielt unbeschränktes Recht zu untersuchen und zu strafen, und ward deshalb von denen gehaßt und gefürchtet, die da wünschten daß die Willkür ihrer Irrthümer und ihre Schuld ungestraft bleibe. Dennoch hielt man jene Behörde für das einzige Mittel, Ruhe und Ordnung in Stadt und Staat aufrecht zu halten. (116.)"

Diedo verschweigt nicht, daß Gründe zur Unzufriedenheit vorhanden waren, die dem Doge Faliero (1355) Anhang verschafften. „Nach dessen Hinrichtung (erzählt Diedo) wurden 400 Mitschuldige geköpft, gehangen, ersäuft, die Güter eingezogen, und des Dogen Häuser niedergerissen. (141.)"

Obgleich Diedo (vielleicht mit Recht) annimmt, daß Carmagnola seine Hinrichtung verdient hatte, unterliegen die Formen des Prozeßverfahrens doch gerechtem Tadel. (221.) — Daß die Kriegsgeschichte und die Geschichte anderer Staaten auch in Diedo's verständigem, übersichtlichen Werke einen großen Raum einnehmen, versteht sich von selbst; um so weniger aber kann ich, auf dem hier beschränkten Raume davon Auszüge geben.

Geschichtschreiber von Florenz.

Florenz hat keine Reihe amtlicher Geschichtschreiber aufzuzeigen, wie Venedig: eine natürliche Folge der wesentlichen Verschiedenheit beider Freistaaten. In Venedig alle Einrichtungen fest gegründet und durch eine ernste, ja strenge und doch geehrte Regierung aufrecht erhalten. Mittel und Zwecke einfach und anerkannt; keine Parteiungen, keine plötzliche Veränderungen. Mithin war es klar was die Regierung von ihren Geschichtschreibern fordern mußte, und worauf diese (unbeschadet ihres Berufes) eingehen konnten. — Ganz anders in Florenz. „Eine (wie Botta sagt, I, 16) immer tumultuarische Republik, mit fast täglichen Veränderungen der Menschen und der Gesetze.“ — Hier war es unmöglich Seitens der so oft wechselnden Regierung eine regelrechte, allgemeine Geschichtschreibung einzuleiten. Sie blieb den Neigungen und Talenten der Einzelnen überlassen; und wenn hiemit eine gewisse Einseitigkeit, eine Vorliebe für diese oder jene Partei fast nothwendig verbunden war, so stieg die Mannigfaltigkeit der Auffassung und Beurtheilung; — jedoch fast nie bis zu leidenschaftlicher Verkennung oder Verheimlichung der Wahrheit. In einem Punkte sind jedoch die venetianischen und florentinischen Geschichtschreiber ähnlich, indem sie die Erzählung nicht auf ihr Vaterland beschränken, sondern oft noch umständlicher von anderen Staaten und größeren Reichen sprechen; welche Berichte zwar immer eigenthümlich, aber nicht immer gründlich und der Wahrheit gemäß sind. Macchiaveli und Guicciardini (von denen schon anderwärts die Rede war) zur Seite lassend, gehe ich sogleich über auf

Jacobo Nardi (1476—1555),

ein zur republikanischen Partei gehöriger, indeß gemäßigter und wahrheitliebender Mann. Seine Geschichte umfaßt den Zeitraum

von 1494 bis 1531. Gegen das Ende des funfzehnten Jahrhunderts standen in Florenz zwei Parteien gegenüber, eine weltlich lebende politische, und eine strenge, puritanische Partei. Das Haupt der letzteren war der Dominikaner Geronimo Savonarola (1452—1498). Er drang auf eine Verbesserung der kirchlichen Einrichtungen und der päpstlichen Herrschaft, verdammte leidenschaftlich und einseitig fast alle Wissenschaft und Kunst, sowie alle weltlichen Freuden und Genüsse, mischte sich in die politischen Angelegenheiten und weissagte begeistert über mancherlei Dinge. Aus dieser Andeutung geht schon hervor, daß Savonarola wesentlich von Luther und den deutschen Reformatoren verschieden war. Auf seine und eines anderen Mönches Domenico da Pescia Aufforderung zogen Kinder (und gewiß auch Erwachsene) unter geistlichen Sprüchen und Gebeten, von Haus zu Haus.

„Sie sammelten (erzählt Nardi, I, 112) eine erstaunliche Menge von lateinischen und italienischen Büchern, die für unanständig galten, von Zeichnungen und Gemälden, welche zu bösen und ungebührlichen Gedanken konnten Veranlassung geben. Ferner: falsche Haare, Kopfputz der Damen, rothe Schminke und andere Schmuckmittel, Riechwasser, Bisam und ähnliche Dinge, Brettspiele, kostbare Schachspiele, Spielkarten und Würfel, Harfen, Lauten und Zittern und ähnliche musikalische Instrumente, die Werke des Boccacio, Morganti und ähnliche, endlich auch magische und abergläubische Bücher. Alle diese Sachen wurden in unglaublicher Menge auf einem dazu errichteten Gebäude künstlich aufgehäuft, Reisig und andere brennbare Gegenstände darum gelegt, Sitze für die Zuschauer besorgt und Alles verbrannt.“

Ungeachtet der Papst, Savonarola in den Bann that, fand er lange zahlreichen, gläubigen Anhang; allmählig aber stieg in dem hochgebildeten (wissenschaftlichen und künstlerischen) Florenz, der Widerspruch gegen jene übertriebenen und gewaltsamen Maßregeln, sowie der Unglaube an Savonarola's Weissagungen, zu solcher Höhe daß man ihn verhaftete, folterte und

am 7. April 1498 verbrannte. — Gewiß handelten beide Parteien, in mehr als einer Hinsicht, unverständig und ungerecht, so daß Savonarola's Geschichte (gleich vielen andern Ereignissen) erweiset, daß in den vorhandenen Formen keine hinreichende Bürgschaft für eine lange Lebensdauer der Republik gegeben war.

Filippo de Nerli (1485—1556),

beginnt seine Geschichte von Florenz mit dem Jahre 1215, und führt sie umständlicher hinab von 1494 bis 1537. Er war den Medicäern befreundet, verhehlt aber um deswillen nicht ihre Mängel. Von Cosmos dem älteren sagt Nerli: „er starb im 75. Jahre seines Lebens, 1464, nachdem er (zurückgekehrt aus der Verbannung) den Staat über 30 Jahre lang geleitet hatte. Obgleich viel äußere Feinde, viel innere Parteien vorhanden waren, bewaffnete er sich nie, gebrauchte keine außerordentliche Gewalt und entfernte sich nie von der gewöhnlichen bürgerlichen Lebensweise. (49.) — Lorenz von Medicis starb 1492, im 44. Lebensjahre. Es ward, und wird allgemein anerkannt, daß er Frieden und Gleichgewicht zwischen den italienischen Staaten aufrecht erhielt. (57.) — Nachdem Herzog Alexanders Herrschaft schien befestigt zu seyn, ergab er sich ganz den Lüsten, ohne alle Rücksicht auf Personen, Anstand und Zucht, was ihm natürlich viele Feinde erweckte und zum Theil seine Ermordung durch Lorenz von Medicis veranlaßte. (286.)“

„Alle in Florenz vorgenommenen Veränderungen gereichten immer nur zum Vortheil einer Partei; sie bezweckten nie die Wohlfahrt des Ganzen. Daher konnte die Republik nie ruhig, friedlich und in festem Zustande seyn. (63.)“

„Zur Zeit der Belagerung von Florenz durch das kaiserlich-päpstliche Heer (1529) verkaufte man (Geldmangels halber) die Güter der Zünfte, Hospitäler, Gesellschaften, Gemeinen,

Häuser, sonstige Besitzungen u. s. w. zu Spottpreisen. (202.) Ebenso wurden die Güter der sogenannten Rebellen eingezogen und viele Kirchengüter verkauft. (215, 223.)"

Als Florenz durch das kaiserlich-päpstliche Heer erobert, und ein erbliches Herzogthum der Medicäer eingeführt war, blieben harte Rückschläge und Gegenmaßregeln nicht aus. Die Mängel der Republik erschienen so groß, daß Viele den Uebergang zur Alleinherrschaft als einen Gewinn betrachten konnten; leider arteten aber die späteren Medicäer so aus, daß die Sehnsucht nach dem Vergangenen, früher Getadelten, nicht unnatürlich hervorbrach. — Das gewaltige, wilde, unruhige Florenz, ward allmählig still, ruhig, gemäßigt. Nach glücklichen und unglücklichen Zeiten, ist es (wie Venedig) aus der Reihe unabhängiger Staaten verschwunden: — es hatte aber doch einst seine eigene Geschichte, und viele seiner Schriftsteller und Künstler, bleiben unsterblich!

Benedetto Varchi. (1502—1566).

Varchi's Geschichte von Florenz umfaßt zwar nur einen kurzen, aber wichtigen Zeitraum, von 1523 bis 1538: die Auflösung der Republik und die Gründung eines erblichen Herzogthums. Obgleich dem Herzoge Kosmos und den Medizeern befreundet, wird Varchi dennoch nicht ihr Schmeichler, und bei Anklage und Vertheidigung der Republik bestrebt er sich gleichfalls die Wahrheit auszusprechen. So sagt er z. B.: „In einem nicht wohl geordneten, ja sehr verderbten Freistaate (wie Florenz war) ist es ganz unmöglich daß gute und tüchtige Männer emporkommen; oder wenn dies gelingt, werden sie so beneidet und verfolgt, daß sie erzürnt sich empören, oder verjagt davongehen, oder vor Betrübniß sterben. — Es gab zwei Hauptursachen der florentiner Mängel: erstens die vielen Sekten und Parteien, welche den Staat lediglich zu ihrem Vortheil

umgestalten wollten, und zweitens das große Ansehn welches fast immer die Doktoren der Rechte besaßen. Man setzte irrig voraus daß sie Alles verständen, während sie von Politik und Verwaltung nichts verstanden und eigenliebige Zwecke verfolgten. (I, 236, 400.)"

Hier mag noch folgen was Varchi über zwei hochberühmte Männer schreibt, Macchiavelli und Guicciardini. „Macchiavelli war verhaßt, theils seiner bösen Zunge, und seines wenig ehrbaren oder seiner Stellung unangemessenen Lebens halber, theils wegen seiner Schrift: der Fürst, welche er an Lorenzo di Lorenzo richtete und worin er ihn belehrte wie er sich zum unbeschränkten Herrn von Florenz machen könne. Es schien als wolle er (nach dem Inhalte dieses wahrhaft gottlosen Buches) den Reichen ihr Besitzthum, den Armen die Ehre, Allen die Freiheit nehmen. Nichts desto weniger war Macchiavelli angenehm in der Unterhaltung, dienstfertig gegen Freunde, Freund tugendhafter Männer und überhaupt werth daß die Natur ihm gegeben hätte entweder weniger Geist, oder ein besseres Gemüth." — Es ist hier nicht der Ort anzuführen, was man zur Bestätigung, oder Widerlegung dieser Urtheile gesagt hat. (I, 267.)

„Guicciardini (erzählt Varchi) war nicht allein ausgezeichnet durch Adel der Geburt, Reichthum, Doktorwürde und als päpstlicher Beamter, sondern auch außerordentlich geehrt ob der größten theoretischen und praktischen Kenntnisse. Er hatte die genauste Einsicht menschlicher Handlungen und öffentlicher Angelegenheiten, und urtheilte darüber aufs Beste. Andererseits aber war er äußerst stolz und anbrüchig; Geiz und Ehrgeiz trieben ihn weiter als sich für einen bescheidenen Bürger schickt. Er haßte die Volksherrschaft, und würde am liebsten Wenige an der Spitze gesehn haben, unter denen ihm, als dem Verdienstlichsten, der größte Antheil der Macht wäre zu Theil geworden. (I, 435.) — Bei der Wahl des Herzogs Kosmus ließ sich Guiccardini (der Alles leitete), durch Ehrgeiz oder Geiz, oder durch beides so verblenden und fortreißen,

daß er nicht sah was er that, oder was vorging. Er glaubte: ein Jüngling von so vielen und solchen Eigenschaften würde ihren Neigungen und Bequemlichkeiten dienstbar seyn, sich mit jagen, Fische fangen und Vogelstellen die Zeit vertreiben, ihm (dem Guiccardini und Wenigen Anderen) aber überlassen zu regieren und (wie man sagt), sich am Staate vollzusaugen. (III, 280.)"

Giovam Batista Adriani (1513?—1579),

setzte Varchi's Geschichte fort bis 1574, bis zum Tode Herzogs Kosmus I. Er betrachtete die Herrschaft der Medicäer wie eine vollendete Thatsache, und hält die Herstellung der Republik nach der Ermordung des Herzogs Alexander (1534) nicht für rathsam, oder möglich. Manche wünschten daß die Herrschaft sich wieder unter Mehrere vertheile; das niedere Volk fürchtete aber deren Uebermuth, und war den Medicäern geneigt wegen ihrer Freigebigkeit, ihrer Feste, Spiele, Herablassung u. s. w. (14.) Adriani fährt fort: „Mochte Macht und Weisheit der Bürger noch so groß seyn, sie reichte nicht hin der inneren und äußeren Gefahren, Herr zu werden. Auch denen, welche eine Volksherrschaft fürchteten, schien es am sichersten und würdigsten unter der Herrschaft eines Fürsten zu leben. Bei einer Mehrherrschaft war zu besorgen daß die eine Partei sich ganz an Frankreich, die andere ganz dem Kaiser anschließe, bis die unausbleiblichen Fehden, Franz I. oder Karl V. zum unumschränkten Herrn erheben würden. Diese und ähnliche Ansichten und Betrachtungen, führten zur Erhebung des Herzogs Kosmus, oder Cosimo des ersten. (17.)"

Cosimo war ein Mann von großem Verstande und ungewöhnlicher Charakteristik, streng, ja (wenn er es zur Erhaltung und Befestigung seiner, viel bestrittenen Macht für nöthig hielt) selbst arglistig und grausam. Neigung und Nothwen=

digkeit trieben ihn an sich um die Verhältnisse und Geheimnisse aller anderen Höfe aufs Genaueste zu bekümmern; zu welchem Zwecke er (Kosten nicht scheuend) überall öffentliche und geheime Agenten, Kundschafter, Spione unterhielt. Von den Ergebnissen bekamen hochgestellte Beamte und Befreundete des Herzogs mehr oder weniger Kenntniß, und Adriani (der zu den letzten gehörte) konnte, bei Erzählung der Welthändel davon nützlichen Gebrauch machen. In besonders engen Verhältnissen stand Cosimo zu dem spanischen Hofe, und sein ältester Sohn, Franz, hielt sich lange in Madrit auf. Wenn also Adriani über die Persönlichkeit und die Schicksale des Don Karlos berichtet, so erfahren wir nicht allein, was ein gleichzeitig lebender und schreibender, gescheuter Mann darüber dachte und wußte, sondern auch das, was die besten Quellen wahrscheinlich bezeugten. Deshalb mag Folgendes über diesen so anziehenden und viel besprochenen Gegenstand im Auszuge hier Platz finden.

„Don Karlos, der einzige Sohn König Philipps II., haßte seinen Vater. Die Natur und die Sitten des Prinzen waren der Art, daß weder sein Vater, noch die Großen des Reichs (welche ruhig leben wollten) daran Gefallen finden konnten. In allen seinen Handlungen zeigte er sich urtheilslos, dachte daran sich dem Ansehn seines Vaters zu entziehen und Unruhen zu erregen. Und zur Ausführung von derlei Gedanken hatte er in keiner Weise das Wohlwollen der Spanier und die Hülfe seiner Umgebungen gewonnen. Vielmehr haßte er diese und schlug sie oft, insbesondere die vom Könige bei ihm Angestellten. Daher ward er von Vielen gehaßt, und allgemein gefürchtet. Diese Natur, diese so absonderliche Lebensweise war seinem Vater sehr unangenehm, und hatte Veranlassung gegeben ihn seit langer Zeit genauer zu beobachten. Wäre er kein Prinz gewesen hätte man ihn für verrückt erklärt; jetzt diente sein hoher Stand zur Entschuldigung und zur Verheimlichung. Eine bezweckte Heirath mit der Tochter Kaiser Maximilians kam deshalb nicht zu Stande, und weil man ihn

für unfähig hielt Kinder zu zeugen. Wenn sein Vater ihm ernst vorstellte daß solch eine Lebensweise, solche Sitten, eines Königs, eines Prinzen unwürdig wären, gerieth er in großen Zorn, ja seine ausschweifende Natur erregte Verdacht, daß er etwas gegen die Person des Königs unternehmen und Neuerungen versuchen würde. Deshalb begab sich der König am 18. Januar 1557 (nach vorhergegangener sorgfältiger Berathung) mit einigen seiner angesehensten, von dem Prinzen aber gehaßten Räthe, Nachts in das Zimmer desselben. Der Prinz sprang aus dem Bette auf und rief: „wollen Sie mich umbringen?" — „Du hast nichts zu fürchten, (antwortete der König) Alles was geschieht, geschieht zu Deinem Besten." — Hierauf nahm er das Schwert, was der Prinz immer neben sich hatte, und zog ein, unter dem Kopfkissen liegendes, geladenes Gewehr hervor. Hier rief Karlos von Neuem: ob der König ihn umbringen, oder für verrückt erklären wolle. Ich bin, fügte er noch lauter hinzu, nicht verrückt, aber in Verzweiflung (disperato)."

Alle gefährlichen Instrumente, alle Papiere wurden hinweggenommen, genaue Aufsicht angeordnet, mündlicher und schriftlicher Verkehr mit anderen Personen streng verboten. Den höchsten Reichsbehörden und den fremden Gesandten eröffnete Philipp: daß dringende Gründe und das Beste des Reichs, die ergriffenen Maßregeln nöthig gemacht hätten, worüber er zu seiner Zeit das Nähere mittheilen werde. Hierauf fährt Adriani fort (1425):

„Die wahre Ursach, welche den König zu so ungewöhnlichen Schritten vermochte, ist nicht leicht zu ermitteln. Einige sagten: der Prinz hatte die Absicht den König und mehrere seiner (ihm mißfälligen) Räthe umzubringen; auch lag es zu Tage, daß er gegen seinen Vater, vieler strenger Zurechtweisungen halber, übel gesinnt war. Andere sagten: aus eitelem, tadelnswerthen Ehrgeiz, wollte sich Karlos gegen den, von ihm beneideten König empören, nach Italien, und vielleicht später an den Hof des Kaisers gehen. Es fanden sich viele, von ihm an mehrere

Fürsten geschriebene Briefe, worin er sich über die von seinem Vater erlittene üble Behandlung beklagt, und ihn einer schlechten Regierungsweise beschuldigt. Er bittet um Mitleiden und verspricht viel über seine künftige Regierungsweise. — Zwei Tage vor seiner Verhaftung eröffnete er seine Plane dem Don Juan d'Austria, dem Bruder Philipps II., welcher sie wahrscheinlich diesem mittheilte."

„In der Haft ward Karlos immer ungeordneter und unangenehmer gegen seine Aufseher, und noch mehr gegen sich selbst; so daß er z. B. zuweilen in zwei Tagen keinen Bissen aß, bis sein Vater, ihn besuchend, ihn dazu vermochte. Wiederum übernahm er sich dann (in allen Handlungen ohne Maaß) dergestalt, und trank so viel eiskaltes Wasser, daß er den Magen verdarb und nichts mehr verdaute, sondern Alles von sich gab und täglich an Geist und Leib schwächer ward, bis er (den 5. Juli 1568) starb."

Bernardo Segni

schrieb eine Geschichte von Florenz, welche die merkwürdige Zeit von 1527 bis 1555 umfaßt: also den Untergang der Republik, die Ermordung des Herzogs Alexander, und einen bedeutenden Theil der Regierung Cosimo des ersten. Er erzählt zum Jahre 1528 (49): daß die herrschende Partei jedesmal über die Staatseinnahmen willkürlich verfügte, und die Nichtherrschenden bedrückte. Der Versuch, bei den dringenden Bedürfnissen auch die Geistlichkeit zu besteuern, fand den größten Widerspruch.

Ferner berichtet Segni (73): „Alexander von Medici (der erste Herzog von Florenz) war der Sohn Lorenzens von Medici und einer Sklavin, Namens Anna. Da sie sich aber auch mit dem nachmaligen Papst Klemens VII., und einem im Hause wohnenden Fuhrmann eingelassen hatte, so blieb es ungewiß,

wessen Sohn Alexander sey." — „Im Anfange seiner Regierung (erzählt Segni, 147) zeigte er Scharfsinn und Entschlossenheit, gab oft und herablassend Gehör, und ließ Viele Theil nehmen an seinen Jagden, Spielen und sonstigen Festen. — Bald aber ergab er sich (seiner eigenen Natur folgend, oder von Anderen verführt) argen Lüsten, so daß edle Frauen und Mädchen, ja Nonnen vor ihm nicht sicher waren; — noch unnatürlicherer Ausschweifungen nicht zu gedenken. (159.) Hiemit stand die ärgste Schwelgerei und Verschwendung in genauer Verbindung. Nicht mindere Klagen erhoben sich über seine argwöhnische, zu verdammlichen Grausamkeiten führende Gemüthsart. (177.)"

Die Klagen der Florentiner vor Karl V. führten zu keiner Absetzung des Herzogs, sondern nur zu Ermahnungen und vermittelnden Vorschriften, welche aber nicht zu voller Anwendung kamen. Eben so täuschte die Hoffnung, nach der Ermordung Herzog Alexanders (1536), durch seinen Verwandten Lorenzo, werde die Herstellung des Freistaats möglich seyn. Florenz erhielt an Cosimo I. einen klugen, aber sehr strengen Herrn, der sich durch die, ihm anfangs vorgelegten Bedingungen, gar nicht beschränken ließ und die ihn bekriegenden, ausgewanderten Florentiner vollständig besiegte (216); ja mehrere von ihnen enthaupten ließ. (234.)

Riguccio Galuzzi

schrieb die Geschichte der Medicäer von 1537 bis 1735. Da dies Geschlecht bereits ausgestorben war, und der Großherzog Leopold ihm den Zutritt zu den Archiven verstattete, so konnte Galuzzi viel Irriges berichtigen und viel Neues erzählen. Ich versuche aus den fünf Quartanten wenigstens einiges Anziehende auszuheben. „Mit dem Schlusse des funfzehnten Jahrhunderts ging das Glück Italiens zu Ende. Der Zug

Karls VIII. erfüllte das Land mit Schrecken, störte den Handel, verwirrte die Kreise der Fürsten, säete Zwietracht, erzeugte Ehrgeiz und veränderte die Sitten. Ein Heer zusammengesetzt aus den wildesten Völkern, eine neue Kriegsweise, furchtbares Geschütz, Fußvolk fähig der Reiterei zu widerstehen; — dies Alles setzte die Italiener in solch Erstaunen, daß es dem Eroberer möglich ward das Land wie ein Blitz zu durchfliegen. — Seitdem kamen herbei Franzosen, Deutsche, Spanier und Schweizer. Die letzten nahmen, (als ein freies Volk und ihrem Vortheil gemäß) Geld von einem jeden. (I, XLVII.) — Es fehlte an Mitteln des Erwerbs und Verbrechen eröffneten die Bahn zur Größe. Der Herzog Valentin Borgia und sein Vater, Papst Alexander VI., erweisen bis zu welcher Höhe die Verderbniß gestiegen war. Die größte Entartung galt für einen Schmuck der Großen, und die Ungestraftheit aller Ungebühr, für den sichersten Beweis ihrer Macht. (XLVIII.) — Jeder Staat hat seine Verwiesenen, Banditen und Rebellen. (L.)"

„Florenz, war vier Jahrhunderte hindurch durch innere Revolutionen bewegt worden, ohne je eine dauernde und ruhige Form der Regierung aufzufinden. Endlich ruhte der Staat, ermüdet von so vielen Anstrengungen, unter der Alleinherrschaft des Herzogs Alexander. Nach dessen Ermordung (1537) erneute sich die Gefahr von Unruhe und Aufruhr. (I, 1.)"

Diese Gefahr ward beseitigt als man (mit Zustimmung Kaiser Karls V.) die herzogliche Würde dem achtzehnjährigen Cosimo von Medici übertrug.

„Allmählig (erzählt Galuzzi) minderte sich in Florenz der Geist der Unabhängigkeit und Widersetzlichkeit; theils aus Furcht, theils aus Nothwendigkeit, am häufigsten, aus Interesse. Zuletzt gehorchten Alle, und man fürchtete keine offenen Revolutionen mehr. Geheime Umtriebe wurden durch strenge, pünktlich angewandte Gesetze verhindert: die Ruhe des Staates war nunmehr gesichert. Unruhige Köpfe lebten verbannt außerhalb des Vaterlandes, und fanden zu Unternehmungen keine erheb-

liche Unterstützung. (I, 361.) — Niemand konnte sich der unbeschränkten Macht des Herzogs widersetzen. Sein Bestreben die Sitten zu verbessern, blieb indeß ohne Erfolg: denn die Strenge der Strafen erzürnte, ohne zu bessern, und Geistliche Mönche und Nonnen gaben das übelste Beispiel. — Im Jahre 1562 waren in Florenz 45 Nonnenklöster mit 4341 Nonnen. (364, 365). — Cosimo wirkte für Wissenschaft und Kunst, und für die Verschönerung von Florenz. (392.)" — Dennoch dauerte die Grausamkeit der Verbrechen fort, wie zur Zeit der bürgerlichen Unruhen. Im Allgemeinen waren jedoch die Sitten der Bürger gewiß verfeinert worden durch Umgang, Feste, Schauspiele, Hofgesellschaften. Hingegen sonderte sich jetzt der Adel ganz von den Bürgern. (II, 204.)"

„Der Tod des Großherzogs Cosimo (1574) war für Toskana ein Unglück. Die größere Gewalt der Minister, die Härte des neuen Fürsten, das zwischen ihm und den Bürgern hervorbrechende Mißtrauen, erzeugte allgemeine Unzufriedenheit, und das Land schien zurückgefallen in die Uebel, an denen es beim Untergange des Freistaates litt. Rechnete man doch, daß nach dem Tode Cosimos binnen achtzehn Monaten 186 Todesfälle durch Gewalt (per aggressione) statt fanden. (265.)"

Es ist merkwürdig, oder vielmehr entsetzlich, wie anfangs sehr ausgezeichnete Herrscherfamilien binnen kurzer Zeit geistig und leiblich herabsinken: so Merovinger, Carolinger, osmanische Türken, spanische Habsburger, Medicäer; — und die Uebel zeigten sich gleichmäßig in den häuslichen, wie in den öffentlichen Verhältnissen. Pietro, der Bruder des neuen Herzogs Franz ermordete seine unkeusche Gemahlin Eleonore von Toledo. Der Herzog von Bracciano (auch ein Medicäer) ermordete aus gleichem Grunde, seine Gemahlin Isabelle die Schwester des Herzogs. Beides geschah mit dessen Zustimmung. — Bianca Capello, die Tochter eines venetianischen Edeln, entlief ihrem Vater, nachdem sie sich mit Geld und Gut reichlich versorgt hatte. Sie und ihr Liebhaber, (nunmehr ihr Mann) Piero Bonaventuri wurden in Florenz freundlich

aufgenommen. Herzog Franz verliebte sich über die Maßen in die schöne, kluge, ränkevolle Bianca. Piero, der jetzt seinen und ihren Planen im Wege stand, ward aus dem Wege geräumt, und auf des Herzogs Gemahlin Johanne von Oesterreich gar keine Rücksicht genommen. Ja bald nach deren, durch Krankheit und Schmerz herbeigeführten Tode, heirathete Franz die Bianca Capello (1578), und Venedig gab sich her, der früher Verfolgten, die größten Ehren zu erweisen. Franz wünschte sich einen Sohn und Bianca schob ihm ein Bauernkind unter. Drei darum wissende Weiber wurden heimlich getödtet; als aber dennoch Gefahr entstand der Betrug werde ans Tageslicht kommen, bekannte ihn Bianca selbst dem Herzoge, und dieser nahm das untergeschobene Kind erfreut als sein eigenes an. (265—273, 302, 315.) In Prosa und in Versen rühmte man die Freude des Volks, das Glück der Vermählten und die heroischen Tugenden Biancas. (319.) Man behauptete, daß (die Geschenke an Bianca ungerechnet) die Förmlichkeiten, Feste, Gesandtschaften, Belohnungen u. dgl. dem, sonst geizigen Herzoge, 300,000 Dukaten kosteten. (319.)

„Manche gute Eigenschaften des Herzogs Franz (erzählt Galuzzi) reichten nicht hin, die über seinen Charakter gefaßte ungünstige Meinung zu beseitigen. Cosimo hatte die Freiheit der Republik unterdrückt, Krieg geführt gegen Unterthanen und Fremde; man stellte oft seinem Leben nach, groß war die Zahl seiner neidischen und eigennützigen Feinde; — dennoch starb er beweint und bewundert von seinen Unterthanen, und geachtet und berühmt bei allen Höfen. Dem Herzoge Franz wiederfuhr dies nicht. (429.)"

Herzog Franz starb 1587, und sein Bruder und Nachfolger Ferdinand I., war ohne Zweifel ein vorzüglicher Regent. (III, 234.) Galuzzi berichtet erfreut über alles Löbliche, was sich seitdem in Toskana weiter entwickelt, oder doch erhalten hat, kann aber das in vieler Hinsicht eintretende Sinken nicht verhehlen. Insbesondere werden die Persönlichkeiten der Herzöge immer geringer, und ihre Familienzänkereien immer unan-

genehmer. Wir können hier unmöglich darauf näher eingehen. Die Regierung Leopolds von Oesterreich war im achtzehnten Jahrhundert, die glücklichste Zeit für Toskana; im neunzehnten nahm der Staat, nach langem denkwürdigen Leben ein Ende, um als Landschaft eines größeren Reiches, hoffentlich ein neues zu beginnen.

Francesco Algarotti. (1712—1764.)

Graf Algarotti gilt mit Recht für einen geistreichen, kenntnißreichen, fruchtbaren Schriftsteller. Seine, sehr zahlreichen Aufsätze handeln von den verschiedensten Gegenständen: Mythologie, Philosophie, Optik, Bildhauerei, Malerei, Musik, Sprachen, Reime, römische Geschichte, die Incas, die Kriegswissenschaft, Heidenthum, Iphigenia, Klima, Gesetzgebung, Horaz, Virgil, Rußland u. s. w. Sie sind wenn gleich nirgends erschöpfend, doch immer anregend. Zur Probe mögen folgende, dem Aufsatze über Musik entnommene Stellen dienen.

„Wer die Absicht hätte, die Oper zu ihrem alten Werth und Glanz herzustellen, müßte vor Allem Hand an eine Unternehmung legen, welche, ich weiß nicht ob schwieriger, oder nöthiger ist. Er müßte den musikalischen Staat durch gute Gesetze regeln, und die Virtuosen der Ordnung und Zucht unterwerfen. — Denn was läßt sich Gutes von einer Bande Personen erwarten, wo Keiner an der Stelle bleiben will, die ihm zukommt, wo der Componist, und noch mehr der Dichter (welche Alles leiten sollten) in jeder Weise geschoren und überlistet werden, wo unter den Sängern tausend Ansprüche und Streitigkeiten entstehen über die Zahl der Arien, die Höhe der Helme, die Länge der Mäntel; welches Alles schwerer zu entscheiden ist, als die Cäremonien und die Etikette der Gesandten. (III, 255.) — Sonst stand ein Chorag, ein Aedil an

der Spitze des Theaterwesens und hielt Alles in Ordnung; jetzt ist es in den Händen von Unternehmern, welche aus der Neugier und dem Müßiggange der Menschen, Gewinn zu ziehen suchen, oft nicht wissen was zu thun sey, oder aus unzähligen, ihnen aufgezwungenen Rücksichten, nichts zu Stande bringen können. (257.)"

„Die Wahl des Operntextes ist von größerer Wichtigkeit als man gewöhnlich glaubt; von ihm hängt wesentlich der gute, oder schlechte Erfolg des Dramas ab. Er ist die Grundlage des Gebäudes, die Leinwand auf welche der Dichter das Gemälde zeichnet und der Musiker es colorirt. (258.)" — „Die Musik ist jetzt ausgeartet von ihrer alten Würde (gravità). Sie hat alle Bande beseitigt, alle gebührlichen Gränzen überschritten; sie giebt sich hin allen Wunderlichkeiten, Manieren, Ziereinen. Wahr ist es, daß darohne mancher Fortschritt ausgeblieben wäre; wahr aber auch, daß Uebermaaß den Verfall herbeiführte, über welchen die Bessern sich beklagen. So lange die Künste unausgebildet sind, führt die Liebe des Neuen, zu Fortschritt, Reife und Vollkommenheit: sind sie aber auf dem Gipfel angekommen, so giebt das, was sie früher belebte, nunmehr den Tod. (266.)"

„Wenn die Synfonien zu lärmend sind, dann unsere Recitative zu trocken und unbedeutend. (271.) Die Arien soll man nicht zu stark begleiten, und nicht übermäßig ausschmücken und verzieren. (274.) Der erste Zweck heutiger Tonsetzer ist den Ohren zu schmeicheln, anzulocken, zu überraschen; nicht aber das Herz zu bewegen, und die Fantasie zu erwärmen. (277.) — Die Schauspieler und Sänger sollen zuvörderst wohllautend, deutlich, verständlich sprechen. (285.) — Unsere Theater scheinen jetzt mehr für das Ballet, als für die Oper bestimmt zu seyn. Um Beifall zu gewinnen, soll man jene noch verlängeru, — und die Röcke verkürzen. (295.) Und doch sind unsere Ballete fast nur ein endloses Kapriolenschneiden, ein unanständiges Springen, ein stetes Einerlei sehr weniger Schritte und Stellungen. (296.)"

Den achten Band der Werke Algarotti's füllen vermischte Gedanken, aus denen ich einige der kürzeren hier mittheile.

„Molière steht so hoch über Terenz und Plautus, als Corneille unter Sofokles und Euripides. — Die Franzosen danken einen großen Theil ihrer bon mots, der Dürftigkeit ihrer Sprache. (8.) — In England ist die Bibel Zeuge für die Sprache teste di lingua; in Italien der Decameron des Boccacio. (10.) — Man hat gesagt: das thörichtste Volk, würde ein Volk von Weisen seyn; so wie das schlechteste Heer, ein Heer von Feldherrn wäre. (17.) — Der Werth der Reisenden, steht in umgekehrten Verhältniß zu ihren Empfehlungsbriefen. (34.) — Zwischen der Höflichkeit der Stadt und der Höfe, ist der Unterschied wie zwischen der Süßigkeit natürlicher und eingemachter Früchte. (50.) — Viele gehen nach Paris, und Wenige sind da gewesen. (79.) — Durch Vermehrung der Mittel für einen Zweck, erschwert man oft dessen Erreichung. (81.) — Die von Fürsten gegründeten Academien sammeln (so zu sagen) die Sonette der Wissenschaften; alle Jahr erscheint ein Band, aber sie erzeugen nie ein Werk. (134.) — Einige glauben, die Franzosen hätten in Italien den guten Geschmack verdorben; als wenn die Italiener nicht so geistreich wären, dies selbst zu Stande zu bringen. (142.)“

Pietro Napoli-Signorelli.

Signorelli's Vicende della coltura nelle due Sicilie, (4 Bände) handeln lehrreich von vielen, sonst vernachlässigten, oder ganz übergangenen Gegenständen, z. B.: Polizei, Jurisprudenz, Seewesen, Handel, Kirche, Künste, Wissenschaften, Feste, Spiele, Theater u. s. w. Das Werk ist leider nur bis zum sechszehnten Jahrhundert hinabgeführt. — Als Probe theile ich einige Aeußerungen mit, über die Zeit der hohenstaufischen Könige von Neapel und Sicilien.

„Der große Kaiser Friedrich II. entäußerte sich in dem milden Klima Italiens seiner ursprünglichen Rauheit und kam zur Liebe des Großen, auf dem Wege der Gerechtigkeit und der Künste. Er gab, für seine treffliche Erziehung, an Palermo und Sicilien Alles was er ihnen schuldig war, machte sie berühmter und mächtiger, und verschönerte sie durch neue Gebäude. Größer als Justinian, aufhäufte er nicht, in verwirrter Weise, die Verordnungen früherer Zeiten, sondern entwarf einen neuen Plan der Gesetzgebung, angemessen den Zwecken seiner Regierung, und dienlich den eingerissenen Mißbräuchen abzuhelfen. Eingeweiht in die ernsten und schönen Wissenschaften, beschäftigte er sich mit ihnen, mitten unter den Sorgen für die Regierung seiner Reiche. (II, 393.) — Er gründete die Universität Neapel, wohl wissend, daß öffentliche Unterrichtsanstalten die Werkstätten zur Bildung der Geister sind. Von allen Seiten her berief er tüchtige Lehrer, und gab ihnen und armen Studenten Gehalte und Unterstützungen. (410.)"

„Vom Adel und der Geistlichkeit gingen viele Mißbräuche aus. Die letzte vergaß die Demuth und die ehrfurchtsvolle Dankbarkeit gegen die Fürsten. Die Souverainität erschien als eine Magd, aus höherer Macht hervorgegangen: Friedrich hielt sich dagegen für einen durch Gottes Gnade gebohrnen König und war keineswegs geneigt den Thron mit einer fremden Macht zu theilen. (415.)" — „Zur Zeit der Hohenstaufen gab es nirgends bessere Geschichtschreiber als die unseren. (443.) Auch war die griechische Sprache und Litteratur nicht unbekannt (457), und neben der italienischen aufblühenden Poesie, fand auch die lateinische noch ihre Liebhaber. (461.)"

„Zur Zeit König Manfreds fehlte es nicht an glänzenden Festen aller Art; theils kriegerische Uebungen, theils Bälle mit schönen Damen, Gesang und Tanz. (508.)"

Carlo Botta.

Die Reihe der neuern italienischen Geschichtschreiber pflegt man mit Macchiaveli zu beginnen, und mit Recht seine einfache, klare Darstellung zu rühmen. Doch darf man daran erinnern, daß für die älteren Zeiten manche Irrthümer mitunterlaufen, die unzähligen kleinen Umwälzungen ermüden, und von einer großen sittlichen Begeisterung und Beurtheilung nirgends die Rede ist.

Guicciardini's Schauplatz ist größer, seine Kenntniß genügend und aus dem Werke viel zu lernen. Mit Recht hat man aber getadelt die Verwickelung seines Periodenbaus, die Umständlichkeit seiner Kriegsgeschichten, die Länge seiner erfundenen Reden, die Gleichgültigkeit gegen sittliche Triebfedern und Zwecke.

Die damalige hohe Bildung Italiens veranlaßt daß die zahlreichen Geschichtschreiber von Venedig und Florenz ihre Muttersprache beherrschen und deutlich erzählen. Aber der, von fremden Ländern hergenommene Stoff, überwuchert fast den vaterländischen und unterbricht allzu oft den Faden der einheimischen Entwickelung.

Eine zwar nicht grundgelehrte, aber trefflich geordnete und anziehende Geschichte von ganz Italien giebt nur Denina. Doch konnte sein Werk nicht Alles erschöpfen und der Wunsch einer vollständigern Bearbeitnng ward dadurch mehr hervorgerufen, als schon befriedigt.

Karl Botta (dessen Geschichte der nordamerikanischen Revolution bereits gerechten Beifall gewonnen hatte) faßte den kühnen Entschluß eine Geschichte von ganz Italien, von 1534 bis 1815 zu schreiben. Mancher wird erschrecken, wenn er hört daß sie 14 Bände füllt; zur Empfehlung des trefflichen, sehr gelungenen Werkes müssen wir indeß bemerken:

1) Botta's Erzählung ist viel einfacher und klarer, als die seiner meisten Vorgänger, und fern von dem Labyrinthe eines herbeigekünstelten Periodenbaus.

2) Die unvermeidliche Kriegsgeschichte nimmt zwar noch immer viel Raum ein, aber verhältnißmäßig weniger als bei vielen Andern z. B. bei Guicciardini.

3) Der Verfasser zerreißt seine Erzählung nicht (etwa nach Jahren) in unzählige kleine Stückchen, sondern stellt Massen, Gruppen, Gemälde zusammen, wie es einem Geschichtschreiber gebührt, der zugleich Künstler seyn soll.

4) Bei dem Verfasser herrscht nicht unbedingt der kalte und erkältende Verstand, sondern es offenbart sich überall ein scharfer Verstand und ein theilnehmendes, edles, sittliches Gemüth, welches uns mit ihm befreundet. Es zieht sich durch die ganze Geschichte Italiens ein tragischer Faden, dem der Geschichtschreiber nicht entgehen kann, nicht entgehen soll. Ists nicht natürlich daß wenn die Töne des Zornes, des Abscheus, des Schmerzes, der Wehmuth das ganze Land durchrauschen, sie in dem Herzen des Geschichtschreibers wiederklingen und seine Bewegung sich auch dem Gemüthe seiner Leser mittheilt?

Schon in der trefflichen Einleitung findet Botta Veranlassung zu folgender Klage (I, 4): „Wir müssen uns verwundern, daß bei so vielen Reden über Religion und solchem Glanz wissenschaftlicher Bildung, in den Zeiten die wir zu beschreiben unternehmen, sich findet solche Verderbtheit der Sitten und keine öffentliche Schaam. Selbst die durch Reichthum und Stand ausgezeichneten Menschen, weit entfernt ihre Laster zu verbergen, tragen sie dieselben zur Schau. Fürsten und Minister denken nur daran, wie sie ihre Zwecke erreichen wollen; sie scheuen in ihren Berathungen und Verhandlungen nicht die gehässigste Treulosigkeit, die schrecklichste Grausamkeit, ja Gift und geheimer Mord sind nicht ausgeschlossen. Unter vielen Ursachen dieser traurigen Zustände war eine der wichtigsten, daß man die reine Religion Christi für weltliche Zwecke ver-

wandte, und zwar nicht bloß um Macht, sondern auch um Geld zu erlangen."

„Karls VIII. Zug nach Neapel veranlaßte lange Kriege, gewaltige Veränderungen und die heillose Krankheit der Italiener für diesen, oder jenen fremden Herrscher Partei zu ergreifen. (I, 7.)"

Botta's Person und sein Werk verdienen so sehr gekannt zu werden, daß ich nicht umhin kann folgende Stellen wörtlich mitzutheilen.

„Florenz war immer eine tumultuarische Republik, wo Menschen und Gesetze fast täglich wechselten. (I, 16.) — Obgleich in der Stadt soviel edle, gebildete Geister lebten, fehlte doch ein Staatsmann und Bürger wie der Genueser Andreas Doria, und Adel und Bürgerschaft konnten sich nie dauerhaft verständigen. (124.) Immer haßte man die Tyrannei, aber nie verstand man die Freiheit zu ordnen. (157.) — Uneinige Freistaaten endigen stets mit unbeschränkter, oft tyrannischer Herrschaft. (223.) — Ein unehlicher Sohn des Papstes und eine unehliche Tochter des Kaisers heiratheten sich und wurden Herrn des edelen Florenz. Ich weiß nicht, was die Fürsten dachten, gewiß aber war der Skandal groß. Glaubten sie, die Welt sey an derlei Schmach gewöhnt, so täuschten sie sich; und zugleich sprachen sie unaufhörlich von Kirchenversammlungen, guten Sitten und Religion. (24.)" — „Gewiß war die florentiner Freiheit bis dahin unruhig und unsicher gewesen, oft ausgeartet in Tyrannei, die Bestandtheile des Staates uneinig, keine Ermäßigung der Volksgewalt, keine Zügel für den Adel. Dennoch waren mehr als genügende alte Wurzeln vorhanden, aus denen die Freiheit unter der Regierung eines guten Fürsten hervorgehen konnte. Cosimo I. zog aber vor, den Weg zur Tyrannei einzuschlagen. (240.) — Welche Männer verherrlichen die Geschichte von Florenz: Dante, Petrarka, Boccaccio, Macchiavelli, Guicciardini, Varchi, Leonardo da Vinci, Sebastiano dal Piombo, Andrea del Sarto, Buona-

rotti, Cellini und andere berühmte Männer, welche sich durch Geist, oder Tugend, oder durch beides in einer Weise auszeichneten, wie die Natur nur selten solche Wunder erzeugt. (254.)"

„Kaiser Karl V. war (wie jeder weiß) ein Fürst von ungewöhnlicher Größe des Geistes, vielem Ehrgeiz, bewundernswerthem Scharfsinn, von nicht wenig Erfahrung in Kriegssachen, und noch größerer für Staatsangelegenheiten, kundig zu sehen und vorauszusehen, und seine tiefsten Gedanken zu verbergen. (17.) — Man soll nicht bloß seinen unbezwinglichen Muth bewundern, sondern auch seine unermüdliche Thätigkeit. Nie verließ ihn die Klarheit des Geistes und die Standhaftigkeit des Gemüths, welche man nur bei Männern findet, welche die Lasten der menschlichen Schicksale zu tragen im Stande sind. (375.)"

Am 11. Julius 1576 ermordete (wie wir sahen) der unwürdige Pietro von Medici (mit Beistimmung seines Bruders, des regierenden Herzogs Franz) seine sehr unkeusche Gemahlin Eleonore von Toledo; fünf Tage darauf ermordete Paul Giordano, Herzog von Bracciano, seine Gemahlin Isabella (mit Zustimmung ihres Bruders des Herzogs Franz). Botta erzählt den Hergang, wie folgt:

„Isabelle von Medici, die Tochter Cosimo des ersten, war (durch Jugend, Schönheit, Anmuth, Schmuck der Dichtkunst, Kenntniß der Musik und mehrerer Sprachen) des Hofes Liebling und gleichsam die Blume von Florenz. Blumen solcher Art befleckten sich aber am Hofe der Medicäer, oder ließen sich beflecken. Ging doch das Gerücht, ihr eigener Vater habe sie mehr geliebt, als sich gebühre. Ihr Gemahl, der Herzog von Bracciano, fand vielleicht das langweilig, woran er sich erfreuen sollte, oder die Liebeleien (amoreggiamenti) seiner liebenswürdigen Gemahlin mit Anderen (denn hierin fing sie an auszuschweifen [trascorrere]) vertrieben ihn; genug er verließ Florenz und lebte seitdem in Rom. Seine Gemahlin ließ er gleichsam in Aufsicht von Troilo Orsini; ein gefährlicher Wächter,

ein treuloser Verwandter. Troilus verliebte sich in Isabella, und ermordete aus Eifersucht mit eigener Hand, Lelio Torello, einen Pagen des Großherzogs, den sie liebte. Groß war die Zahl ihrer Liebhaber und die Zahl der Liebesfrüchte, welche man nicht einmal sorgfältig verheimlichte. Dies gab groß Gerede, man mischte Falsches mit Wahrem, — aber das Letztere war nur zu viel! Bracciano kam nach Florenz, verständigte sich mit dem Großherzoge Franz: beide, der Gemahl und der Bruder bestimmten Isabella zum Tode. Bracciano stellte sich zärtlich, schmeichelte ihr, gab ihr die süßesten Namen. Er lud sie ein nach seiner Villa von Cerreto, war heiter beim Abendessen und scherzhafter als gewöhnlich. Als er sie hienächst aufforderte ihm in innere Zimmer zu folgen, ergriff sie ein plötzlicher Schrecken und sie sagte ihrer ersten Hofdame: Lukrezia, soll ich gehen, oder nicht gehen? Eingetreten empfing sie der Gemahl liebevoll, umarmte sie, und drückte sie zärtlich an sich. Aber in demselben Augenblick schlang er ihr eine Schnur um den Hals und erdrosselte sie. — So verderbt waren die Sitten, so entsetzlich die Rache. So kam Isabella von Medici ums Leben, welche sich und Andere höchst glücklich gemacht hätte, wenn ihr der Himmel verliehen weniger Schönheit, oder mehr Tugend, oder bessere Verwandte. (III, 316.)"

Aus mehreren staatsrechtlichen Betrachtungen Botta's hebe ich nur die folgenden aus: „Freistaaten haben das Gute, daß durch die Oeffentlichkeit ihres Handelns, die fähigsten Bürger zur Verwaltung kommen. Hieran reihet sich aber ein Uebel: jeder hält sich nicht nur für fähig, sondern für den Fähigsten. Daher Ehrgeiz und Gebrauch guter oder schlechter Mittel, um nur zum Ziele zu kommen. Nun folgen Ränke, Lügen, Verläumdungen, gemeine Betrügereien, so daß die tugendhaftesten Bürger sich ermüdet zurückziehen, oder von Schlechteren verdrängt werden, was zuletzt eine Veränderung der Verfassung, und Tyrannei herbeiführt. (V, 306.) — Wer zur Aufrechthaltung von Ordnung und Freiheit nichts zu thun weiß als tadeln, ist nicht ihr Freund, sondern ihr Verräther. (VIII, 349.) —

Zahlreiche und öffentliche Versammlungen, sind meist Schauplätze und Leitern für Ehrgeizige. Die Redereien führen hinaus zum Befehlen. In Einigen wirken traurige Täuschungen, Andere werden angetrieben von Herrschsucht; so leidet das Vaterland zwischen Irrthum und Ehrgeiz, und die Freiheit entweicht. Auf diesem Wege wird man Italien nicht stärken und verjüngen. (X, 274.)"

Vier Bände von **Botta's** Werk umfassen die Zeit von 1789 bis 1815. Ich gebe auch hier einige bezeichnende Auszüge. „Wie in älteren, so sah auch das unglückliche **Italien** in neuern Zeiten, Ueberschwemmungen durch fremde Heere, Verbrennen der Städte, Beraubung des Volkes, Verwüstung der Landschaften, Umsturz der Staaten, Faktionen, Sekten, Verschwörungen, grausamen Ehrgeiz, niedrigen Geiz, Schwächen verweichlichter Regierungen, Betrügereien ungerechter Herrscher, Zügellosigkeit entfesselter Völker. (I, 3.) — Ungemäßigte Neuerer sagten offen: alle Könige sind umzubringende Tyrannen; die Edelleute sind ihre Gehülfen mit Waffen, die Priester mit Meinungen. Das Volk ist souverain, eine demokratische Republik die einzige gültige Verfassung, Treue gegen Könige und Aristokraten ist Verrath. (82.) — Verderbte Menschen verbargen ihre heillosen Plane hinter glänzenden Reden von Tugend, Freiheit, Gleichheit; sie trachteten nach Herrschaft, oder doch nach Gelde. (140.)"

„Für Italien passen weder französische, noch englische, noch spanische Einrichtungen. Die Chimäre politischer Gleichheit hat in Europa, der Freiheit mehr Schaden gethan, als alle ihre Feinde zusammengenommen. Gleichheit soll seyn in den bürgerlichen Gesetzen, nicht in den politischen. Die wahre Freiheit besteht in genauer und pünktlicher Vollziehung der Gesetze, im gleichen Schutze aller Personen, aller Sachen. (IV, 538.)"

Zum Schlusse mögen noch folgende eigenthümliche Aeußerungen Botta's über **Paolo Sarpi** und **Luther** hier Platz finden. Er sagt: „Sarpi, sehr gelehrt in den Naturwissenschaften, war dem Deutschen sehr überlegen, und zerbrach sich

den Kopf nicht mit Streitigkeiten über die Gnade und ähnliche theologische Spitzfindigkeiten. Luther war nur ein Mönch (frate) gelehrt in der Schrift, aber fanatisch, eigensinnig, ohne feine Sitten, während wir in Sarpi einen wahren Philosophen sehen, lediglich praktischen Dingen zugewandt, durchdringenden und umfassenden Geistes, von unverderbten, reinen Sitten. Seine Gegner verbreiteten, er wolle die Lehre, das Dogma angreifen, was ihm (obwohl unwahr) in der öffentlichen Meinung schadete. Bossuet's Ausspruch über diesen ausgezeichneten Mann, ist mehr boshafte Possenreißerei, als Wahrheit. Gewiß stimmte Sarpi's Glaube mit dem Bossuet's überein; aber er ließ Niemand der Religion halber aufhängen, wie es Bossuet that, auf Antrieb Ludwigs XIV. (VIII, 110.)"

Druck von F. A. Brockhaus in Leipzig.



Druck von F. A. Brockhaus in Leipzig.